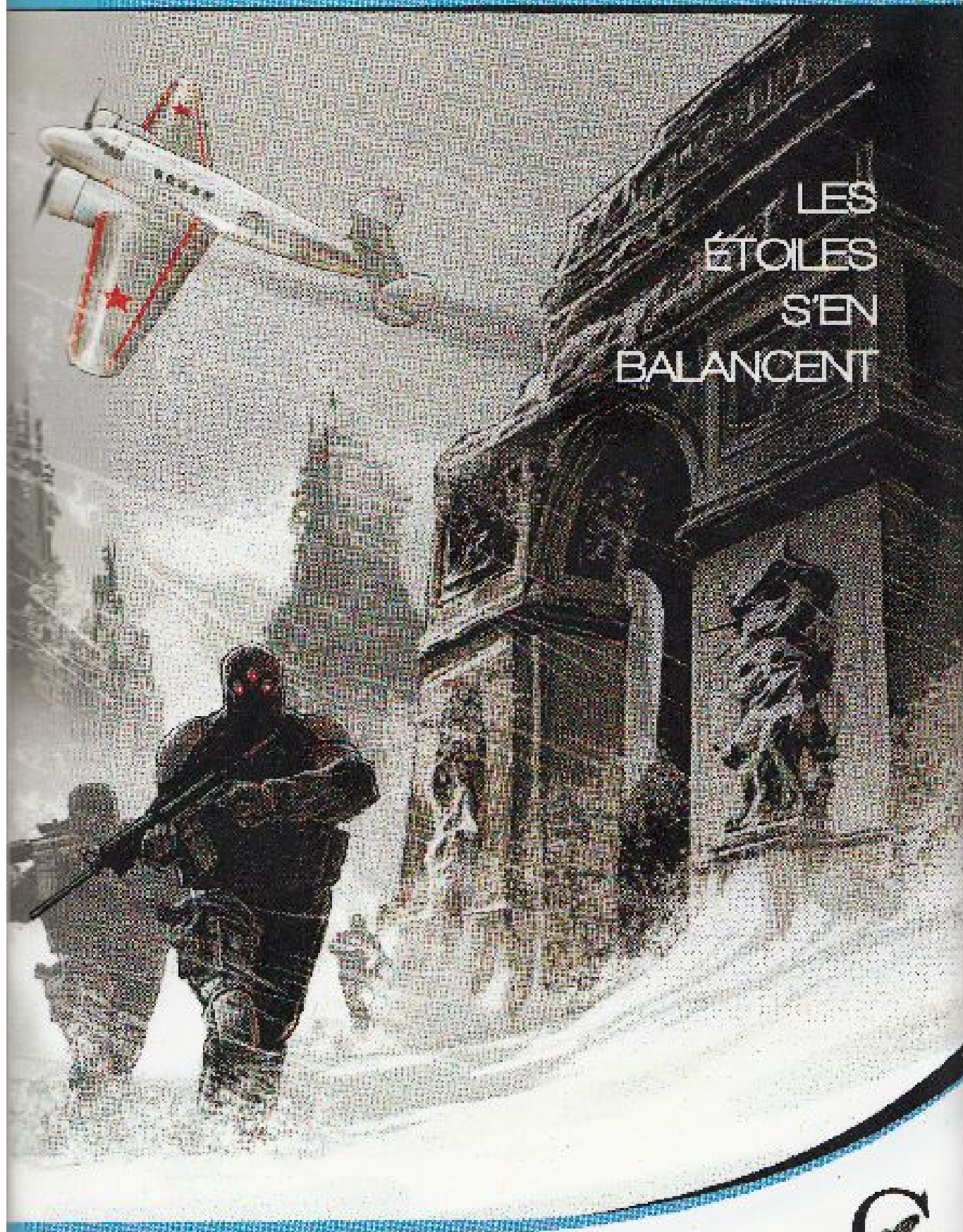


LAURENT WHALE

LES
ÉTOILES
S'EN
BALANÇENT



Trésors de la Rivière Blanche



Samedi 28 août 2038,
15 h 47.

- On ne peut pas leur faire confiance, lieutenant.

Dans l'éclairage blafard du plafonnier, le jeune officier avait encore l'air plus pâle qu'à l'ordinaire. La lueur qui brillait dans les yeux de son chef lui comprimait la poitrine. Il tenta une ultime sortie:

- Ce sont des soldats, mon colonel, ils obéiront si vous commandez.

Sans prendre la peine de répondre, le colonel Berchaud, des Opérations spéciales, se leva pour se poster à la passerelle du bureau. C'était un homme longiligne, au visage sec à force de responsabilités. La cinquantaine énergique. Accoudé à la rambarde, il laissa un instant son regard se perdre dans les profondeurs de l'entrepôt souterrain. De son perchoir, il pouvait voir des gars disputer une partie de cartes animée sur le capot d'un véhicule. D'autres étaient occupés aux tâches de manutention au milieu des racks de stockage. Dans quelques heures, il le savait, l'énervement monterait d'un cran. Puis encore, jusqu'à l'inéluctable. Pour le moment, le bruit des chariots élévateurs résonnait sous le ciel de béton strié de barres au néon. Il respira une longue bouffée d'air chargé de poussière et revint vers son bureau. Son subalterne n'avait pas bougé d'un cil, raide comme un piquet.

Il se laissa tomber sur la chaise:

- Asseyez-vous Petros. Nous devons régler certains points, ensuite vous ferez ce que je vous ordonne.

Marc Petros avait rejoint l'armée trois ans plus tôt. Ses diplômes et son intelligence incisive avaient très vite placé les galons sur ses épaules. Lorsqu'il avait signé, la situation mondiale dérapait déjà vers le rouge. Cela lui avait pourtant semblé la meilleure décision. Alors qu'il ne comptait plus les amis qui se perdaient dans la foule de mouvements révolutionnaires — ou supposés tels -, lui croyait encore aux bonnes vieilles valeurs. L'ordre, la discipline et le sacrifice avec un grand «S».

Le sacrifice... Assis là, tout tendu, en face du vieux qui le jugeait du regard, la signification du mot le pénétrait douloureusement. En deux ans, dans les Ops Spé, il avait acquis une sorte de sixième sens pour les coups foireux. Malgré lui, ses yeux avaient dérivé vers la mallette posée à plat sur le bureau.

Il se rendit compte que Berchaud parlait:

- Vous partez avec trois hommes dans un camion civil. Rien qui puisse attirer l'attention sur vous. Pas d'uniformes et pas d'armes apparentes. Compris?
- Parfaitement, mon colonel. Je prends qui?

L'officier supérieur n'eut pas l'ombre d'une hésitation, comme si la décision était réfléchie de longue date:

- Le sergent Wonkers, les caporaux Briand et Ben Azedine, comme à l'aller. Ce sont les meilleurs, vous en aurez besoin.

Petros secoua la tête. Le vieux resterait donc seul avec une quarantaine de bleus encore chauffeurs routiers le mois précédent. Autrement dit, à peine mieux qu'une colonie de scouts. Une dernière fois, il objecta:

- Sauf votre respect, mon colonel, si les choses se gâtent ici, vous devrez y faire face avec des hommes très peu aguerris...
- Rien ne se passera ici, lieutenant. Allez vous préparer, vous connaissez la mission.

Le ton s'était fait cassant. Tandis qu'il se levait pour saluer, le colonel lui tendit une serviette de cuir:

— Voici les documents en question. Ils doivent absolument parvenir au Commandement des Opérations spéciales. C'est un impératif absolu. Et souvenez-vous, Petros: quoi qu'il advienne, vous DEVEZ atteindre le QG. Allez, bonne chance à vous.

La tirade se termina dans un souffle. En refermant la porte derrière lui, le lieutenant Marc Petros eut la très nette impression que son chef avait, d'un coup, vieilli de dix ans.

Resté seul, Berchaud se laissa aller contre le dossier et alluma une cigarette. Les pas de son subalterne résonnèrent sur l'escalier de fer, puis il l'entendit donner ses ordres. Presque dix minutes plus tard, alors qu'il écrasait le mégot à même le bureau, il distingua le raclement de la lourde porte de métal et le son d'un moteur qui s'éloigne. Il se surprit à compter mentalement les secondes, les yeux posés sur le sas de la base souterraine. Au bout d'un temps, il y eut une série de sourdes vibrations. En bas, les hommes s'interpellèrent, mais comme rien d'autre ne se produisait, personne ne monta jusqu'à lui.

Alors, d'une main résolue, il composa les codes d'ouverture de la mallette d'acier.

Chapitre 1

Des années plus tard.

Au-dessus de la Seine-et-Marne.

Aujourd'hui, j'ai envie de vivre.

Pourquoi? Je l'ignore. Peut-être simplement parce qu'il fait encore doux ici, accroché au ciel. Ou alors ma bonne étoile est en phase avec le feeling de la journée. Va savoir.

Tandis que mon esprit divague, porté par la légèreté du moment, je laisse mes yeux plonger vers le sol. Depuis longtemps, il est évident que la notion même de pays est une merde. Comme si l'érection de frontières était le seul moyen de vivre ensemble. Paradoxal. Je tiens cette idée de mon vieux complice Armand. Il suffit de consulter le passé, proche ou lointain, pour prendre la pleine mesure de l'iniquité d'une telle organisation. Mais, je l'admets volontiers, tout semble plus clair vu d'une certaine altitude.

D'ici, les villes habitées que je survole sont autant de furoncles à la surface de la plaine. Barricades hérissées de tessons de haine. Un méchant eczéma sur la croûte terrestre. Dois-je me considérer comme privilégié pour autant? Je ne le crois pas. Chacun se taille une place à la mesure de ses compétences. Il est vrai que j'ai eu pas mal de chance jusqu'ici. Au fond de moi, je sais bien que le mérite n'est pas responsable de tout.

Deux cent quarante mètres plus bas, la grande bande sombre mangée d'herbes folles, qui fut jadis la NI04, file vers le nord. Je n'ai qu'à la suivre pour rejoindre le terrain de Pontault. Encore une quinzaine de minutes. Ensuite, autant à vélo et hop! Au dodo. J'espère qu'ils ne seront pas trop gourmands à la porte de l'Est. Chaque passage me coûte leur «petit» pourcentage.

Loin, sous mon aile gauche, le soleil enflamme encore la savane de l'Essonne. J'ai dû traîner plus que d'habitude. Dans ma barbe naissante, je sens un sourire se dessiner. Je ne fais rien pour le masquer, ici personne ne me voit.

Je ferais mieux de me concentrer sur le pilotage. Un kilomètre plus à l'ouest et je passais la ligne de partage! Ceux des plaines ne sont pas tendres avec les volants. Pas trop envie d'être abattu. Par chance, cette ligne n'existe qu'autour de Melun. Résultat d'un des rares accords entre citadins et hors-murs. D'une pression sur le palonnier et le manche, l'appareil revient vers la route. Ce maudit vent du nord s'est levé, ça tangué un peu - normal pour un ultraléger. J'aurais préféré un engin plus lourd avec de meilleures performances, mais il semble que seuls les ULM aient survécu. Ça a tout

d'un avion, dans une structure plus fragile.

Une bonne combine, tout de même, d'avoir offert mes services de pilote aux gardiens de Pontault. Le seul moyen de me faire allouer un crédit de carburant. Sans ces précieux bons, pas de visite à San. Elle est de plus en plus belle. Sur sa péniche, nous refaisons le monde à chacune de mes visites. Une nuit tous les quinze jours. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est énorme. Depuis nous, le monde - mon monde - n'est plus le même. L'air y a une saveur différente. Il vibre.

En parlant de vibration... quelque chose cafouille. Un coup d'œil à la jauge... non, rien de ce côté-là, j'ai largement assez pour rentrer. Pourtant, sous le capot devant moi, le moteur s'emballe puis perd des tours. Je sens de mauvais picotements me parcourir l'épiderme.

— Merde! Saloperie d'essence...

À Melun, ce fumier de mécano a encore trafiqué le mélange. Il a dû le rallonger à l'eau ou à l'alcool de patate. Cette fois-ci je vais vraiment l'étriper. Au cours actuel, je ne peux me permettre que le strict nécessaire. Autrement dit: trois litres, même avec mes bons de carburant! Ça laisse peu de marge pour un trajet qui devrait en brûler deux et demi... L'aiguille du compte-tours fait du yoyo sur mes nerfs. Bon sang! Je perds de l'altitude. Sur ma gauche, les rares lumières de Brie-Cointe-Robert dessinent un pointillé sur la plaine sombre. Si je réussis à maintenir la vitesse, je peux encore arriver jusqu'au terrain. Cinq ou six minutes, c'est tout ce que je demande. Autour du manche, mes mains sont poisseuses. Comme un film au ralenti, je revois mon frangin me donnant des leçons de pilotage. Dans ce même siège.

Surveille l'assiette, fais gaffe à ta vitesse, léger sur le manche, léger...

Ouais, ouais, je fais ce que je peux, moi!

La théorie est une chose, la panne en est une autre. Se concentrer. Voyons:

- Altitude: deux cent vingt mètres, ça devrait aller...

Si le vent contraire ne forcit pas. Dans un sens, heureusement que le soir tombe car il n'est pas bon de voler en rase-mottes par ici. A cette heure fraîche, les chasseurs doivent déjà être autour de leurs feux. Une chance pour moi.

Les yeux plissés, j'entonne la checklist. Le son de ma propre voix a un effet calmant. Je prends bien soin de respirer à fond entre chaque contrôle. Peu à peu, mes tempes se relâchent, en dépit des ratés croissants du Rotax.

- Vitesse: cent vingt... en baisse constante.
- Altitude... altitude, bon Dieu! Cent quatre-vingts mètres...

J'ai perdu quarante mètres en une minute! Sous le ventre du Savannah, le moutonnement des arbres se rapproche. Pour comble, à cet endroit, la route est sinueuse, en montagnes russes et passe sous des ponts! Et ce putain de moteur qui ratatouille toujours. Cent soixante mètres... vitesse: cent dix. Inévitable: plus je ralentis, plus je tombe. Balistique de base.

Tant que tu as de l'énergie, tu voles...

Une méchante sueur dégouline comme si toutes les vannes de mon corps s'étaient ouvertes d'un coup. De plus en plus fréquemment, je dois rattraper les embardées de l'engin. Vitesse: quatre-vingt-dix... à soixante-cinq ce sera le décrochage, la chute comme un gros canard sans ailes. La silhouette noire de l'ancienne tour de guet de Lésigny passe sur ma droite. Trop bas! Je suis trop bas.

La mort dans l'âme, je tente de repérer la dernière ligne droite praticable. Il me restera quatre ou

cinq kilomètres à faire à pied. Dans la nuit, avec juste mon vieux calibre 22. Dire que je refuse toujours de m'encombrer d'un fusil! Un instant, j'envisage de jeter par-dessus bord ma cargaison de troc. Non! Une vingtaine de kilos de moins ne me ferait pas gagner assez d'altitude. De plus, ce marchandage a été bien trop âpre pour que j'en abandonne le fruit. Tant pis, je le porterai donc sur mon dos. J'évite de penser aux bandes d'H-M - les hors-murs - qui traînent autour de Pontault. Ces temps-ci, elles sont de plus en plus nombreuses et font souvent le coup de feu avec les guetteurs. Depuis que le Comité urbain leur a interdit l'accès à la ville, les tensions latentes se transforment de plus en plus en affrontements au pied des barricades de la Ceinture.

Devant moi, le tracé de la route se redresse enfin, une ligne sombre sur la noirceur de la forêt. Pourvu qu'ils ne l'aient pas encombrée de blocs ou d'épaves. Depuis le ciel, je les ai déjà vus agir ainsi, dressant le poing vers moi. Parfois même gaspillant de précieuses cartouches. Tant bien que mal, j'aligne l'appareil; pas le temps de faire un passage d'approche.

Je serre les dents. La vitesse est tombée à soixante-quinze. Le Savannah glisse d'une aile sur l'autre, le maintenir en ligne tient, dorénavant, plus de la magie que du pilotage.

Si le vent change, je me crashe. Je repense aux obstacles éventuels; il faut me poser très court. Super court, même. Bientôt, je n'y verrai pratiquement plus rien. Promis: si je m'en sors, je rentrerai plus tôt la prochaine fois!

Les détails du sol sont noyés dans l'ombre du crépuscule d'octobre. Dans dix minutes, il fera nuit noire. Pour couronner le tout, le temps se couvre du nord. Les yeux écarquillés, je relâche le manche. Fébrile, j'ouvre deux crans de volets. L'ULM semble hésiter et, un instant, je crois qu'il va tomber comme une pierre. Mais non, le moteur reprend quelques tours, ce qui me permet de cabrer un peu, tandis que les arbustes fouettent déjà la légère carlingue. Je coupe les gaz d'un coup. Une poignée de secondes s'écoule, comme si le temps retenait son souffle, puis les roues touchent. C'est si violent que mon front heurte le montant de l'habitacle. Un, puis deux autres rebonds arrachent des hurlements de douleur au train d'atterrissage. Il gémit mais résiste. Lorsque la queue racle enfin à son tour, je freine à mort. Plus tôt, c'était la culbute assurée!

Dire que le roulage est chaotique est un euphémisme. Je suis secoué comme une balle dans un shaker. Puis, arrive ce que je craignais... Une roue percute quelque chose et l'appareil valdingue en tête à queue. Je ne peux retenir un cri lorsque le harnais me rentre dans les côtes.

Couinement de pneus, craquements d'arbustes. Un tour complet de cette valse folle. Sur un dernier hoquet, le moulin s'arrête pour de bon. Le silence qui suit est d'une épaisseur irréaliste. D'un coup, je relâche l'air de mes poumons. Je bafouille, juste pour entendre le son de ma voix et débloquent mes mâchoires:

— Merde. C'était chaud, mon petit vieux, c'était chaud bouillant!

C'est pile à ce moment-là que mes genoux se mettent à trembler. D'un geste machinal, je coupe le contact. Mais je sais bien que, dans quelques heures, il ne restera plus rien de mon bel oiseau. D'ailleurs, si je ne veux pas courir le risque d'un sort similaire, je dois m'activer. Personne ne viendra me chercher. Quand bien même un guetteur aurait assisté à ma prouesse, aucune équipe ne sortira de nuit. Voilà pourquoi nous n'embarquons pas de radio: ce serait un poids inutile. Je n'en suis équipé que pour les patrouilles rapprochées autour de la ville, afin de prévenir les attaques. La rareté des pièces de rechange rend ce matos intouchable. Tout en me libérant du harnais, je repense à San que j'ai rassurée avant de partir, comme chaque fois. «Ne t'inquiète pas mon ange, tout ira bien. Tu sais que je suis prudent...»

Tu parles! J'aurais dû me méfier de ce connard de mécano. Il était bien trop mielleux. Maintenant que j'y repense en m'extrayant de l'habitacle, une foule de détails me reviennent. Ses regards, ses silences... Par contre, je ne vois pas une seule raison pour justifier une telle malveillance. Pourquoi, bordel? Pour économiser quelques décilitres de bon carburant?

Mouais.

Autour de moi, la nuit s'est refermée.

— Mon gars, va falloir filer en vitesse...

Juste après le crépuscule, ce sont les heures les plus noires. Vers le nord, les bois me masquent les feux de Pontault. Les brasiers sont toujours très hauts à l'amorce de l'hiver et la garde est doublée. Trois ou quatre kilomètres de plus et j'étais arrivé! Je peste. Evidemment, au ras du sol et avec les détours, ça doit en faire cinq.

En hâte, j'attrape mon sac à dos. Il est lourd, le cochon. Pour une fois que le troc paie bien... J'en sors mon arme que je vérifie. Huit balles dans le barillet et une vingtaine de plus au fond de mes poches. Ok. Le canon froid passé dans ma ceinture a quelque chose de rassurant. Enfin, j'équilibre autant que je peux le contenu du sac. Aucune envie de traîner une batterie de casseroles derrière moi à travers la forêt.

Un dernier regard à la silhouette grise de mon avion blessé, ma main caresse la toile métallisée.

- Sacré vieux frère. Adieu...

Je vais devoir en restaurer un autre parmi les épaves du terrain. Pas de chance: en trois ans, c'est mon premier atterrissage forcé. Une sorte de record sur la piste de Pontault! Le dernier patrouilleur, avant moi, s'est bousillé en cassant son quatrième engin au décollage. Alors que je me mets en route, une pensée incongrue me traverse l'esprit: le dîner se passera de moi. De plus, c'est mon tour de «pédalage», ce soir. Mon vieil Armand va s'inquiéter et devoir fabriquer son courant seul. Pour un peu, j'en rirais, si je n'avais d'autres préoccupations plus immédiates.

Il n'est pas facile de conjuguer vitesse et discrétion, surtout dans le noir. Le visage griffé de ronces, je me décide, au bout d'une dizaine de minutes, à ralentir l'allure. De toute manière, avec mon fardeau, je n'aurais pas tenu bien longtemps. Au sol, il fait plus chaud qu'en l'air et mon blouson de vol est bientôt insupportable. Encore des ronces. Que ne donnerais-je pour une bonne machette! A cause de cette imprévoyance, je suis contraint de suivre le tracé de la route. En longeant le côté ouest, l'ombre des arbres me cache des dernières lueurs du crépuscule. Avec du bol - si mes jambes ne lâchent pas - en une heure et demie je devrais arriver à la porte sud.

Alternant la course et la marche, je navigue à l'aveuglette. Par chance, certains tronçons de la NI04 ne sont pas trop défoncés et je parviens à trotter. Sans surprise, je pêche par excès de confiance. Encouragé par mon attitude, un arbre a tendu son bras noueux en travers du chemin. Juste au niveau du front. Bang! Je valdingue à la renverse. Dans le noir, c'était vicieux et imparable. Le cul par terre, je grogne:

- Merde! Quelle baffé!...

Un moment, je reste assis pour reprendre mon souffle. C'est là, dans le silence du soir, que je les entends. Depuis le crash, je me forçais à ne pas y penser, mais il n'y a aucun doute: *ils* sont tout près. Sans les bruits conjugués de ma course et de ma respiration, je les aurais détectés avant. Leurs éclats de voix sont parfaitement audibles.

A tâtons, je vérifie les sangles de mon sac. D'un revers de manche, j'essuie mon visage gluant. Je dois avoir une belle entaille au front. Pourtant, il m'est difficile d'en vouloir à cet arbre qui m'a, probablement, sauvé la mise. A en juger par le son, encore cinquante ou soixante mètres et je me jetais dans leurs pattes!

Ils discutent et rient; ils n'ont donc pas dû entendre mon «atterrissage». Sinon, ils seraient en chasse. Sans doute dois-je cette bonne fortune au fait que je suis à contrevent pour eux. Je rampe vers le fossé où je me coule en silence. Non, je suis trop jeune pour finir à la cuve à méthane, ou pire: dans un estomac.

Ils causent en neuf-cube, un sabir hérité du parlé des anciennes banlieues, mâtiné d'autres origines. Depuis l'éclatement du pays, c'est devenu une sorte de ralliement pour tous les coureurs des bois.

Il ne fait pas bon, pour un intra-muros, de tomber entre leurs mains. En particulier pour un «volant». Nos patrouilles aériennes ont déjoué trop de leurs plans. Telles sont mes pensées en les entendant se rapprocher. Le temps semble se contracter d'un coup, comme s'il cherchait à m'étouffer. Là où je me trouve, le fossé ne fait qu'un mètre de profondeur. De plus, c'est une buse de béton en U, donc, à part les herbes du bord, pas grand-chose pour me dissimuler aux regards. Un instant, je songe à me glisser dans la forêt, mais je devrais m'exposer. De toute façon, ils sont trop près maintenant. Les poings serrés, j'ai une dernière pensée pour le salopard de Melun.

Si la bande continue son chemin par la N104, elle va fatalement tomber sur le Savannah! D'ici un quart d'heure; maximum. Ensuite, pas besoin d'être très malin pour deviner quelle direction j'ai prise. D'autant que dans le noir, ils auront un sacré avantage sur le rat des villes que je suis. Je me contorsionne pour saisir le 22 à ma ceinture. Mes doigts n'atteignent que le vide!

— Merde et merde!

De justesse, je retiens un autre cri de dépit. Le coup de poing que je donne dans le béton me défonce une phalange. Impossible de retourner chercher l'arme. En un éclair, j'ai la vision de mon propre flingue agité sous mon nez par un type hirsute très content de lui. Pas le temps de gamberger; ils sont là. Pourtant, on dirait bien qu'enfin la providence se décide à se ranger de mon côté. D'après le son de leurs voix, ils marchent sur la portion opposée de la route. Bien sûr, eux n'ont pas le souci de se cacher!

Respirant mieux, j'attends deux minutes avant de risquer un œil au-dessus du fossé. Leurs voix s'éloignent. J'aperçois un mouvement dans les arbustes, mais ils sont déjà loin. A tâtons, je finis par localiser le flingue et, cette fois, je le garde en main. Tout en courant plié en deux, je passe en revue les options. Tenter de brouiller mes traces ne serait qu'une perte de temps: les hors-murs sont maîtres pisteurs par nature. Le seul espoir réside dans mes jambes durcies par l'effort. Je n'ai jamais galopé autant, ni aussi vite. N'empêche, j'ai la sale impression de sentir leur souffle entre mes omoplates. Je n'ose m'arrêter pour écouter, ni même récupérer un peu.

Il me reste à espérer qu'un type me reconnaisse sur la barricade sud et, surtout, qu'ils n'aient pas changé la disposition des pièges. De toute façon, je ne pourrai sans doute pas rejoindre le check-point de Lognes: il est à un bon kilomètre plus loin. Mille petits mètres, autant dire l'infini.

Pour me donner du courage, je pense à San qui doit m'imaginer rentrant chez moi. Bon sang, comme ce minuscule appart' ressemble au paradis, vu d'ici! Si je m'en sors, jamais plus je ne rechignerai à pédaler sur le générateur commun. Cette pitoyable tentative pour éloigner mon esprit du danger se finit d'un coup. Devant, dans l'obscurité touffue, un jappement a claqué qui m'arrête net.

— Des chiens!... manquait plus que ça.

Rendus à la sauvagerie primitive depuis des lustres, les canidés se sont formés en meutes très mobiles. Ils chassent tout ce qui passe à portée de leurs mâchoires. Ils traînent souvent aux abords des villes, fouillant les tas de détrit. Seuls les croisements les plus résistants ont tenu le choc. De nos jours, le type dominant est une sorte de berger allemand hirsute, en un peu plus grand. Ils constituent la principale source d'alimentation des hors-murs. Et vice-versa.

Impossible de rester sur place, avec les autres qui peuvent rappliquer dans mon dos. Une chose est sûre: les bestioles m'ont senti. Autour de moi, la forêt se resserre. Les arbres se fondent en une masse compacte et hostile. Je crois deviner deux escarbilles jaunes dans l'ombre. Mon imagination fait le reste. La brûlure des canines; la curée...

Quelques mètres plus loin, je pénètre dans un espace dégagé, une clairière au milieu des arbustes qui colonisent la route. Les vestiges du dernier campement des H-M. Au milieu grésillent des braises encore chaudes que je sentais depuis un moment déjà. Les clebs aussi les ont reniflées. Des reliefs de

repas. Je dois sortir de ce périmètre.

Alors que je m'élance, foutu pour foutu, direction la ville, un mouvement sur ma droite me raidit. Bras tendus, je pointe mon arme. Un autre bruit à gauche. Les fauves m'encerclent. Ils sont efficaces, plus encore que leurs aînés des steppes. Je grimace. Ils attendent, tapis à la limite de la clairière, que je me jette entre leurs dents. Malgré la fraîcheur grandissante de ce début de nuit, mes fringues me collent à la peau. Du pouce, j'arme le 22, mais dans l'obscurité, quelle chance ai-je de survivre plus d'une minute?

Ouvrir un passage, droit devant moi. Ça marchera peut-être. Il *faut* que ça marche. Mon doigt commence à enfoncer la détente lorsqu'un concert d'aboiements s'élève. Bientôt montent des appels brefs; humains, ceux-là. Déjà... Le groupe d'H-M est sur mes traces. Le cauchemar empire.

Dans le noir, je perçois des frôlements au plus profond des fourrés. Des ombres rapides courent, bondissent, s'interpellent en grognant. Sans réfléchir, je profite de ne plus être le centre d'attraction pour filer aussi vite que cette course d'aveugle me le permet. Les branches et les ronces me cinglent, je n'en ai cure. En arrière, des cris et des abois furieux résonnent, déchirant le crépuscule. La meute a trouvé un adversaire à sa taille. Des coups de feu claquent.

Dix fois, vingt fois, je trébuche, m'étale et me cogne. Le sac me scie les épaules, peu importe: je ne sens rien, à nouveau j'ai des ailes.

Quand, enfin, la barricade me surplombe de sa masse, j'ai l'impression d'avoir été roué de coups. Sur le chemin de ronde, de grands feux montent vers le ciel troué d'étoiles et dissipent la nuit alentour. Comme si mes jambes n'attendaient que cet instant, elles me lâchent. A genoux et tremblant comme une feuille, je tente de récupérer un sursaut d'énergie. Rien ni personne ne semble me suivre, les hors-murs - à deux et quatre pattes - ont dû solder leurs comptes entre eux.

Après une courte réflexion, je juge dangereux d'attendre qu'une patrouille passe là-haut. Au prix d'un cri de douleur, je me redresse et pars en boitillant vers la porte est; celle de Lognes. Ici, la zone a été presque débarrassée de sa végétation pour créer une bande de sécurité le long de la barricade. C'est un avantage à double tranchant: je suis devenu une cible facile. Non seulement pour ceux de l'extérieur, mais aussi pour un garde trop zélé qui oublierait les sommations d'usage...

Côté pièges, tant que je ne tente pas l'ascension de la barricade je ne risque rien. En principe.

La dernière centaine de mètres est une authentique torture. Mentale et physique. Un supplice qui oscille entre espoir fou et certitude qu'une flèche, ou une balle, est en train de se diriger vers mon dos. Le sac pèse une tonne et mon bras engourdi peine à retenir le 22. Hors de mon corps, j'assiste à la fin. Je vois cet être malmené se traîner; déjà mort.

Le grand portique de fer semble encore si loin. Tellement loin, dans la lueur des braseros.

Tout tourne, le sang va faire exploser mes tempes.

Chapitre 2

- Dis donc, t'as pas perdu quelque chose?

Le gros hilare c'est Garcia, et l'autre, c'est Biliez:

- Tu parles! Ce con s'est ratatiné avec son ventilateur. Allez, vire-le d'ici, fissa!
- Eh Costa! Bouge-toi un peu, espèce de feignasse volante!

L'eau, même éjectée d'un seau avec force, me fait un bien fou. J'étouffe un gémissement; ces deux

connaissances seraient trop contents. On peut être certain d'une chose: le maire ne les sélectionne pas sur la finesse de leur esprit, ses gardiens.

- Allez, rentre chez toi l'aviateur. Faudra que t'expliques comment t'as paumé ton zinc. On va se marrer!

Ça les amuse, ces deux crétins. Pour l'instant, faire profil bas me semble le plus indiqué, aujourd'hui j'ai assez donné. Demain sera un nouveau jour. N'empêche, il a raison: je risque de passer un moment très désagréable au comité de vol. Par une sorte de miracle, je réussis à me remettre en route sans trop peiner. Ils ne touchent pas à mon sac, mais mon revolver est accroché avec les autres au panneau à clous. Procédure. Personne - en dehors des gardiens — ne doit posséder d'arme intramuros. En tout cas, ils n'ont pas pensé à leur «pourcentage». Je ne vais pas m'en plaindre.

Clopin-clopant, je traverse l'esplanade encombrée de tentes et de baraquements de fortune. L'ancienne gare est un squelette où s'agglutinent les sans-abris, comme des organes en voie de putréfaction. Mon vélo est resté à l'aérodrome et mes pieds sont en compote. Un peu plus, un peu moins...

Dans l'avenue de la République, des groupes se serrent autour de maigres feux. Je les contourne d'aussi loin que possible, mon sac bien garni ferait trop d'envieux. Sur mon parcours, les façades borgnes montent la garde. De rares fenêtres laissent filtrer des rais jaunâtres tels des yeux dans le noir, qui me rappellent de mauvais souvenirs. Un dernier kilomètre de ce cloaque à ciel ouvert et je suis chez moi.

C'est en arrivant à hauteur de l'ancien cinéma Apollo que ça se produit. Rien vu venir. Un grand bruit dans le crâne, comme une explosion dans un tube de tôle. Et puis... le noir.

- Ben mon vieux, qu'est-ce qu'ils t'ont mis...

Autour de moi des formes se dessinent, qui commencent, au prix d'un effort colossal, à se figer. Ma tête est un gong posé sur le champ de bataille du reste de mon corps. Les combats ont dû être féroces, parce que le terrain est vachement ravagé.

- Attends, ne bouge pas encore.

Au-dessus de moi, le visage d'Armand me scrute et il a l'air drôlement inquiet. Dans une mélasse gluante, je m'entends dire:

- Qu'est-ce qui s'est passé, bordel? J'ai mal partout...
- C'est normal. Tu t'es fait tabasser dans les règles de l'art. C'est Miki qui t'a trouvé. Groggy, couché dans le caniveau, à même pas deux cents mètres d'ici.

Oui, je revois la margelle devant mon nez. Des bribes de mémoire se recollent, une à une. L'avenue, puis l'Apollo et ce mouvement à peine perçu derrière moi. Des voix aussi, chuchotées; juste avant le grand boum.

- Mon sac? dis-je en tentant de me mettre sur un coude.

Mauvaise idée. Un éblouissement m'envoie une poignée d'aiguilles dans le côté et je retombe sur le

matelas, pantelant et le souffle coupé.

- Calme-toi. On l'a récupéré; vide, ça va de soi.
- Les... livres?

Armand sort de mon champ de vision et je reçois l'unique ampoule droit dans les yeux. Grimace. Mon vieil ami revient et exhibe quelques pages déchirées en secouant la tête:

- C'est tout ce qu'on a trouvé sur place. Si tu veux mon avis: tu t'es fait détrousser par une bande. Tu devrais dormir, maintenant. Voici une tisane dont tu me diras des nouvelles.

L'air enjoué ne parvient pas à masquer son inquiétude. J'ai dû leur foutre une sacrée frousse. Du fond de la pièce, Miki m'observe; lui non plus ne semble pas trop rassuré sur mon compte. Avec le temps qui passe, la conscience de mon corps grandit. Chaque petit mouvement me lance des piques au cerveau. Les salauds n'y sont pas allés avec le dos de la cuillère, comme dirait mon ami, friand qu'il est d'expressions d'un autre âge. Sur un dernier sourire et une injonction à dormir, ils sortent tous deux, me laissant à mes douleurs.

Quoi qu'on en dise, les vieux remèdes sont toujours efficaces. A petites gorgées, je descends la tisane. Au bout d'une dizaine de minutes, dans la pénombre, mes idées reviennent; plus ou moins claires. Détroussé! À croire que ce n'était pas mon jour. D'abord le crash et la course en forêt, puis ça. Juste en vue du bercail. Pas de bol. Je ne leur ai pas dit pour le Savannah. Un instant, j'hésite à appeler puis je me dis que cela peut attendre.

Les poings serrés, je peste contre cet ultime coup du sort. Pour une fois que j'avais pu lui trouver des bouquins... pauvre Vieux. C'est drôle, j'ai plus de peine pour lui que pour moi. Rien d'étonnant en soi. Sans sa présence, ses conseils, j'aurais probablement mal tourné. Chef de bande, hors-murs ou pire... gardien. Il m'a élevé, comme il le fait à présent pour Miki. Armand nous a tous deux sortis de la rue.

Mon grand frère aussi, mais lui a émigré au sud il y a des années. Parti monnayer ses talents de pilote dès qu'il m'a eu transmis les rudiments de sa science. Armand et les livres, c'est une longue histoire. Très longue histoire...

La dernière gorgée de tisane est froide, mes paupières sont en plomb. Quelqu'un a eu la main lourde sur les herbes magiques...

Une lumière blanche me vrille un poinçon dans le crâne. De très loin, monte un gémissement. Quelques instants s'écoulent avant que je réalise qu'il s'agit de moi. Que ces morceaux épars de personnalité sont les miens. Le simple fait d'ouvrir les yeux m'arrache un cri. Merde, j'aimerais être mort. Pas définitivement, mais juste un peu; histoire que la pièce cesse de tourner. Mon vœu est entendu, car presque simultanément, le monde se stabilise.

Je reste pantelant, baignant dans ma sueur. Les contours des objets se précisent. Capharnaüm de bibelots, souvenirs d'un passé lointain. La caverne d'un nostalgique. Sur tous les murs, des étagères de bric et de broc croulent sous les livres, revues, journaux et autres piles de documents. Toute cette mémoire collective qui n'est plus que le royaume exclusif d'un seul spectateur.

Un bruit, sur la gauche. Une chaise grince.

- Alors, le cascadeur, ça va mieux?

Le gamin est là. Quand je croise son regard, je comprends qu'il m'a veillé toute la nuit. Je le gratifie

de ce que je pense être un sourire:

- Je peux respirer sans crier, c'est bon signe non?

Ma phrase la plus longue depuis une éternité. Un verre entre dans mon champ de vision.

- Tiens, un petit remontant. Tu crois que tu peux te lever?

Le kid a le visage éclaboussé de taches de rousseur. Un de ses copains l'avait surnommé «pizza-caramel»; celui-là doit encore manger de la compote avec une paille.

- 'Sais pas. Aide-moi s'il te plaît, ça tourne un peu.

Effectivement, mes doutes se confirment: j'ai dû être lapidé à coups d'enclume. Sans aide, je n'aurais pas pu tenir debout. «Debout» est un bien grand mot pour l'espèce de sculpture moderne - époque cubiste - dont j'ai présentement la grâce. Sous le vernis de sollicitude, je sens qu'il se contient. Nous n'avons pas fait trois pas que nous éclatons de rire. C'est une énorme libération, même si ça me fait un mal de chien. Entre deux hoquets, je pleure. Peut-être est-ce là une des sources du *sadomasochisme* dont Armand m'avait parlé autrefois. Ce volume, déniché auprès d'un troqueur de Nemours, l'avait longtemps intrigué.

Comme toujours, la grande table du salon est encombrée de documents et de livres. Hormis ce qu'il appelle sa «bibliothèque», où j'ai passé la nuit, c'est la pièce qu'il préfère. C'était une salle de lecture de la médiathèque. Un genre de bâtiment moderne aménagé dans une ancienne ferme médiévale. Maintenant, le domaine exclusif d'Armand, concédé par le maire en échange de son savoir et de ses conseils. Bien que filtrée par les tentures, la lumière des grandes fenêtres m'oblige à cligner des yeux.

- Quelle heure est-il? demandé-je en tentant de recouvrer une vision normale.
- Milieu d'après-midi. Tu as pioncé comme un gros bébé!

Prévenant, il approche une chaise où je me pose avec circonspection. Le maître des lieux n'est pas en vue. Affairé au-dessus de la plaque à méthane, Miki devance ma question:

- Il est parti vérifier l'éolienne. Hier, elle a encore eu des ratés. Il a peur qu'elle nous lâche.

Je hoche la tête:

- Sans doute le roulement du rotor, comme d'habitude. Et le générateur?
- Pas de souci. Chaque fois que je peux, je lui charge ses accus pour un jour ou deux.

Oui, une chance d'enfer le jour où j'ai chiné ce vieux vélo d'appartement. Un vestige de l'époque où les gens avaient des problèmes de poids! Des jours durant, j'ai bricolé un système avec un alternateur de voiture couplé à des batteries. Je souris à l'évocation de toutes ces heures passées ensuite à pédaler pour alimenter trois ampoules de phare en courant continu. N'empêche, le premier soir, les yeux d'Armand valaient à eux seuls tous les efforts. Une heure en selle en restitue deux en éclairage, surtout si on maintient les batteries à un bon niveau de charge. C'est un complément à l'éolienne et au méthane - pour la cuisine. Le problème de ce gaz, c'est son instabilité. Il n'empêche, c'est son

exploitation qui a redonné un semblant d'indépendance énergétique aux gens. Chaque habitation, ou presque, est munie d'une cuve enterrée où vont finir tous les déchets organiques - humains ou non. La décomposition produit du méthane qui est injecté dans la tuyauterie de l'ancien gaz de ville. Il existe même un système municipal qui recycle les cadavres. Pourquoi gaspiller?

- Tu te sens de manger un truc? lâche Miki dans un bruit de gamelles.

Mon estomac veut répondre mais je traduis:

- Tu proposes quoi?
- Désolé, pas de chien aujourd'hui. Mais j'ai ça...

La porte s'ouvre alors que j'accompagne mon quatrième œuf d'une galette de patate. Au fond de moi, un soupçon de culpabilité s'éveille, comme chez un môme pris en faute.

- T'en fais pas, j'ai passé un marché avec la Ferme U, sourit Armand en posant sa boîte à outils. En échange, je leur refais des astuces sur l'irrigation.

La dernière bouchée descend mieux. D'aussi loin que je me souviens, mon vieux copain a toujours été coriace en affaire. Etrange, de la part d'un type tellement looké en hippie qu'on dirait une pochette de disque des années 70 - 1970! Nécessité faisant loi, les gars de la Ferme Urbaine ont dû composer avec mon ami. En effet, hormis lui-même, personne ne possède plus le savoir vital à la culture intensive bio. C'est là où ses précieux livres entrent en action. Pourtant, en dépit de ses talents, la viande a peu à peu déserté nos assiettes. L'entretien de bêtes, fussent-elles des chiens, nécessite une grande quantité de nourriture. Avant l'intervention d'Armand, une mauvaise gestion et le braconnage avaient déjà réduit à néant le maigre cheptel de moutons. L'élevage de la Ferme U a donc bien du mal à fournir pour toutes les bouches de Pontault. La dernière fois que j'en ai mangé c'était... oui, il y a deux mois de ça, chez San.

- Comment va-t-elle, au fait?

Je sursaute:

- Hein? De qui...

Il part d'un de ses éclats de rire rocailleux qui secouent parfois son grand corps:

- Les yeux dans le vague et le bec qui gobe les mouches. Des indices qui ne trompent pas! Allez raconte, puis tu nous diras ce que tu as fait de ton oiseau de fer, ajoute-t-il, le regard en coin.
- Elle va bien...

En quelques phrases, je relate mes aventures de la veille. Ses prunelles pétillantes fixées sur moi, Armand se contente d'opiner de temps à autre. Le gosse, quant à lui, ne peut s'empêcher de siffler d'admiration devant le récit de mon atterrissage forcé. La fuite en forêt l'impressionne tout autant mais il a, depuis toujours, un faible pour les engins volants. D'un signe de tête entendu, Armand l'envoie fouiller dans l'armoire métallique où il tient ses remontants. La gnôle brûle tout sur son

passage, mais quel bonheur! Un instant, je me demande si on ne pourrait pas faire voler un zinc avec ce truc.

Les yeux mouillés, je parle un peu de San en toussant sur mon verre. La chaleur quelle me transmet, cette intensité que la vie a quand je la tiens contre moi. Sa voix, sa grâce féline. Sans la connaître, Armand l'a adoptée dès la première fois que je l'ai évoquée. Une sorte d'amour filial par procuration, je suppose. Cet homme est toujours prêt à s'ouvrir à tous, et son présent sourire en est la confirmation.

- Comment as-tu su, pour l'avion? finis-je par l'interroger.
- Les gardiens, mon petit Tom. Et puis tout le monde en parle déjà, en ville.

Un rien crispé, je soupire. Voilà une popularité dont je me serais allègrement passé. Son raisonnement suit le mien:

- Ne t'inquiète pas. Le comité de vol ne se réunit qu'une fois par semaine et c'est demain. D'ici là, tu te seras refait un brin de santé. Tu ne seras pas le premier type à te crasher à cause du carburant. Tant qu'ils persisteront à confier la distillation à des incapables...
- Tu parles! Ils s'en moquent bien de mes excuses. Je vais devoir remonter une autre épave si je veux revoler un jour - si tant est qu'ils m'y autorisent. Pour le troc, je n'ai pas le choix, tu sais bien qu'il n'y a plus rien de valable par ici.

Sur son visage, le réseau de fines rides s'étire en un rire franc:

- Pour le troc, bien sûr!

Même le gosse se marre. Je suis un livre ouvert. Redevenu sérieux, Armand enchaîne en se resservant un fond d'alcool:

- Tu ne devrais pas t'en faire pour ton autorisation. M'est avis que tu seras en l'air plus tôt que tu ne crois.

La cloche de l'entrée résonne, secouée avec une violence de mauvais augure. On se regarde une seconde, puis il se lève. Je reconnais sans peine les deux abrutis de la porte de Lognes. Lorsqu'ils entrent, le torse bombé de Garcia confirme ma sale impression.

- Salut Tom. Amène-toi, le comité te réclame. Allez, magne!

Son claquement de doigts n'a pas l'effet escompté. Je prends mon temps pour déguster le fond de mon verre. Piqué au vif, il pince les lèvres mais se retient: mon hôte est trop précieux pour le maire. Derrière lui, son comparse Biliez se dandine d'un pied sur l'autre, les épaules basses.

De jour, la ville expose toute son obscénité. Celle d'un chancre pourri que les vers gangrènent. Une décharge à ciel ouvert. Une décharge si souvent fouillée qu'il n'y a plus rien à glaner. Certains s'en sortent, d'autres pas. Des mains se tendent sur le passage, que Garcia chasse d'un coup de badine vicieux. Rapides, les gosses évitent le coup, mais quelques vieillards ne sont plus assez lestes. Leurs loques et leurs yeux annoncent la mort. Naviguant entre les tas d'immondices et les

campements sauvages, le vélo-quad chemine à grands coups de gueule. C'est un engin à quatre roues, constitué de deux vélos reliés entre eux par des tubes. Il permet à une paire de pédaleurs d'atteindre une vitesse respectable tout en tirant une petite remorque. Encore une invention d'Armand dont seuls les hommes du maire ont le bénéfice. Mes anges gardiens s'escriment sur leurs pédaaliers tandis que je bénis ma bonne étoile de ne pas devoir marcher. Dans cet état, j'ai déjà eu du mal à grimper sur le plateau de la remorque. Tout en soufflant comme un bœuf le long de l'avenue, Garcia me lance:

- Qu'est-ce que t'as fait à ta tronche? T'as dormi dans un concasseur?
- Non, je suis tombé de ma Rolls.

Un torrent d'avanies plus tard, nous sommes en vue de la porte de l'Est. Je sens poindre une mauvaise sueur. De plus, les cahots de la route ont ruiné le bénéfice de ma nuit de sommeil. Par-dessus la puanteur de la ville, je perçois l'odeur aigre des deux soudards du maire. Leurs dos épais, sanglés dans des treillis trop ajustés, sont couverts d'auréoles. C'est sûr, ils participent à l'effort d'économie de l'eau.

- On arrive connard. J'espère que t'as préparé un beau discours.
- Pourquoi, tu t'es lavé les oreilles exprès?

Quelqu'un a dit, il y a longtemps, qu'on pouvait rire de tout, mais pas avec tout le monde. Il avait raison. J'atterris en vrac dans le local de l'aérodrome; faudrait pas que ça devienne une habitude. Appuyé sur le mur du couloir, je reprends mon souffle à petites goulées lorsqu'une voix me parvient:

- Amène-toi en haut, Costa!

Joao Rinaldo en personne. Décidément, on me traite avec beaucoup d'égards: le fils du maire, patron du comité de vol et des gardiens. Mon boss, quoi. Lui et sa clique de voyous règnent ici et dans les rues en mangeant à tous les râteliers. Tel père, tel fils. Chaque type qui se posait - quand il existait encore quelques appareils en l'air - devait cracher au bassinet pour avoir droit à son carburant. Suivant la nature du fret, ça pouvait être foutrement onéreux. Et pire de refuser. Il faut bien vivre, paraît-il. Ça me coûte assez cher à chaque retour. Tant bien que mal, j'entame l'ascension de l'escalier de la tour.

Ils sont trois. Deux gorilles installés dans des fauteuils club et Joao derrière le bureau qui longe tout un côté. Cheveux en brosse, la trentaine nerveuse et sanglée dans un costard d'un autre âge. La grâce d'un pitbull, en moins sympa. L'ancienne tour de contrôle est son donjon; son mirador. Par la baie vitrée, il surveille à trois cent soixante degrés son domaine réservé. Jamais encore je n'avais été invité dans le Saint des Saints. Mes yeux courent sur les instruments encastrés devant lui. Ça m'étonnerait beaucoup qu'il sache s'en servir - à supposer que ça fonctionne toujours - mais c'est une marque de statut, pour lui. Présentement, les poings sous le menton, il me scrute. Dans le silence, je suis soudain très las. Engourdi jusque dans mes douleurs.

- Alors, tu m'expliques?

Sa voix est haut perchée, comme une scie sur de la glace. Nos yeux se croisent, puis je dévie vers les pistes désertes où déambulent quelques gardes désœuvrés. A quoi bon? Il n'y a rien à expliquer.

- Qu'est-ce que t'as foutu de *mon* avion, espèce de merde?!

Belle entrée en matière. Au fond de leurs fauteuils, les deux autres gloussent en attendant leur heure. Je ne bronche pas.

- Putain de merde! hurle-t-il en frappant du poing sur le bureau, tu te crois où? Va falloir penser à rembourser, mon petit gars...

Rembourser. Le mot est lâché. Je suis surpris de la sécheresse de ma réponse:

- Adressez-vous au mec de Melun, c'est lui qui m'a refilé ce fuel pourri.

Il fait un signe et je me retrouve avec les pieds à dix centimètres de la moquette. Tandis que ses deux animaux de compagnie me tordent les bras dans le dos, il éructe:

- Je vais te faire cracher jusqu'au dernier boulon de ce zinc, sale petit con!

Il se dresse de son siège et contourne d'un bond le bureau. L'éclair noir d'un couteau de combat apparaît dans sa main. La lame glisse sur ma gorge offerte pendant qu'un de ses sbires me tire la tête en arrière par les cheveux. Les poumons bloqués, je retiens mon souffle comme si cela pouvait rendre ma chair plus résistante à l'acier. Noyé dans une brume dense, je l'entends rire. Il prend son temps, le salaud, en m'abreuvant d'insultes, son visage collé au mien.

Un liquide chaud coule entre les pans de ma chemise déchirée. Cette chemise que San m'a donnée l'année dernière pour fêter notre premier anniversaire. San... si loin.

Par l'esprit, je suis le trajet de mon sang; la brûlure de l'arme n'est déjà plus perceptible. Bientôt, le cartilage de ma trachée sera sectionné, puis juste après, ma carotide...

J'imagine San, debout, les poings sur les hanches, tapant du pied. Dans ce geste, il y a toute la candeur de l'enfance contrariée. Un charme fou.

Je sens les larmes affluer, ça me fait revenir sur terre. Ne pas chialer. Je ne veux pas que ces salauds se méprennent. Mon fatalisme se mue en une hargne féroce. Tant qu'à mourir, pas question que ma lionne ait honte de moi!

Tout à sa jouissance, Rinaldo n'a rien vu venir. Sa face de rat exprime une indicible surprise lorsque mon genou, tel un piston, rencontre son entrejambe. Les gorilles resserrent leur prise avec une seconde de retard. Mon pied le cueille à la pointe du menton alors qu'il se plie en deux. Tout en crachant du sang et des morceaux de dents, il hoquette:

- Tenez-le, bordel! Mais... tenez-le.

Domage, je n'ai pas cogné assez fort. Là, je sens la fin proche. Mes bras sont tordus à la limite de la rupture. Je me mords la lèvre pour ne pas crier. Derrière moi, un des porte-flingues braille:

- On le tient, chef!

Je tressaille, cette voix Bon sang cette voix! Mais où l'ai-je donc entendue? Rinaldo se relève en grimaçant, un rictus terrible déforme sa sale gueule. Le poignard avance vers mon bas-ventre.

- Tu vas crever, mon salaud, renifle-t-il en essuyant sa bouche tuméfiée. Très lentement...

A mon corps défendant, je me tortille pour retarder l'inévitable. Son masque de haine me dévisage tandis qu'il tranche ma ceinture de toile. Un ultime sursaut me saisit lorsque le froid de la lame entame la peau mince de mon ventre. J'anticipe la douleur. En lisière de ma conscience, je perçois un remue-ménage. Des pas précipités sur les marches de béton; quelqu'un monte.

Dans mon dos, le nouvel arrivant ordonne d'une voix posée:

- Arrêtez ces conneries. On a besoin de lui.

Rinaldo explose:

- Il est à moi! Bordel de merde! Pour qui tu te prends?

L'autre n'argumente pas, mais l'atmosphère s'alourdit. Duel de regards. Je sens que les gorilles n'en mènent pas large. Finalement, Joao me crache:

- T'as du bol, connard! Attachez-lui les mains, vous autres.

Ils ne se font pas prier et me propulsent à plat ventre sur le sol. Je suis saucissonné sans ménagement avant d'être remis sur pied. Le nouvel arrivant ne semble pas impressionné outre mesure par la démonstration de rage de Rinaldo. La cinquantaine svelte, un début de calvitie au-dessus de ses lunettes rondes, il me considère avec un intérêt que je ne saurais définir. Finalement, il s'adresse aux deux singes:

- Mettez-le dans ma voiture. Sans casse, ok?

Net et ferme. Un type qui a l'habitude de traiter avec des sous-fifres. En dévalant l'escalier entre mes gardes, je l'entends entreprendre Rinaldo fils à mi-voix. Du bas de la tour, ça ressemble à une bonne grosse engueulade. Je jubile. Chacun son tour. Devant la voiture, un chauffeur en uniforme bleu nous attend. Il ouvre la portière arrière et je suis poussé dedans. Putain! Je suis en vie! San, je suis toujours en vie! J'en danserais de joie!

La banquette sent bon le cuir et le tabac. Qui qu'il soit, il a du goût et des moyens, ce type. Une bagnole! Combien en reste-t-il encore en circulation? Vingt, trente, sur Pontault? Au cours de mes visites à San, j'ai eu l'occasion d'en voir cinq ou six à Melun et toutes appartenaient aux services municipaux. Si j'en crois l'écusson du volant, celle-ci est une Renault. Une grosse, noire, avec sur la galerie les bouteilles de méthane. Ma respiration reprend à peine son cours normal lorsque la porte à côté de moi s'ouvre. Le type s'assoit et lâche sur le ton de la conversation:

- Soyez tranquille, mettez-vous à l'aise. Rien ne vous arrivera avec moi.

J'en suis moins sûr que lui, mais j'essaie tout de même de tenir mon rang:

- Merci pour là-haut, vous m'avez sauvé la mise, dis-je alors que le chauffeur démarre.
- Laissez cela, Joao est une brute sans cervelle.

L'emploi du prénom me rend perplexe, mais je décide d'y réfléchir plus tard. Pour l'heure, je fête cette nouvelle vie après la mort. Nous faisons demi-tour et la voiture repasse bientôt la porte de

l'Est. En faction, Garcia et Biliez saluent la voiture et se figent en me reconnaissant. Leurs mines ébahies sont un vrai bonheur. Aux abords de la gare, je demande:

- Qui êtes-vous?
- Peu importe, répond-il en sortant un porte-cigarettes de nacre. L'essentiel n'est-il pas d'être arrivé à temps?

J'opine bien volontiers, même si je reste sur une prudente réserve. Après tout, s'il veut garder son nom pour lui... En tout état de cause, je manque d'énergie pour insister.

- Où m'emmenez-vous?

Sans s'arracher à la contemplation des squats du quartier nord, il allume une cigarette et s'étonne:

- Chez vous, mon cher. Où d'autre?

C'est exprimé si simplement que j'en reste coi. Plus tard, je pose la question qui me taraude depuis son apparition providentielle:

- Pourquoi? Je veux dire, pourquoi m'avoir tiré de là?

Un instant, je crois qu'il n'a pas entendu puis il me fixe. Ses yeux sont gris, froids comme des pierres, mais brillants d'intelligence:

- Bientôt, je vous le dirai. Ça vous plaira, je pense.

Après le bâton, la carotte. Enfin, pour l'instant j'en suis bien aise. L'avenue de la République est toujours aussi encombrée mais les gens s'écartent. Le chauffeur n'a même pas besoin d'user de l'avertisseur; la bagnole noire inspire plus la crainte que l'envie. Cinq minutes plus tard, nous freinons devant la Briarde, de vieux bâtiments à trois étages des années 2000 où j'ai mon appart'. Pas le luxe, mais c'est peinard et à deux pas de chez Armand.

- Vous y êtes, dit-il quand le carrosse s'immobilise. Son regard se pose, étonné, sur mes poignets entravés et il ajoute: laissez-moi vous libérer.

De sa poche il sort un couteau à cran d'arrêt. Une véritable rareté — et je m'y connais. Manche en nacre, lui aussi, et lame argentée qui jaillit avec un clic bien franc. La ficelle qui me meurtrissait n'y résiste pas. En frottant mes chairs à vif, j'essaie de ne pas avoir l'air trop soulagé. Il se penche pour actionner la manette dissimulée dans la garniture de ma portière:

- Au revoir monsieur Costa. Un conseil d'ami: évitez de sortir la nuit.

Quelques sans-abris se sont détournés de leurs braseros pour regarder notre équipage. Etonné, je réalise que le soir tombe. Une journée de plus au paradis.

Une seconde, je songe à rejoindre Armand, ne serait-ce que pour le rassurer sur mon sort, mais mon corps accuse un sérieux déficit de repos. De toute manière, il doit déjà être renseigné. Boitant bas, je retrouve l'entrée encombrée des habituels squatters des lieux.

- Salut l'aviateur, t'as rien pour moi?

Noyée dans une quinte de toux, la question ne peut émaner que d'une seule personne:

- Salut Yan. Désolé, pas cette fois mon pote...

Une main sort d'un sac de couchage qui, comme moi, a connu de meilleurs jours et fait le V de la victoire. Notre code pour dire que personne n'est venu rôder à ma porte. C'est puéril, mais ce simple geste me réchauffe le cœur.

Une dizaine de formes allongées sont là, autour d'un réchaud sur lequel frémit un bouillon qui remplit l'air d'une odeur grasse. Yan et ses copains ont élu domicile ici, contre une vague fonction de gardiennage. Les occupants des étages leur refilent de quoi bouffer ou boire. A la mesure des moyens de chacun. Après le hall encombré, le silence des escaliers me cueille au ventre, tel un présage de bienvenue. L'oiseau rentre au nid.

Sur la première marche, mes doigts retrouvent la boîte à bougies. En farfouillant un peu, je finis aussi par localiser le briquet à alcool. Il y a si longtemps que les veilleuses ont disparu que je ne me souviens pas de leur lumière. Aujourd'hui, cet escalier semble bien plus abrupt qu'à l'accoutumée... Par chance, la rampe de métal, elle, n'a pas pris la poudre d'escampette avec le reste des équipements communs. Un palier seulement à gravir, et un petit bout de couloir... D'ordinaire, une distance que j'avale sans même y songer. En cet instant, ce sont les derniers mètres d'un marathon, quand les jambes se dérobent sous l'assaut des crampes. Sur le demi-niveau, la tête me tourne, tandis qu'une foule de fantômes m'encouragent dans un brouillard d'ouate. Déjà, je n'entends plus les vivats, seul compte de mettre un pied devant l'autre. La haie de visages s'agite, les mains battent pour moi, on me claque le dos. Encore dix mètres. Cinq...

Plus tard, le souvenir de sortir la clé, d'ouvrir et de m'écrouler, restera flou. Une ardoise effacée à la hâte.

Ce n'est qu'au réveil, dans la chambre encore grise, que les douleurs viennent me raconter les deux derniers jours. Chaque geste est un combat, il faut pourtant me lever. Il paraît que la faim fait sortir le clébard du bois, moi c'est du lit et à grand renfort de grimaces.

C'est comme si une armée de sans-ab' avait squatté ma cuisine. Faudra que je me mette au ménage. Je jette un œil dehors. Entre les carreaux survivants et les bouts de carton, je devine l'activité de la rue. Il fait jour et les troqueurs ont ouvert leurs stands. La fumée des vendeurs de brochettes stagne au-dessus des têtes. L'air froid, coincé sous les nuages, est économe de lumière comme d'ombre. Cette année, l'automne est en avance.

Au fond du garde-manger, sur la fenêtre, une bonne surprise m'attend sous la forme d'un quignon de viande boucanée. Deux jolis couteaux pour un kilo de jambon de chien, c'était une sacrée affaire. Cette pensée me ramène illico vers le présent et son cortège de galères. Sans mon avion, comment vais-je faire pour trouver du troc? Les semaines à venir promettent de bien tristes matins sur un estomac vide.

Evitez de sortir la nuit... Sur le moment je n'ai pas réagi; fatigue et relâchement, sans doute. Oui, il savait forcément pour mon agression. À moins qu'il n'ait voulu faire allusion au crash... A la réflexion, ça ne tient pas: c'était un problème de carburant. Donc, ce gars était au courant de mon passage à tabac de la veille au soir. Brusquement, la viande a un sale goût.

Tout en refusant de décliner son identité, il avait pourtant dit autre chose. Mais qu'était-ce? Ah! oui: Bientôt, je vous le dirai et ça vous plaira... Ou un truc similaire. Jamais de ma vie je n'avais vu

ce type. Une bagnole! C'est bien la première fois que je rencontre un quidam qui en possède une en état de marche. Des épaves transformées en cabane, ça oui: les quartiers nord en sont pleins. D'ailleurs, Miki en habitait une avant qu'Armand ne le recueille. Par contre, bientôt je vous le dirai... ça signifie qu'on devrait se revoir, lui et moi. En l'occurrence, le «quand» m'intéresse moins que le «pourquoi». Décidément, je n'ai vraiment plus faim.

Trop pressé que j'étais de voler vers San, j'en avais oublié de remplir ma réserve d'eau. Du coup, sur le balcon, le tonneau de récupération sonne creux; il n'a pas plu depuis les orages de l'été. Tant pis, je sors. Je sais où trouver une bonne chope de bière maison.

- Ouais. Tu ne t'es pas fait un copain...

L'art de la synthèse, c'est tout Armand, ça. Après mon récit, il s'abîme dans une longue réflexion puis se lève pour tirer deux nouvelles chopes. Le gamin n'est pas là, c'est le matin qu'il peut dégoter des petits boulots pour la journée.

- Ce qui m'interpelle, finit-il par déclarer en s'essuyant la bouche, c'est l'ascendant qu'a ce type sur le fils Rinaldo. Ce n'est pas ordinaire ça.

J'acquiesce. A ce jour, je n'ai jamais entendu dire que quiconque puisse se prévaloir d'autorité sur un membre de la famille du maire. Une gorgée plus tard, il demande:

- Ce gars, décris-le-moi encore.
- Grand et mince, poivre et sel dégarni, la cinquantaine. Costume neuf et bagnole avec chauffeur. Mis à part ça, il n'est pas du genre très causant et j'étais dans le coaltar.

Au fil du temps, j'ai appris à respecter ses silences. On pourrait même dire: à les écouter. Le nez dans mon bock, je hume les arômes de fruits qui sortent de la mousse. Un bon cru, celle-ci. Ça n'a pas toujours été le cas, loin de là. Tout est dans la macération. D'année en année, Armand est devenu un as du brassage. De toute façon, aujourd'hui, je me contenterais de jus de poireau! Je passe un doigt sur le pansement qui recouvre ma gorge; à un centimètre près, j'ai bien failli ne plus rien boire du tout.

- Je ne suis sûr de rien, mais des bruits courent...

Lorsque je lève les yeux, les siens sont perdus au-delà du plafond. Comme rien ne vient, je relance:

- Quel genre de bruits?

Il redescend sur terre un instant, mais sa mimique est vague:

- Je ne sais pas trop. Un événement terrible se serait produit dans une ville du nord...

Je hausse les épaules:

- Ah, ça. J'ai déjà entendu ces histoires d'attaques de hors-murs. Ce sont des contes pour endormir les blaireaux et asseoir le pouvoir des gardiens.

- Non. Là, c'est différent. Surtout, je l'ai entendu à la mairie.

Curieux, en effet. Les salades pour la populace, elles partent souvent de chez Rinaldo et consorts. Mais qu'ils se les racontent entre eux, c'est nouveau.

- Qui t'en a parlé?
- Personne en particulier. J'avais juste une oreille qui traînait à côté du bureau du maire; j'y étais allé pour le projet des éoliennes.

C'est vrai, Armand et ses projets! Partout en ville on peut voir des traces de ses initiatives. Depuis le réseau de méthane, jusqu'à l'irrigation de la Ferme U, en passant par ses éoliennes, il est sur tous les fronts. Et puis, il a trouvé là le moyen de faire vivre ses convictions écolos. Une chance qu'il n'y ait plus de pétrole dans la région! Tant qu'il sera sur la brèche, Rinaldo père l'aura à la bonne. Donnant-don- nant. En échange, l'ancienne médiathèque ainsi que tous les stocks de bouquins demeurent son domaine réservé. C'est d'ailleurs là qu'il pêche la plupart de ses idées.

- Des lunettes?

Je le regarde sans comprendre:

- Quoi?
- Il avait des lunettes ton gars?

Je gamberge un instant, puis:

- Oui: petites et rondes, je crois. Pourquoi, tu le connais?

Il fait craquer les jointures de ses mains:

- Le connaître, c'est beaucoup dire. Depuis quelques jours, il rôde à la mairie et Rinaldo père semble l'avoir à la bonne. Sur le coup, je n'y avais pas pensé; il est plutôt discret.
- Tu connais son nom?

Il écarte les mains:

- Non. Quelle importance?
- Disons que j'ai comme l'impression qu'il va refaire surface dans ma vie, alors ça m'aurait donné un peu de billes. Son numéro de sauvetage n'était sûrement pas à fond perdu.
- Ça me paraît limpide. Veux-tu que je promène mes oreilles ici ou là?

Je fais tourner ma chope. Ce serait une idée. D'un autre côté, si ce type me veut quelque chose, il finira bien par me le dire... La porte, qui s'ouvre sur Miki, me dispense de réponse.

- Eh! Notre cascadeur est de retour! Ça tombe bien.

C'est sûr: dans la famille, on a le sens de la formule.

Dans sa main il balance un sac de toile. En face de moi, Armand le couve d'un regard mi-

protecteur mi-amusé. Le kid vide son fardeau sur la table et commence à l'inventorier, présentant chaque article avec une emphase de maître d'hôtel d'opérette:

- Un kilo de patates... roulé de clebs aux herbes... un paquet de tabac — du vrai! Et devinez quoi, djentlemène?

La routine est bien huilée. Armand et moi supplions d'une même voix, les yeux tout ronds:

- Quoi doonc?
- Tadaaam!

D'un geste ample, il pose alors sur la table une bouteille. Nous restons muets un moment. Le gosse bombe le torse:

- Du vrai vin d'avant. Bordeaux 2017, on m'a dit que c'était un coup exceptionnel!
- Un «cru», pas un «coup», sourit Armand.

Ça, pour être exceptionnel, ça l'est, c'est certain. Quel que soit le millésime, d'ailleurs. La dernière fois que j'en ai vu une pleine - et bouchée, s'il vous plaît! - j'avais treize ans. Armand l'avait ouverte pour le jour censé être mon anniversaire. Celle-ci arbore encore une bonne partie de son étiquette et, surtout, le col autour du bouchon est intact.

— Bon sang, ris-je, qui as-tu buté pour l'avoir?

Chapitre 3

En son temps, l'américain way of life ne fut que le détonateur d'une réaction en chaîne qui n'attendait qu'une étincelle. Nous chevauchions le pétard\ comme ces gosses pouilleux à califourchon sur une bombe non explosée.

A présent, la pyramide des certitudes se distingue à peine sous les immondices du siècle passé. Curieuse vision que celle de ces dominos montés en un parcours tarabiscoté et qui ne savent pas encore que le premier va choir. Il va sans dire que l'honnêteté la plus élémentaire demande d'admettre que l'inévitable était connu de tous. Pour cela, il suffisait de s'asseoir un instant, avec les sens ouverts, et d'écouter le monde s'effriter.

Pierre-Jean Val, Le crash de Babylone, Ed. Nuits Millénaires (© 2032)

- Alors, tu le trouves? me crie Armand depuis la bibliothèque.
- Pour l'instant, je trouve surtout de la poussière!

Autour de moi, des piles d'ouvrages de tous formats oscillent en équilibre précaire. A la lueur d'une lanterne, je suis en immersion totale dans un capharnaüm affublé du nom de «réserve». Depuis plus d'une heure que je sue en crachant mes poumons dans cette jungle de papier, je n'ai encore pas localisé la perle rare. Ce n'est jamais que la dixième fois qu'il me le demande. Mais pourquoi diable me suis-je porté volontaire pour ce coup-là? Dire que Miki rêvait de jouer les archéologues! Je regimbe, mais au fond de moi, je sais. Ici, j'ai l'amitié et le respect en prime. Sans jamais ni questions ni exigences. Pour Miki et moi - et mon frère avant nous - Armand a tenu tous les rôles: parent, professeur, docteur, confident... et j'en oublie sans doute de moins aisés.

Huit jours ont passé depuis mon retour; toujours aucun signe de mon «sauveur». Pas plus, fort heureusement, de Joao et sa clique. Grâce aux soins prodigués par mon ami, je me remets. Les

fractures des côtes sont en bonne voie de guérison et les hématomes ont pris une belle teinte jaune. Même si je ressemble encore à un Picasso des magazines d'Armand, les couleurs sont moins criardes.

Bien que ses oreilles soient baladeuses, il n'a rien pu glaner de nouveau dans les couloirs de la mairie. Rinaldo père est invisible et son mystérieux visiteur avec lui. J'ai toutefois suivi son conseil: pas de promenade au clair de lune.

Alors que mon corps récupère, au fond de moi une autre douleur s'est réveillée. Soucieux de me ménager, ni le gosse ni mon ami n'y font allusion. Mais elle est bien là, cette question qui chauffe ses tisonniers dans la braise. Quand? Quand pourrai-je revoir ma belle? Pour la millième fois, je maudis ces kilomètres qui nous séparent. Vivre ensemble? Nous n'en étions qu'à l'ébauche de l'idée, même si l'envie est là depuis longtemps.

L'antique ruban adhésif d'un des derniers cartons a rendu l'âme lorsque je tiens enfin le Graal.

- Armand! Eh Armand! Je l'ai.

A la bougie, je lis: Energie solaire, applications.

Piochant au fond du carton, je complète ma moisson par deux séquelles du premier volume: théorie et pratique.

Depuis le rez-de-chaussée me parvient sa devise sous forme de cri de guerre:

- Verba volent, scripta manent!

Les paroles s'envolent, les écrits restent. Dixit les anciens Romains qui, à coup sûr, en connaissaient un rayon en matière de paroles en l'air.

Comme souvent par le passé, une soirée studieuse s'annonce. Moi, sur le générateur à pédales et lui, faisant la lecture. Sa manière bien personnelle de maintenir en forme la tête et les jambes. La méthode cyclo-éducative comme il l'appelle! En fait, la plupart de ce que je sais je l'ai appris durant ces soirées. Littérature, histoire et géographie, pour l'essentiel, mais aussi philosophie et mécanique. Aujourd'hui, il en va de même pour Miki et, sans doute, un autre après lui si la providence prête vie à notre mentor. Ce doit être ça, la générosité. A moins que ce ne soit la peur de la solitude, ou l'instinct paternel? Ou, plus prosaïquement, l'application de son précepte hippie favori: le partage, en tout. Ne surtout pas confondre avec le communisme! Parallèle que je n'ai osé qu'une fois, au sortir de l'adolescence. Je me souviens encore de ses yeux et de la diatribe qui avait suivi.

Tout en gravissant, les bras encombrés, l'échelle de la réserve, je réalise qu'il ne m'a pratiquement jamais parlé de son enfance à lui. Bien sûr, il disserte des heures sur la vie d'avant la troisième crise, mais rien de vraiment perso. Peut-être devrais-je ramener le sujet; ou pas.

Quand je pose les bouquins sur la table du salon, je le trouve en grande conversation avec le gosse qui, apparemment, vient de rentrer. L'excitation de notre ludion domestique est palpable, Armand se tourne vers moi:

- Il se passe un truc bizarre, en ville.
- Ah bon, juste un?

Mon trait d'humour ne le déride pas, il continue:

- Les rues sont pleines de gardiens et les trois voitures des conseillers sont dans la cour de la

mairie. Celle de Rinaldo aussi, plus deux 4X4 armés de mitrailleuses et «ta» Renault.

Oui, le mot «bizarre» est faible. De mémoire d'adulte, une telle concentration n'a jamais eu lieu. Je regarde le kid:

- Raconte.
- Quand je suis sorti, ce matin, dit-il en tirant un verre d'eau à la fontaine de l'évier, j'ai tout de suite senti un truc pas habituel. Il y avait moins de troqueurs et des groupes de gens discutaient entre eux. Je suis allé aux nouvelles...
- Et?

Il prend une longue rasade avant de répondre:

- Il paraît qu'une délégation du nord est en ville pour discuter avec le maire.
- Tu sais de quoi? intervient Armand.
- Non, lâche-t-il en haussant les épaules, mais les gardiens ont fait évacuer toutes les rues sur le passage du cortège.

Une délégation... Dans les premiers temps de la sécession urbaine, il y en avait de temps à autre, mais au fil du repli des villes sur elles-mêmes la pratique s'est tarie. Surtout après la grande émeute de Paris où les tenants du pouvoir central avaient tous été raccourcis d'une tête à la bonne vieille méthode révolutionnaire. L'ancienne capitale de la république n'est plus, maintenant, qu'un champ de ruines où il n'est pas judicieux pour un troqueur d'aller chercher fortune. Une multitude de clans de hors-murs se partagent l'ex plus-belle-ville-du-monde, la transformant en une zone de guerre permanente.

Alors, quid de cette délégation à Pontault?

Bientôt, je vous le dirai et ça vous plaira. La phrase me revient d'un coup. Y aurait-il un rapport avec Monsieur- lunettes-rondes? En tout cas, c'est probablement là l'origine des «bruits qui courent» de la mairie. Les yeux d'Armand me crient qu'il est sur la même longueur d'onde:

- Il semblerait bien que tu reprennes du service, me fait-il, pensif.
- Mouais. Mais de quelle manière, sans mon zinc?

En fin de compte, le plus philosophe d'entre nous l'emporte:

- On verra bien. Si on mangeait? J'ai une faim de loup et ça caille drôlement dehors!

Au matin, le kid et moi faisons un tour en ville histoire de renifler le vent. En passant devant les grilles fortifiées de la mairie, nous constatons que les bagnoles y sont toujours. Sans succès, je tente d'obtenir des informations de la part des troqueurs que je connais. Personne ne sait rien. Black-out complet. Même constat du côté des copains de Miki, pourtant habiles dans l'art de la chasse aux ragots. En deux heures de vagabondage, j'ai juste réussi à raviver quelques douleurs dans mon dos. Maigre butin.

En tout cas, le gamin avait raison sur un point: les rues se vident à grande vitesse.

- Amène-toi, on rentre.

Cet estomac sur pattes ne se fait pas prier, d'autant que l'heure du déjeuner approche. Nous venons juste de passer le coin de la rue d'Armand lorsqu'il s'écrie:

- Tom, regarde!

Devant la porte, un vélo-quad est parké. Tout à coup, je sens que se libère une tension que je ne soupçonnais même pas.

- On fait quoi?
- Moi j'y vais, dis-je. Mais toi, tu restes dehors et s'ils m'emmènent, tu nous suis à distance. Puis tu reviens en informer le Vieux.

Il rechigne à abandonner son déjeuner mais s'exécute. Au pas de course, il rejoint une bande de copains au bout de la rue. Une fois son réseau activé, rien ne lui échappera. Ce gosse est encore plus débrouillard que je ne l'étais à son âge. Sans vantardise aucune, ce n'est pas peu dire.

Dès que je pousse la porte, je repère les chopes. De l'extrémité de la table où il me fait face, Armand m'adresse un discret clin d'œil entre ses mèches argentées. A l'unisson, les deux gardiens se lèvent à mon entrée. Ceux-ci ont l'air moins belliqueux que Garcia et son acolyte.

- Ah! te voilà Tom. Je te présente messieurs Rodos et Duarte, gardiens auprès du maire. Ils ont une requête à formuler.

La légèreté du ton ne m'échappe pas, le vieux briscard a dû bien les embobiner. N'empêche, le contraste avec la dernière visite des autres épouvantails est assez surréaliste.

- Je vous écoute, messieurs, dis-je avec toute la bonhomie dont je suis capable, en me servant une chope à mon tour. Que me vaut donc cet honneur? J'imagine que vous ne venez pas juste pour avoir de mes nouvelles...

Avec une pointe de plaisir, je note qu'ils attendent que je me sois posé sur le banc pour se rasseoir. Décidément, «on» a donné des consignes de diplomatie. D'une voix très «service-service», le plus gradé des deux se lance:

- Monsieur Rinaldo père souhaite vous rencontrer pour une affaire de la plus haute importance. Nous sommes venus pour vous chercher; si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien sûr, s'empresse-t-il d'ajouter.

Tiens donc La vitesse à laquelle je suis passé de petit-connard-casseur-d'avion à persona grata me stupéfie. Pour donner le change, je prends le temps de déguster une bonne lampée de bière. Mon cerveau tourne à plein régime, mais il tourne en rond, alors je demande:

- Vous savez de quoi il s'agit?
- Désolé, le bureau du maire ne nous a rien dit d'autre.

Bien sûr.

- Dois-je prendre des effets personnels?

L'autre gars - Duarte, d'après le nom sur sa veste de treillis - intervient alors:

- C'est inutile monsieur, nous vous ramènerons ici après votre entrevue.

Un soupir m'échappe:

- Je présume que je n'ai pas le temps de manger avant?

Deux minutes plus tard, je suis installé à l'arrière du v-quad. Cette fois, le trajet est beaucoup moins éprouvant. Pour l'occasion, j'ai revêtu ma tenue de vol et le blouson fourré amortit les chocs entre mes côtes, encore sensibles, et les ridelles. De plus, puisque le maire me fait la faveur d'une invitation en bonne et due forme, je veux me présenter sous mon meilleur jour. L'influence de l'éducation d'Armand n'est pas un vain mot!

Mes deux pédaleurs d'élite nous véhiculent avec assurance, le fusil sanglé dans le dos. A ma surprise, ils longent les grilles de la mairie sans s'arrêter. Avant que j'aie le temps de m'interroger, Duarte lance par-dessus son épaule:

- La réunion se tient dans une annexe. Nous y serons d'ici cinq minutes, monsieur.

Je rigole. S'ils continuent à me donner du «monsieur» à ce régime-là, je vais me laisser pousser la cravate. Mine de rien, c'est super agréable! Sans blague. Comment Armand dirait, déjà? Ah oui: Carpe diem Profite bien mon pote, c'est toujours ça de pris. Un coup d'œil par-dessus mon épaule, vingt mètres en arrière, un ado nous suit en vélo, l'air de rien.

Sur le trajet, la foule clairsemée se presse entre les quelques échoppes des bonimenteurs de tout poil restées ouvertes. Viandeurs, troqueurs, distillateurs, réparateurs et d'autres encore de ces mille métiers de la démerde. Plusieurs femmes font griller des choses qui me rappellent que je tourne à vide depuis hier soir.

Ce n'est que devant le porche du bâtiment gris à deux étages qu'une pique me perce la poitrine. Et si tout ça était une jolie mise en scène pour une disparition programmée? Le maire est connu pour se donner les moyens de sa politique.

Mais je n'ai pas le temps de me tourmenter plus avant, dès que mon véhicule stoppe un type s'approche; des lunettes noires lui mangent le visage.

- Viens, me lance-t-il sans préambule.

Je le reconnais. Une scie égoïne se met à faire du violon sur ma colonne vertébrale. C'est un des gorilles de la tour de contrôle. Puis je me fige, tout juste un pied au sol. Cette voix... oui: je l'avais aussi entendue le soir de mon agression, alors que je gisais à demi-conscient. Tout me revient avec la clarté d'un phare dans un tunnel. Ce type était dans la bande qui m'a braqué!

Il faut que je me reprenne en vitesse. Comme je lui tourne le dos pour descendre, il n'a pas vu mon trouble. Du moins je l'espère. Le moment venu, il n'aura pas le temps de comprendre ce qui lui arrive. Pour l'instant, mieux vaut la boucler.

Devant moi, il pousse un battant gardé par deux mecs en noir armés de machins automatiques. Jusqu'ici, je n'en avais vu que dans de vieux magazines d'avant les crises. Merde, on ne rigole pas

beaucoup dans le coin. A l'intérieur, une volée de marches nous mène sur un premier palier où nous attendent leurs jumeaux. Au premier, trois portes et autant de flingues. J'ai un peu de mal à croire que tout ce déploiement de folklore guerrier est là pour se prémunir de ma petite personne.

- Il est attendu, annonce mon guide au garde de la porte du fond. Puis il ajoute à mon attention alors que l'autre ouvre: amuse-toi bien.

J'évite soigneusement de le regarder en face. Il s'efface et je pénètre dans un vestibule cosu. Luxueux serait même plus approprié, en comparaison des standards actuels. Parquet de chêne, tapis muraux et chandeliers à lumière électrique. Quand je dis luxueux... Dans un coin, un énième costaud en noir se morfond dans un fauteuil design, une mitraillette en travers des genoux. Il ne prend pas la peine de se lever et me salue d'un signe du menton. Au-dessus de lui, un tableau représente une scène de chasse. Sans m'en approcher, je sais que c'est un vrai, en vraie peinture. Entre quarante et cinquante jours de viande, au bas mot. Pourtant, tandis que je me dirige vers la double porte intérieure, j'ai dans l'idée que le reste de l'appart' recèle encore bien plus de trésors.

- Ah! voici notre pilote. Messieurs: je vous présente Tom Costa. Asseyez-vous Tom.

J'avais drôlement raison. C'est un putain de palace ici! Incroyable, une débauche pareille: la caverne d'Ali Baba creusée dans les mines du roi Salomon, comme dirait Armand. Tout est antique ou design. Il a dû falloir un paquet de temps et une montagne de troc pour amasser tout ce bric-à-brac. C'est Rinaldo père en personne qui vient de parler, dans un costard blanc immaculé, l'air de ce qu'il est: le petit Napoléon de notre communauté. Trônant à une extrémité de l'immense table de bois sculptée, il me désigne la chaise à l'autre bout, face à lui. Je donnerais beaucoup pour savoir si c'est bon signe ou non. Le maire fait un rapide tour de présentation des six hommes déjà présents:

— A votre droite, Tom: Barnier, responsable des stocks de médicaments, puis Vinsson, attaché médical et enfin Faulard, mon adjoint...

Ils inclinent la tête dans ma direction. Les deux premiers sont inconnus au bataillon. Barnier est aussi maigre que l'autre est épais. L'adjoint, lui, tout le monde le connaît. Le tour de table continue par la gauche:

—Alghetti, chef des ateliers municipaux, Rigaud, directeur de la Ferme U et Martine, en charge des carburants.

Nouveaux signes de tête. Rigaud, je le connais pour avoir souvent accompagné Armand à la Ferme. Un type dépourvu d'humour mais réglo. Celui des carburants traîne parfois au terrain, moins réglo lui. Alghetti, jamais vu. Au moment où je remarque les deux chaises vides qui entourent le maire, la porte s'ouvre dans mon dos. Une bonne et une mauvaise surprise. Joao, le rejeton du maître de Pontault s'assoit sans un mot, mais le regard qu'il me lance en passant devant moi vaut son pesant d'acide. En lace de lui vient prendre place mon ami Lunettes-rondes.

— Je ne vous présente pas mon fils, capitaine des gardiens et du comité de vol, ni monsieur Nemo qui assistera aux débats en tant que conseiller.

In extremis, je me retiens de demander conseiller en quoi. Mais si Nemo est bien son nom, moi je suis Michel

Strogoff ou le professeur Aronax. Bénies soient les lectures d'Armand.

- Bon, tout le monde est là, merci d'avoir accepté mon invitation...

Dire que c'est de l'hypocrisie serait un pur euphémisme. Hormis moi-même - et peut-être Lunettes-rondes - ils sont tous à sa botte!

C'est la première fois que je vois le premier magistrat de près. Après lui, on a cassé le moule. Il a autant de prestance que son fils en est dépourvu. En commun, ils ont les mêmes yeux noirs enfoncés sous une barre de sourcils et une allure identique. Petits, mais minces, en se tenant très droits ils donnent l'impression d'être de taille moyenne. Un port de tête raide comme un poteau d'exécution. Néanmoins, si cela confère une certaine distinction au père, le fils n'a l'air que d'une brute sans finesse. Pour une fois, l'habit fait le moine.

Pour autant, je n'accorde pas plus ma confiance à l'un qu'à l'autre. En cause, des réélections successives un peu trop largement remportées. Ou, de manière plus terre à terre, la vie au quotidien dans notre bonne ville. Encore que, jusqu'à l'autre soir, je n'aie pas eu trop à m'en plaindre. Tandis que Rinaldo s'adresse à tous pour me présenter, j'ai une pensée incongrue: comment empêcher mon estomac de gargouiller? Inquiétude de courte durée. Un garde du corps entre, poussant une table basse à roulettes chargée de sandwiches. Ce gorille à l'air aussi déplacé dans le rôle de serveur qu'un éléphant avec un éventail.

- Vous m'excuserez pour le caractère frugal de cette collation, poursuit le maire, mais au vu de la situation... Bon, servez-vous, les boissons suivent. Ensuite, monsieur Nemo vous exposera le but de votre présence ici.

Au fond de ses yeux, une lueur amusée et coupante. Subtil mélange qui fait les bons manipulateurs de foules. Sans peine, je l'imagine taper dans le dos d'un adversaire politique et ordonner son exécution dans la foulée. Il a la hargne des hommes petits qui ont toujours à se hisser sur leurs ergots pour se faire écouter. En perpétuelle recherche de pouvoir ou de reconnaissance. Une revanche à prendre sur la génétique, dirait Armand.

Au prix d'un bel effort, je réussis à ne pas être le premier au buffet. Les temps sont durs, mais on a sa fierté. La situation, de quoi parle-t-il donc? Tout le monde la connaît, la situation. Du coin de l'œil, je vois Joao s'entretenir avec son père. D'ici, ça m'a l'air assez animé et les fréquents regards qu'il me lance en disent long sur le propos. Au bout d'un moment, le père coupe court d'un geste de la main. Le capitaine des gardiens retourne à sa chaise, les mâchoires soudées. Ce fumier m'a fait casser la gueule dès qu'il a su pour le crash. Ça n'a pas traîné. Si seulement j'étais allé chercher mon vélo au terrain au lieu de rentrer à pied... Bof, de toute façon, ce n'était que partie remise, il aurait trouvé un autre moment pour m'envoyer ses massacreurs.

Cigarette aux lèvres, Lunettes-rondes, Nemo déroule une carte murale et attend que nous ayons tous regagné nos places. En orateur consommé, il laisse s'installer le silence et, lorsqu'il devient le centre de l'attention de chacun, prend la parole:

— Nous avons un problème...

A sa façon de le dire, je sens que c'est plus nous qui l'avons que lui, le problème. Je suis impatient d'entendre la suite! Il parle et, derrière les gestes et les mots, se dessine une nouvelle facette de sa personnalité. Un je-ne-sais-quoi d'étranger à son masque lisse. Comme des crocs de tigre sur un chat. Tous mes sens sont aux aguets, j'en oublie même de manger. J'emmagasine aux fins d'analyses ultérieures. Plus j'emmagasine et plus mes mâchoires tombent. Tandis que mes yeux vont de Nemo à la carte sur le mur, je commence à comprendre ce qu'il entend par problème.

- Alors c'est ça.
- Il semblerait, oui.

Dans la lumière chiche du phare de voiture qui lui sert de lustre, Armand me fixe. En dépit de l'heure tardive à laquelle les gardiens m'ont ramené, il m'attendait. Il fourrage un instant dans sa tignasse d'argent :

- Remarque, ça ne m'étonne pas outre mesure. Le couvercle devait bien sauter un jour ou l'autre. C'était couru.
- Pourquoi ça ?
- Logique pure. Depuis le temps qu'on tire sur la ficelle, elle a fini par casser, lâche-t-il après un instant. Le cercle vicieux. On reproduit toujours les schémas du passé. On n'apprend jamais rien. Il n'y a plus assez pour nourrir toutes les bouches des villes, comme ce fut le cas pour les nations d'autrefois. A force de ne plus vouloir de pays, on en a créé de nouveaux. Encore plus petits, encore plus hermétiques. Les communautés urbaines, tu parles ! De petits royaumes aux mains de clans familiaux - comme les Rinaldo — qui s'arrogent le pouvoir local en roulant des muscles de leur milice...

Air connu. Ce discours, je l'ai entendu maintes fois au cours de mon enfance. Surtout après une ou deux bières. La vie à la nature, le partage des bienfaits de la terre, la tolérance érigée en art de vivre et une empreinte écologique nulle. Sur ce dernier point, son idéal est presque atteint. Les seules énergies disponibles sont, quasi en totalité, renouvelables. En ce qui concerne Pontault, en tout cas. Ailleurs, qui sait ? Tout dépend, en fait, des réserves ou des moyens d'acheminer le pétrole. Aussi, bien sûr, des stocks de pièces de moteurs encore utilisables. Lorsque le monde s'est réveillé de l'ultime crack de 2039, tout était dit. Le chaudron social avait pété à la gueule de l'ancien système. Quand on n'a plus de brioche pour le peuple...

Chez nous, c'est surtout grâce à Armand que la ville possède son réseau d'éoliennes et sa production de biogaz.

À son corps défendant, il est un peu devenu un personnage incontournable. Rinaldo père le sait bien et le ménage en conséquence. De son côté, lui ne rate pas une occasion de le narguer ; ce qui me fait craindre le pire chaque fois qu'il revient triomphant de la mairie.

- Alors tu vas vraiment reprendre du service, hein ?

La question me sort d'une torpeur naissante. C'est vrai, avec un peu de chance je vais revoler bientôt. Je pense à Melun, la route du sud. A l'air renfrogné qu'il me sert, j'ai dû rater une bonne partie de son monologue. J'acquiesce en dissimulant mon enthousiasme :

- Oui. Mais je ne sais pas encore quand. Il faut d'abord remettre un zinc en état, et ça, ce n'est pas gagné. Demain, je dois inventorier les épaves stockées dans un des hangars du terrain. Ils me donnent des moyens pour en réparer une. Ensuite j'effectuerai des vols de reconnaissance, c'est pour ça qu'ils m'avaient convié aujourd'hui.
- Jusqu'ici tu n'avais pas repéré d'autres communautés ?

Là aussi : air connu. En fait, j'y ai droit presque à chaque vol. Dans ses rêves, d'autres communautés autonomes sortent de terre pour investir la campagne. C'est arrivé, bien sûr, mais les attaques de

hors-murs rendent toute implantation hasardeuse. Ils ressentent chaque colonie comme une invasion de leur territoire de chasse. Les familles de paysans ne pèsent pas lourd, isolées face aux bandes déterminées et armées. En outre, pas question de compter sur l'appui des cités qui ont bien assez à faire avec leur propre défense. Ceux qui quittent l'abri des villes pour tenter leur chance le font à leurs risques et périls.

Une fois de plus, je me répète:

- En dehors de Melun et Evry, non. Peut-être Compiègne au nord et quelques lumières aperçues vers Coulommiers ou Meaux, mais c'est tout. Rien que des friches, des ruines et des campements d'H-M. J'ajoute: au début je pouvais aller plus loin, mais depuis qu'ils m'ont réduit le carburant...

Il a une sorte de rire rentré:

- Tu parles! Ils ont bien trop peur que tu te tires avec l'oiseau, comme ton frère. Ça m'étonne même qu'ils ne t'aient pas encore obligé à former un remplaçant, au cas où. En parlant de ça, tu as revu d'autres volants?

Tandis que je formule ma réponse, je le regarde bourrer une pipe. Cette manie, venue du fond de son passé, doit lui procurer plus de maux que de bienfaits. Quand il allume le tabac, je réponds:

- Tu sais bien que non, je te l'aurais dit. Juste Franck à Melun, mais il s'est planté il y a six mois. J'ai survolé ce qu'il restait de l'épave trois jours plus tard, du côté des ruines de Combs-la-Ville. Dépouillée, mais aucune trace de lui. De toute façon, il n'y avait nulle part où me poser à proximité.

Il lève la main:

- Si tu l'avais fait, tu ne serais pas ici pour en parler.

Sans doute que non. N'empêche, ça m'avait foutu un sacré coup. On n'est pas si nombreux que ça, là-haut. Et puis, Franck était un bon gars à qui je rendais visite aussi souvent que possible. Anne et les enfants sont seuls, désormais.

Une ombre passe, en blouson de vol. Il reprend, l'air concentré:

- Tu sais ce qu'ils attendent de toi?
- Que j'effectue des reconnaissances poussées vers la Picardie et la Somme. Il paraît que ça barde déjà beaucoup là-haut. Trop de réfugiés en provenance du nord et recrudescence des attaques d'H-M. On ignore pourquoi ces gens déferlent; peut-être une famine en Belgique ou plus loin. Ou bien une catastrophe quelconque, inondation ou incendie géant; va savoir. Quoi qu'il en soit, le bruit court qu'il y a des dizaines de milliers de gens sur les routes. Peut-être même encore plus. La délégation de Meaux est venue demander l'aide de Rinaldo pour ça. Lille serait assiégée et d'autres villes, comme Arras, déjà tombées.
- Ils sont venus exprès de Meaux?
- Le maire dit qu'ils n'ont pas d'avions là-bas. Ça commence à chauffer pas mal, chez eux. Il veut également que j'évalue la situation du réseau routier pour le cas où nous devrions organiser une

défense poussée de Pontault.

Il souffle entre ses dents:

- Organiser une défense contre nos frères...

Je ne réponds rien. Un silence poisseux s'installe un moment, puis il reprend, le regard planté dans le mien:

- Alors comme ça, tu vas faire de la cartographie...

Une fois de plus il m'a deviné. Enfant, déjà, il lisait mes pensées à livre ouvert. Je lâche du lest:

— D'accord, d'accord; ce n'est pas tout...

- Crache le morceau.
- C'est difficile à dire, j'ai une saie impression. Rinaldo et les autres savaient des trucs qu'ils gardaient pour eux, c'est évident. J'ai bien essayé de leur tirer les vers du nez mais sans résultat. Autour de la table, les autres étaient terrorisés.
- Normal, vu la situation, non?
- Oui, mais là, ça ressemblait à une peur plus... profonde. Enfin, c'est difficile à exprimer.

En silence, il tire sur sa pipe et rejette un nuage gris qui va grossir la nappe déjà au plafond. L'odeur est entêtante, mais j'ai appris à l'aimer. Cette odeur, c'est lui. Un moment plus tard, je lève les yeux de ma bière:

- Au fait, Miki n'est pas encore rentré?
- Tiens, c'est vrai, sursaute-t-il.

Suspendu à un clou, l'antique réveil à ressort indique dix heures trente-cinq. Après m'avoir suivi jusqu'à l'annexe, le kid est revenu faire son rapport au Vieux puis il est ressorti. C'était le début d'après-midi. Depuis, pas de nouvelle.

- Il aura décidé de rester chez un pote, dis-je avec douceur. Il ne faut pas trop s'inquiéter.

Je suis bien conscient de l'inanité de ma remarque. La règle de la maison veut qu'il rentre toujours avant le coucher du soleil. En cette saison, ça se situe vers vingt heures. Derrière la tranquillité que j'affiche, la crispation me gagne. Trente minutes plus tard, Armand est vraiment devenu très nerveux et je ne suis pas loin derrière. Déjà quatre ans qu'il est avec nous. C'est un bon petit gars, débrouillard et plein d'humour pour son âge. Si quelqu'un peut s'en sortir à la nuit tombée, c'est bien Miki, tant il est vrai que l'époque favorise les as du système D. Nous parlons encore un peu pour meubler le silence qui menace, mais à vingt-trois heures quinze, je me décide:

- Bon, ça suffit. J'y vais.

Armand n'essaie pas de me retenir, mais il tempère, toujours pratique:

- Monte au grenier, d'abord.

Excellente idée, ça. Par les lucarnes, on a une bonne vue sur la rue. Evitez de sortir tard... Tout en escaladant l'échelle, je repense aux yeux de Joao, juste avant de partir de l'annexe, ce soir. Les yeux d'un molosse dont la chaîne est trop courte.

- Alors, ça donne quoi? me crie Armand depuis le rez-de-chaussée.
- Rien de spécial, réponds-je après une minute d'observation. Tout est normal, une patrouille vient de passer.

De retour en bas, je le découvre occupé à recharger une lampe à manivelle. Sur la table sont posés un solide couteau et la vieille trousse militaire de premiers secours. Tandis que j'enfile mon blouson, il me tend également un plan de la ville. C'est la version revue par Miki, avec toutes les venelles des quartiers de baraquements. Un véritable trésor, car je sais qu'il n'a pas encore eu le temps d'en calquer des copies.

- Prends ça, tu peux en avoir besoin. Je vais vous attendre.
- Non, couche-toi. Même si je le trouve vite, rien n'indique qu'on sera en mesure de rentrer à cette heure du soir. Sinon, il serait déjà là.

Un instant, je sens qu'il va faire un commentaire, puis il se ravise:

- Ok. Fais bien gaffe à toi. Si tu ne le trouves pas d'ici deux heures, rentre quand même. Si j'étais toi, ajoute-t-il, je sortirais par la cour.

C'est le bon sens fait homme, Armand. Dans ma hâte, j'en oublie la prudence. Dire que je m'inquiète pour le gamin serait faire preuve d'une grande légèreté de langage. Je suis paralysé de trouille à l'idée qu'il puisse lui être arrivé un truc méchant. Ce gosse, c'est comme un petit frère ou un fils; moi, en plus jeune. C'est la famille que j'ai choisie; mon sang de cœur.

En poussant la porte dissimulée derrière le tas de bois de la cour, je me dis que mon lit devra attendre encore. Dans l'état de fièvre où je me trouve, le sommeil ne serait pas près de s'inviter. En longeant le mur, je parviens jusqu'au portail de fer forgé qui donne sur la rue. Par souci d'économie, l'éclairage au méthane est clairsemé. Je ne vais pas m'en plaindre. Un coup d'œil en arrière ne m'apprend rien. La cour est encombrée de son habituel bric-à-brac, mélange de matériaux de construction et de tas de déchets à recycler. Même les sans-abris n'y ont jamais cherché refuge. Pourtant, si quelqu'un est accueillant, dans cette ville, c'est bien le maître des lieux!

Aux aguets, j'écoute la nuit. Sur un toit, une éolienne grince sa solitude. Un courant d'air charrie une odeur de pluie. Sous le blouson, je frissonne.

- Allons mon gars, c'est le moment...

Rien à droite, rien à gauche. En le soulevant un peu, le portail s'ouvre sans rechigner. Tel un évadé, je me coule dans l'ombre portée du mur. Mon but est le quartier des baraques, là où Miki possède le plus d'amis. Un point de départ comme un autre. De nuit, ce sont les abris de fortune qui remplacent les stands de troqueurs. Un autre genre de foule, plus silencieuse. Ça et là, on grogne ou on ronfle dans des huttes de plastique et de bois. Une cour des Miracles qui aura disparu aux premières lueurs de l'aube.

De loin en loin, les sempiternels braseros font des îlots de lumière annonçant l'hiver. Quelques

silhouettes se pressent autour de cette maigre chaleur. Autant que possible, je les évite. Dès que je peux, j'oblique vers le sud. Juste au moment où une patrouille tourne le coin de la rue que je viens de quitter! Accroupi entre deux cahutes, le cœur battant, j'attends que leurs pas s'éloignent. En théorie, ils sont là pour protéger le citoyen que je suis. Mais au vu des rapports que j'entretiens avec leur chef...

Enfant, j'ai beaucoup zoné dans ces ruelles. Mais plus je m'éloigne du centre, et plus ça devient hasardeux. L'éclairage est carrément inexistant sur une bonne partie de mon parcours. Par trois fois, je dois me tapir pour éviter des patrouilles. En cette saison, c'est inhabituel. Les hors-murs ne commencent à se rapprocher que vers fin novembre, fuyant les rigueurs de cette toundra qu'est à présent la Seine- et-Marne. Leurs incursions sonnent le rappel des gros bras du maire. Ici, la charité n'est pas une vertu, c'est une charge.

Une chance que les gardiens s'annoncent de loin avec leur lanterne. Ils rient aussi; peut-être un peu trop fort. La nuit n'est pas leur amie. Au sud, les petits immeubles laissent bientôt place aux pavillons décrépis et renforcés de barbelés puis, sans transition, c'est l'anarchie. D'anciens abris de jardins recyclés avoisinent de gros containers, des tentes ou des cabanes hétéroclites confectionnées autour d'épaves de camions. L'architecture de la débrouille. Dans mon enfance, le territoire de la ville était plus restreint et ce quartier n'existait pas encore. A présent, il s'étale sur une vingtaine d'hectares.

Une boule s'est nouée en moi: j'ai peur que Miki n'ait payé le prix fort pour m'avoir obéi. Cette filature n'était pas une bonne idée. Si un malheur lui est arrivé, je m'en voudrai pour le restant de mes jours.

Je m'engage dans les venelles tortueuses et encombrées de détrit. La ville dans la ville se referme sur moi.

J'imagine des dizaines de paires d'yeux qui m'observent. Un pas devant l'autre, pas de précipitation. Sur la carte de Miki, un cercle rouge entoure une zone du quartier. C'est le moment de tester mon sens de l'orientation. Ici, nul sans-ab', à croire que la solidarité ne se propage que par le bas.

En théorie, je devrais déboucher sur une petite place avec un point d'eau en son centre. Encore un passage étroit entre deux rangées de cahutes et j'y suis. Un mince filet ocre coule d'un robinet perché sur un tuyau de guingois. On dirait une clairière dans cette forêt de cabanes. Tout autour, les façades borgnes se dressent, semblant vouloir se liguier pour m'étouffer. Il plane des odeurs d'immondices, mélangées à d'autres, plus fortes. Les cuves à méthane ne doivent pas être très étanches, dans le coin.

C'est ici que se réunit la bande du gamin. J'imagine les rires et les disputes, pour une trouvaille extraordinaire. L'endroit est désert.

Ou presque.

— Alors citoyen, on fait une petite balade digestive?

Chapitre 4

[Année 2033. Achats de terres agricoles en Afrique par les multinationales de l'alimentation occidentales:

Famines, révoltes et pénuries de nourriture au nord. Insurrections et saccages. Combats, renversements de régimes en Europe de l'Est. Le président roumain Petre Romanescu est contraint de fuir vers l'Italie. Son pays est en feu. La Hongrie et la Serbie se soulèvent. S'engouffrant dans la brèche, des mouvements radicaux poussent la foule à lyncher les responsables politiques et stigmatiser les étrangers.]

Encyclopédie Nouvelle, an 8 après la Fondation. Extrait.

Le type est sorti du néant. Une seconde avant, il n'était pas là. Décidément, je me suis ramolli. Nul besoin de me retourner, toute retraite est désormais coupée. Dix mètres nous séparent, il ne fait pas un geste. Sa silhouette, à peine éclairée par une lune voilée, n'est pas spécialement menaçante. C'est son terrain et il le sait. Autour, d'autres ombres glissent et convergent vers moi. J'évite de justesse un mouvement de recul qui pourrait être mal interprété.

- Je te le redemande: qu'est-ce que tu viens foutre ici?

Cette fois, le ton est plus sec. La semi-obscurité est pleine de frôlements, de ricanements. Je respire un bon coup:

- Je cherche Miki, vous le connaissez, non?

Il y a d'abord un léger flottement, puis plusieurs voix s'élèvent, suggérant des choses pas très sympathiques à mon encontre. En face de moi, la silhouette est toujours nimbée d'une aura laiteuse, mais dans sa main, une machette luit d'un éclair froid. On me bouscule, on me pousse vers lui. Cinq ou six mètres nous séparent à présent. Mains vides hors de mes poches, j'essaie de ne pas offrir de prétexte à la violence. On se saisit de la musette d'Armand, qui retombe vide à mes pieds.

Sous sa tignasse en vrac, les yeux flamboient. Je sais qu'il n'y a rien là de surnaturel, mais un sale frisson me parcourt. Impossible de dire combien de personnes sont réunies sur cette minuscule place. Cinquante? Cent? Les premières gouttes arrivent, faisant un bruit mat sur le cuir de mon blouson.

Dans la tension qui précède l'orage, les têtes s'échauffent. Un cri, repris par d'autres, me désigne comme gardien. Je me rassure en pensant que personne ne peut croire ça. Aucun homme de Rinaldo

n'aurait été assez stupide pour s'aventurer seul dans ce quartier; surtout la nuit. De toute façon, en tant que volant, je ne suis pas non plus en odeur de sainteté. Une bonne partie d'entre eux sont d'anciens hors-murs et ont probablement encore des contacts avec ceux de l'extérieur. A tout prendre, peut-être vaudrait-il mieux être gardien... Quelque chose me heurte dans le dos, c'est dur et ça fait mal. Les épaules rentrées, j'attends l'avalanche quand une voix aiguë perce le brouhaha général:

- C'est vrai, je le connais moi! C'est le frère de Miki!

En vain, je scrute la masse obscure de la foule pour localiser l'enfant. Son frère... Que le kid m'ait présenté comme tel me fait chaud au cœur. Même si je dois finir ici, ça valait le coup rien que pour cette petite phrase. Cela dit, je n'ai pas trop envie de casser ma pendule cette nuit. Je lance:

- Oui c'est vrai, nous sommes très inquiets. Il n'est pas rentré ce soir et je pensais qu'un de ses amis saurait où il est...

Lorsque je reporte mon attention sur le premier mec, je vois que la machette est revenue à sa ceinture. D'une main, il impose le silence. La pluie tombe maintenant en continu. Quand il se décide à avancer vers moi, je m'aperçois qu'il boîte. Malgré ce handicap, sa démarche reste souple, dansante, celle d'un félin. Aucun doute, c'est un ancien hors-murs. D'instinct, je vais à sa rencontre, histoire de faire ma part du chemin. Diplomatie de base, selon Armand. Sur la place, la tension est un peu retombée, apparemment mon interlocuteur jouit d'une autorité certaine.

- Tu as de la chance, dit-il en me tendant sa grosse main, si j'avais été en vadrouille ailleurs... Je suis Paul, mais on m'appelle Paulo.
- Tom Costa. Merci de l'accueil, on se sent tout de suite le bienvenu!

Il marque un temps d'arrêt qui me fait regretter mon trait d'humour. Puis, sa bouche s'étire en sourire et je peux enfin souffler. Se détournant, il lance à la cantonade:

- Allez, c'est fini, rentrez chez vous! Puis il ajoute: Angelo, toi tu restes, viens voir ici.

A mon grand soulagement, l'endroit se vide presque aussi vite qu'il s'était rempli. Hésitant, un gamin d'une douzaine d'années s'approche. Dans ses hardes trop larges, on le croirait plus jeune si ce n'était ses yeux. Des yeux qui vous jaugent, ne ratent pas un détail et rendent leur verdict. Un vrai petit dur, comme la zone en fabrique à la pelle. Le gars le considère un moment puis dit:

- Si quelqu'un sait où ton frangin se trouve, c'est lui. Allez, Angelo, te fais pas prier.

Le gosse hésite, comme s'il pesait le pour et le contre. D'une manche, il essuie son front trempé par l'averse. Finalement, sous l'œil durci de Paulo, il se lâche:

- Après t'avoir suivi, on est retourné au chantier de la mine.

Sa voix est haut perchée, mais ferme. J'interroge Paul du regard, il précise:

- Ce n'est pas vraiment une mine, c'est juste l'ancien chantier de l'Inter-banlieues. Quelques galeries qui nous servent de réserve et parfois d'abri pour les plus démunis. Les kids vont

souvent y jouer. Ça s'étend sous une partie de la ville en direction de l'ouest, vers Paris.

Oui, j'avais vu ça du ciel, mais pour moi, ce n'était qu'une friche industrielle de plus. Mon ventre se crispe, je saisis le gosse par les épaules:

- Attends, tu es en train de me dire que Miki n'est pas ressorti de là depuis cet après-midi?
- Ben je sais pas, moi. On était une dizaine, quand on est revenu il n'était pas là. On croyait qu'il était rentré directement chez vous.

Merde! S'il a fait une chute dans les galeries, il y est depuis quatre ou... cinq heures. J'enrage d'en avoir passé deux à discuter avec Armand alors que, pendant ce temps, il appelait peut-être à l'aide du fond d'un trou! Je me maudis. Le grand gars nous secoue:

- On va y aller. Angelo, file chercher quelques hommes avec des lampes. Grouille!

Cette fois, le gamin détale.

Une dizaine de minutes plus tard, un groupe nous rejoint. Tous ont des lampes ou des lanternes et plusieurs portent des cordes. Même si la méfiance rôde, l'autorité de Paulo n'est pas contestée. Leurs visages, révélés par la lumière, sont durs, comme taillés à la serpe. J'ai honte de mes joues bien pleines.

A la suite du boiteux, nous nous engageons, au pas de course, dans le dédale boueux du bidonville. Trempés jusqu'aux os, nous débouchons enfin sur une sorte d'esplanade qu'un éclair opportun dévoile encombrée de gravats.

- C'est ici, m'informe Paulo. Angelo, fais-nous voir par où vous êtes descendus.

Le gosse court en direction d'un grillage à demi effondré.

- On est passé ici. Mais faites gaffe, les marches sont pourries.

En effet, derrière une porte de fer corrodée au dernier stade, l'escalier qui s'enfonce ne m'inspire aucune confiance. Nous y allons prudemment, d'abord Angelo portant une torche, puis Paulo et moi. Le reste du groupe nous suit, espacé de quelques marches entre chacun. La voix du gamin se répercute sur les parois du puits:

- Regardez bien la rambarde, crie-t-il, on a noué des bouts de chiffon là où les planches sont fragiles ou cassées.

Belle prévoyance. Effectivement, de loin en loin, nous devons enjamber de vicieux interstices ouverts sur la gueule noire du vide. On dirait qu'il manque des dents à la mâchoire des enfers. L'escalier est fixé dans la pierre en une spirale descendante. La fosse doit bien mesurer six ou sept mètres de diamètre.

Je demande à notre petit guide la profondeur du puits. Dans cette cheminée humide, sa voix fait de déroutants échos:

- Il ne reste plus que neuf paliers à partir de celui-ci.

En regardant vers le bas, je ne vois qu'une obscurité sans fond. De plus, la vétusté et l'état de rouille des pitons qui maintiennent la structure ne me disent rien qui vaille. J'ai une moue admirative pour ces gamins qui n'ont décidément pas froid aux yeux.

Tu parles d'un terrain de jeux! Ceci me ramène illico au but de notre petite excursion. Une sale angoisse fait son travail de sape, qui ne doit rien à la claustrophobie. Dans cet univers suintant, tout est trempé. Des gouttes tombent du plafond, traçant de longues lignes blafardes dans le faisceau de la lampe à manivelle qu'un anonyme m'a restituée. Avec la musette pleine, cette fois.

- On y est presque, fait Angelo, au moment même où un craquement retentit plus haut, accompagné d'un juron bien senti.

Peu de temps après, nous posons enfin le pied sur le sol de ce qui aurait dû être une station du métro — si le futur avait tenu ses promesses. Dans l'eau, pour être exact, car elle monte à mi-mollet.

— L'orage, dit le gosse. Chaque fois qu'il pleut, c'est pareil. Parfois, ça monte jusqu'ici, ajoute-t-il en indiquant la trace calcaire à un mètre du sol, tandis que le reste des hommes nous rejoint.

L'odeur de moisissure est omniprésente, capiteuse et irritante. Nous sommes dans un nœud de correspondances. Quatre tunnels s'ouvrent d'ici en croix, il faut se séparer. Parmi nous, deux jeunes venaient encore jouer là il n'y a pas si longtemps. Le boiteux les met à la tête de deux équipes de trois hommes. Une fois qu'ils sont partis, un autre groupe est constitué pour inspecter le tunnel le moins long. Enfin, Paulo, le gosse, un type appelé Ivan - sec comme un coup de trique - et moi fonçons dans le dernier boyau. Celui dans lequel Angelo a vu Miki pour la dernière fois. Ce n'est qu'une indication, car il existe des galeries de service qui font communiquer les souterrains entre eux. Le frangin pourrait être n'importe où.

Tout en progressant, Angelo nous brosse un plan du sous-sol. C'est une immense termitière, où les conduits des anciens égouts rejoignent, par endroits, le réseau ferré. D'après lui, le maillage souterrain est à plusieurs étages et les éboulements ne sont pas rares.

Je commence à comprendre où Miki ramasse toute cette boue sur ses fringues. Nous allons à marche forcée depuis une douzaine de minutes lorsque le niveau de l'eau augmente. Ce n'est qu'une illusion, en fait c'est le sol qui se creuse. Pour économiser l'huile de la lanterne de Paulo, nous n'utilisons que ma lampe à manivelle. Devant nous, il n'y a rien qu'un trou obscur où nous nous enfonçons telles des taupes obstinées. L'un ou l'autre jure lorsque son pied heurte un obstacle sournois sous l'eau. Périodiquement, nous stoppons pour écouter et lancer des appels.

Mais l'écho seul nous répond, alors il faut repartir de plus belle. Environ une heure plus tard, le boiteux déclare:

- On fait une pause. On ne tiendra pas longtemps comme ça.

Embarqué par l'urgence, j'avais oublié sa claudication. Ivan aussi, a l'air de souffrir. C'est vrai qu'ils n'ont sans doute pas été aussi bien nourris que moi aujourd'hui. Et même si la collation du maire est déjà loin, je peux encore compter sur quelques réserves d'énergie.

Un peu plus tard, nous débouchons sur une fourche. Angelo est formel: à gauche, c'est un cul-de-sac d'une cinquantaine de mètres. Il connaît les lieux et nous le laissons y aller seul. Au bout d'un moment, il est de retour, bredouille. Nous repartons, plus silencieux que jamais. L'humidité commence à nous jouer de méchants tours, je me suis cogné le tibia sous l'eau sans vraiment ressentir la douleur. Mais plus tard, dans un passage au sec, Paulo me fait remarquer que mon jean est déchiré

et que je pisse le sang par une belle entaille.

- T'as intérêt à soigner ça maintenant, insiste-t-il, cette flotte est pleine de saloperies.

Un bloc de béton me sert de siège tandis que je fais un état des lieux. Angelo me tient la lampe et siffle entre ses dents:

- Ben mon pote, tu ne t'es pas raté!

Autour de la plaie, la chair est blanchie et boursouflée. Quand l'alcool du kit de secours coule dessus, je mesure vraiment l'étendue des dégâts. Ma grimace doit être éloquente. Un bandage serré du tibia devrait assurer plus ou moins l'isolation. Armand s'occupera de moi plus tard. Je grogne

- C'est bon, ça ira. On y retourne.

La blessure a eu tout le loisir de se réchauffer et nous sommes, maintenant, deux à boiter. La procession reprend, projetant nos ombres sur les parois inégales. Ivan a pris la tête et se dirige suivant les indications d'Angelo. Nous ne comptons plus les boyaux explorés, les embranchements et les échelles hasardeuses grimpées ou descendues. Le froid a blanchi nos mains et la communication ne passe plus que par monosyllabes. Et puis, au bout d'une éternité de cette errance, le sort nous sanctionne.

- Merde, c'est bloqué.

Je rejoins Ivan qui, morne, contemple un lac souterrain. Notre boyau descendait depuis un moment déjà, nous l'avions tous remarqué, tant marcher au sec était devenu un luxe. De l'eau jusqu'à la taille, notre maigre ami promène le faisceau de ma lampe sur la surface noire devant lui. Sur le mur opposé, le tunnel est submergé totalement. J'interpelle le gamin:

- Il y a quoi, de l'autre côté?
- 'Sais pas, on n'est jamais allé aussi loin.

A mi-hauteur d'une paroi, une conduite de câbles éventrée déverse un flot d'eau sale qui tombe en cataracte. Je remonte de quelques pas et me laisse choir au sol. Mon corps n'est plus qu'un tissu de douleurs où je digère ma déception. Abattu, je suffoque dans l'air saturé de moisissure. Paulo élève la voix pour couvrir le vacarme de la chute d'eau:

- C'est fini. Impossible d'aller plus loin. On aurait déjà dû le trouver. Peut-être que les autres groupes ont eu de la chance...

Je n'y crois plus. Comme une tonne de briques, la réalité m'écrase. Si Miki n'est pas dans ces galeries, c'est que le pire lui est arrivé. L'enfer s'ouvre devant moi. Plus tard, je sais que la haine et la douleur réclameront vengeance, mais pour l'heure, c'est l'accablement. Et, d'ailleurs, vengeance contre qui? Moi, sans doute, en priorité...

Angelo contemple ses pieds et Ivan recharge la lampe à la manivelle. Je sais bien qu'il devait le dire, mais je lui en veux de la banalité de cette fin. J'en veux à la terre entière. J'en veux surtout à moi-même. Les dents serrées, je vois le terrible regard d'Armand quand je lui annoncerai ça. Pour

vivre après, comment fait-on?

- Faut rentrer avant que l'eau monte encore, crie le gamin. Là-haut, il y a des passages qui se noient complètement s'il pleut beaucoup.

Je ne réponds pas. Que dire, de toute façon? Que j'ai si honte que je voudrais mourir sur place? Que cette nouvelle va tuer Armand aussi sûrement que si je lui tirais dessus?

La grosse main de Paulo se pose sur mon épaule, il approche son visage du mien:

- Il a raison, il faut y aller. On ne peut rien faire de plus ici.

J'entends les mots, mais je n'arrive pas à leur donner de sens réel. Seul, mon corps se lève, mon esprit, lui, est enfoui dans ces tunnels. J'ai une furieuse envie de gerber en contemplant, à la lueur dansante de la lanterne, cette étendue d'eau qui nous bloque. Quelques bouts de bois surnagent. Au milieu de détritiques et autres sacs plastiques, un bidon rouillé se dandine. Machinalement, je lis «huile de synthèse». Tout se brouille, je maudis ce putain de couloir submergé. C'est certain, il n'est pas loin, au-delà de ce passage. Je le sens. Ou peut-être pas.

- Allez, viens.

Avant de repartir, Ivan teste la lampe. Le faisceau balaie une dernière fois la station et je manque de m'étouffer:

- Donne-moi cette lampe, bordel!

Je la lui arrache des mains et éclaire la surface. Juste là, à trois mètres de nous, accroché à un bout de poutre... Sans plus réfléchir, je me jette en avant. L'eau monte sous mes bras quand j'atteins mon but. Les autres sont pris de court et n'ont pas encore recouvré leur voix que déjà j'exhibe mon trophée: une casquette de toile noire avec un écusson sur le devant. Un aigle rouge stylisé, sur fond or. Je hurle, à présent:

- Regardez ça! C'est à Miki, je la reconnais!

Quand je rejoins le bord, Angelo me l'arrache des mains et confirme:

- Oui, c'est à lui, il l'avait tout à l'heure, c'est sûr.
- Il l'a peut-être perdue en courant, hasarde Ivan, puis il se sera dit qu'il reviendrait la chercher plus tard...

Je secoue la tête, buté:

- Non, impossible, il ne la laisserait jamais derrière lui. C'est un cadeau que je lui ai fait la première fois que je l'ai emmené en ULM. Ça a beaucoup d'importance pour lui.

Paulo scrute la station inondée:

- D'accord, d'accord, c'est à lui. Mais où est-il alors?

Ivan fait un signe du menton vers l'eau:

- S'il est là-dedans, c'est fini. Et de toute façon, ça va être difficile de trouver son corps.

Je prends une grande inspiration, ma décision est arrêtée:

- Quoi qu'il en soit, je ne l'abandonnerai pas ici.
- Ok, consent Paulo, on avance en rang le plus loin possible. Mais on fait fissa, si on ne veut pas rester coincés aussi...

Pendant les dix minutes suivantes, nous explorons le plus loin possible, mais la moitié de la station demeure inaccessible, sous quatre mètres d'eau.

- Il faudrait y aller en apnée pour couvrir le reste, dis-je en claquant des dents.

Paulo fait la moue, il soupire et fouille dans une poche de sa veste de treillis restée au sec:

- Tiens, comme tu ne renonceras pas. Ma torche doit encore être étanche, mais ce sont de vieilles batteries et la charge...

Je n'écoute déjà plus, je m'enfonce jusqu'à la poitrine, respire à fond et me laisse couler. Dans cette soupe boueuse, le faisceau ne porte pas au-delà d'un mètre cinquante. Le fond est jonché de gravats et de débris divers. La peur au ventre, je plonge et replonge sans relâche, mais bientôt, je dois me rendre à l'évidence. Il n'est pas là. Un espoir irraisonné s'empare de moi. Miki est encore vivant!

En passant devant la gueule sombre du tunnel immergé, j'ai une intuition. Je nage jusqu'aux autres:

- Ivan, donne-moi le bout de ta corde, vite!

Tandis que, tremblant de plus belle, je la noue autour de ma taille, Paulo proteste:

- Tu es complètement cinglé! Et si tu restes coincé?
- Vous n'aurez qu'à me haler vers vous en vitesse. Trois tractions seront notre code de danger. Ok?

Personne ne répond, et je m'en moque; je suis déjà dans l'eau. Quinze mètres de nylon tressé, c'est tout ce que j'ai. Si je ne débouche pas de l'autre côté avant, je devrai faire demi-tour. En m'enfonçant, j'espère juste que ce tunnel est aussi incliné vers le haut que celui qui nous a amenés. Ça y est, la bouche noire m'avale. Je me force à battre des pieds le plus régulièrement possible.

Surtout ne pas s'essouffler.

Quelle plaie que la voûte de ce tunnel-ci n'ait pas été aussi haute que celle de l'autre. Nous aurions pu nager en surface. Par intermittence, je presse le contact de la torche. Le halo jaune qu'elle projette me semble de moins en moins brillant. Dans ma poitrine, mon cœur s'emballe, je commence à suffoquer. Épuisée par mes efforts précédents, ma capacité physique atteint ses limites. Complètement vides, mes poumons ne sont plus que douleur.

Encore une brasse; et une autre!

Mais la corde se tend et je manque de boire la tasse. Là, à deux mètres, je vois le miroir de la

surface! C'est trop bête. Des formes étranges emplissent ma vision, je ne sais comment mes doigts gourds défont le nœud. Une brasse désordonnée m'expédie vers le haut alors que ma bouche s'ouvre déjà pour happer le salut.

Je tousse et crache, me cognant cruellement les genoux sur la roche brute. A grands spasmes, mon estomac renvoie une bile noyée d'eau tandis que je rampe au sec. Je roule sur le dos et... hurle: ma main s'est posée sur quelque chose de mou et glacé!

Ma raison s'enfuit alors que je fouille le sol à l'aveugle à la recherche de la torche. Je crie des mots sans suite étranglés de pleurs quand, enfin, je localise le cylindre froid. Dans le rayon mourant, son visage fait une tache de craie. Les yeux ouverts sur le vide, et tout ce sang sur son front...

- Miki, merde... pardon...

Tout ce que je redoutais, en pire. Quelque chose émet un craquement sourd dans ma poitrine, comme si le cœur avait un squelette à lui. Je ne sais même plus si je respire ou non, prostré, statufié dans le néant qui m'engloutit.

- Tu devrais... l'éteindre.

C'est un rêve, je commence à délirer. Il n'a pas vraiment parlé, c'est dans ma tête. Pourtant, cette voix...

- Tu en as mis du temps... qu'est-ce que... tu foutais?

Non, ce n'est pas une illusion. Je bondis. A grandes pelletées, je ranime le feu de ma chaudière interne. Je bredouille:

- Miki? Tu m'as flanqué une de ces trouilles, putain! Où as-tu mal?

Dans le noir, je perçois un mouvement, puis:

- Je me suis cogné la tête en tombant, et quand je me suis réveillé, j'étais couché avec de l'eau partout.

Ce sont des larmes de joie qui submergent les sillons humides de mes joues. Dans ma hâte je ne sais par quoi commencer. C'est lui qui me remet en selle:

- Tu m'as trouvé comment?

En vrac, d'une voix précipitée, je lui raconte Angelo et le reste. C'est encore lui qui conclut:

- Bon, faudrait y aller, frangin, sinon ils risquent de se tirer sans nous. Surtout qu'ils doivent te croire noyé aussi, maintenant.
- La corde! Ils ont dû la retirer. Tu peux nager?

Du fond de ma mémoire remontent les images d'Armand m'apprenant sur le plan d'eau de Torcy. Plus tard, j'y ai moi-même emmené Miki avant que ça ne devienne trop dangereux à cause des hors-murs. Le gosse patauge comme un poisson, avec un style assez peu académique, mais efficace.

Il réfléchit:

- Je crois. Ce n'est pas aux bras que j'ai mal.

On éclate de rire. Ça y est: je vais bouffer le monde entier pour le dessert! Dans le noir, je l'aide à se remettre debout.

- Ça va aller, tu peux me lâcher, fait-il.

La traversée du tunnel est éprouvante. On se cogne aux parois avant d'émerger, au bord de l'asphyxie, de l'autre côté. J'entends Angelo crier et, presque immédiatement, Paulo et Ivan se précipitent pour nous aider sur les derniers mètres.

Dans la trousse de secours, je trouve de quoi désinfecter et couvrir la plaie au front. Armand s'occupera de lui plus tard. Remonter n'est plus qu'une longue formalité, dès lors que Miki est là. J'en garderai le souvenir confus des rires des deux gamins et des claques dans le dos que Paulo m'assène, avec l'intention probable de me démonter les omoplates. En phrases courtes, le kid explique qu'à l'aller, il a franchi ce tunnel avec de l'eau jusqu'aux genoux, puis a continué, chandelle en main, son exploration. C'est son truc, explorer. Revenu sur ses pas, il a eu la mauvaise surprise de trouver le boyau submergé. Il ne se souvient plus comment il s'est alors cogné la tête — sans doute en essayant de plonger. Peu importe, ce qui compte est qu'il soit vivant! Je rigole tout seul en étreignant ses épaules.

Inquiets, les autres groupes nous attendent au pied de l'escalier. Les retrouvailles sont bruyantes.

- Tu es sûr que vous ne voulez pas finir la nuit ici, demande Paulo alors que nous regagnons les baraquements.

- Non, c'est sympa de ta part, mais il faut rassurer Armand. J'ai promis de revenir dès que possible.

Il comprend, mais insiste pour nous fournir une escorte. J'accepte d'autant plus facilement que je suis dans un état de fatigue avancé. Ce serait trop bête de faire une mauvaise rencontre après tout ça. Finalement, une dizaine de gars, armés de barres de fer et autres moyens de dissuasion, nous accompagnent. En chemin, nous croisons trois patrouilles qui gardent leurs distances. Rien à craindre du côté des sans-abris, le peuple des rues demeure sur une prudente réserve. Devant chez le Vieux, je tente de convaincre Paulo d'entrer, mais lui et ses gars préfèrent s'en retourner, arguant que le jour n'est pas loin. En journée, le rapport de force est inversé par ici. D'un geste, il balaie mes remerciements et tourne les talons, sa bande avec lui.

- Alors, tu viens? rigole Miki en poussant la porte. On a assez traîné comme ça.

C'est sûr.

Armand dort sur la table, la tête entre ses avant-bras. Au mur, le réveil indique cinq heures quarante-cinq. Le vieil homme se réveille en sursaut. Cris, effusions. Intensité maximum. Miki serré contre lui, son regard se brouille. Une fois le gosse douché, il entreprend de nous rafistoler sans ménager ses précieuses pommades. Confiant dans notre retour, il avait gardé l'eau en chauffe. Cette nuit, le kid ne se fait pas prier pour aller au lit. Il s'endort comme on perd connaissance, d'un bloc.

En redescendant de la chambre, une main me presse très fort le bras. Nous nous retrouvons sous la lumière jaune du phare au plafond. Entre nous, un silence s'installe, habité de son sourire.

- Sors la gnôle spéciale, finit-il par dire la gorge serrée. C'est l'occasion rêvée! Tu as des trucs à raconter.

Inutile de protester, je dormirai plus tard.

Chapitre 5

- C'est quoi ça?

Quatre sachets, chacun de la taille d'un jeu de cartes en plus mince, sont étalés sur la table. À l'œil qui frise de mes deux compères, je me doute que la surprise est bonne.

- Devine, trépigne Miki.

Aujourd'hui, sous un gros bandage, le gosse va mieux. A son âge, on se remet vite. Surtout lui. La jambe me lance mais ce n'est pas grave. Je prends mon air le plus studieux possible et examine chaque sachet avec attention. De prime abord, la couleur kaki fait penser à du matériel militaire. En caractères d'imprimerie au pochoir figure l'inscription abrégée: PL. CH. EP. Une date suit: 12-09-25. Enfin, la poudre que l'on sent sous la surface me rappelle de vieux souvenirs:

- Ce sont des repas secs, non?
- Lyophilisés, pour être exact, précise Armand, toujours content d'instruire. Plutôt rare, non?

J'en conviens d'autant plus facilement que je ne crois pas avoir eu plus de dix ans la dernière fois

que j'en ai vu. À ranger dans le coffre aux merveilles préhistoriques, avec la bouteille de pinard de l'autre jour.

- Ça sort d'où?

De la tête, Armand désigne le kid qui se la joue un tantinet:

- D'une salle de la galerie où j'étais quand tu m'as trouvé. Il y en a des tas, dans des boîtes de rations. Des centaines, je te dis!

Je passe la main sur ma barbe de trois ou quatre jours:

- Pourquoi ne m'as-tu rien dit cette nuit?
- Au début j'étais sonné. Quand j'y ai repensé, nous n'étions plus seuls. J'ai cru bon de nous garder l'exclusivité de la trouvaille. Je n'aurais pas dû?

Question de pure forme. La solidarité s'exerce d'abord auprès des siens, évidemment. Mais, dans le cas présent, nous avons une dette envers les gens de Paulo. Cela change la donne. D'un hochement de tête, Armand me signifie qu'il est, bien sûr, d'accord avec moi. Je sais bien que Miki aussi, mais c'est lui le découvreur. C'est donc à lui de décider, c'est la règle. Espiègle, il fait durer le plaisir puis soupire:

- Ok, on va leur en donner un peu aussi, ils l'ont bien mérité, après tout...

C'est le moins qu'on puisse dire. Je m'étonne d'ailleurs à voix haute que personne n'ait jamais déniché ce stock. Depuis le temps que les gosses descendent jouer les explorateurs, ils auraient dû tomber dessus avant. Miki nous informe qu'en général, l'eau monte beaucoup plus haut dans la termitière. Il a bénéficié de conditions exceptionnelles cette fois-ci. Je l'interroge:

- A ton avis, personne n'a visité l'endroit avant toi? Ce n'est pas déjà la réserve de quelqu'un d'autre?

Il fait non de la tête:

- Ça m'étonnerait beaucoup: il n'y avait aucune trace dans la couche de poussière et j'ai dû déblayer des gravats devant la porte. Et puis, tous les cartons étaient intacts.
- Il n'y a que des sachets, dans les cartons? demande à son tour Armand.
- Oh non! Il y a aussi des boîtes de conserve, des flacons de gnôle, du café et du fromage en sachets, allumettes et ouvre-boîtes. Je n'en ai éventré que quelques-uns, des gris, surtout. Il y a aussi des cartons bruns, des jaunes, des blancs et je ne sais plus quelles couleurs...

Armand et moi échangeons un regard, c'est lui qui, le premier, formule nos pensées:

- Il va falloir être très discrets, là-dessus. Ce serait catastrophique si cette information venait à s'ébruiter. En ville, beaucoup de gens tueraient pour une seule de ces rations. Alors pour des centaines, je vous laisse imaginer le carnage. Homo homini lupus est, finit-il sentencieux.

Ouais. L'homme est un loup pour l'homme. L'image de la dernière émeute me revient. Sept morts et un bon nombre de blessés. Tout ça pour une dizaine de galettes de maïs et deux ou trois kilos de chien. Pour la nourriture, à l'inverse des corps, c'est l'hiver que les esprits s'échauffent.

- Comment les sortir sans ameuter tous les gens de Paulo à la fois? demande Miki.

Bonne question. Et au-delà, comment transporter notre part jusqu'ici sans se faire écorcher vifs par la moitié de la ville? La discussion s'engage sur le sujet, chacun y va de son idée. Une telle abondance nous mettrait à l'abri de la faim pour quelques années. D'emblée, j'exclus que Miki exfiltre les sachets et autres denrées au compte-gouttes. C'est beaucoup trop dangereux. Peut-on faire confiance à Paulo? Après tout, quel choix avons-nous en la matière? En effet, le trésor se trouve en plein sur son territoire. C'est encore le gosse qui nous étonne:

- Même s'ils apprenaient pour la cache, elle est de l'autre côté du passage noyé et ils ne savent pas nager...

Il a d'autant plus raison, qu'en cette saison, il pleut tous les soirs. Notre vieux professeur nous a assez serinés avec les changements climatiques causés par les anciens. Cela nous laisse un peu de temps pour trouver une solution satisfaisante.

- Bon, conclus-je, peut-être réfléchissons-nous pour rien. Si nous goûtions d'abord à cette manne céleste?

Vingt minutes et deux bières plus tard, une bonne odeur emplit le salon. Verdict de l'ancien, le nez sur la casserole:

- Messieurs, je vous présente un potage de champignons et légumes...

Pour une fois, nous mangeons en silence; le kid lui-même est envoûté. Quand les couverts se rejoignent dans l'évier, nous savons que le trésor est à la hauteur des ennuis potentiels.

Soudain, Miki s'exclame, en s'essuyant la bouche de sa manche sous l'œil désapprobateur d'Armand:

- Maintenant que j'y pense, il y a aussi plein de grosses caisses entassées au fond de la pièce! Mais, ajoute-t-il piteux, je n'ai pas bien vu parce que ma bougie était toute brûlée.

Le lendemain, de retour d'une visite à la Ferme U, Armand a la mine sombre.

- Qu'est-ce qui cloche?

La bouche en biais, il se triture le lobe de l'oreille:

- J'ai vu Rigaud là-bas.
- Et?
- Je ne sais pas. Il était bizarre, pas comme d'habitude.

Rigaud, le patron de la Ferme U, je me souviens de lui à la réunion du maire. La tête d'un type plus qu'inquiet; comme les autres d'ailleurs.

- Je te l'ai dit: un truc pas net leur fout une trouille bleue qu'ils ne veulent pas dire.
- Je ne crois pas que ce soit ça, non. Un autre homme était présent. Quelqu'un du cabinet de Rinaldo, je suis certain de l'avoir déjà vu à la mairie. Un grand type, très maigre et chauve.

Je tique. Oui, ça correspond tout à fait à un de mes voisins de table de la réunion. Comment s'appelait-il? Son nom m'échappe, je poursuis:

- Et alors, qu'est-ce qui te gêne? Ils bossent tous les deux pour la mairie, rien de surprenant à ce qu'ils se rencontrent.
- Exact, pourtant dès qu'ils m'ont vu, l'autre gars s'est éclipsé comme un voleur. Après ça, Rigaud était tout mielleux avec moi et ce n'est pas son habitude.

Au fil des années, j'ai acquis un respect certain pour les intuitions d'Armand. S'il a perçu un malaise, c'est qu'il y en avait un. En y repensant, ces deux-là se lançaient de fréquents coups d'œil. Avec mon escapade souterraine, j'avoue que la convocation du maire était tombée aux oubliettes. Les images me reviennent. Les noms aussi:

- Barnier, c'est ça! Il s'appelle Barnier. Il est responsable médical, ou... non: des stocks de médicaments. Oui: responsable des stocks de médocs.

Un moment, nous abandonnons le sujet pour nous consacrer aux légumes qu'il rapporte. Deux poignées de haricots, trois tomates et un chou-fleur. Cette année, son nouveau système d'irrigation a vraiment donné fort. Les serres qu'il a contribué à installer augmentent pas mal le rendement. Si le gamin a dégoté de la viande, ce sera un festin. En lavant les tomates, je reviens à nos moutons:

- Il est possible qu'ils soient en cheville dans une magouille et qu'ils ne souhaitent pas qu'on les voie ensemble.

Dans mon dos, je l'entends faire une pause dans le tri des haricots:

- Ça m'étonnerait, il y avait au moins cinq autres personnes, entre les ouvriers et les clients. Non, c'est de moi dont ils se méfiaient, j'en suis persuadé.
- Ok, admettons. Alors à quoi penses-tu? Je te connais assez pour savoir quand tu as une idée derrière la tête.

Tandis que j'essuie mes mains au torchon, j'entends son soupir:

- Je pense que tu devrais faire attention à toi, pour cette histoire de reconnaissance aérienne. Ce n'est pas net ce truc-là.

—Tu me l'as déjà dit. Ne t'inquiète pas, je ferai extra-gaffe. De toute façon, je dois d'abord restaurer un appareil avant de songer à reprendre l'air. Pour l'instant, rien ne semble bouger.

- La réunion s'est tenue il y a seulement deux jours, mais à mon avis, ça ne devrait pas traîner.

Je le fixe:

- Vas-y, accouche.

Il se lève et se plante à la fenêtre. D'un doigt, il écarte le rideau de jute, parcourt la rue du regard et se retourne vers moi:

- N’as-tu pas remarqué l’afflux de sans-abris? Et le nombre accru de patrouilles; de nuit comme de jour? C’est un peu tôt dans l’année, non?

Effectivement, ça m’avait effleuré l’esprit. Comme toujours, son sens de l’observation et sa capacité à additionner deux et deux font mouche.

- Tu as raison, ce ne peut être imputé simplement à un hiver qui n’est, d’ailleurs, ni précoce ni rigoureux. Ils anticipent sûrement une vague de réfugiés venant du nord, finis-je, me souvenant des propos de Nemo.

L’arrivée inopinée, et toujours mouvementée, de Miki coupe net notre échange. A croire qu’il guette derrière la porte pour être certain de réussir son entrée!

- Salut la compagnie! lance-t-il en posant sur la table son sac de toile qui rend un son mat. Pas de miracle aujourd’hui, les dieux de la gastronomie sont en vacances!
- Gastronomie, Miki. Gas-tro-NO-mie! cingle le Vieux, simulant la sévérité. Qu’as-tu donc trouvé pour nos estomacs affamés?
- Au menu d’aujourd’hui: rat et pigeon en estouffade.

Sans rire, le kid est doué pour la négociation - ou la chasse. Passe encore pour le rat, mais le volatile, ça, c’est devenu très rare. Il y a un bon mois que nous n’en avons pas eu et, si on considère l’augmentation subite du nombre de bouches en ville, ceci relève tout bonnement de l’exploit! Nous nous fendons donc d’une révérence dans le plus pur style Renaissance, à laquelle il répond de même. Bien racontée, l’histoire de France laisse toujours des traces.

Plus tard, dans l’après-midi, Miki et moi faisons un tour en ville. Quelques questions ici ou là nous apportent de curieuses réponses. En croisant les récits des uns et des autres, il apparaît que la grande majorité des nouveaux arrivants sont issus du nord de Paris. Quand je dis du nord, j’entends jusqu’à l’ex-Belgique. Armand avait raison, un truc pas net se trame; une espèce de serpent qui rampe dans nos rues - et je ne parle pas de ces malheureux, hagards et décharnés.

Mes interrogations sont de courte durée. Trois matins après la réunion, le maire vient se rappeler à mon bon souvenir. Rodos et Duarte sont passés me chercher et, une fois de plus, je me trouve installé à l’arrière du v-quad. Depuis leurs selles, ils me font une conversation à laquelle je réponds par monosyllabes. J’ai l’impression d’être devenu un personnage important. Direction le terrain de Pontault, sous un mauvais crachin. On m’y attend pour commencer les travaux sur une épave. Malgré ma hâte de découvrir ce que sera — après restauration — ma nouvelle monture, je ne peux m’empêcher de scruter la foule.

Sur notre passage, les gens s’écartent. Nous croisons plusieurs patrouilles en armes qui jouent des muscles et de la gueule. Mon escorte devient muette. La fin du trajet s’effectue dans le silence grinçant des pédaliers. Ça me convient.

En passant devant l’emplacement de l’ancienne gare, je remarque que le nombre d’abris provisoires y a largement augmenté. Tous les espaces sont occupés, jusqu’aux abords de la route qui mène au terrain. Cabanes, tentes et feux à ciel ouvert. Des dizaines de gosses me dévisagent de leurs yeux éteints. Les adultes se taisent, comme pour ne pas réveiller novembre qui sommeille encore.

Au pied de la tour de contrôle, j’ai un pincement au ventre. Cent mètres plus loin, mon véhicule s’arrête devant le portail d’un hangar. Celui-ci, je l’ai toujours connu fermé par un gros cadenas.

C'est l'entrepôt des pièces détachées. Gardé et clos comme une huître perlière. Joao veille sur son capital. Aujourd'hui, un des battants est ouvert et la chaîne gît au sol. A quelque distance, les sentinelles bavardent avec les pédaleurs d'un autre vélo-quad.

- C'est ici, dit Rodos. Ils sont dans le bureau du fond, ajoute-t-il en pointant du pouce vers l'ouverture.

Je les regarde s'éloigner, après un signe à leurs collègues, vers les bâtiments de la tour. Là-bas, à travers les baies teintées, je sens une présence. C'est plus fort que moi; la tête dans les épaules, je tourne les talons.

L'intérieur du hangar est semblable à une église de tôle rouillée. La lumière terne, qui filtre à travers une rangée de soupiraux en hauteur, éclaire un pandémonium aux contours baroques. L'air sent l'huile de moteur et l'essence. Me dirigeant vers le fond, je passe entre d'énormes tas de pièces de toutes sortes et de grandes formes bâchées. Mon pouls s'accélère.

- Approchez Costa.

Devant la porte du bureau se tiennent Aighetti — le gars des matériaux - et Martinez, celui des carburants. C'est le premier qui a parlé, j'opte pour une attitude neutre et leur tends la main. Aighetti a la poigne ferme, sans ostentation, l'autre est plus mou mais ce n'est pas une surprise, venant de cet empoisonneur de carbus.

L'endroit est meublé de récup' diverses. Deux chaises avoisinent des sièges autos d'un autre âge. Etagères de fortune, où s'entassent pêle-mêle documents et pièces de rechange.

Aighetti est un homme d'environ quarante-cinq ans, cheveux gris sur un visage sévère. Sa veste de velours lui donne une allure d'universitaire du passé et il agite en permanence un crayon pour souligner ses phrases. Il prend place derrière la table et m'invite à m'installer en face. L'autre s'assoit en retrait sur un siège de bagnole.

- Bien, commence-t-il. Je ne vous fais pas l'article sur la nécessité stratégique de votre mission, le maire l'a déjà amplement exposée. Dans ce hangar sont entreposées toutes les pièces d'engins volants que nous avons pu sauver - ou récupérer - au fil des ans. Charge à vous de diriger la restauration d'un appareil. Pour cela, vous disposerez des moyens que vous estimerez utiles.

Difficile d'espérer mieux. Un instant, je pense avoir rêvé et dois toucher la table pour réaliser. Dans quelques jours, si tout va bien, je serai de nouveau en l'air. Au fond de moi, de grands yeux verts me sourient. En vitesse, je me compose une mine de réflexion intense:

- En premier lieu, je dois inventorier le stock, pour orienter le type d'engin potentiellement réparable.
- Ça va de soi. J'avais d'ailleurs prévu cette demande, dit-il en me tendant une liasse de feuillets couverts de lignes d'écriture, voici l'inventaire. Vous savez lire, je crois?
- A qui dois-je m'adresser pour les manutentions lourdes; moteurs et autres?
- Voyez Martinez, ici présent. Il sera dans son bureau au pied de la tour. C'est tout?
- Presque: j'ai besoin de mon petit frère ici, il m'aide toujours à la maintenance et connaît les moteurs.

Ça passe ou ça casse; par les temps qui courent, je le préfère avec moi. Il me fixe un instant, puis acquiesce:

- C'est d'accord, mais l'un comme l'autre, vous serez fouillés à chaque sortie d'ici, c'est entendu?
- Ok, admetts-je. Une dernière question: j'ai combien de temps?
- Le plus tôt sera le mieux, répond-il en se levant, imité par Martinez. Nous allons vous laisser maintenant. Tous les soirs, vous ferez un compte-rendu d'avancement de vos travaux à Joao Rinaldo, à la tour.

La liste en main, je les suis des yeux jusqu'aux grandes portes. Au moment de sortir, Alghetti se retourne et me crie:

- J'oubliais: le repas vous sera apporté par un gardien chaque midi. Si vous désirez rester le soir, signalez-le-lui et il vous en livrera un autre en fin d'après-midi.

Délicieuse attention. Prudemment, j'attends que leur vélo-quad s'éloigne avant de laisser exploser ma joie. Les affaires reprennent!

Lorsque les gardiens se pointent avec ma gamelle, j'en suis à la moitié de la seconde feuille d'inventaire. Première bonne surprise: repas chaud, et du mouton, s'il vous plaît! Deuxième bonne surprise: Miki est à l'arrière du v-quad. Je l'entraîne pour une visite du hangar, il ouvre des yeux comme des soucoupes.

— Ben mon pote... ça, c'est du matos. T'as de quoi construire dix zincs là-dedans!

Bien sûr, j'avais commencé par ôter les bâches, ce qui m'a permis de découvrir trois ou quatre épaves intéressantes. Dont une quasi complète au niveau de l'ossature, si l'on excepte un train d'atterrissage faussé. Par endroits, des faisceaux de câblage pendent comme les entrailles d'un serpent. Difficile d'identifier le modèle à coup sûr, mais à vue de nez, c'est à peine plus âgé que ne l'était mon cher Savannah. Ce qui situe cet amas de tubes et de poutrelles aux environs de 2030. Plus ou moins cinq ou six ans. Vénérable mais pas canonique, donc. Disons une bonne trentaine d'années. Après le déjeuner, arrosé d'une bouteille de bière — courtoisie du maire - nous l'examinons en détail tout en dressant la liste de ce qui lui manque; à commencer par le moteur.

Lorsque le soir nous surprend, nous n'avons exploré qu'un tiers du stock. A première vue, la plupart des matériaux qui sont là n'ont rien à voir avec des engins volants, quels qu'ils soient. Restes d'appareils domestiques, cadres de vélos et autres motos en vrac. Miki découvre, sous une toile de tente, une dizaine de moulins d'aviation entassés pêle-mêle. Malheureusement, il ne fait plus assez jour pour s'en occuper. Cela devra attendre demain car déjà, notre carrosse est avancé. Je monte à la tour pour mon rapport mais Joao est absent. Tant mieux. Son gorille m'écoute en groggant et fait semblant de prendre des notes. J'évite de regarder la feuille.

Soirée joyeuse chez Armand. Il a mis les petits plats dans les grands, aidé en cela par une Ferme U décidément bien généreuse ces temps-ci. Pour la durée des opérations, nous avons décidé qu'il serait plus facile que je séjourne avec lui. Je crois qu'il a surtout envie de satisfaire sa curiosité. Et, pour tout dire, je brûle de partager cet enthousiasme neuf. Le kid lui fait une description à peine exagérée du hangar, accompagnée de force gestes.

Nous parlons et buvons tard dans la nuit. L'heure est gaie et j'ai l'impression d'avoir lâché deux

tonnes de lest.

Quelque part au sud, des yeux verts me sourient. Pourtant, le poids de l'attente est en passe de devenir insoutenable. Comment le vit-elle? Un coin s'enfonce vicieusement dans ma poitrine, étouffant l'insouciance de l'instant. Si seulement nous disposions encore d'une radio assez puissante...

Nous sommes de retour à pied d'œuvre vers neuf heures le lendemain matin. Malgré mes angoisses, j'ai pu dormir et je suis prêt à bouffer le monde entier sans sauce. Cette fois, j'ai établi un plan d'action et nous commençons à inventorier et mettre de côté tout ce qui semble nécessaire à la restauration.

Miki a déjà baptisé l'épave Canard boiteux, en hommage à ses pattes tordues. Inutile de chercher à l'en dissuader: sous la tignasse, le crâne est en bois dur! Un magazine moisi, trouvé dans le bureau, m'a appris qu'il s'agit d'un KITFOX; peu importe après tout, Canard boiteux lui va aussi bien.

Vers midi, les abords de l'engin sont encombrés de nos trouvailles - dont deux moteurs à vampiriser, transportés sur un vieux chariot de supermarché bricolé par nos soins. Le déjeuner se passe dans l'euphorie communicative de mon «associé».

Pas de chance, en milieu d'après-midi, l'ambiance se rafraîchit. Je fouille dans une caisse de composants électriques lorsque je réalise que la nature du silence a changé.

- Alors l'aviateur, on fait les poubelles?

Je parviens à ne pas sursauter. Sans me retourner, je continue mon examen de la caisse avant de me relever pour lui faire face. Bien entendu, il n'est pas seul, ses deux primates sont aussi de sortie.

- Comme tu vois, je bosse pour ton père, dis-je en passant devant lui pour porter deux interrupteurs auprès du Canard.

Dans mon dos, je l'entends parler à voix basse et ses sbires s'esclaffent de concert. Il reprend:

- T'as drôlement intérêt à ce qu'il vole, ton bricolage. Et vite encore!
- Il volera quand il sera prêt.

C'est parti tout seul, l'effet ne tarde pas à se faire sentir:

- Sans blague! Tu te prends pour un petit chef, on dirait?
- Si tu penses que tu peux travailler mieux que moi, vois ça avec ton père.

Ça, c'était peut-être de trop.

Ses deux faire-valoir ont arrêté de rire. Sa main se pose sur la crosse du gros pistolet argenté qui lui décore la hanche. Nos yeux sont verrouillés ensemble, je viens de pénétrer dans le champ de mines. Pourtant, j'avais bien vu le panneau avec la tête de mort, mais il a fallu que j'entre quand même. C'est plus fort que moi. Cette joute muette a un côté surréaliste, au milieu de ce temple de la récup'. Ici ou là, dans ma chair, j'ai encore le souvenir d'une certaine mauvaise rencontre. Il est des bleus qu'on n'oublie pas. Inexorablement, je sens que le futur m'échappe. Ce fumier n'est pas normal, il va vraiment faire un carton. Juste comme ça, parce qu'il en a envie. Par principe.

Le silence s'étale, comme une mare de goudron. Faisant fi des courants d'air glacés, la moiteur me gagne. J'en suis réduit à espérer mourir sans faiblir; moi qui, une minute plus tôt, bouillonnais

d'espoir.

Dans une zone d'ombre, quelque chose a bougé.

Non, Miki, non!

Alors les paroles fusent de moi, je les entends, mais je n'ai pas vraiment conscience de les prononcer:

- C'est bon, je suis crevé, c'est tout, dis-je en me laissant tomber sur une caisse.

Un dernier mot me tord les tripes: désolé... Ce qui m'exaspère le plus est de ne pas savoir la proportion de lâcheté que ce mot contient. Un jour viendra où il paiera; intérêts compris. Avec un chiffon, j'essuie la graisse et la crasse de mes mains. L'air est tellement gonflé d'électricité qu'il suffirait d'un geste pour que la foudre frappe.

- Ben mon pote, question négociation, t'es pas encore au point!

Miki est planté devant moi, les autres ont disparu.

Les jours suivants se déroulent dans une euphorie constructive. Avec l'aide forcée de Martinez, nous avons pu installer une sorte de palan aux poutres de la toiture. Ce dispositif m'a permis de soulever la structure tubulaire de l'appareil pour travailler sur son train d'atterrissage. En redresser les jambes a pris une bonne semaine en parallèle d'autres tâches. Sur ma demande, Alghetti m'a envoyé ce matin un spécialiste des moteurs à explosion. Patrice Eragny - dit Pat - est un type sympa, la cinquantaine grisonnante. Touche-à-tout de base, comme la plupart de nos contemporains, il s'est plus ou moins spécialisé dans la mécanique. En outre, il ne dédaigne pas l'électricité et peut aussi souder. Bref, une recrue de choix.

Pour compléter cet intéressant pedigree, il n'est pas dépourvu d'un certain humour qui l'a fait adopter par un Miki plus espiègle que jamais. Dès le premier contact, j'ai senti les ondes positives passer dans sa poignée de main. Quelques minutes à peine après son arrivée, il était déjà au travail sur le premier bloc. Deux heures plus tard, il venait me retrouver à la forge artisanale qui me sert à dégauchir les pièces.

- Il faut prévoir un méga bricolage sur celui-là.
- Quel est le problème? rétorqué-je en stoppant mon martelage pour replonger le bout de métal dans la braise.
- Vilebrequin voilé et carter fendu. De plus, toute la partie électronique a cramé.

De la manche, j'essuie la sueur de mon front et le considère un instant. Ses cheveux gris font ressortir le cambouis qui lui macule les joues.

- Réparable?

Il fait la moue:

- Possible, avec du temps, mais je peux aussi vérifier les autres blocs.

Nous tombons d'accord sur la nécessité d'économiser au mieux notre denrée la plus rare: les

moteurs. De toute façon, les composants n'étant pas forcément interchangeables, il va devoir mettre en branle son génie de la bidouille. J'espère qu'il en a un particulièrement développé.

Deux semaines après le début des hostilités, le Canard a repris quelques plumes. On est encore loin du premier vol d'essai, mais Pat a réussi à faire tousser le moteur un petit moment. Ce fut au prix d'un litre de distillât de Martinez et de beaucoup de sueur, mais il a tourné. Avec force mimiques, Miki nous a exécuté une superbe danse du canard-qui-tousse! Alors, j'ai commencé à y croire vraiment. C'était comme si, jusque-là, j'avais fait semblant; comme si je me bernais moi-même en toute connaissance de cause. Mais là, avec ce moteur qui tressautait dans son support de fortune, je croyais sentir la caresse du vent.

- À la bonne heure! s'exclame Armand quand je lui relate la journée. Il convient de fêter dignement cet événement. Miki, la gnôle spéciale, je te prie!

Une semaine de plus voit le Canard boiteux s'étoffer encore. Dehors, les premiers flocons me font considérer le ciel avec méfiance. Je passe plusieurs jours à câbler l'habitacle et bricoler un tableau de bord sommaire.

La cellule du cockpit ayant été pillée, je dois fabriquer une planche de bord dans une plaque de composite récupérée sur un frigo. Ce sera toujours plus léger que l'équivalent en bois. Un altimètre, un compas et un horizon artificiel y trouvent leurs places. De nos jours, la navigation est revenue à ce qu'elle était du temps des pionniers: une montre, une boussole et une bonne dose de chance. La chance, c'est surtout pour la mécanique - et la météo.

Encore trois jours et le moteur est fixé dans le nez de l'appareil. Pat a bossé comme un chef pour adapter les supports du bloc à ceux du KITFOX. La carlingue commence aussi à prendre forme. Le kid a déniché des rouleaux de toile et, pour la colle, Armand a ressorti ses tours de magie. Le résultat est assez peu académique mais devrait tenir. Avec de la peinture, l'ensemble fera illusion. Il manque encore la dernière touche: une hélice. Pat et Miki en ont trouvé plusieurs, mais jusque-là, il leur a été impossible d'en adapter une sur l'axe.

- Vu la fixation du mandrin, me dit notre mécano, je penche pour une trois branches, qu'en dis-tu?

Pour la dixième fois, je me gratte la tête devant l'établi où sont étalées leurs trouvailles:

- Je ne sais pas. Que risque-t-on à essayer, si on fait tourner le moteur au ralenti?

Il a un petit rire sec:

- Pas grand-chose: juste la destruction de deux semaines de boulot...

Deux heures plus tard, le moteur ratatouille au ralenti. Sur le tableau de bord, nous avons installé divers contrôles de la mécanique: compte-tours, température et pression d'huile. Pour le niveau de carburant, j'ai gradué deux jerricans semi-transparents, accrochés en hauteur derrière mon siège.

Nous laissons le moulin monter en température. Pat y fait de menus réglages en se tenant aussi éloigné du champ de l'hélice que possible et, lorsqu'il rabat enfin le capot, le son est devenu à peu près régulier. Il est temps d'effectuer un essai en régime. Pour ce test, nous avons sorti l'ULM devant le hangar. Quatre gardiens, Martínez ainsi que les hommes de main de Joao observent à distance prudente sous les rafales glacées.

Je grimpe dans le siège avec une indéfinissable sensation au creux du ventre. L'air idiot du type qui vient de sauver le monde et que le monde ne le sait pas encore.

— Fais gaffe aux vibrations, me crie Pat à l'oreille. Si tu sens que ça gigote, tu coupes tout, sinon la mécanique va t'exploser dans la tronche!

Du pouce, je lui fais signe que j'ai compris. «Gigoter», il en a de bonnes lui! Ce truc vibre déjà comme une brouette sur de la tôle ondulée. Il saute du marchepied et vérifie les parpaings devant les roues. De mon côté, je serre à mort les freins et pose la main sur la manette des gaz. Le cœur au bord des lèvres, j'attends qu'il ait éloigné Miki puis, progressivement, je tire sur la poignée. Le moteur tousse un peu et monte en régime. Deux mille tours/minute. Devant moi l'hélice devient floue, l'ensemble vibre toujours, mais à ce stade, j'estime que c'est encore acceptable. Deux mille six cents tours. Un grincement de la structure m'indique que la traction se fait sentir. Déjà, le vent de l'hélice gonfle mon blouson que je ferme d'une main. Un pare-brise ne serait pas du luxe! Coup d'œil aux instruments: température normale, pression un peu basse. Trois mille tours. La vibration s'équilibre et devient imperceptible. Je pousse un puissant ouf de soulagement. A ce régime, je pourrais presque voler. Je maintiens les gaz encore un moment, sans perdre de vue les jauges, avant de repousser la manette. Une fois au ralenti, la vibration revient, mais rien d'anormal. D'un coup à droite et à gauche sur le manche, je vérifie les volets d'inclinaison. Le palonnier est un poil dur, mais la dérive réagit bien. Il faudra contrôler les passages de câbles des commandes, mais à part ça, tout semble baigner. Finalement, je coupe le contact. Un dernier soubresaut et le silence m'entoure, bientôt rempli des vivats et sifflets de Pat et du gosse; on dirait que je viens de franchir l'Atlantique.

Chapitre 6

L'incompréhension tue. Exemples aléatoires de bêtise crasse:

Les Allemands sont méchants (ou travailleurs), les Juifs sont veules (ou profiteurs, ou les deux, au choix), les Arabes sont voleurs (ou fourbes), les Noirs sont fainéants, les Chinois sont vicieux (ou cruels), les Anglais sont snobs, les Italiens machos, les Russes alcoolos (ou violents ou les deux) et les Français seraient... bons vivants?

Chauvinisme, quand tu nous tiens...

Mourad Képhy, Les pets du prophète, Web Ed. Banlieue Ouf (©2037)

Dernière semaine de novembre.

Une bise coupante comme mille lames balaie le terrain. A travers la vitre embuée de la voiture de Lunettes-rondes, je regarde Pat, Miki et Duarte sortir le Canard. Engoncé dans ma tenue de vol, j'étouffe. Nemo allume une troisième cigarette et m'en offre une que je refuse. J'ai besoin d'avoir les idées claires et l'odeur de ses clopes est pour le moins suspecte. Aux aurores, il est passé nous prendre dans son noble équipage, avec escorte et sirène. Le grand jeu. Devant, à côté du chauffeur, Armand observe aussi mon nouvel oiseau. Dans sa livrée camouflage, l'engin ferait presque illusion. Il faut un œil exercé pour repérer les imperfections de l'entoilage.

— Voici ce que nous avons, dit Nemo en me tendant un paquet de vieilles cartes routières. Par la radio, vous serez en contact permanent avec la tour. Si un problème devait survenir, Joao a une équipe de sauvetage sur le pied de guerre.

A temps, je retiens un trait de cynisme. Si quelqu'un est moins motivé à me secourir que le rejeton du maire, je veux bien manger mes bottes.

- Ok, dis-je, ça ira. Il ne s'agit que d'un vol d'essai. Une demi-heure maximum, j'espère que le carburant est de bonne qualité.
- Ne vous inquiétez pas, Martinez m'a garanti une essence presque pure.

L'espace d'une seconde, je me demande à combien évaluer ce «presque». Un sourire à Armand, et j'ouvre la portière. L'air froid me cueille tandis que je marche vers l'appareil où m'attendent mes fidèles assistants. Autour de la piste d'envol, une petite foule s'est rassemblée. L'équipe du maire, quelques gardiens et une dizaine de badauds parmi lesquels je reconnais la haute stature de Paulo. Les nouvelles vont vite. Je lui adresse un signe discret auquel il répond de la tête.

- Salut Tom, t'as intérêt à fermer ce blouson, sourit Pat, il ne fait pas loin de zéro ce matin. Je l'ai fait tourner tout à l'heure, il est chaud, ajoute-t-il en tapotant le capot- moteur.

Miki se tait, il lève juste le pouce puis, très vite, se presse contre moi.

- Fais pas le con, hein, me souffle-t-il avant de se reculer.

J'entreprends mon tour de contrôle du zinc et tombe en arrêt. En lettres rouges, s'étale sur le côté droit du nez l'inscription: Canard boiteux. Le sourire du kid est un aveu. Rire avant un vol est un bon présage, dit-on, alors je sacrifie au rituel. Je me sens bien. Après les tests préliminaires au sol, Pat avait tout vérifié plutôt deux fois qu'une. Les yeux au ciel, j'évalue la hauteur du plafond à deux cent cinquante ou trois cents mètres. Près de la piste, la manche à air pend comme une chaussette sur un fil à linge. Un petit vent de face aurait été une aide précieuse, mais il faudra faire sans. Tant pis. Je grimpe à bord.

Contact. Le tableau s'allume et les instruments se calent. La batterie a tenu.

Manette des gaz: un quart.

En bout d'ailes, les volets d'inclinaison fonctionnent bien. Idem pour la dérive.

Carburant: dix litres. Je n'en ai jamais eu autant. Si je me crashe, Martinez va en faire une attaque. Sans parler de Joao, ce qui me met du baume au cœur.

D'une pression sur le démarreur, le Rotax 944 prend vie. Nuage bleu dans les échappements. Mille tours, Ok. J'ajuste mes lunettes de vol, vérifie les instruments et lève le pouce vers Pat. Il se précipite et retire les cales. Premier roulage. Un peu cahoteux sur le taxiway en mauvais ciment, je serre les dents. Le Canard se dandine vers le bout de piste. Arrivé dans l'axe, je bloque les freins. Point fixe: deux mille tours... Ça va. Deux mille cinq cents. Deux mille huit cents... Je teste les deux magnétos d'allumage. Ok. Je respire un grand coup et lâche tout. Plein gaz.

Aie a jacta est, comme dirait Armand.

Là-bas, à deux cents mètres, l'espoir du sud.

Quatre-vingts mètres de course, premier élan. Je retombe comme un sac. Encore plus de gaz; trois mille cinq cents tours. Cent mètres et un autre rebond. Tout vibre dans un vacarme incroyable; j'ai l'impression que l'appareil va se disloquer. Le tarmac défile dans une lenteur exaspérante. Au bout du terrain, la barricade grossit. Au moment précis où je tends, une nouvelle fois, la main vers la poignée de gaz, mon corps s'alourdit. Le ronflement se stabilise dans l'effort et les roues restent en l'air. Je laisse courir un instant puis remets un peu de sauce.

Je vole!

JE VOLE!!!

Les quartiers nord défilent sous moi. Altitude: trente mètres. Quarante. Virage complet; large, très large. Une pression légère sur le palonnier, la queue glisse à droite. Manche à gauche, docilement, le Canard s'incline. A cinquante mètres d'altitude, je fais un passage au-dessus du terrain. En bas, je vois la silhouette d'Armand et du gosse à côté de la bagnole. Les fourmis me font des signes. Je vire

au sud. Enfin. Le nez est un peu lourd et je dois corriger sans cesse pour ne pas plonger. Il faudra régler les commandes. Au tableau, les aiguilles sont dans le vert. Alors, ignorant le froid qui me mord, je pousse les gaz. L'altimètre frise les deux cents mètres, l'assiette est délicate à tenir, mais dans l'ensemble, si je ne perds pas de morceau, ça devrait aller.

- Tom, vous me recevez?

Merde, la radio. Je l'avais oubliée, celle-là. Je décroche le micro, pendu au bout de son fil torsadé et presse le switch:

- Ok Nemo, je vous entends bien.

Un silence, puis:

- Comment ça se présente là-haut?

Putain, qu'est-ce qu'il croit?

- On se les gèle. A part ça, l'avion tient à peu près en l'air, merci.

D'une main, je fouille sous le siège et trouve le récepteur que j'éteins. Envie d'être seul. Tant pis s'ils s'inquiètent, quelques sueurs froides ne feront pas de mal à un certain capitaine des gardiens. Sans blague.

Aujourd'hui, je ne peux pas aller jusqu'à Melun, trop risqué avec cet engin. Une bouffée de chaleur explose dans mon ventre. Combien d'attente encore? J'ai l'espoir fou qu'elle entendra mon moteur; qu'elle saura.

L'œil sombre, je contemple la forêt qui défile. Je dessine de larges huit dans le ciel gris. Un moment, je survole le campement d'une vingtaine de hors-murs qui lèvent le poing. Pas de tirs. Je suis trop haut. Avec un zeste d'appréhension, je pousse à quatre mille tours et teste la maniabilité. Quelques manœuvres un peu raides. Ça tient toujours, bien qu'un poil pataud.

Une sorte de curiosité morbide me pousse à survoler le site de mon crash. La trouée dans la végétation est encore visible, mais tout au bout, il ne reste rien de mon beau Savannah. A proximité, je repère les traces de plusieurs feux. L'oiseau a dû se faire plumer fissa. Je soupire: en comparaison, mon nouveau zinc vole comme un cachalot paralytique. Un dernier cercle et je file plein est.

Tout semble, ou presque, se dérouler dans le meilleur des mondes. La lecture des instruments m'informe que je suis à cent quinze kilomètres/heure, à cent quatre-vingts mètres, que la température-moteur est très légèrement en hausse et la pression d'huile relativement basse. Pour ces deux dernières, ça devient préoccupant, je décide d'arrêter là pour aujourd'hui. De plus, le vent se lève et il y a comme une odeur de pluie dans l'air. Avec ce cockpit ouvert, je vais en prendre plein la gueule si je tarde trop. Sous mes gants, les extrémités de mes doigts sont déjà insensibles. Nous n'avons pas encore adapté de portières aux montants de la cellule et je me promets que c'est désormais une priorité! Par chance, le pare-brise, lui, est bien là. Un dernier regard vers le sud puis virage au nord, un peu plus vite, un peu plus raide, pour le plaisir. Mon esprit se perd en digressions.

Il y a deux jours, une nouvelle réunion s'est tenue à l'annexe. Rinaldo père n'y a pas assisté. Pour la première fois, j'ai rencontré un représentant de la délégation de Meaux. Un type assez brut de

fonderie mais sympa. Il a expliqué ses motivations. Je ne sais pourquoi, son intervention m'a laissé un sentiment mitigé. Les mots soudaine surpopulation sonnent étrangement. De même que d'autres que je n'avais encore jamais entendus: armée de hors-murs. Ça, c'était vraiment nouveau. Antinomique, pour tout dire.

La nature même des H-M est l'indépendance, la liberté. Une armée suppose une organisation centralisée, une logistique, des moyens... Et puis, dans quel but? Dans un environnement sauvage, on survit mieux en petit groupe. Sur le moment, j'ai même ouvertement ri. Mais j'ai bien senti que les autres ne partageaient pas mon amusement. J'en ai déduit qu'ils bénéficiaient d'informations qui m'étaient encore interdites. En tout cas, vu d'ici, nulle trace de troupes à l'horizon!

C'est là que je remarque la vibration. Immédiatement en alerte, j'écoute le chant de la mécanique. Non, ça vient de la structure. Pourtant, j'ai contrôlé plusieurs fois les soudures et les points d'attache, Pat également. Mais, pas d'erreur: il y a du flou dans le palonnier. C'est la dérive. La radio va enfin trouver son utilité, je la rallume:

- Nemo, ici Costa. Je crois que j'ai un problème. Passez-moi Eragny.

Tout en parlant, je vérifie mon cap, un œil sur la carte fixée à ma cuisse. Pas de souci pour ça: je file droit sur le terrain.

- Tom, c'est Pat, je t'écoute.

Nemo n'a pas traîné, un bon point pour lui. En deux courtes phrases j'explique le problème. Quelques secondes de silence puis la réponse vient:

- Ce doit être la charnière de la dérive, essaie de voler plus lentement pour éviter de forcer dessus. Tu peux?
- Ok, tu as raison. Nemo écoute?
- Oui.
- Bon. Je suis plein est de la tour de guet de Brie-Com- te-Robert. Je devrais arriver sur vous dans deux minutes trente, dis-je en relâchant les gaz d'un quart.

A quatre-vingt-dix à l'heure, la vibration est à peine perceptible. Ça ira. J'en suis quitte pour une bonne suée. Un peu plus tard, je vois la piste. J'attends le dernier moment possible pour corriger la trajectoire. Mon cœur fait un bond tandis que je sens un relâchement terrible dans le palonnier. En jouant d'un pied sur l'autre, je parviens à déraiper dans l'axe. Je lâche encore des gaz, le Canard chute de plusieurs mètres. Deux crans de volets et j'arrondis mon angle à l'arraché. Je me fais une frayeur quand la queue dérape à cinq mètres du sol! Un coup de pied dans l'autre sens me redresse juste une seconde avant le contact. Un poil brutal; rebond. Deuxième choc et cette fois je reste en roulage. Léger sur les freins, léger... Complètement vidé, je me dirige au ralenti vers le hangar. Aucun doute, on a réussi rien moins qu'un petit miracle, peut-être que «Phénix» aurait été un nom plus approprié.

Ce premier vol est le signal du début des opérations. Comme si j'avais décapité une fourmilière. Dans les trois jours qui suivent, c'est le grand défilé chez Armand: Alghetti et son bras droit, Martinez et son chef raffineur puis Yves Faulard, l'adjoint direct de Rinaldo. Tous ont à cœur de savoir si je n'ai besoin de rien d'autre, quels sont le rayon d'action, la charge utile etc... A mes questions, en revanche, ils restent évasifs et donc, pas plus aujourd'hui qu'hier, je ne connais les

raisons profondes de ce remue- ménage. Ce qui pousse Rinaldo à aider son prochain est encore un grand mystère. Bien sûr, par le passé, les villes ont eu des échanges, sous forme de troc ou d'aide technique, mais jusqu'à présent, Pontault avait évité de créer des brèches dans sa sacro-sainte autonomie.

Il est étrange de constater comme je suis indifférent à tout depuis que j'ai récupéré mes ailes. Enfin, pas à tout, non. Une grande fébrilité me gagne, dont la cause a la peau douce et des yeux d'océan.

Pour l'instant, je n'ai effectué que trois vols d'essai qui ont, chaque fois, donné lieu à des ajustements; pas toujours mineurs. Entre chaque sortie, Pat démontait les culasses et le carter pour vérifier comment ce vieux moulin supportait l'effort. Miki et moi avons renforcé l'entoilage qui menaçait - par endroits - de se transformer en trous. La colle-résine d'Armand a produit des miracles. Enfin, j'ai complètement révisé le câblage électrique et remplacé les longueurs de fil rendues cassantes par les années de stockage. Pour tout ça, je n'ai eu que deux litres et demi de coco. C'est dire si Melun était hors de ma portée.

Le kid semble, lui aussi, atteint par le virus de l'aviation. Dans le passé, je l'ai emmené plusieurs fois lors de courtes patrouilles, à l'insu d'Armand. Avec le recul, je ne suis pas le moins du monde certain que le vieil homme ait été dupe. Qu'importe, après tout, il a toujours fait en sorte que nous ayons tout le bagage possible pour nous frayer un sentier dans cette jungle.

— Vous êtes prêt?

Ils sont venus à l'aube, avec leurs gueules de croque- morts. On dirait la dernière marche du condamné, manque plus qu'un curé. Heureusement, cette engeance s'est éteinte. Tous disparus dans les brasiers d'apocalypse de la Dernière Crise. Depuis, quelques sectes ont bien tenté de récupérer le créneau, mais elles ne font plus recette. Avec la disparition de l'argent, les prophètes se sont cherché d'autres débouchés. Le «chacun pour soi» règne sur les âmes. Le pragmatisme règne sur le monde. Vivre, c'est maintenant. L'après, c'est la cuve à méthane.

Carpe diem. Je l'aime bien, celle-ci.

Autour du terrain, il y a foule ce matin. Vers huit heures, la pluie a cessé. Reste le souvenir glacé de son passage et un sale petit vent de travers. Rien de grave, mais je sens qu'il me guette, histoire de pourrir mon décollage. Ça, et la piste rendue glissante par la flotte de cette nuit.

L'adjoint Faulard m'a fait la leçon: suivre l'A4, puis la N104 jusqu'à l'A1 et ensuite remonter l'ancienne autoroute vers Compiègne. Enfin: retour, rien de plus. L'affaire de deux heures et demie, y compris les détours éventuels. Un joli petit vol, pour une première «vraie» sortie. Mission: déterminer les portions de route encore carrossables en vue d'une expédition.

— Bonne chance, s’est-il cru obligé d’ajouter en me tendant mon 22 et une boîte de cartouches.
Monsieur est trop bon.

Chapitre 7

- Vous en êtes certain?

C’est toujours pareil. Essayez d’annoncer une mauvaise nouvelle à quelqu’un qui l’attend et, neuf fois sur dix, il refuse d’y croire. J’enfonce le clou:

- Evidemment que j’en suis certain. Ils étaient au moins deux cents.

Un des adjoints intervient, sceptique:

- Des hors-murs? C’est invraisemblable! On n’a jamais vu une bande aussi importante.

Je le fixe avec une furieuse envie de meurtre:

- Et les trous dans la carlingue, alors, c’est l’œuvre de mites? Vous croyez que je me suis tiré dessus tout seul?! Je vous dis qu’il y avait des tentes sur les pistes de Roissy et que les ruines de l’aérogare étaient pleines de monde. Des femmes, des gosses et des hommes. Tous bien armés, la preuve.

Avec moins de morgue, cette fois, le type reprend:

- Et les villes, c’est affreux...

Je souffle ma fumée au plafond:

- Comme je vous l’ai dit. Senlis en feu et des combats dans les forêts environnantes. C’est guère mieux du côté de Compiègne. Pas d’incendie, mais des milliers de gens qui campent sous la muraille et autant sur les routes. Un véritable exode...

Dans la mairie, le silence commence à s’appesantir. Le maire trône derrière son bureau de verre, tandis que Lunettes-rondes fume en regardant par la fenêtre. Son beau costume gris perle reflète la lumière du réverbère de la cour d’honneur. Il se retourne vers moi:

- Votre appareil est une vraie réussite, non?

Je lève un sourcil:

- Heu, oui. Il fonctionne bien, pas de problème...

Il a la lippe du gars qui a mûri sa décision de longue date:

- Parfait. Demain, vous irez à Meaux, nous aurons un message pour le maire. Vous attendrez sa réponse et nous la ramènerez. Cela vous semble réalisable?
- Si je peux m’y poser, ça devrait aller oui.

- De ce côté-là, pas de problème. Ils auront aménagé un terrain pour vous, venez voir.

Silence de Rinaldo, qui sort une carte du tiroir et l'étale sur le bureau. Nemo se penche dessus et pose le doigt sur une marque rouge:

- La délégation de Meaux est repartie hier matin, ils devraient être arrivés à présent. Nous sommes convenus qu'ils baliseraient cette portion de route à votre intention.

Environ trois cents mètres de ligne droite goudronnée, j'opine du chef. Sur cette carte, il est impossible de voir la déclivité. Reste à espérer que les mecs de là-bas aient deux sous de bon sens...

- Dès neuf heures, ajoute le maire, un v-quad passera vous prendre. Le plein de l'ULM sera fait et votre mécanicien sera là à l'aube pour tout vérifier.

Pauvre Pat, j'ai une pensée pour lui. Nemo plie la carte et me la tend, j'imagine que l'entretien est terminé. Au moment où je pose la main sur la poignée de la porte, il me rappelle:

- Costa, silence absolu sur ce que vous avez vu dans le nord. Nous nous comprenons bien?

Ben voyons. Il me prend vraiment pour un de ses petits soldats. Néanmoins, je hoche la tête avant de sortir. De toute façon, je m'y attendais, c'était couru d'avance que la nouvelle d'une marée humaine faisant route au sud ne déclencherait pas l'enthousiasme des administrés.

Un méchant tourbillon chargé de flocons me saisit à la sortie du petit château. Les gardiens en faction battent des pieds le goudron déjà couvert d'une fine couche blanche. Demain, le vol promet d'être revigorant; si toutefois je peux décoller. En soufflant sur mes doigts, je me hâte.

Dès que j'entre, un délicieux fumet me cueille, en même temps que la chaleur du poêle à bois. Armand et le gamin me bombardent de questions avant même que je n'aie ôté mon blouson. J'y réponds du mieux que je peux, je n'ai pas de secrets pour eux. Ce n'est qu'une fois le repas terminé, et Miki au lit, qu'Armand me replonge dans le vif du sujet. A travers le nuage de sa pipe, son œil est posé sur moi:

- Si tu me confiais vraiment ce que tu en penses...

J'ouvre les mains:

- Difficile à dire. Des tas de gens sur les routes, et pas mal de campements de hors-murs. C'est bizarre, on dirait...
- Oui?
- Je ne sais pas, une sorte de migration. Ou une fuite.

Pipe au bec, il croise ses doigts sous son menton et contemple le plafond:

- Une fuite? Intéressant, ça. Une fuite devant quoi?
- Comment veux-tu que je le sache? Et puis, c'est juste une impression. Le Nord est peut-être inondé, envahi par les glaces; ou par des fourmis mutantes cracheuses de glace à la fraise...

Il sourit dans sa barbe:

- Oui, des fourmis pâtisseries, c'est sûrement ça. Envoyons-leur Miki pour lécher le surplus!

Sur ces belles paroles, nous nous souhaitons bonne nuit. Je m'étire en me frottant les yeux. Pendu à son clou, le réveil penche du mauvais côté de vingt-deux heures.

De longue, cette journée est passée à interminable. Après mon vol du matin vers Compiègne, il a fallu que je fasse mon rapport tandis que Pat révisait et approvisionnait le Canard. A quinze heures j'étais de nouveau en l'air. Direction l'est et les localités de la petite couronne. Saint-Maurice, Nogent-sur-Marne et jusqu'à Vincennes. Ratissage à basse altitude des ruines de ces banlieues jadis huppées. Dans ce coin-là aussi, les campements sauvages de réfugiés se multiplient. Je suis sûr d'en avoir survolé cinq et les feux, aperçus de loin, rapprochent ce chiffre de sept ou huit. En supposant que les hors-murs n'en étaient pas responsables. Retour à seize heures trente avec la tombée du jour et l'odeur de la neige.

Bien plus tard, avachi sur le lit, mes pensées font des volutes sombres. Ce n'est pas encore demain que j'irai vers le sud. Finalement, vaincu par la fatigue, je sombre dans un océan de plomb noir. Aujourd'hui, cela fait six semaines que je n'ai pas revu San. Six semaines! Mon capital de haine s'est épuisé à force d'avoir maudit le mécano de Melun. Saloperie d'essence pourrie.

- Salut Tom, comment te sens-tu?

Le v-quad à peine reparti, Pat est sorti du hangar pour m'accueillir. À l'intérieur, le brasero n'est pas de trop pour que mes joues reprennent une couleur normale. Cette nuit, la neige est tombée en quantité. Cinq ou six centimètres. Ça ne devrait pas me poser de problème pour décoller. Pas encore.

- Ça va bien, j'ai dormi comme un loir empaillé. Es-tu arrivé depuis longtemps?

Il frotte des mains graisseuses au-dessus du feu et désigne du menton le Canard boiteux dont le capot-moteur est levé:

- Cinq heures et demie. Au fait: j'ai rajouté de l'alcool au liquide de refroidissement, avec le temps qu'il fait aujourd'hui c'est préférable. J'en ai profité, également, pour réparer le pare-brise à l'aide de la résine d'Armand. Pas le moment de nous choper la crève.

Tandis qu'il me parle, ses yeux me fixent avec insistance. Par signe, je l'interroge alors que nous inspectons l'appareil, vérifiant ici où là ses interventions sur l'entoilage. Le regard qu'il jette en direction de la porte du bureau est éloquent:

- Je réchauffe un potage, j'ai pensé que tu apprécierais du chaud avant d'y aller...

Je lui claque l'épaule:

- Et moi qui n'osais pas le demander! Tu es une vraie mère pour moi.

Ce qui mijote sur le réchaud à méthane n'a pas le fumet des sachets de Miki, mais ça me fera du bien. Il s'agenouille auprès de la casserole et s'affaire à tourner la soupe. Vite, en me servant un bol, il murmure:

- Il se passe des trucs bizarres par ici.

- Quoi donc? dis-je sur le même ton en me brûlant la langue.

Avant qu'il n'ait le temps de répondre, la porte s'ouvre à la volée sur un Joao emmitouflé tel un Esquimau:

- Magne-toi l'aviateur! Mon père t'a dit de faire vite, non?

Inutile de discuter avec cet animal. Ce qui ne m'empêche pas de finir ma soupe; sans blague. Sur la table encombrée, je rafle ma chapka et mes gants fourrés. En sortant du hangar, l'air glacé me caresse les joues au papier de verre. M'est avis que les deux épaisseurs de fringues ne seront pas de trop. Trois gars de Joao ont déjà roulé le Canard au début du taxiway. Handicapé par le rembourrage de ma tenue, je me tasse péniblement dans l'habitacle quand Rinaldo junior me tend une serviette de cuir fauve à fermeture codée:

- Attention à ça, tu dois la remettre au maire de Meaux. N'oublie pas de surveiller la route aussi. Fais bien tes petits devoirs, renifle-t-il.

Le visage neutre, je glisse la serviette sous le siège passager et verrouille la portière.

Décollage, Ok.

Histoire de m'assurer que rien ne cloche, je fais un tour du terrain. Je tique: la petite silhouette qui pénètre dans la tour, encadrée de deux gardiens, je la connais. Qu'est-ce que ce salaud de Joao peut donc lui vouloir? Sa trogne satisfaite me revient. Un instant, j'hésite à me poser pour lui demander des comptes, puis j'y renonce, convaincu que le remède serait pire que le mal. La même chose vaut pour un appel radio à Pat. Les gardiens ne semblaient pas rudoyer le gosse. Et puis, s'il est là, c'est qu'il l'a bien voulu. Le soudard qui le prendra par surprise n'est pas encore né!

Le contraste avec le paysage de la veille est saisissant. Trente bornes en ligne droite, une balade. A perte de vue, un moutonnement blanc coupé en deux par la trace uniforme de l'A4. Je me fouille à la recherche des antiques Ray Ban offertes par mon frangin avant son dernier départ. Avec un soupir, je me demande où il peut se trouver à présent. Jamais je n'ai cru à un accident. Ce cadeau et le regard qu'il m'avait lancé en grimpant dans son cockpit penchent pour une action mûrement réfléchie. Maintes fois j'ai repensé à ces ultimes instants, à son rire, ses plaisanteries forcées, à la lourdeur de son appareil au décollage... Non, il savait mais n'avait rien dit au gamin que j'étais. Pour ne pas blesser à l'avance, ou par peur que je l'en dissuade. Ou les deux. Bon vol, Erwan, mon frère.

Vingt-cinq minutes plus tard, j'approche des faubourgs de Meaux.

A basse altitude, j'effectue un survol de la zone d'atterrissage prévue. Bien qu'assez étroite, la route est dégagée.

Les fesses un peu plus serrées que d'ordinaire, j'arrondis et pose le Canard. Impeccable, même pas un rebond! En ouvrant le cockpit, j'aspire à fond l'air glacé. Un grand type accourt depuis une construction récente en pur style cabane de jardin renforcée. Son sourire est communicatif lorsqu'il me secoue la main à me démonter l'épaule:

- Vous êtes Tom Costa? Moi c'est Pierre. Pierre Sam-son, conseiller du maire pour l'équipement. Bienvenue à Meaux, je suis votre guide.

Nous échangeons quelques propos, puis je récupère la serviette. Par acquit de conscience et pour rassurer Pat, je préviens par radio que je suis bien arrivé. Une nuée de parasites plus tard, j'éteins le

poste. Lorsque Samson revient vers moi, des ouvriers de la Ferme U s'approchent. Une curiosité dont je me passerais volontiers.

- Ne vous inquiétez pas, fait-il en pointant le menton vers deux types armés. Venez, nous avons des boissons chaudes...

Il m'entraîne vers le bâtiment en bout de piste. A l'intérieur, une femme d'âge mûr s'affaire sur un fourneau à bois chargé à bloc. D'un signe de tête, elle me salue. Samson me désigne la chaise la plus proche de la chaleur tandis qu'elle pose un bol de thé odorant devant moi.

- Avalez ça, jeune homme, dit-elle d'un ton sans réplique. Vous devez être gelé.

Pas tout à fait, mais pas loin. Comme je commence à boire, un homme ouvre la porte et fait signe à Samson de le suivre dehors. Ouais, ici non plus on n'échappe pas au penchant pour les mystères. Une minute plus tard, toujours sourire aux lèvres, il revient:

- Bon, si vous avez fini, nous sommes attendus en ville.

Des flocons tourbillonnent lorsque je monte à bord du 4x4 noir. Sans doute s'agit-il d'un de ceux que le kid avait vus devant la mairie. En tout cas, la description semble coller: les roues de secours avoisinent, sur le toit, une tourelle dont la mitrailleuse est enveloppée d'une bâche. Sous son grillage de protection, le pare-brise s'étoile d'une ligne d'impacts qui n'ont pas dû être perdus pour tout le monde. La vitre du hayon a été remplacée par une plaque de tôle percée d'une étroite meurtrière en croix. Traitement identique des portières arrière. D'un point de vue esthétique, ça laisse à désirer, mais j'imagine que le but n'est pas là.

De nos jours, Meaux est plus petite que Pontault - plus compacte aussi. Les rues, moins larges, offrent à cet instant une impression de fébrilité proche de la panique. Nul ne s'attarde devant les stands de troqueurs, les enfants sont rares et la foule clairsemée se hâte. D'une oreille, tandis que nous ferrailons à travers la ville, j'écoute les commentaires de Samson. Lorsqu'enfin nous nous garons dans la cour d'un bâtiment décrépi, le chauffeur n'a toujours pas ouvert la bouche.

- ...nous avons donc attendu le retour des éclaireurs.

Heureusement que je suis assis, car le maire vient de lâcher un sacré pavé dans mes certitudes. Jusque-là, j'avais toujours pensé que, depuis la dernière crise, le monde avait atteint une sorte de statu quo. Armand lui-même ne croit pas trop à ses propres histoires d'insurrection populaire et autre hypothétique tyran batailleur. Pourtant, là, on dirait bien que l'antiquité nous pète à la gueule. Abasourdi, je demande:

- Ils ont trouvé quelque chose?
- Un seul est revenu. Le pauvre diable était blessé, il est décédé le lendemain, mais il avait filmé ceci...

Au-delà de son air effacé, le maire a une autorité incontestée sur tous. C'est un vieillard aux cheveux blancs mi- longs. Xavier Farnèse. A une autre époque, il a dû jouir d'un certain succès auprès de la

gent féminine. Depuis, sa plastique s'est muée en distinction. Cet homologue de Rinaldo me paraît d'emblée sympathique. Contrairement à l'autre, ses yeux ne cherchent pas à vous dominer, ils vous observent, c'est tout. Mais, d'ici à ce qu'il me réconcilie avec les politicards, il y a encore une bonne marge. De sa longue main, il fait signe à un assistant d'allumer l'écran. Ça fait des années que je n'en ai pas vu fonctionner.

La dizaine de personnes réunies avec nous fixe le rectangle gris qui s'illumine. La prise de vue tressaute; on entend la respiration précipitée du mec en fond sonore. C'est filmé dans un bois et, d'après l'éclairage rasant, au crépuscule. Le gars se dissimule, car un pan de mur revient en premier plan dès qu'une silhouette passe à proximité. Et il y en a des tas, des silhouettes. Un vrai défilé. Sur un geste de Farnèse, l'opérateur fige et agrandit l'image.

- Alors, qu'en pensez-vous?

La question me prend de court. Tous les regards convergent sur moi. Même Samson ne sourit plus, je me racle la gorge:

- Hum, assez inquiétant. On dirait... un soldat, ou un guerrier, non? Un hybride de plusieurs types militaires des temps passés. En tout cas, ça n'est pas un hors-murs.

Des murmures d'approbation fusent çà et là dans la pièce. De nouveau, je reporte mon attention sur l'écran. En gros plan, un casque noir mat intégral ne laissant voir que le blanc des yeux. Une sorte d'armure composite - noire également - portée sur une tenue camouflée à multiples poches. Des bottes montantes. L'apparition est figée en pleine course, un fusil d'assaut entre les mains. Derrière, on en distingue d'autres, entre les arbres. Farnèse demande qu'on avance plus loin sur l'enregistrement. Je ne suis pas au bout de mes surprises.

Une vue d'ensemble montre une vallée où serpente une rivière. Un plan panoramique balaie le paysage. Là, autour des ruines d'un hameau, des centaines de tentes sont dressées. De toutes tailles, alignées comme à la parade. Ce qui frappe d'abord, c'est leur couleur uniforme: vert sombre. Des hommes circulent dans ce village de toile, portant, peu ou prou, la même tenue de combat. L'objectif s'attarde sur un corral où sont rassemblés une vingtaine de chevaux. Lorsque l'image se fige à nouveau, Samson s'approche:

- Là, pointe-t-il. Des véhicules motorisés.

En effet, on distingue six formes massives sous des filets de camouflage. Camions? Probable. A cet instant, je réalise ce qui agissait tant l'équipe de Rinaldo.

- Quand cela a-t-il été filmé; et où?

Le dénommé Durieux, membre de la délégation, que j'avais rencontré à Pontault, me répond:

- Il y a une dizaine de jours. A la frontière belge.
- C'est super loin, ça. Comment y est-il allé, votre éclaireur?
- A pied. C'était un homme vaillant. Il a parcouru vingt à trente kilomètres par jour. Le tout en évitant les bandes de hors-murs. D'ailleurs, ce sont eux qui l'ont blessé au retour. A cinq kilomètres d'ici...

Pas de bol. Tout ça pour se faire plomber sur le pas de la porte. Après un instant de flou, je pose la question à mille calories:

- Que veulent-ils?

Les grimaces sont éloquentes: j'en sais autant qu'eux. Le préposé zoome à présent sur un petit groupe de soldats poussant une vingtaine de civils. Des hommes de tous âges, des enfants et de vieilles femmes. Le bras levé, le chef fait stopper sa troupe. De la main, il désigne le champ devant eux et crie. Il doit tirer en l'air avant que les prisonniers ne se mettent à courir. Horrifié, je vois les éclairs des premiers tirs avant de percevoir le son. Les uns après les autres, les fugitifs sont abattus dans le dos. Deux enfants parviennent presque à l'orée des bois lorsqu'ils sont fauchés à leur tour.

Silence minéral. L'écran s'éteint. J'accepte la cigarette roulée que me tend Samson.

- Voilà, soupire le maire. Notre délégation est allée montrer ce film à votre conseil municipal pour les prévenir et solliciter leur assistance. Si vous voulez bien me remettre la serviette...

Avec le code, il l'ouvre et en extrait une enveloppe brune. Pendant qu'il en déchire le cachet, je me sers un verre au buffet qu'ils ont dressé à mon intention. La gnôle atténue la tremblote de mes mains. On me présente le conseil municipal, mais je n'écoute plus. Les images défilent dans ma tête. Putain, mais d'où sort cette bande de cinglés? Ça va bien plus loin que les nostalgiques de l'ordre ancien que j'ai pu croiser jusqu'ici. Là, on fait dans l'industriel, le méchant. Samson me tape sur l'épaule:

- Venez avec moi Tom, le conseil doit se réunir à présent.

Au fond d'un couloir jalonné de bureaux vides, il me précède jusqu'à une petite pièce chauffée par un poêle. Je me laisse tomber dans un fauteuil. Il ouvre un tiroir roulant du bureau qui trône au centre de la pièce.

- C'est mon domaine ici, dit-il en exhibant une bouteille. Un autre shoot?

Nous restons un moment silencieux, puis je soupire, les yeux mi-clos:

- Il y a un truc bizarre sur ce film.

Son verre stoppe à mi-distance de ses lèvres:

- Quoi donc?
- Beaucoup trop de tentes pour le peu d'hommes que nous avons vus.
- Tu penses à quoi?

J'embraye en adoptant, moi aussi, le tutoiement:

- A une avant-garde. Tu vois, leur camp était bien trop propre et net, comme s'il était quasi inoccupé.

Je fais tourner mon verre.

- Et puis...
- Oui?
- C'est idem pour les chevaux et les véhicules. Trop peu pour le nombre de tentes. A mon avis, ça ressemble à ce qu'était un régiment de logistique. Les camions ont dû servir à acheminer le matériel, et les hommes à l'installer. Oui, je crois qu'ils attendent le gros de la troupe.
- Attendaient.
- Hein?
- Oui: ce film date de dix jours maintenant. La troupe en question est peut-être arrivée. Et il y a autre chose, aussi...

Il hésite, comme par peur de trop parler. Nos yeux se croisent et il soupire avant de se lancer:

- Depuis trois semaines, nous avons une affluence de réfugiés. La majorité vient d'agglomérations comme Valenciennes, ou encore Charleville, ils racontent tous la même histoire.
- Vas-y, dis-je alors qu'il s'arrête encore.
- Attaques, massacres et tout le reste. Des troupes organisées, des armes automatiques, des canons... et aussi des hordes avec des haches et autres lames, pour finir le travail.

Les rumeurs de Pontault prennent une consistance toute nouvelle. Un des conseillers passe la tête par la porte:

- Monsieur Costa, le maire désire vous voir.

Retour au bureau. Dès l'entrée, je me rends compte que le silence a acquis une gravité qu'il n'avait pas, même lors de la projection. Debout, de part et d'autre du maire, les six membres du conseil me dévisagent. Farnèse m'indique le siège face à lui tandis qu'il appose sa signature sur un dernier feuillet.

- Monsieur Costa, dit-il sans lever les yeux, vous allez pouvoir transmettre ma réponse à votre maire. Nous avons délibéré en faveur de son offre.

A quelques crispations sur les visages, je conclus qu'une certaine opposition a dû se manifester.

- Voici, déclare-t-il enfin en refermant la serviette. Avant de rentrer chez vous, il reste une dernière chose à voir. Monsieur Samson va vous conduire. Ne me posez pas de questions, s'il vous plaît. Allez juste voir et donnez votre opinion. Le temps presse...

C'est le moins qu'on puisse dire. Dix jours depuis que leur gars filmait sa séquence! En terme militaire: une éternité. Nous filons à la voiture. Avant d'ouvrir la portière, il se retourne vers moi. Dans sa main, un bandeau noir. J'ai un mouvement de recul:

- C'est quoi cette histoire?
- Je suis désolé, Tom. Ce sont les consignes.

Il a l'air tellement contrit que je vais obtempérer lorsqu'une voix s'élève derrière moi:

- Laissez tomber Samson, ça n'a plus d'importance à présent.

Je me retourne pour me trouver nez à nez avec un des mecs du conseil. Leur chef de la milice; Malik, il me semble. Un grand brun au visage marqué, dans les trente- cinq ans. Si je me souviens bien de son expression fermée d'alors, il faisait partie de la minorité perdante. Il continue, le regard morne:

- Au point où nous en sommes, le secret est le cadet de nos soucis.

Toujours aussi taciturne, le chauffeur démarre en suivant les indications de mon guide. Par la meurtrière de ma portière, les rues défilent, désertes, à l'exception de patrouilles en armes. Pierre et moi fumons, ballottés par la conduite nerveuse de l'autre. La serviette sur les genoux, j'en suis encore à m'interroger sur la teneur de cet accord quand le 4x4 stoppe devant un entrepôt. En sortant du véhicule, je note la présence d'une vingtaine de gardes, tapant des pieds, disséminés sur le parking.

- Suis-moi.

Sur le fronton, une enseigne décolorée clame: «E.I.M. Emballages Industriels de Meaux».

À l'intérieur, il y a belle lurette qu'on n'emballe plus rien. Une flopée de brûleurs à huile peinent à sortir de l'ombre une assemblée de dinosaures. Interdit, je reste sur le pas de la porte tandis que Pierre se dirige vers le premier reptile géant rangé le long du mur. Lorsqu'il tire sur la bâche qui le dissimule, ma mâchoire tombe.

- Voilà, dit-il enfin devant mon silence persistant. Alors? Pour me donner une contenance, je souffle dans mes mains. Qu'attend-il de moi? Avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de m'extasier face à cet étalage de brutalité mécanique. Trente et un - j'en compte trente et un!
- Des blindés...

Ma mine consternée ne lui échappe pas:

- Tu n'as pas l'air réjoui.

Je hausse les épaules et m'assois sur une caisse qui traîne là. Mes yeux passent d'une forme à l'autre. Trente et une machines à tuer, complètes, avec mitrailleuses et canons. Facile d'imaginer la sollicitude des Rinaldo!

Lorsqu'il m'entraîne vers le local adjacent, je crois avoir saturé mes facultés d'étonnement.

Mais je me trompe d'une belle force.

Chapitre 8

Pillages de supermarchés, boutiques mises à sac, braquages en plein jour; telle est la triste réalité en ce début de novembre. L'alarme sociale clignote, dans l'indifférence générale. Ce week-end, le discours de Malko Lipsky, le président des Restos du cœur, à la Fête des rues, fut un modèle du genre.

Avec une violence non contenue, il a fustigé la classe politique de tous bords. Bilan consternant: son association a servi près de cent vingt-sept millions de repas cette année, chiffre en augmentation de 14% par rapport à l'année dernière. La pauvreté est désormais le standard pour des régions entières. Lipsky a fait part — en des termes sans ambages — de son dégoût et de ses craintes. «Le futur, a-t-il conclu, appartient au passé»

Une de Gratos, quotidien en ligne, libre et gratuit, extrait (lundi 7 novembre 2039)

Dans le temps, j'ai lu un truc sur la capacité d'adaptation de l'humain. Si je me souviens bien, l'auteur était dithyrambique sur le fonctionnement du cerveau. Sans doute n'avait-il pas tort. Pourtant, ce que je découvre à présent l'aurait sûrement fait tomber de sa chaise; s'il pouvait voir ça. Mon royaume pour un coup de gnôle!

- Merde...
- Ceci est plus à ton goût, non?

Sans vérifier, je sais que son sourire est revenu. Le mien doit être un croisement de béatitude et de stupéfaction.

- Mais... comment?
- Jusqu'en 2037, ils étaient fabriqués ici. Bien sûr, vers la fin, ça périclitait. La faute, entre autres, au prix des carburants. Alors, qu'en penses-tu?
- Ça... ça me troue le cul!

D'accord, ce n'est pas la citation du siècle, mais je vais être incapable de mieux pour un bon moment. Mes pieds sont soudés au sol. Dans un espace grand comme le hangar de Pontault, je compte six appareils - dont deux autogires! C'est la première fois que j'en vois ailleurs que sur des photos. Ce sont de petits hélicos légers à deux places en tandem, cabine ouverte. Perchés sur leurs maigres trains d'atterrissage tricycle, ils ressemblent à de gros moustiques. Aucun n'est couvert, les bâches gisent au sol et ils brillent comme à leur sortie d'usine. Astiqués pour moi. Mieux encore: ils ont l'air complet!

Bon sang! J'en sauterais de joie. Décollage et atterrissage sur un mouchoir, pouvoir faire du sur-place en vol. Sans compter un champ de vision total, tant dessus que dessous et à trois cent soixante degrés! Aucun doute: on doit se sentir le maître du ciel, assis là-dedans.

Oui, Farnèse a de sérieux arguments pour s'adjoindre la collaboration de Rinaldo. Des arguments démesurés même. Alors pourquoi avoir besoin de nous? Les autres engins sont de type classique: un ULM trois axes (exactement comme un avion, en plus léger. Analogue à mon regretté Savannah), et deux appareils de tourisme à quatre places. Vu l'état de leurs livrées, ceux-là ont dû coucher longtemps dehors. Eux aussi semblent en état de voler. Je pense que vous ne serez pas déçu... Ouais, tu parles!

Je m'étonne:

- Peux-tu me dire où Pontault intervient, puisque vous êtes plus que bien équipés?
- En principe, commence-t-il, c'est confidentiel jusqu'à ce que tu aies remis la serviette en mains propres à ton maire...

Me détournant de l'examen d'un autogire, je le regarde:

- En... principe?

Son sourire s'étire un peu:

- Ouais, on s'en fout. Voilà l'histoire: nous n'avons pas de pilotes ici. Le dernier a disparu, il y a

trois ans. Depuis, un autre a bien essayé, mais ce qu'il reste de lui et de sa machine gît au fond de la Marne. Farnèse a arrêté les frais. Alors, le marché est le suivant: tu formes des volants et, en contrepartie, nous vous céderons deux appareils.

Je pige de mieux en mieux l'altruisme des Rinaldo. Il ajoute:

- Pareil pour les blindés.

Je le fixe, pour le moins interloqué:

- Pourquoi donc? Vous avez bien des conducteurs, non? Il ne doit pas être bien difficile de s'adapter. Après tout, un truc qui roule - avec ou sans chenilles - c'est toujours un truc qui roule.

Il secoue la tête:

- Le carburant. Celui que nous fabriquons est distillé à partir de compost. Il n'est pas assez performant, ni pour les avions, ni pour les blindés. Les 4x4 ont un mal fou à démarrer et ils fument comme la cheminée des enfers. Il nous reste bien quelques fûts d'essence, mais trop peu. Ici, personne n'a les compétences pour le raffinage.
- Hum, dis-je en revoyant le nuage noir et puant de la bagnole qui nous attend dehors. Et vous pensez sérieusement que votre minuscule armada va contenir les hordes que j'ai vues sur la vidéo? Parce qu'il ne suffit pas de les faire rouler, vos antiquités, il faut aussi leur donner des équipages et former des unités combattantes... En parlant de ça, pour les munitions, vous avez du stock?

Il se mord la lèvre avec l'allure du gars qui a pris trop d'élan pour pouvoir s'arrêter aussi court:

- On a quelques stocks oui, surtout des obus et des missiles sol-sol et sol-air. Des grenades et également du petit calibre pour les armes légères et les mitrailleuses. Maintenant, cet attirail contiendra-t-il des salopards super organisés, je n'en sais foutre rien. Tu as une meilleure idée?

Pas vraiment, non, en effet. De toute façon, à ma connaissance, il n'existe pas d'arsenal équivalent sur Pontault. Sinon, la proposition de Rinaldo n'aurait eu aucun sens. À la réflexion, séparer les forces ne me semble pas relever de la plus subtile des stratégies. Je lui en fais part. Les mains dans les poches de son blouson, il hausse les épaules:

- Je suis de ton avis, ainsi que quelques autres, mais la décision a été prise. Démocratiquement prise.

Et vlan! Encore un grand mot de lâché: la démocratie. Avec la gastronomie, il agrmente à égale valeur le vocabulaire de mon cher père adoptif. La démocratie des uns n'est que la dictature des autres, d'après lui. Si j'ai bien tout compris, l'égalité ne s'est jamais vraiment trouvée qu'en fonction des niveaux de vie. Pourtant, il ne jure que par elle. Peut-être est-elle mieux appliquée ici cette démocratie? Ou, plus probablement, la disparition de l'argent a-t-elle contribué à niveler les inégalités? Mouais...

Je lui emboîte le pas vers la sortie. Tout ça pue; fort. Melun et ses douceurs s'enfuient dans le

lointain.

Au terrain, la couche de neige commence à s'épaissir et le froid a éloigné les rares curieux. Le Canard est recouvert d'une croûte blanche. Conscient que chaque gramme compte, je nettoie les ailes. Pour l'instant, la route n'est pas encore gelée, le décollage ne me semble donc pas compromis. À présent, les flocons sont plus consistants et le ciel gris sombre annonce une méchante colère. Pierre me tend la main lorsque je grimpe à bord:

- Fais attention à toi, mon ami.

Je ne sais pas trop comment prendre cet avertissement, mais je lui rends son sourire.

Treize heures quinze, décollage sans souci. Avant de filer sur Pontault, je fais un survol du terrain et bats des ailes en écho à son bras levé. Au cours de la réunion, nous sommes convenus d'une fréquence radio pour communiquer. Certains de leurs 4x4 en sont équipés. Dès que je le vois entrer dans celui qui nous a ramenés, je fais le test. Il me répond presque aussitôt:

— Bon vol Costa, à très bientôt.

J'accuse réception et j'en reste là.

Vingt minutes plus tard, faute d'essuie-glaces, je peine à distinguer le terrain à travers le pare-brise opacifié. Au retour, j'ai mis le turbo. Pas trop envie de me transformer en sorbet volant. D'autant que le Canard a tendance à regimber. Le mélange de Martinez doit être un poil sensible aux baisses du thermomètre. Pour couronner le tout, j'ai les pieds comme deux blocs de glace, idem pour les mains; les idées noires et un moral de cadavre.

Bref, tout va bien.

Dans l'après-midi se tient une réunion de plus. Cette fois, l'ambiance est carrément électrique, pour ne pas dire explosive. Rinaldo s'agite, marche de long en large en criant pour un oui pour un non. Autour de lui, les visages sont pâles et crispés. En fin de compte, je suis renvoyé chez moi avec la consigne de me préparer à former ce qu'il appelle pompeusement «l'escadrille». Intérieurement, je rigole. Avec un peu de chance, Pat, le kid et moi arriverons à remettre en état deux ou trois appareils. Mais qui va les piloter? Pour l'instant, aucun candidat ne s'est déclaré dans les rangs de la mairie.

Nemo m'a rattrapé dans les escaliers de l'annexe. Entre quatre yeux, il m'a donné carte blanche pour trouver des élèves pilotes. Sur le moment, je lui ai dit que j'allais essayer, mais à présent, je ne sais plus. Dans les yeux du maire, j'ai bien vu cet éclair lorsque j'ai parlé des aéronefs. Les blindés, eux, n'ont pas eu l'air de l'exciter autant. Sur ce point, Armand a son idée:

- Depuis que l'homme vole, celui qui a eu la maîtrise du ciel a presque toujours gagné au sol.
- Tu parles! En dix jours, il a pu se passer tellement de trucs à la frontière. Ça m'étonne même qu'on ne m'y ait pas déjà envoyé.
- Si tu veux mon avis, ça ne va pas tarder, lâche Miki les yeux dans son assiette.

Je croise le regard d'Armand, il acquiesce. Nous mangeons en silence un moment, puis j'interpelle le kid:

- Au fait, il te voulait quoi Joao?

Il a une petite moue évasive:

- Juste me dire qu'il me surveillait de près et que je devais éviter les conneries.

Sourcils froncés, je siffle entre mes dents.

- Sans blague. Juste au moment où je décollais! Drôle de coïncidence, ne trouves-tu pas?

Armand, à qui je m'adresse, approuve:

- Ce salaud voulait te prévenir de ce qui arriverait si, par pur hasard, tu décidais de prendre tes ailes à ton cou.

Jusqu'ici, j'avais occulté cette possibilité de pression. Pas par angélisme, non. Ni par foi en la bonté naturelle de l'autre enflure, mais simplement pour que la tension générale soit supportable.

Mardi 1er décembre 2065. Une date dont je me souviendrai.

Au matin, je suis déjà prêt lorsque Rodos et Duarte passent me chercher. En chemin vers le terrain, je les trouve passablement silencieux. Dans les rues, c'est le désert. Seuls quelques stands épars sont de sortie pour une foule rachitique qui lutte contre le blizzard. A la porte de l'Est, je repère d'emblée un changement. Ce matin, ils sont sept, armés jusqu'aux dents, agglutinés autour du brasero. Hier, j'avais remarqué des travaux en cours. Maintenant, j'en comprends le but. Les abords du terrain sont jalonnés de murets en sacs de sable. De pauvres diables ont dû bosser toute la nuit pour les monter. A intervalles réguliers, je compte cinq cahutes fortifiées à divers stades de finition. Une armée de manœuvres s'active à décharger des chariots, creuser le sol et entasser d'autres sacs. Au milieu d'eux, des gardiens donnent leurs ordres à grands coups de gueule.

Devant le hangar, la bagnole de Nemo est là. Je pénètre dans la douceur relative du bâtiment. Face au Canard, je me fige horrifié et désigne le sommet de l'habitable:

- C'est quoi, ce truc?

Un chiffon dans les mains, Pat se dandine d'un pied sur l'autre. Nemo ironise en allumant une de ses cigarettes parfumées:

- C'est une mitrailleuse, mon cher Costa! A l'intérieur, vous trouverez une caméra DV. C'est également très facile à utiliser.

Sur un trépied, soudé à la structure du cockpit au-dessus de ma tête, trône la «chose». Son sarcasme me laisse froid. Poings serrés, je contemple le fruit du travail de Pat. J'imagine qu'il a eu ses ordres, lui aussi. Nemo fait un signe et le pauvre mécano s'approche, me désignant une poignée sur le manche à balai:

- La commande de tir. Pour armer, tu pousses sur cette manette, dit-il en désignant successivement deux poignées de freins apparemment récupérées d'un vélo.

Mais je ne l'écoute déjà plus et grogne à l'adresse de Lunettes-rondes:

- Si vous pensez que je vais aller me faire péter la gueule pour tester votre bricolage, vous êtes complètement givré! De plus, je ne suis pas un tueur. Et j'ajoute, marchant d'un pas ferme vers

la sortie: allez vous faire foutre!

Nemo n'a aucune réaction, hors celle de secouer la tête. Il sait d'avance que la pièce est jouée. En un sens, moi aussi. Ce fumier en profite et fait durer le plaisir avant de lancer, mine de rien, alors que je saisis la poignée du battant:

- J'imagine que, comme destination, Melun vous conviendrait mieux, n'est-ce pas?

Longtemps après que Pontault ait disparu dans la brume derrière moi, je ne suis pas encore calmé.

Ne vous inquiétez pas pour elle, il ne tient qu'à vous quelle puisse venir vous retrouver... Comment a-t-il su? Le téléphone est mort, depuis que les hors-murs se sont appropriés les câbles et les poteaux. Faute de matériel, même la radio ne passe pas sur cette distance. Les seuls contacts directs se font par mon entremise. Je fais du troc, porte des lettres et assure le courrier officiel entre les deux maires... oui, c'est sans doute là que le bât blesse.

Pour l'heure, c'est la rage qui me possède. La rage - et l'impuissance - qui me fait grogner de haine tel un ours sur des braises. Que la bouche de ce salaud ait pu effleurer son prénom me hérisse de dégoût. Je n'ose imaginer qu'ils aient envoyé des types pour l'espionner, ou même lui parler. C'est une salissure qui me donne la gerbe; une infamie.

Je tente encore de contrôler ma respiration quand, sur la gauche, se dessine la dépouille de Roissy. Aujourd'hui, les hors-murs ne se cachent plus. Leurs feux sont fiers, j'en dénombre une dizaine bien alimentés et montant haut. Apparemment, le temps de la clandestinité est révolu.

La mâchoire toujours crispée, je me fends d'un message radio:

- Pontault, grosse concentration d'H-M sur Roissy, j'oblique au nord-est. Terminé.

Radio coupée, je mets les gaz et monte à la limite du plafond. Trois cent cinquante mètres. Malgré la traînée supplémentaire générée par cette foutue mitrailleuse, le Canard file bon train. Pat a revu certains réglages et, à présent, le moteur roule joliment des mécaniques.

Du doigt, j'arpente le tracé rouge sur la carte fixée à ma cuisse. Compiègne dans un quart d'heure. Afin de masquer ma provenance à d'éventuels observateurs de l'armée du Nord, je décide de faire un grand crochet par l'est tout en redescendant au ras des arbres. Ainsi je bénéficie du relief des collines pour dissimuler mon approche. Le vent aussi m'aide en soufflant du nord-est; même si je l'ai en plein dans le nez.

À mon goût, il y a bien trop de campements là-dessous. En volant bas, j'espère décourager un éventuel amateur de faire un carton. Trop difficile d'ajuster et de tirer à travers les branches sur une cible qui ne vous survole qu'une seconde. A l'issue d'une vingtaine de minutes supplémentaires, la carte me situe plein est de mon objectif; je vire raide et reviens en appuyant au nord le long de l'Oise.

— Merde...

Ça grouille là-dessous. Les berges caillouteuses sont encombrées de chariots et d'une foule ininterrompue de réfugiés. Des visages se lèvent à mon passage, mais bien peu sont ceux qui font des signes. On dirait un cortège funèbre.

En dépit de la réverbération sur la neige, la vue porte à une vingtaine de kilomètres. Les yeux plissés derrière mes Ray Ban, je scrute vers le nord. A priori, aucun signe des troupes filmées par l'éclaireur de Meaux il y a maintenant onze jours. Tout en balayant l'horizon aux jumelles, je trouve ça étrange. A moins, bien sûr, que leur destination n'ait pas été le soleil. Ou que le sac des villes de

la zone frontalière les retienne encore. Je n'ai pas trop le temps d'y réfléchir, car déjà, j'arrive sur Compiègne.

Ce n'est qu'après la première minute de stupeur que je songe à la caméra. Je l'enclenche tout en amorçant un cercle large au-dessus des toits. Tout un pan de la ville semble la proie des combats. Des gens courent, brandissant des armes improvisées ou de vrais fusils. De mon perchoir, j'assiste horrifié à des scènes de mises à mort. Ici, des groupes s'acharnent sur des individus, là ce sont des miliciens qui tirent sur la foule. Apparemment, une barricade vient de céder car c'est un véritable déferlement. A présent, j'entends les détonations et, à intervalles de plus en plus fréquents, des explosions.

Lors de mon troisième survol, je ne compte plus les foyers d'incendie. Ça chauffe vilain, là-dessous.

Je contacte Pat, puis Samson à Meaux. Le premier ne répond pas, il ne doit plus capter mais Meaux se manifeste:

- Ici Pierre, c'est vraiment grave là-bas?
- Encore plus. De véritables combats de rues. C'est affreux... des morts partout. Les réfugiés ont enfoncé les barricades.

Une sorte de flottement, pendant lequel j'imagine les visages consternés autour de lui. C'était couru: refuser l'asile à ces pauvres gens terrorisés et affamés devait mal se finir. Mais que faire? Les ressources des villes sont limitées, je suis bien placé pour le savoir. Et, plus tard, lorsque l'armée du Nord nous assiègera? Car elle viendra, maintenant je le sens. Sinon, que fuiraient donc ces malheureux?

- Pas de signe des autres? grésille la voix de Pierre dans le casque.
- Toujours pas, non. Je pousse vers le nord, si je vois du nouveau je te rappelle.

A supposer que la communication passe d'aussi loin, cela va de soi. D'après les dires de Farnèse, l'éclaireur devait être à la frontière belge quand il est tombé sur les bidasses de malheur. Sur ma carte, j'ai reporté le cap qu'il est censé avoir suivi. Si tout concorde, le camp militaire doit se trouver aux environs d'un petit bled du nom de La Flamengrie. En fait, à l'intérieur d'un triangle délimité par Etroeungt au nord, le Nouvion à l'ouest et La Flamengrie à l'est. Toute cette zone est couverte de forêts, ce qui correspond aux images. J'ai bien conscience que c'est un maigre indice, mais c'est tout ce dont je dispose. Le compas calé, j'examine le paysage qui fuit sous moi. Comme un ruban de satin, la N2 déroule son tracé ondoyant entre les forêts enneigées. Je n'ai qu'à la suivre vers la Belgique.

Sourcils froncés, je fixe le tapis blanc entre les fûts clairsemés. On dirait que le sol bouge, se déplace. Sur l'aile, je fais un large virage tout en scrutant le terrain.

- Qu'est-ce que?...

Bon sang! Des dizaines, peut-être même des centaines, de chiens en mouvement. C'est incroyable, je n'ai jamais entendu parler d'une meute de cette ampleur. Elle couvre toute la surface d'une colline et dévale le versant vers le couvert des bois plus denses. Plantant ses grosses pattes dans la neige, l'animal de tête stoppe et regarde vers cet étrange oiseau qui passe bruyamment. Enorme, gris de poil, il se dresse et je crois percevoir son hurlement. Puis, alors que je m'éloigne, il reprend sa

course, suivi de ses troupes, faisant gicler la poudreuse autour de lui jusqu'à disparaître sous les frondaisons. Je pense aux fuyards des routes.

Hormis le temps qui se couvre, rien à signaler jusqu'à Laon. De loin, je le sais déjà, la ville est la proie des flammes, un désordre indescriptible règne sur la campagne alentour. Entre les bancs de brume, la neige est rouge.

Je ne m'attarde pas. Aux jumelles, il est évident que d'autres endroits ont eu le même sort. Pour l'instant, je ne vois rien qui ressemble à une armée organisée.

- Pierre, Laon brûle. Je continue.

Un flot de crachotements emplit mon casque, puis le silence retombe.

Plus loin encore, j'arrive en vue d'Etréaupont, qui se trouve à environ dix ou douze minutes de vol de mon objectif. Pas de chance, la neige recommence à tomber, ce qui réduit dramatiquement la visibilité. Avantage? Inconvénient? L'avenir le dira. En tout cas, aucun signe avant-coureur d'une quelconque amélioration en vue. Ayant, une dernière fois, vérifié mon cap et ma vitesse, je scrute le sol à travers mes jumelles.

Verticale de la Capelle, un petit bourg en ruines. Les champs qui, autrefois, le cernaient sont devenus des friches désordonnées. Comme si la forêt étendait ses tentacules pour engloutir les derniers vestiges du passage des hommes. Toujours aucun signe d'activité, la N2 est vide, pas l'ombre d'un feu de hors-murs. Ma tension monte d'un cran. Enfin, je survole la Flamengrie. Même spectacle. La population ne s'est pas accrochée aux petites villes. Dans le temps, Armand m'avait parlé de ce phénomène; quelque chose à voir avec la masse critique il me semble. J'appuie à gauche vers la forêt où - d'après mes calculs - le gars de Meaux a joué les cinéastes.

Et là, soudain, ça commence.

Tout d'abord, c'est un bruit suspect qui ramène mon attention au tableau de bord. Tout à l'air pourtant normal, je soupire, un coup d'œil aux jerricans indique juste que la consommation est un peu élevée. Le vent contraire que je subis depuis une heure en est la cause probable. Je sursaute, cette fois le son vient de l'extérieur, j'en suis certain. D'en bas, pour être exact. J'incline le Canard pour avoir une meilleure vue au-dessous de moi. Au moment de rétablir mon assiette pour descendre au ras des arbres, un éclat attire mon œil sur la ligne de crêtes.

— Putain de...!

Sans prendre le temps de réfléchir, je pousse le manche à fond. Là-bas, sur un promontoire rocheux, des silhouettes s'agitent autour de ce qui semble être un véhicule blindé. A l'ultime seconde, je redresse et mets plein gaz en effectuant des sauts de puce pour éviter les tirs éventuels. La vitesse gagnée pendant le piqué me permet de leur passer sous le nez avant qu'ils n'aient pu m'ajuster correctement. C'est bien un blindé! Le plus stressant réside dans cette tourelle hérissée de quatre tubes qui doivent distribuer de drôles de friandises.

Je vois les flammes des canons. La chance me sourit, car ils se sont positionnés au point le plus haut et, de l'autre côté, je plonge en dessous de leur ligne de mire en longeant la falaise. Mais ça ne durera pas. Le camp est là! Beaucoup plus étendu qu'il ne le paraissait sur le film. Une mer de tentes et même - à présent - quelques bâtiments de planches. Les mains moites dans mes gants, je zigzague au ras des toits en larges lacets. Ça court dans tous les sens là-dessous. Hélas, ces types sont entraînés et, rapidement, je suis la cible de multiples tireurs. Un genou dans la neige ils lèvent leurs armes.

— Mon vieux Canard, il est temps de dégager!

En cinq terribles secondes, je parviens à l'extrémité du campement sans avoir été touché. Tout au moins, pas dans mes œuvres vives. Je ne serais pas autrement surpris que la toile soit en dentelle de-ci de-là. A cet endroit, la vallée fait un coude léger sur la gauche. Sans reprendre d'altitude, j'épouse la courbe. Déjà, je dois être hors de leur vue. Restent les postes de guet sur les hauteurs; là, je vais devoir la jouer fine. C'est seulement maintenant que je me souviens de la caméra. Tant pis! L'opération «gentil reporter» sera pour une autre fois. Refaire un passage est... hors de question!

Ouais, pourtant, je sens bien la pointe qui me fouille la poitrine. Etre arrivé là pour ne rapporter aucune preuve. Lèvres serrées, je pense aux miens... Armand, le kid et San. San, qui ne sait encore rien de tout ce merdier. Je le leur dois. Il FAUT que je tourne ces images, que les villes puissent se préparer. Sans preuve, prendront-ils la mesure réelle du danger?

Et puis, il y a un pauvre mec de Meaux qui est venu jusqu'ici à pied...

— Ok! criai-je. Mais juste une fois!

Surtout ne pas réfléchir. Agir vite - très vite - et disparaître. Transformer cette trouille en énergie. Plusieurs fois, je respire bien à fond. Alors, un ressort se libère dont je ne soupçonnais pas l'existence. C'est comme si, d'un coup, mon corps réagissait seul. Ce sont d'autres membres qui opèrent sur le palonnier et le manche. D'autres yeux qui choisissent la trajectoire et un cerveau étranger qui décide. Peu importe. Aiguillonné, le Canard vire sur l'aile.

D'un bond par-dessus la crête de gauche, je quitte le lit de la rivière pour le versant nord des collines. Je vole tellement bas que je pourrais me poser sur les arbres. Fort heureusement, la canopée est assez régulière et je n'ai pas à trop louvoyer; ce qui me ralentirait. De ma main libre, je saisis la caméra. La diode verte s'allume dès que je presse le contact. Mal aisé avec des gants. Je fais coulisser la vitre de la portière vers l'arrière et l'air froid s'engouffre. Lorsque j'estime être au niveau du camp, c'est encore mon autre moi qui pèse sur les commandes pour l'ultime virage.

Le Canard surgit, pile au beau milieu de la fosse aux lions.

Dans un éclair, un mot me vient à l'esprit: Taïaut!

Je saute la crête de la colline et je pique vers le centre de la vallée. A cet endroit, elle doit bien faire trois cent cinquante mètres de large. Plein gaz! De la main gauche, je filme par la vitre. Sans lâcher le déclencheur, je dérape sur l'aile à fleur du versant opposé. Le Canard semble hésiter avant de reprendre de la vitesse. En bas, je devine toutes les armes braquées sur moi et je peux sentir les salves me frôler. Le compte-tours est dans la zone rouge. J'enregistre la forme d'un blindé qui sort de son hangar de toile, merde! Sa tourelle pivote vers moi. Au bout du camp, quatre autres engins prennent position. Je suis en plein dans l'axe. Les tubes du premier crachent une rafale traçante devant moi. D'instinct, j'ai feinté en balançant à gauche puis sèchement à droite. L'essaim d'acier passe sous mon ventre. Mais j'ai perçu un choc.

- Putain de meerrrde!

Une autre embardée me sauve in extremis du tir nourri des machines de guerre. Sans l'effet de surprise, je n'aurais eu aucune chance. Je serre les dents. Chocs sur la carlingue. D'une seconde à l'autre, j'attends la douleur qui m'ouvrira le ventre. Les dernières tentes filent sous moi quand un chanceux réalise un beau carton sur l'aile droite. Trois superbes trous, de la taille d'un poing, s'étalent en triangle à trente centimètres du cockpit! Pour autant, je n'en diminue pas mes lacets jusqu'au moment où le paysage s'évase et devient plaine. Sans plus attendre, je vire comme une brute et sors de ce foutu guépier.

Je réalise que je n'ai pas lâché la caméra.

La vallée est loin derrière moi avant que je respire. La traversée de l'enfer n'a duré, en tout et pour tout, qu'une minute - en comptant les deux passages. Long? Non: interminable.

Dans le calme revenu, je tapote le tableau de bord:

- Ben mon pote...

Plus tard, je reprends de l'altitude. Par précaution, j'ai gardé un cap au nord-ouest pour ne pas donner d'indication à d'éventuels observateurs. Un coup d'œil en arrière m'assure que la forêt s'est évanouie dans la ouate. Je dois être hors de vue. Nerveux, je vérifie les instruments, mais ils sont au vert, excepté le niveau de coco qui accuse une baisse sensible. Mes acrobaties risquent de me coûter cher.

Saint Martinez, protégez-nous.

Chapitre 9

[... Il appartiendra à l'Histoire de juger...] Tels jurent les mots du président Mongo-Kagamé, depuis le Palais de la Nation, sur les berges du fleuve Zaïre. Sans doute, les observateurs de l'ONU jugeront-ils aussi, avant que cette Histoire ne devienne «ancienne» et mieux enterrée que les cadavres des réfugiés du nord Kivu. A présent, nul n'ignore que les rebelles du FDLC — visés dans cette attaque — exploitent les mines de la région au profit de grandes multinationales — quand ce n'est pas franchement au bénéfice de certains états. En effet, tous les analystes s'accordent à dire que si le platine, l'or, les diamants et l'uranium ne sortaient plus par les frontières poreuses de la RDC, l'économie mondiale s'effondrerait. Ne serait-ce pas un bien, finalement? Au vu de la répartition actuelle des richesses, on est en droit de se poser la question. Ces mêmes membres permanents du conseil de l'ONU qui condamnent le FDLC, s'empressent—en sous-main — de l'équiper. En attendant d'hypothétiques retombées judiciaires, les cadavres comptent les points.

Henry Dutrieux, *Le Canard Enchaîné* (mercredi 11 octobre 2017)

Progressivement, la tension relâche mes muscles. Sauf ceux de mon mollet droit, tétanisés par une crampe tenace.

Le vent qui, à l'aller, me soufflait dans le nez me pousse à présent. Au retour, je trace une droite directe vers le bercail; le temps de la reconnaissance est révolu. Sur le siège passager, la caméra me regarde de son œil vide; j'espère que son ventre est bien plein, lui.

En me penchant un peu, je peux voir les trous de l'aile; les bords ont une fâcheuse tendance à s'effiloche. Aucun dégât apparent de l'autre côté. Tout en faisant craquer mes phalanges, j'adresse une seconde prière muette; à Sainte Résine, cette fois.

A pas de loup, ma conscience s'engourdit, vaincue par le ronron du moteur et la douce chaleur retrouvée du cockpit. Aujourd'hui encore, je goûte au retour d'adrénaline. Toute cette énergie carbonisée d'un coup a dévoré mes réserves. J'ouvre la vitre pour me donner un coup de fouet.

— Du nerf, mon petit pote...

Le flux glacé ranime mes braises mourantes. Je roule des épaules en respirant à fond. Quelques mouvements et claques sur les cuisses éloignent le spectre de Morphée. Je paierais une fortune en troc pour un vrai café; bien brûlant et plein de sucre. Au diable les restrictions!

Une dernière bouffée polaire avant de refermer.

Soudain aux aguets, je suspends mon geste et dégage le casque de la radio qui tombe autour de mon cou. Oui! J'en suis sûr à présent. Il est bien là, ce bruit. Le même que j'avais entendu avant de piquer dans la vallée. Les gaz réduits d'un quart, je prête l'oreille à la mécanique. Toute mon attention monopolisée ne détecte rien d'anormal. D'ailleurs, les jauges et les aiguilles sont dans la

norme.

Je me demande si je n'ai pas simplement dérangé le sommeil d'un des dieux du ciel, lorsque je tressaille. Ça reprend, c'est plus net à présent. Les yeux écarquillés, je pige à la seconde où un staccato hargneux déchire la monotonie.

Ce second moi agit une fois encore. Virage serré. Très serré à droite, gaz réduits au minimum, je casse net ma vitesse tandis que l'autre me file sous le nez! Dans un éclair, je devine un engin noir et rouge qui me dépasse drôlement vite, précédé d'un énorme ronflement. Sa traînée me déséquilibre et j'ai un mal fou à ne pas décrocher.

Un avion, ils ont un AVION! Pas un ultraléger comme le Canard, non, un véritable avion. Pire encore: un gros machin bimoteur rapide.

L'univers bascule. Le souffle court, tout en remettant la sauce, je fouille l'espace des yeux. Il a disparu. J'ai beau me dévisser la tête en tout sens, rien. Un flot de sueur froide m'inonde.

Question un: si c'est bien lui que j'avais entendu avant d'arriver sur le camp, pourquoi m'a-t-il laissé agir?

Question deux: comment m'a-t-il raté à l'instant alors que je volais en ligne droite?

La réponse arrive sans tarder d'un tonneau parfaitement maîtrisé qu'il exécute cent mètres devant moi: il s'amuse.

Pas moi.

Ma seule chance est de ne pas le perdre de vue. Ce mec est doué; très. Il pique et redresse une seconde à peine avant le crash pour remonter en chandelle. Pendant deux minutes, il s'adonne à diverses manœuvres du même style, histoire de bien me saper le moral. De ce côté-là, pas de problème c'est un carton plein. Surtout qu'il reste loin devant, afin que je n'en rate pas une miette. Son engin a des lignes incroyablement fluides, une sorte de requin croisé avec une raie. Deux moteurs en fuseaux et la cabine comme un bulbe profilé. L'ensemble se termine par une élégante dérive en T. Rien de commun avec ma cage à poules.

Crispé, je guette l'instant où le jeu s'arrêtera. Pontault me semble bien loin. Le vide s'installe en moi, comme ce type assis sur le sable et qui se dit qu'il n'arrivera jamais à boire la mer. Mes yeux se focalisent de nouveau sur le bimoteur. À présent, il rase les champs couverts de neige en enchaînant les figures.

Une épée me traverse le corps. Son vol s'est stabilisé. Je sens que la partie va se jouer maintenant. Là, dans ce no man's land entre le désert gelé et les nuages. Haché menu entre ciel et terre!

Merde.

Un truc étrange se produit, comme un nouvel engrenage qui se met à tourner alors qu'on ignorait jusqu'à son existence. La mort exécute une autre de ses boucles parfaites pour revenir sur moi et je me prends à calculer sa trajectoire. L'espace d'une pensée, je comprends sa tactique. Oui. Aucun doute: il arrive de face pour... un duel!

Dans ma tête, le rouage s'emballe, entraînant toute l'horloge. Au bout de son arc, il revient droit sur moi. Il va se placer dans l'axe pour assurer son tir. Je resserre mes mains autour du manche. Ça y est, le point noir est devenu un trait, puis une forme. Deux mille mètres nous séparent. Maintenir le cap, malgré une folle envie de virer. Entre nous, la distance fond.

Respiration bloquée, je vois les flammes sortir de ses ailes. A peine une seconde plus tard, il dégage à la limite de la collision. Je n'ai pas bougé. Sans réfléchir, j'enchaîne. D'abord plonger tout en virant pour le suivre des yeux. J'avais raison: il amorce un demi-tour serré. Serré, mais pas autant que le mien. Son appareil est trop rapide, il ne peut pas tourner aussi court que moi.

Je coupe sa boucle. Il me présente son dos à cent mètres, il doit tirer à fond sur le manche. Ma main se tend vers la poignée d'armement. Elle résiste un peu puis cède. Saint Pat, priez pour nous. C'est fou ce que je suis mystique, en ce moment!

Contracté à l'extrême, je colle à sa manœuvre. Je n'aurai qu'une courte fenêtre de tir au moment où nos trajectoires coïncideront. Si je le rate, il cassera sa courbe pour me semer. Pour l'instant, il pavoise encore, sûr de son fait.

Nous y sommes. Trente mètres. Je suis à l'intérieur de sa trajectoire. Je me laisse déraper un peu. Sa carlingue danse devant moi dans le ronflement puissant de ses moteurs.

— Mainten... bordel!

Le bricolage n'a pas fonctionné. Pas un seul coup n'est parti! L'arme est couverte de givre qui a dû bloquer le mécanisme d'armement. La rage au ventre, je fais coulisser la trappe plexi du toit. Pendant de longues secondes, je me bats contre le vent et parviens finalement à saisir le levier de la culasse. Avec un cri d'effort, dressé sur mes jambes fléchies, je le ramène en arrière.

Dans ce court laps de temps, l'autre a pris du champ et s'engage en virage à droite. Inutile de songer à le suivre. Hurlant de dépit, je me prépare à subir sa prochaine attaque. Tandis qu'il tourne au loin, j'essaie de gagner de la hauteur aussi vite que possible. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt? Sans doute parce que, en temps normal, les nuages sont l'ennemi à fuir. Le givre, la perte de repères...

Rien à faire, je n'y arriverai pas. Plus je grimpe, plus je perds de la vitesse. Les mâchoires soudées, je ramène le manche au milieu. Le plafond est encore à une bonne cinquantaine de mètres lorsque l'autre parvient au bout de sa parabole. Alors que je me prépare à un autre duel, il monte en chandelle et s'enfonce dans la purée de pois. Sans réfléchir plus avant, je décide de l'imiter. Puisqu'il m'en offre l'opportunité, je préfère tenter la fuite. Une fois sorti d'affaire, il sera toujours temps de me repérer aux tracés de la Seine ou de la Marne. En espérant que la couverture nuageuse soit épaisse...

Un œil sur l'altimètre et l'autre qui fouille le blanc environnant; cap au sud. Autour de moi, la visibilité est réduite à une bulle d'une dizaine de mètres. De temps à autre, j'aperçois un bout de ciel libre. Cinq ou six minutes plus tard, alors que je commence à respirer, une ombre me survole en diagonale. Je jure. Il continue son petit jeu du chat et de la souris.

Ma nuque est en feu à force de me tordre le cou. Enfin, je le repère. Ce n'est qu'une vision fugace, mais il est là, au-dessus et devant. Il a réduit sa vitesse. A la faveur d'une trouée plus importante, je remarque que je gagne sur lui. Il me cherche en se balançant d'une aile sur l'autre.

Vite! Trouver son angle mort en me plaçant sous sa queue. Environ quatre-vingts mètres nous séparent. Les dieux se décident enfin à bénir le Canard. Il faut absolument qu'il maintienne sa trajectoire. Un peu; encore un peu. Mètre après mètre, je grignote l'espace entre nous en prenant bien garde à rester dissimulé. Le souffle court, je pousse les gaz à fond et tire légèrement le manche à moi. Bataillant dans les turbulences, le Canard obéit. Dernière chance.

Quarante mètres en arrière, je m'aligne sous lui et répète en pensée mon ultime manœuvre. Enfin, je cabre le nez du Canard dans l'axe du bimoteur. Trente mètres. Au moment de presser la poignée du manche, je bloque mes poumons. Le vacarme est incroyable. Devant moi, les traçantes s'envolent en une gerbe qui rejoint le ventre de l'avion noir. Il fait une embardée terrible et lâche une nuée de débris dont certains me frappent.

Touché, j'ai touché ce salopard!

Il part en lacets. A ce jeu, je suis plus efficace et ne le laisse pas reprendre de la vitesse. A l'intérieur de son virage, je porte mon nez en avant de sa route et assure ma course. Au bruit, j'estime

sa position et, lorsqu'il surgit dans mon champ de vision, je lâche une longue rafale. Il la coupe en plein. Nouveaux débris et il dégage à droite. Déjà, il est trop loin. Alors que je me résous à chercher un nouvel asile nuageux, je vois la traînée noire.

Les flammes s'allongent de son moteur droit. Pendant trois cents mètres, il vole en crabe, faisant de brusques écarts puis le réservoir explose, coupant net l'extrémité de l'aile.

Paradoxalement, je n'en conçois aucune joie. Les yeux exorbités, je le regarde tomber en vrille. Sans réfléchir, je plonge à sa suite. L'air empeste l'essence et le plastique carbonisé. Nous filons vers le sol à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre. Il dégringole au ralenti et je distingue un instant sa forme cramponnée aux commandes. A quoi pense-t-il maintenant que la fin est proche?

Ce qui reste de l'aile droite se casse brutalement, emportant le moteur en feu. Dès lors, l'épave tourbillonne de plus en plus rapidement. Au moment où elle percute le sol, je ferme les yeux.

Lorsque je les ouvre à nouveau, la boule de feu se résorbe derrière moi, laissant place à une longue colonne de fumée.

Mes genoux sont en guimauve.

Cap sur la maison.

- Aujourd'hui, j'ai tué un homme.
- Tu n'avais pas le choix, temporise Armand.

En bout de table, Miki contemple le dos de sa main puis lève les yeux:

- Pourquoi t'en vouloir? C'était lui ou toi. Tu t'en es sorti, c'est déjà un bel exploit.

Sans doute a-t-il raison. N'empêche, j'ai une étrange sensation au creux du ventre. Cette nuit, je le sais, le Canard va tomber en flammes; si, toutefois, le sommeil vient. En rentrant, j'ai fouillé dans les archives d'Armand. Dans un vieux magazine d'aviation, j'ai trouvé ce que je cherchais: c'était un Twin Star. Un avion fabriqué en Suisse, puis en Allemagne et au Canada. Quatre places, trois cent cinquante kilomètres-heure. J'ai eu un sacré bol.

Tout en buvant ma bière à petites gorgées, je repense à la réunion de cet après-midi. Je n'avais pas encore posé le pied au sol que le tourbillon reprenait. Dans le bureau du hangar transformé en quartier général, Nemo et Joao m'attendaient, avec trois types et Pat. Feu roulant de questions, auxquelles je m'efforçais de répondre. L'annonce que les autres disposent d'une force aérienne a fait l'effet d'un pavé dans un bol de soupe.

- Vous êtes certain? a demandé Nemo au bout d'un moment.
- Plutôt, oui.

Et j'ai raconté ma séance de voltige avec tir au pigeon. A la tête de Joao, j'ai su qu'il doutait, mais derrière les verres ronds, les yeux gris ne me quittaient pas. Un tour de l'appareil et le compte d'impacts - trente et un - dans la toile, finirent de le convaincre. Puis le technicien annonça que l'écran, amené pour l'occasion, était prêt. Les images ont parlé. On y voyait même des détails que ma mémoire n'avait pas fixés sur le moment. Avant ça, le passage sur les combats de Compiègne avait fait forte impression également. Au bout d'un temps, j'ai commencé à décrocher. Lorsque j'ai pensé à reparler de Melun, j'étais déjà dans le v-quad de Rodos. Mais Nemo ne perd rien pour attendre, s'il s' imagine que je vais en rester là.

- Ça va, Tom?

Le menton dans ses paumes, Miki me scrute. Je lui souris:

- Ouais, ça va bien, mais la journée a été rude.
- J'ai ouï dire, commence Armand, qu'une expédition terrestre allait être montée en direction de Meaux. Ils s'excitent, on dirait!

D'un revers de main, j'essuie la mousse collée dans ma barbe d'une semaine:

- Il n'y a plus de temps à perdre. À mon sens, Rinaldo veut s'assurer des blindés et, par-dessus tout, des avions. Nemo augmente la pression pour que je forme des pilotes. Vu le temps qu'il reste avant que les autres soient à nos portes, ça me fait bien rigoler. Enfin, si tu as des noms à proposer...

Je n'ai pas fini ma phrase que nos regards dévient sur le kid. Avant même que celui-ci ne réagisse, nous crions en cœur:

- NON!

La journée du lendemain est consacrée à la maintenance du Canard. Il a bien mérité d'être bichonné. Pat et Miki lui font une toilette complète avec démontage du moteur. À grands coups de pinceau trempé de résine, le kid répare les trous dans le plumage de l'oiseau. Au coup d'œil qu'il m'a lancé en découvrant les dégâts, j'ai deviné que son envie de piloter n'en était que plus grande. En un sens, je le comprends, à sa place je réagirais de même.

Dans l'après-midi, la voiture de Nemo passe me prendre pour aller à l'annexe. Joao m'y attend, en compagnie de cinq types à l'air emprunté parmi lesquels j'ai la surprise de découvrir Paulo, mon ami paria. Comme il ne manifeste rien à ma vue, je l'imites.

- Costa, grogne Rinaldo fils, voici les élèves pilotes. Je veux que tu les formes dès que possible.
- As-tu une vague idée du temps nécessaire pour savoir voler? Rien que pour décoller - et je ne te parle pas d'atterrir — il faut au moins quinze jours!
- Rien à foutre. Tu as une semaine pour leur en apprendre assez pour s'en sortir.

Je manque de m'en étouffer:

- Et je les fais voler sur quoi? Le zinc ne tiendra jamais plus de trois jours si je dois lui imposer de multiples décollages en série.

La main sur la poignée de la porte, il se retourne:

- Nous le savons bien. C'est pour ça que les gars seront envoyés à Meaux par voie terrestre dès ce soir. Les mécanos aussi, ainsi que Martinez et son matériel de raffinage. Il faut remettre rapidement d'autres engins en état de voler. Tu y dispenseras ton instruction en parallèle des essais en vol.

Sur ce, il me plante tout net avec mon «escadrille» et mes petits poings serrés. Que croit-il ce pantin

enguirlandé, que je suis son employé? Ils en ont de bonnes, former les pilotes... et qui va me former, moi, sur les autogires? Pourtant, ces bêtes-là sont l'avenir, je le sens.

- Hem, on fait quoi, nous?

Un mec râblé et noir de poil, prénommé Xav', me sort de ma réflexion. Je les regarde un à un. Hormis Paulo et ce gars, les autres ont encore la vingtaine tardive. Chacun leur tour, ils se présentent. Toni et son frère Vincent, deux rouquins volubiles, et Haziz, un petit beur à lunettes aussi peu causant que sa poignée de main est ferme. La conversation s'engage et il est vite clair qu'aucun d'entre eux n'a approché un engin volant, quel qu'il soit. En revanche, ils sont tous, d'une manière ou d'une autre, redevables à la famille du maire. Fidèle à son habitude, Rinaldo sait susciter le volontariat! Seul mon ami le boiteux semble être ici de son propre chef.

Bon, ils veulent des pilotes; je vais leur en donner. Au moins, ce qui s'en approchera le plus. Et essayer que ces braves types ne finissent pas en vrac au bout de la piste.

- Ok, on va au terrain. Autant commencer de suite.

Sur le pas de la porte, je croise les yeux de Paulo. Il reste de marbre.

Plus tard, dans le hangar, cinq paires d'yeux suivent chacun de mes gestes. Désignant chaque partie de l'appareil, j'indique sa fonction. L'un après l'autre, ils montent s'asseoir pour une instruction sommaire sur les instruments. Dehors, de nombreuses équipes consolident les défenses du terrain et j'ai aussi remarqué un regain d'activité sur les barricades de la ville.

- Et ça? interroge le jeune Vincent en montrant le toit du cockpit.

Il fallait bien aborder le sujet à un moment ou un autre. Je fais signe à Pat, qui œuvre sur un moteur avec Miki, de venir faire un topo sur l'arme. Mis à part l'avoir utilisée une seule fois, je n'y connais pas grand-chose. Et encore, cette unique utilisation relevait-elle plus du hasard que de l'action réfléchie. Pat se prête de bonne grâce à cet exercice, plus à l'aise que moi avec ce truc. De toute façon, je doute qu'aucun d'eux n'ait jamais l'occasion de tirer avec depuis un engin volant. Tandis qu'il explique, je descends voir le kid qui se tient à distance.

Sans lever les yeux de son moteur, il souffle entre ses dents:

- Qu'est-ce que Paulo fiche ici?
- Si je le savais. Pour l'instant, nous n'avons pas eu l'occasion de causer. De ton côté, tu n'as rien entendu de particulier?

Non, il n'a rien entendu. A travers son air dégagé, la déception transparaît de ne pouvoir saisir sa chance de voler. Je le comprends, mais j'aime autant le savoir au sol qu'au milieu des nuages, surtout depuis que j'ai vu quels oiseaux s'y pavanent.

En début de soirée, Nemo fait son entrée, accompagné de Joao. La petite équipe ramasse ses sacs et se dirige vers les véhicules qui attendent dehors. Pat et Miki sont dorénavant les mécaniciens officiels de cette escadrille en devenir. Deux 4x4 armés et trois fourgonnettes aux flancs percés de meurtrières sont garés devant le hangar. Une dizaine de costauds de Rinaldo se campent autour, prenant des poses avantageuses avec leurs armes automatiques. Seuls Duarte et Rodos semblent empruntés dans leur nouvelle tenue d'assaut. Je ne suis pas dupe, tout ça pue la trouille à des

kilomètres. Sincèrement, j'espère pour mes gars qu'il n'y aura pas de mauvaises rencontres d'ici à Meaux.

Voilà, je les appelle mes gars! Le ridicule ne tue pas encore, dirait-on. Un pied sur le plateau du premier 4x4, Paulo croise mon regard et il me semble discerner l'ébauche d'un clin d'œil. Il grimpe et prend place à côté du kid. Xav', les deux frangins et Haziz se répartissent dans les camionnettes chargées de l'équipement de Pat et du carburant. Pourvu qu'aucun hors-murs ne fasse un carton là-dessus.

Devant le convoi, Nemo discute avec Joao avant que celui-ci ne monte dans le véhicule de tête. Je ne les envie pas. Le soir est presque là et un crachin givré fouette les carrosseries. Depuis la banquette avant d'une fourgonnette, Martinez me fait un petit signe de la main. J'en rirais, si je n'avais pas aussi peur qu'eux.

Dans le bruit des moteurs et un nuage bleu, ils font demi-tour et se dirigent vers la sortie du terrain. Au-delà de la barricade, c'est l'amorce de l'A4 qui les attend. Si tout va bien, ils devraient atteindre Meaux au milieu de la nuit. Une inspiration soudaine me fait héler deux gardiens. Sans commentaire, ils m'aident à pousser le Canard sur le taxiway.

Vu l'heure, il me sera impossible de les escorter jusqu'à destination, mais je peux au moins ouvrir la route.

A peine deux minutes plus tard, je les dépasse et file en éclaireur sur plusieurs kilomètres. La nuit tombe trop vite et je dois rebrousser chemin, non sans avoir égaillé une bande d'H-M qui campe un peu trop près de l'A4 à mon goût. Au moment de tirer ma rafale de semonce, je me dis que j'ai choisi mon camp. Ils sont tellement surpris de ce tir qu'ils disparaissent dans le sous-bois sans même tenter de répliquer.

Bien que voyager de nuit expose moins les véhicules, j'ai une méchante boule dans l'estomac en les survolant au retour. Des mains se lèvent pour me saluer et je réponds avec mes ailes.

Chez Armand, la soirée s'étire, morose. Les visages du kid et de ma douce San flottent entre nous, mais nous évitons d'en parler. A ma demande, il a trouvé tout ce qu'il a pu sur les autogires. Tard dans la nuit, nous discutons. Alors que nous rejoignons nos chambres, il fait, comme pour lui-même:

— Alors ça y est, on est en guerre?

Chapitre 10

Pendant les trois jours suivants, autour de Meaux, la situation se maintient. Farnèse a renforcé les défenses, mais aussi fourni des couvertures et un peu de soupe aux plus démunis. Pierre m'a dit que le conseil avait voté contre son idée de donner des tentes et des abris démontables. L'éternelle peur de l'autre. Je ne peux retenir un frisson en m'imaginant, une seconde, à leur place. Comment ignorer que la majorité d'entre eux ne survivront pas à cet hiver?

Le kid et Pat sont en bonne forme, de même que Paulo et les mecs. Pourtant, comme je le craignais, leur convoi a été attaqué. Par chance, l'armement des hommes de Joao a eu raison de la détermination des hors-murs. Un seul tué dans la voiture de tête. Quatre H-M au tapis. Je ne parviens pas à m'en réjouir.

Nous sommes logés dans des préfabriqués assemblés autour du terrain. Plein d'à-propos, Pierre a fait rapatrier un autogire, un avion et un ULM sous un chapiteau en bordure de la route qui sert de piste d'envol.

Chaque heure disponible est consacrée à l'instruction non-stop des pilotes. Pendant ce temps, Pat et le kid bossent à remettre en état les machines. Quatre fois par jour, j'emmène un gars faire un court vol sur le Canard. En l'air, je lui laisse les commandes pour qu'il «sente» les réactions de l'engin. Pat a remis en place, à la hâte, le système de doubles commandes qui me permet de reprendre la main

à tout moment.

D'une manière générale, ils s'en sortent relativement bien. Les plus doués sont, sans conteste, Haziz et Toni. Pourtant motivés, Vincent (le second rouquin) et Paulo sont moins à l'aise.

Tous les soirs, je vais retrouver les mécanos autour de l'autogire. Parfois, Pierre nous rejoint; il en profite pour nous donner des nouvelles, car nous sommes un peu en vase clos ici. Une autre équipe locale, menée par Martínez, a restauré une partie des blindés. En parallèle, notre spécialiste des carburants distille à tout va.

Le lendemain, alors que je reviens du second vol de la journée, Pat m'attend en bout de piste. Son demi-sourire est un aveu. Je laisse Xav' et les frangins s'occuper des vérifications du Canard.

- Alors? dis-je en prenant la cigarette qu'il m'offre.
- C'est fait, confirme-t-il en me tendant les allumettes. Il a démarré.

Sous le hangar de toile, l'air est presque doux. Les deux poêles à bois maintiennent une température aux alentours de quinze degrés. Un chiffon à la main, le kid recule d'un pas pour que j'admire son ouvrage. Briqué et astiqué, l'autogire se tient droit sur ses longues pattes. Un frémissement d'aise me parcourt alors que je laisse le bout de mes doigts glisser sur la coque en fibre de carbone. Depuis les roues jusqu'en haut du rotor, cet engin est dessiné pour les airs. Dans sa livrée rouge et blanc, posée sur son train tricycle à soixante centimètres du sol, la nacelle m'invite. Je ne me fais pas prier et grimpe sur le siège avant. Dans le dos du passager arrière, le bloc moteur est en partie caréné. Il entraîne une hélice à trois pales. En bout de queue, l'empennage présente une dérive verticale et deux stabilisateurs un rien surdimensionnés. On peut y lire la marque: Brako Gyro.

Installé aux commandes, je lève les yeux vers le rotor. Au contraire d'un hélicoptère standard, celui-ci n'est destiné qu'à fournir la portance. La motricité étant, quant à elle, prodiguée par l'hélice propulsive.

- Un drôle d'oiseau, non? s'exclame Pat, les mains dans les poches. Tu vas t'en sortir?

Bonne question. Je hausse les épaules l'air de dire «on verra bien». Les kilos de documentation parcourus à cet effet vont devoir suffire. Tout en inspectant les instruments à ma disposition, je demande:

- Comment est le moteur?
- Pas mal du tout. Beaucoup plus récent que celui du Canard et, sans doute, avec bien moins d'heures de vol au compteur. En fait, ajoute-t-il en tapotant le capot, je pense qu'il n'a presque jamais volé. Coup de bol: c'est aussi un Rotax. Pour les pièces, ce sera plus facile.

Je m'enfonce dans le siège. Avec cette cabine ouverte à la façon du side-car d'une moto, je vais être exposé aux éléments. Espérons que le haut pare-brise protège au moins du vent de face. Je hoche la tête, c'est le prix à payer pour les incroyables possibilités qu'offre cette machine.

Pour décoller, il faut effectuer un roulage d'une vingtaine de mètres à peine; par vent contraire de préférence. A partir de là, les grosses pales du rotor assurent la sustentation.

- Ok...

Les gars ont mis le Canard à l'abri et se sont rassemblés autour du gros insecte. Tous les yeux me

fixent, luisants. Attendre plus longtemps ne ferait qu'altérer ma détermination. Pat hoche la tête et indique de me pousser à l'extérieur. Les jours précédents, il m'a familiarisé avec les commandes du moteur. Pour ce qui est du vol, je vais devoir m'en remettre à ce bon vieil instinct et aux infos glanées sur les revues.

- Alignez-moi face au vent.

Le kid accourt et me tend la chapka et les lunettes. J'enfile les gants et boucle le harnais. Au moment d'activer le démarreur, je jette un œil au gamin. Il s'est reculé et n'a pas l'air dans son assiette. Je lève le pouce; avec un temps de retard, il répond de même. Contact, Ok. Comme une litanie, je me repasse la procédure de décollage que j'ai apprise par cœur. Devant moi, les instruments sont, pour la plupart, analogues à ceux du Canard.

Point fixe, puis enclencher le rotor. Celui-ci commence à tourner, lentement d'abord, puis plus vite. Enfin, alors que le Brako vibre de partout, je lâche les freins.

Le moteur rugit et je roule. La documentation disait «être franc sur les commandes». Alors, au bout d'une quinzaine de mètres, je tire le manche. Avant que je n'aie le temps de réaliser, je suis en l'air! Tout à ma surprise, j'en oublie presque d'augmenter les gaz. Peu importe, l'engin s'arrache à la terre avec une facilité qui me fait crier de joie.

Je monte à cent mètres d'altitude et file en ligne droite, histoire de calmer les excès de mon cœur. En fin de compte, le pare-brise est efficace et je ne ressens pas trop les effets du froid. En douceur, je m'essaie à quelques lacets. Je ris tout seul, c'est un peu comme réapprendre à nager. Oui, c'est ça: nager dans l'air.

De plus en plus confiant, je me lance dans une grande boucle autour de Meaux. Cent cinquante km/h... Jamais je n'ai atteint une telle vitesse à bord d'un ULM; c'est tout bonnement prodigieux. Jusque-là, tout va bien alors je ralentis et fais demi-tour. Là, stupéfaction: ce truc vire quasiment sur place!

— Waouuuuh!

Je veux faire participer les autres à ma joie quand je me rends compte qu'il n'est pas encore équipé de radio. Tant pis, ils devront attendre mon retour. En parlant de ça, il serait temps que je m'intéresse à cette délicate manœuvre. Ne pas trop se laisser gagner par l'euphorie. L'abus de confiance tue.

Un instant plus tard, je m'aligne sur la piste. Tout le monde est dehors. En douceur, je réduis la vitesse et pousse sur le manche. L'engin se comporte à merveille.

Le sol vient à moi. Je laisse descendre un peu et dépasse la ligne de bout de piste. Quinze mètres; dix. Et là, brutalement, tous mes poils se hérissent; le moteur cafouille et s'éteint! Crispé aux commandes, j'attends le choc, mais bien au contraire, le Brako se pose avec la grâce d'une feuille morte. J'ai à peine conscience de serrer les freins que, déjà, je reçois de grandes claques dans le dos. Jolie petite suée pour un baptême!

Plus tard, Pat diagnostiquera une saleté dans les carbus. Il en est quitte pour un démontage de plus, un moindre mal.

Bref. Tout à la joie de ce premier vol, je n'ai pas vu entrer Duarte dans le hangar. Coupant court aux conversations, il fend le petit groupe et me fait face:

- Il y a du nouveau, Tom. Joao veut te voir, c'est urgent.

Je vais répliquer, mais sa pâleur m'en dissuade. Mes peurs intimes remontent avec la violence d'un ballon qui crève la surface d'un lac. Avant de partir, je distribue quelques consignes pour la fin de journée. Les gars aideront à la restauration de l'avion de tourisme et de l'autre ultraléger.

Dans le bureau du maire, l'ambiance est survoltée. Dès l'entrée, le nuage suffocant donne le ton. Devant lui, Farnèse a étalé une carte qu'il consulte en compagnie de Joao et Samson. D'autres têtes du conseil municipal sont également là, un peu en retrait, et discutent dans un coin sur le mode aigu.

- Approchez Costa, lance Farnèse en me voyant.

Sous ses yeux, les cernes ont pris dix ans. Le geste est las et l'épaule basse. Lorsque les regards se tournent vers moi, je constate que ce n'est pas le seul ici à donner dans la nuit blanche. Joao pointe une zone sur la carte et attaque, sans préambule:

- Des informations nous sont parvenues indiquant qu'une force militaire ferait mouvement dans ce coin. Tu connais l'endroit?

Ce sont les alentours de Coulommiers. Je secoue la tête:

- Non, je ne connais pas. Vu le carburant dont je pouvais disposer avant, ça aurait été difficile.

Il ne relève pas et continue, sous l'œil fatigué de l'auditoire:

- Faut que tu ailles voir en vitesse et que tu nous fasses un rapport détaillé.

Le voilà reparti avec son ton de garde-chiourme. Malgré l'urgence, je commence à en avoir ma claque. Je me redresse au moment où Farnèse pose sa main sur mon avant-bras:

- Nous avons vraiment besoin de ces informations, dit-il doucement. Il est impératif d'avoir une estimation de leurs forces. Nous sommes tous épuisés, ajoute-t-il, mais je vous demande encore un effort. Beaucoup de gens dépendent de ce que vous allez découvrir.

Je veux bien le croire. En revanche, la raison pour laquelle ces types ont préféré contourner Meaux au lieu de passer au travers défie le bon sens. A moins, évidemment, qu'il ne s'agisse là d'un tout autre groupe. Car il est clair que la ville ne tiendrait pas plus d'une journée contre des blindés lourds et des unités entraînées - sans parler de leur force aérienne. Ouais, à ce propos, j'ai intérêt à surveiller le ciel.

C'est cette dernière pensée qui me fait choisir le Brako Gyro - en dépit de son absence d'armement et contre l'avis de Joao. A mon retour au hangar, Pat a déjà remonté le carburateur en cause dans l'incident. Tandis qu'il teste son travail, j'installe la radio du Canard sous le siège en espérant que sa pile tienne encore un peu, car le temps manque pour en recharger une autre. Il est quinze heures lorsque mes roues quittent la piste. Ce qui me laisse, en cette saison, environ deux heures de jour.

Pierre a insisté pour que j'embarque, entre mes jambes, le pistolet mitrailleur MP8 d'un des gardiens et quatre chargeurs dans mes poches. Contacté par radio à la mairie, Malik a donné son accord. Me voicijencombré de ce truc dont je ne connais que les rudiments. Comme toujours, le 22

est bien au chaud sous mon bras gauche.

Les témoignages dataient d'hier soir. En comptant une bonne journée de marche rapide jusqu'ici, au minimum, ça signifie que les troupes ont été vues hier matin aux aurores. Je décide de suivre l'A4 vers l'est jusqu'à dépasser la latitude de Coulommiers, histoire de noyer le poisson. Aujourd'hui, il ne neige pas, mais la température est encore descendue. Au moins, dans le Canard je ne risquais pas de me transformer en bûche glacée.

- Pierre, je coupe vers l'objectif.

Conçu avec lui, le plan de vol me permet de rendre compte de ma progression sans divulguer d'information quant à ma provenance. S'ils ont des avions, pourquoi n'auraient-ils pas aussi des radios? Le fait de n'avoir jamais capté d'émission étrangère ne signifie rien en soi. Tant de canaux et de longueurs d'onde sont disponibles qu'il faudrait des jours à une armée de techniciens pour dénicher la bonne fréquence. En revanche, eux en ont peut-être les moyens.

Agile, le Brako file au ras des arbres et j'utilise chaque ressource du terrain pour rester aussi peu visible que possible. Piloter cet engin est un plaisir rare. Un beau jouet en vérité. En moins de vingt minutes, je dépasse Rebais, un petit bourg désert à treize kilomètres à l'est de l'objectif. Ça représente un détour non négligeable, mais Farnèse - au grand dam de Joao - a validé la dépense de carburant.

- Pierre, je serai sur zone dans dix minutes. Toujours rien en vue, pour l'instant.

La réponse vient, qui me fait dresser les poils de la nuque:

- Bien reçu. Attention, on me signale à l'instant deux oiseaux suspects.

Merde! Manquait plus que ça. Je louche sur le canon du MP8, coincé entre mes jambes. Si les «oiseaux» sont de la même espèce que le dernier que j'ai rencontré, je ne vais pas faire de vieux os. On va vraiment voir de quoi je suis capable avec ce ventilateur.

- Quelle direction, les oiseaux?

Une plage de silence envahie de parasites, puis:

- Plein sud.

Re-merde. Ils doivent rejoindre leur base à Coulommiers. Ce qui signifie qu'une reconnaissance directe devient hasardeuse. Même avec une bonne vitesse de pointe, je ne peux espérer rivaliser. Ma maniabilité compensera-t-elle leur puissance de feu? S'ils décident de m'arroser à distance, j'irai fatalement au tapis.

Tête rentrée dans les épaules, je lâche encore un peu d'altitude. D'après ma carte, je survole la départementale 222. Tout autour, la forêt a gagné du terrain sur ce qui fut des champs cultivés. Des hameaux surgissent et disparaissent, pans de murs et fenêtres borgnes; mausolées enneigés. Pour l'instant, le ciel est vide. Gauche, droite; j'enchaîne les lacets nerveux.

- Objectif dans...

Le micro tombe sur le plancher tandis que je tire les gaz et le manche à fond. Au détour d'une courbe, deux blindés stationnent! Le temps de dégager par-dessus les arbres, je vois des silhouettes se ruer à leurs postes. J'ai bien failli leur arriver pile dessus! Pour la discrétion, c'est raté. Plein sud, le pied dedans, si j'ose dire. Combien de temps avant que les vautours ne déboulent?

Trois kilomètres plus loin, je passe une rivière. Ce doit être le Morin. Mon œil accroche une structure métallique dans une percée de la forêt. Une idée folle germe. Sans prendre le temps de l'analyser, je casse mon allure et vire, à ras du cours d'eau, vers l'édifice.

- Pour une idée à la con...

En fait de bâtiment, il s'agit plutôt d'un enchevêtrement de ferraille. Un château de cartes de tôle ondulée victime d'un courant d'air géant. Une partie de mon cerveau enregistre l'absence de signes récents d'occupation, tandis qu'une autre avise une surface plane juste devant. Pas le temps de tergiverser. Si je réfléchis plus, je vais foirer ce coup là.

- Ça va être serré, mon petit Tom.

Jonglant avec un vicieux vent de travers, je parviens à me stabiliser et abaisse encore le régime du moteur. Depuis le milieu de la rivière, je vise ma piste improvisée en priant pour qu'aucun obstacle ne se dissimule sous la couche de neige.

A la verticale, je coupe les gaz. Une seconde d'angoisse puis, comme ce matin, l'autogire se laisse flotter au sol. Je freine à mort.

Petite glissade, embardée. Vraiment rien.

Ne pas se réjouir trop vite. En face de moi s'ouvre la gueule sombre d'un hangar délabré. J'avais vu juste. Un coup de gaz et le Brako cahote jusque sous le couvert. En coupant le contact, je tente de percer la relative obscurité qui m'entoure. En sautant de la nacelle, mes jambes sont si raides que je manque de m'étaler. Mon arrivée semble n'avoir dérangé que les corbeaux. Pas de chiens et, surtout, pas d'hommes. Le MP8 armé, je fais quelques pas lorsque je dresse l'oreille.

Dissimulé derrière un tas de poutrelles couvertes de neige, je les vois passer. Ils volent de concert, en décrivant de larges courbes à une cinquantaine de mètres d'altitude. Un bimoteur, jumeau de l'autre jour, et un monomoteur. Tous deux arborent les mêmes couleurs, noir et rouge sang, et viennent de la direction de Coulommiers. Si j'étais resté en l'air... Deux contre un c'est, à mon goût, beaucoup trop tirer sur la queue du diable.

- Belle initiative mon bonhomme...

Le son des moteurs décroît vers l'est, sans toutefois se taire. Ils quadrillent la zone. Jugeant inutile de m'exposer plus longtemps, je trouve une branche morte et brouille autant que possible les traces de mon atterrissage. Certes, ce n'est pas parfait, mais je doute qu'à cette vitesse ils puissent les voir. Espérons que ce coin ne soit pas un repère d'H-M. Avant de toucher le sol, j'ignorais si j'allais y parvenir en un seul morceau et, à plus forte raison, combien de temps je devrais y rester. La première question étant résolue, la seconde se pose avec une acuité incisive. D'un côté, j'ai intérêt à attendre que l'effervescence se calme, et de l'autre il faudrait que je décolle avant la nuit.

A pas lents, je parcours ma cachette. Une ancienne scierie. Au fond du hangar dorment les vestiges de machines de sciage sur un matelas de copeaux et d'écorces. Un bon point ça, si je dois être immobilisé longtemps. Je suis dans le seul bâtiment encore debout, bien que de guingois. Avec

un frisson rétrospectif, je constate que les poutrelles du toit ne sont qu'à un mètre, à peine, de mon rotor.

Avant toute chose: tirer l'autogire plus au fond, à l'abri de la pénombre. J'en profite pour le faire pivoter sur son axe, le nez vers la sortie. Cela accompli, une exploration s'impose.

Afin d'éviter de laisser trop de traces, je contourne les installations sous le couvert des arbres. La scierie est nichée dans un vallon étroit en bordure de la rivière. C'est un bon point, car je doute fort que des nageurs tentent la traversée en cette saison. D'autre part, le courant est trop fort pour une embarcation non motorisée. Donc, je les entendrai venir. En résumé: trois flancs restent à surveiller, dont deux ont été déboisés, offrant un large périmètre dégagé.

De retour au hangar, j'entame une danse de Saint-Guy en me frictionnant les côtes. Ça caille. Autre problème: le jour baisse. Le cadran fluo de ma montre indique seize heures dix. Au plus, il reste quarante minutes de visibilité. Un instant, je songe à signaler ma situation à Pierre, puis je privilégie le silence radio. Dans un quart d'heure je n'aurai plus aucune marge de manœuvre. Depuis l'entrée, j'écoute. Les moteurs se sont tus. Dans l'air immobile, quelques flocons font leur apparition.

Un coup d'œil vers le fond, où se devine la forme du Brako-gyro, et je prends une grande inspiration.

— On y va, mon...

Ma phrase se termine en juron. «Ils» sont de retour! Cette fois, venant du sud. Les mains crispées sur le MP8, je serre les dents. A peine les deux premiers avions sont-ils passés qu'un troisième surgit. Celui-ci est plus petit, un ULM! Il vole très bas. Tandis que les autres disparaissent vers le nord, ce dernier entreprend de décrire de larges cercles autour de la zone.

Très mauvais signe ça: ils me recherchent au sol. Avec la description que les blindés ont dû faire, il n'était pas sorcier d'en déduire que je pouvais me poser n'importe où. Avec appréhension, je regarde mes traces de pas disparaître à l'angle du bâtiment. Pourvu que...

Cinq minutes plus tard, l'ULM finit par s'en aller à son tour, mais je l'entends encore patrouiller pas très loin. Lorsqu'enfin le son décline, la neige tombe dru. A toute chose malheur est bon. Cela devrait mettre un terme aux recherches aériennes.

Assis sur mes talons, je réalise que les espoirs de retour sont anéantis pour la soirée. Impossible de se repérer dans ce rideau de duvet gris. A mi-chemin entre rage et fatalisme, je contemple le tapis glacé s'accumuler à l'extérieur. Au fond de moi, je tais depuis des heures une autre angoisse. Dans le calme du soir, elle revient, plus lancinante que jamais. Comme un mal de dents endormi qui rencontre un glaçon.

«Ils» descendent vers nous.

Qui sont-ils et que veulent-ils? Quelle est cette guerre qu'ils mènent?

Mais qu'est-ce que je fous dans cette galère trop grande pour mes petites rames.

Une heure plus tard, il fait nuit.

Au fond de la scierie, les restes d'un foyer suggèrent que les H-M passent de temps en temps par ici. En fouinant autour des machines, je tombe sur une sorte de cabane faite de palettes et de bâches. C'est assez pour conserver la chaleur d'un corps. Il n'y a pas à hésiter. La perspective d'une nuit à grelotter, tassé à bord de l'autogire, ne me tente pas.

Hélas, pas question de feu. A présent, le hangar est noir comme la conscience de Rinaldo père. Les heures qui suivent sont interminables. Vers vingt-deux heures, congelé et l'estomac dans les talons, je rampe sous l'abri. Dans le noir, je tente, en vain, de maîtriser mes tremblements.

De temps à autre, la nuit est déchirée par un appel rauque.

Après l'attentat contre le PDG de la branche boursière de la Barclays à Londres, le mois dernier, qui avait coûté la vie à huit personnes en pleine période de Noël, le convoi du patron de la Société Générale a été visé ce matin. Alors qu'il passait dans le tunnel de la Défense, il semblerait que trois roquettes aient pris pour cible la voiture de Bertrand D'Estraing. S'en est suivi une intense fusillade, au cours de laquelle plusieurs occupants de véhicules à proximité ont été touchés. A l'heure qu'il est, nous n'avons aucune certitude sur le nombre de victimes. Seuls les décès du PDG, de ses deux gardes du corps et du chauffeur ont été confirmés par le service Communication de la banque.

Cet ultime avatar du terrorisme urbain porte à cinquante-sept le nombre des assassinats revendiqués par la faction AntiBank. Après la vague de terreur sur les places financières européennes, il paraît acquis que les tueurs ont décidé de frapper le système à la tête.

Infoworld, journal du net (jeudi 7janvier 2038)

Connaissez-vous la différence entre avoir froid et avoir très froid? Au bas mot quinze degrés de moins en partant de zéro. C'est ce que je pense en ouvrant un œil que j'ai eu tant de mal à fermer. Six heures trente-cinq. J'en suis le premier étonné, j'ai l'impression de n'avoir que somnolé entre deux grelottements. Aucun rêve dont je me souviens, juste un néant noir. La limpidité du silence me rassure. Rien à proximité. Perclus, je m'extrais de ma chambre de fortune.

À grand renfort de mouvements, je tente de relancer ma circulation sanguine. Le jour ne se lèvera que dans deux bonnes heures, d'ici là il faudra que j'aie déblayé une piste d'envol. Pas facile de trouver, dans l'obscurité, un truc pour faire office de pelle. Je ne réussis qu'à me blesser un doigt et à me planter, à travers mon gant, une belle écharde dans la paume. De guerre lasse, je décide d'attendre que la nuit s'estompe et marche jusqu'à l'entrée.

Surprise.

Mauvaise, la surprise.

Sur la crête, une lumière s'agite brièvement, puis s'éteint. Collé à la paroi, j'observe en laissant mon regard affleurer l'angle du hangar. Ils sont plusieurs maintenant. Au moins quatre, qui marchent en file indienne. A chaque fois que la lampe se rallume, je distingue leurs silhouettes. Le froid devient le cadet de mes soucis. Mon esprit carbure à plein régime. Hors-murs? Soldats? Impossible de savoir à cette distance, même si je penche sérieusement pour la deuxième hypothèse. En effet, pourquoi des H-M se déplaceraient-ils en pleine nuit? Non, ce sont des soldats. Ils ont dû me chercher toute la nuit et c'est un miracle qu'ils ne m'aient pas encore débusqué. Je bénis l'inconfort qui m'a réveillé à temps. Pour l'instant, ils n'ont pas l'air de se diriger vers ma position mais de la contourner. Bizarre ça.

Faut se tirer d'ici en vitesse...

Je regarde autour de moi. Impossible de décoller dans ces conditions. Le bruit du moteur les rameuterait aussitôt. Et puis, je n'ai pas dégagé la neige. Tenter une sortie... mais pour aller où? Les combattre? Je ne suis pas suicidaire à ce point. Avec seulement le MP8 et le 22, j'estime mes chances à moins d'une sur dix. Ce n'est pas lourd.

Leur lampe élimine tout espoir de me couler à l'extérieur, car dans la neige, mes traces de pas me trahiraient. Ils sont maintenant derrière la scierie, toujours sur la crête. A pas de loup, je rejoins le fond du hangar. Je prends les jumelles dans le Brako. Par un interstice dans la paroi, je les repère. Ils se sont arrêtés et l'un d'eux a allumé une cigarette que je vois rougeoyer. Le fumeur fait de grands gestes en parlant, son visage est masqué par une cagoule et j'ai une étrange sensation. Quelque chose de diffus que je ne parviens pas à saisir.

Finalement, la lampe se rallume un bref instant et ils se remettent en marche. Lorsqu'ils tournent le dos à la scierie et disparaissent de ma vue, je lâche un énorme soupir. Longtemps encore, les yeux

collés aux oculaires, je surveille. Sur l'autre rive du fleuve, rien à signaler. Dorénavant, chaque bruit ou craquement du hangar me fait sursauter.

Une heure plus tard, le froid m'atteint à nouveau, c'est le signe que j'attendais pour souffler un peu.

Pour autant, je ne suis pas encore tiré d'affaire. La phase de décollage est la plus exposée. Il faut compter une minute pour que la température du moteur soit suffisante. Une de plus pour que les pales du rotor tournent assez vite. Pendant ce temps, je serai éminemment vulnérable. Il est donc impératif que toutes les oreilles soient à bonne distance à ce moment-là.

Alors que les détails commencent à s'éclaircir, je me mets en route, courbé en deux. Longeant le bâtiment par l'extérieur, je me coule au pied du versant le plus proche. Les ruines m'offrent un camouflage bienvenu. Malheureusement, les abords sont dégagés et j'ai vingt mètres à parcourir jusqu'aux premiers arbres. Du pouce, je débloque la sécurité de mon arme et prends mon élan.

Bon sang! Ce que c'est long vingt mètres dans la poudreuse jusqu'aux genoux! J'atteins les arbres avec des jambes en plomb, soufflant comme un bœuf asthmatique. Mon rythme cardiaque frôle la satellisation.

Rien n'a bougé. Les derniers flocons se posent avec indolence. De tronc en tronc, je gravis le raidillon jusqu'au sommet. Une aide providentielle tombe sous la forme d'une trouée dans le ciel, lavant brièvement le paysage de son obscurité. Tapi sous les branches basses d'un gros sapin, je profite de cet instant de relative clarté pour regarder dans toutes les directions. Je me crispe. En contrebas, à une cinquantaine de mètres, passe une route. Une route sur laquelle se devinent les formes anguleuses de trois véhicules. Je jure dans toutes les variantes possibles lorsqu'un mouvement attire mon œil sur la droite. Une patrouille!

Une trentaine de mètres nous sépare encore. Cinq hommes. Eux ne peuvent me distinguer dans l'ombre portée du conifère. Du moins je l'espère. Ils longent la ligne de crête dans ma direction. Le meilleur passage pour rejoindre la route est la pente douce devant moi.

Autour de ma cachette, de multiples traces de pas attestent que d'autres ont déjà tenu ce raisonnement. Rebrousser chemin est hors de question: la portion à découvert est un suicide. Rester sur place revient au même. Curieusement, je trouve dans ce danger le carburant de mon courage.

— L'homme est un animal singulier, dis-je en oubliant le latin cher à mon ami.

Pour l'instant, un écran de ronciers me dissimule à la vue des nouveaux arrivants, mais cela ne saurait durer. Seule issue possible, descendre dans le creux sur ma gauche. Pour libérer mes mains, je repousse le MP8 dans mon dos et rampe vers le bord de l'escarpement. C'est raide, comme descente. Abrupt, pour tout dire. Dans l'aube qui filtre entre les arbres, je devine plus que je ne vois les rochers qui affleurent. Le vent m'apporte des voix. Sans réfléchir, je fais passer mes jambes dans le vide. Une seconde de panique avant que mon pied ne rencontre une prise. Une glissade, à cet instant, me trahirait tout autant qu'un solo de batterie.

Au moment où ma tête disparaît au bord de l'escarpement, je les entends de l'autre côté du sapin. A l'oreille, je peux suivre leur progression dans la poudreuse. Trois mètres nous séparent, à peine. Ils sont passés.

Soulagement de courte durée car ils s'arrêtent. Je risque un œil. Leurs silhouettes sombres sont bien là, à une quinzaine de pas. Deux d'entre eux se sont assis sur une souche et fument. Aucun doute: ce sont les mêmes armures. Les trois autres devisent tranquillement, l'arme en bandoulière. Ce qui me coupe toute retraite possible vers le hangar.

Merde et re-merde!

Je gamberge pour leur fausser compagnie lorsque la réponse vient d'elle-même sous la forme

d'un moteur qui tousse. Ils ne bougent pas. Sans doute quelqu'un a-t-il simplement voulu chauffer sa cabine. D'ailleurs, pour corroborer cette thèse, j'aperçois les équipages des deux camions de queue rejoindre celui de tête d'où s'échappe un panache d'échappement.

A toute chose malheur est bon. Couvert par le bruit de l'engin, je peux espérer atteindre le pied de cette combe sans déclencher les trompettes de Jéricho. Une grosse racine m'offre une corde improvisée. Avec beaucoup d'à-propos, la paroi gelée ne laisse chuter aucune pierre. Ensuite, d'une prise à l'autre, je me la joue araignée jusqu'en bas. Les plus longs dix mètres de ma vie.

Un gros rocher m'offre l'abri de sa masse. Lorsque mon arme racle la roche, je retiens mon souffle. Impression de vieillir en accéléré.

Rien. Béni soit l'inventeur du moteur diesel.

D'où je me trouve à présent, j'ai une meilleure vision du convoi. Assez bonne pour localiser un autre groupe à petite distance sur la route. Au fond de moi, la bizarre sensation revient; indéfinissable.

Bon sang, mais qu'est-ce qu'ils foutent? On dirait une promenade du dimanche, les flingues en plus.

Et s'ils n'en avaient pas après moi? Ça expliquerait pourquoi aucun d'entre eux n'est venu fouiner dans la scierie. Ou alors ils s'imaginent que je me suis planté et ne recherchent qu'une épave. Possible. En fin de compte, le silence radio était une bonne idée.

N'empêche, ma peau ne vaut pas cher dans ce cratère glacé. Combien de temps avant qu'on m'y débusque? Impossible de compter sur leur désinvolture apparente. Ces types doivent être en alerte par nature. En outre, je les devine assez capables de faire un carton par plaisir. Histoire de rigoler un bon coup entre hommes.

Réfléchis, bordel, réfléchis...

Huit heures moins dix, déjà les détails s'affirment. Sur la départementale, le groupe s'éloigne un peu puis se scinde. Trois pénètrent sous les frondaisons d'en face et le reste - quatre - de mon côté! Aujourd'hui, la chance a décidé que ce n'était pas mon tour. A pas lents, ils reviennent par ici en longeant le bord de la route.

Alors, une idée germe sous mon crâne fiévreux. Une idée tordue; vraiment tordue.

En me relevant, mes genoux craquent mais je n'y prends pas garde. Toute mon attention est concentrée sur la bande de sous-bois qui s'étend entre moi et la route. Quarante mètres, entre les arbres, dans la neige à mi-mollet.

Agir.

Premier pas. J'analyse la configuration des lieux. Sur ma droite s'élève la paroi d'où je suis descendu; dix mètres à pic. Elle s'abaisse progressivement, jusqu'au ras du bitume où elle ne fait plus qu'environ deux mètres de haut. Derrière moi, le mur de terre culmine entre dix et douze mètres et se perd vers la gauche dans la forêt. C'est un peu comme si on avait enlevé une grande portion de cake à la colline. Les vestiges d'une carrière à ciel ouvert.

La respiration saccadée, j'avance en prenant bien garde à longer la paroi sur ma droite. Tant pis pour l'approche furtive, j'opte pour le bluff en misant sur la désinvolture ambiante. Cigarette aux lèvres, j'adopte une démarche que j'espère naturelle. Pour l'instant, et jusqu'à l'orée du bois, seuls ceux de gauche sont un danger. Le temps de m'arrêter pour allumer la clope, je constate que je n'entends plus leur progression.

À cette heure-ci, les couleurs ne sont que des nuances de gris.

Pas après pas, j'approche de la route. Il faut que j'y sois avant eux. Encore cette sensation de cible entre les épaules. A proximité de la chaussée, l'alarme n'a toujours pas retenti. Mobilisant ce

qu'il me reste de courage, je franchis la distance qui me sépare du ruban de neige uni. Le cul du dernier camion est là, à dix pas. A l'arrière, la bâche est entr'ouverte et je devine des piles de marchandises. Ouf, ce n'est pas un transport de troupes. Je prends une grande goulée d'air givré et sors du couvert de la forêt.

Depuis les arbres d'en face, des bribes de voix me parviennent. Tout en accélérant un peu, je détaille la ridelle. Pas de souci: trois échelons. Je grimpe à bord, guettant le cri qui signifiera ma fin. Je me couche à l'instant précis où le groupe sort du sous-bois. Ils sont encore à une vingtaine de mètres et j'en profite pour me couvrir d'une pièce de toile grossière qui traîne là.

Tes vraiment dingue, mon salaud.

Ouais, ça, c'est clair. C'est même la seule chose dont je sois convaincu. Coincé dans cet espace confiné et froid, plus rien n'est sûr. J'ai la vision de ces gens terrifiés, dans leur fuite éperdue devant les balles. Tandis que les voix se rapprochent, je prends la ferme résolution de ne jamais plus suivre aveuglément ce foutu instinct.

Couché sur le dos, le MP8 prêt, mon univers se réduit au flot de mon sang martelant mes tempes. Dans un instant, je vais pouvoir mesurer ce qui sépare une bonne idée d'un mauvais calcul. Mes mains se resserrent sur le métal froid. Pourvu que mes traces...

Un balancement m'indique que l'équipage a réintégré l'habitacle. Une portière claque, puis une autre et le moteur s'emballe. Je me fais la réflexion incongrue qu'ils ont un bien meilleur carburant que nous.

Depuis dix minutes que je suis secoué en tous sens, j'ai eu le loisir d'explorer le chargement. Face à mon couteau de poche, le film protecteur des cartons n'a pas résisté et je suis estomaqué. Je remonte à la lumière les mêmes sachets que ceux du kid. A l'évidence, ce camion en est plein. Des boîtes de rations également. Sans y penser, je bourre mes poches en engloutissant tout ce que je peux sans m'étouffer.

Maintenant, la situation peut être envisagée plus sereinement, même si elle demeure tout aussi critique. Réalimenté, mon cerveau reprend sa vitesse de croisière. Tandis que je me cramponne, je passe en revue les options qui s'offrent à moi.

Sauter en marche? Avec le jour levé, c'est trop risqué. Rester planqué sous la toile? S'ils déchargent dès le prochain arrêt, adieu Tom! En filigrane, une autre partie de moi se demande si l'option forêt n'aurait pas été préférable. Je hausse les épaules. Le vin est tiré, il faut le boire.

Il semblerait que je vais avoir une vue imprenable sur la base aperçue par notre témoin. Une occasion unique d'observer de près ces salopards.

Ouais, une occasion unique de mourir!

Certes, mais l'image des bimoteurs tourbillonne. Jamais je n'avais vu un de ces engins en «vrai» avant. Mon frangin aurait donné ses deux bras pour ça. La scène de massacre du Nord ne colle pas avec des types possédant une telle technologie. Il y a un truc qui cloche. Mais quoi?

Un seul moyen de le savoir: être plus malin qu'eux.

Tout en mettant le turbo à mes méninges, je fouille le camion. Les cahots de la route dissimulent les bruits que j'occasionne, mais je déchant vite: rien ici ne m'aidera. Des cartons, des boîtes et cinq caisses de matériels divers; plus la toile.

Huit heures vingt. Nous traversons les ruines blafardes d'un village. Dans une dizaine de minutes, le jour sera là et tout deviendra plus compliqué. Comme si...

— Mais... que je suis con!

En vitesse, j'escalade le chargement vers l'avant et écarte à peine la bâche sur le toit de la

cabine. La dernière fois que je l'ai fait, je distinguais seulement le camion qui nous précédait. Maintenant, les phares ont pâli et le jour éclaire le paysage alentour. Suffisamment pour que mes poils se hérissent. En haut de la prochaine côte, deux miradors se découpent, silhouettes noires sur le gris du ciel. Un rapide calcul: à notre allure actuelle - guère plus de quinze kilomètres à l'heure - nous y serons dans cinq minutes maxi. C'est court pour décider d'une vie.

Les caisses sont empilées en vrac contre la cabine. Il va falloir jouer serré. La première contient des trépieds métalliques de mitrailleuses et de mortiers, mais elle est en trop mauvais état et menace de céder de toutes parts. Sans ménager mes efforts, je la tire de côté. La suivante me paraît mieux. Ai-je le choix? Non.

C'est un caisson de bois cerclé, rempli d'outils et de pièces mécaniques. Tout en le délestant prestement d'une partie de son contenu, je me dis que le confort sera, pour le moins, Spartiate. Il est trop court d'une bonne vingtaine de centimètres. Par chance, ce défaut est compensé par sa largeur. En pliant les jambes, je devrais pouvoir m'y tasser.

Magne-toi, bordel!

Je répartis la charge dans les autres caisses, mais il y en a trop. Un coup d'œil au-dessus de la cabine me confirme que les miradors grandissent dangereusement. Sans plus réfléchir, je trimbale vers l'arrière le surplus d'outils et entreprends de les balancer. Les uns après les autres, ils disparaissent dans la poudreuse épaisse accumulée entre les traces de roues. Merci la neige!

Dernier regard sous la bâche. Nous ne sommes plus qu'à cent mètres de l'entrée du camp. Sacs de sable, mitrailleuses et barbelés. En hâte, je m'allonge au fond de la caisse, non sans avoir posé quelques cartons en équilibre instable juste à côté, et referme sur moi. Je dois me contorsionner pour que mes genoux ne repoussent pas le couvercle. Une fois de plus, me voici dans le noir, une odeur aigre de graisse d'arme me remplit les narines.

Ci-gît Tom Costa, qui fut livré avec son cercueil, c'est pas sympa ça?

Mes conneries ne me font plus rire. Dans ma bière improvisée, je me maudis de n'avoir pas pensé à étendre la toile entre mon dos et le matériel restant au fond. A l'aide d'une tige métallique, je parviens à bloquer le couvercle. Si personne n'a l'idée d'insister, cela devrait au moins éviter une ouverture accidentelle.

A la faveur d'un virage en dévers, j'entends la pile de cartons choir sur ma tête. Je me crispe en sentant la caisse glisser inexorablement vers l'arrière sous l'effet conjugué de la pente et des saccades du camion. Puis, dans un ultime halètement, le moteur se calme. Nous sommes parvenus en haut de la colline.

Mon cœur est à trois cents à l'heure.

A présent, nous roulons sur une portion goudronnée ou, du moins, entretenue. Malgré mes stratagèmes, l'angoisse est une salope. Elle rôde partout, à l'affût de la moindre brèche. Céder à la panique et c'est la fin. Je pense à San, à Miki et au Vieux. Mourir ici serait trop cruel. L'incertitude et le doute sont la meilleure nourriture du chagrin. Et puis merde! Pas question de crever maintenant. Pas avant d'avoir vécu.

J'en suis là de mes cogitations quand le camion vire serré et freine sec. Sous le choc, mon nez en prend un sacré coup. Un pignon qui grince et nous partons en marche arrière. Re-freinage, arrêt du moteur.

Terminus.

Les portières claquent. Ça plaisante dans une langue inconnue. Ni anglaise ni allemande, Armand m'a initié à ces deux-là. Non, c'est différent, à la fois guttural et fluide. Pas méditerranéen; nordique, peut-être.

Je retiens mon souffle. Quelqu'un cogne sur la ridelle qui s'ouvre dans un grand fracas. Un des types monte sur le plateau. Ils rigolent fort et j'entends remuer les cartons. Une voix s'élève; une femme celle-là. Sèche et précise où chaque inflexion claque comme une cravache sur une botte cirée. Elle les interroge et les deux gars répondent par monosyllabes. Une seconde plus tard, le déchargement commence. Moment de vérité.

Un peu plus tard, le bois de mon cercueil grince et je tressaille en réalisant que le gars s'est assis sur mon ventre! Entre deux phrases lancées à celui du dehors je l'entends craquer une allumette. Pause clope.

Difficile de se retenir de respirer lorsque vous avez l'impression de manquer d'air. D'autant que la buée de mon haleine est susceptible de me trahir, pour peu que le mec soit un rien observateur.

Immobilité totale.

Crampes à tous les étages.

Enfin, il se lève et mon pouce trouve le cran de sûreté du MP8. Une main crispée sur la tige et l'autre sur l'arme, j'attends la seconde fatidique. Je suis ballotté, traîné, poussé et mon pire cauchemar devient le rebord du plateau. Le second soldat lance un appel auquel répondent deux voix et je sens qu'on me soulève. Pendant un court instant, j'entends nettement une respiration rauque juste de l'autre côté de la fine cloison de bois. Je dois avoir la tête sur son épaule! Drôle d'effet. Enfin, ma caisse heurte le sol; j'étouffe une plainte. Mon dos est en miettes et un truc m'est entré dans le gras de l'épaule.

Un péril plus sournois me guette encore. S'ils empilaient d'autres coffres sur le mien...

'Faut pas moisir, mon bonhomme.

Le remue-ménage semble s'être éloigné et je me risque à débloquer le couvercle. Par la fente de l'ouverture, je ne couvre que l'espace jusqu'au camion. Un grand type cagoulé, en combinaison noire, est occupé à refermer la ridelle. Lorsque le moteur redémarre, un rideau métallique descend sur mon horizon. Une fois de plus dans le noir. Tous mes sens en alerte, je sonde alentour.

L'air résonne d'une multitude de sons atténués par les murs. Moteurs, cris, appels et aussi le tintamarre lointain d'un chantier. En revanche, dans mon local même, tout est calme.

D'une main, je repousse la porte de ma prison de bois.

Chapitre 12

Si entrer fut déplaisant, sortir l'est plus encore. Mon dos doit être dans un sale état. J'ai l'impression que chacune de mes articulations a été bloquée à la colle forte. Tout en regardant autour de moi, je fais quelques pénibles moulinets de bras. C'est fou le nombre de muscles dont on ignore l'existence en temps normal.

Une première pensée pour ma lionne. Une seconde pour Armand qui, lui, va me passer un savon d'anthologie!

Je suis dans une sorte de garage aux dimensions imposantes. En tout, il y a cinq grands rideaux de fer. En faisant le tour, je découvre une fosse à vidange protégée par des madriers. Atelier de maintenance, donc. Au milieu de l'espace, des rangées de palettes s'alignent dans la lumière mouchetée qui tombe des trous du toit. Jamais vu autant de camelote stockée en un même endroit. Mais, tout d'abord, surveiller les alentours, au cas où...

Un rideau me permet de voir entre ses lattes disjointes. Je plisse les yeux. Il fait grand jour.

De l'autre côté d'une large rue, où s'entrecroisent, dans la neige, de multiples traces de pneus, se dressent des façades aux vitrines borgnes. Cela évoque une zone commerciale. Je devrais trouver ça sur ma carte routière. Médusé, j'assiste au passage d'une vingtaine de soldats au pas de course cadencé. Ils sont menés par un officier debout sur un 4x4 noir. Je retourne aux palettes.

Il y a là toutes sortes de denrées. Depuis les cartons de rations, en passant par les pièces de moteur et même des armes. Beaucoup d'armes.

Ben merde alors...

Une pile de caisses métalliques renferme des grenades. Jamais je n'en avais vu, mais elles sont fidèles aux photos ou aux illustrations des bandes dessinées d'avant. Plus loin, mon moral remonte encore en ouvrant deux grands coffres de matière plastique. Dedans, une centaine de tenues noires. Complètes, avec armures composites et cagoules. Dans la même rangée de palettes, je déniche des bottes et des casques. Madame la Chance s'est enfin secouée les puces.

A la volée, je sélectionne une tenue à ma taille parmi les plus petites. Je ne suis pas un nain, mais ces mecs sont hors-normes. Avec un soupir, je vais sacrifier mon blouson de vol quand je tombe sur un stock de sacs à dos. J'en ai déjà aperçu sur certains de leurs gars. J'y enfourne le blouson, le contenu de mes poches, le 22, le MP8 et ses chargeurs. En matière d'armement, je vais devoir rééquiper couleur locale.

Contre le mur du fond, il y a un réduit avec une vitre encore intacte sur un côté. Dépité, j'y contemple cette chose que je suis devenu. Mi-homme mi-robot. Je hausse mes épaules «coquées» de carbone:

- De gustibus et coloribus...

Les goûts et les couleurs...

Quelques exercices plus tard, je suis surpris de l'aisance que j'éprouve. Ajustée au plus près, l'armure épouse chacun de mes gestes sans les entraver. Les bottes, bien que doublées, sont d'une grande souplesse.

Côté armement, plusieurs options s'offrent à moi. J'arrête mon choix sur un pistolet Sig automatique et un fusil d'assaut M4 — dixit un pochoir en anglais sur la caisse. Le premier trouve sa place dans l'étui sur ma cuisse droite et je passe un bon quart d'heure à étudier le fonctionnement du second. Après avoir rempli plusieurs chargeurs, je les répartis dans les poches prévues à cet effet sur ma combinaison. Il y a un bonus sur cet engin: un lance-grenade fixé sous le canon du fusil. Ce tube de calibre 40mm, si j'en crois la notice, envoie ses pruneaux à plus de cent mètres! Utile comme gadget, même si le poids de l'ensemble s'en ressent - surtout que la cartouchière idoine pèse un âne mort.

Tout en grignotant une barre chocolatée, je marmonne:

— Il va falloir attendre encore jusqu'à ce soir. Au jour, le risque est trop grand d'être démasqué — même avec la cagoule. De plus, je ne connais rien de leurs foutus rituels militaires... sans parler de l'obstacle de la langue.

Un autre problème me mine: l'autogire.

Je n'ose évoquer la possibilité qu'il soit découvert avant que je puisse y retourner. D'ailleurs, cette partie-là de mon «plan» n'a pas encore été finalisée. Pourtant, nanti de ce bel équipement, l'avenir me paraît moins glauque. Après tout, si je suis entré, je dois pouvoir sortir. Comme le dit Armand: il existe toujours une faille.

Ouais, reste encore à la trouver.

Justement, je ressors ma carte. En estimant la distance parcourue et la direction prise, les possibilités se réduisent à une zone d'activité commerciale à proximité de Coulommiers. Je grogne. Savoir où je suis ne me fournit pas de solution d'évasion miracle. Huit kilomètres me séparent du Brako!

Huit bornes dans une nature couverte de neige et peuplée d'épouvantails armés et chatouilleux. Foutue promenade.

L'humeur sombre, je finis l'exploration du charmant hôtel mis à ma disposition. Un tas de palettes vides me procurera une cachette en cas de visite inopinée. Dès les traces de ma présence effacées, je n'ai plus qu'à patienter. Bientôt, le stock n'a plus de secret pour moi. Cet inventaire me file le bourdon. On pourrait raser Pontault dix fois. Les heures s'étirent.

Planqué derrière le rideau de métal, j'observe tout ce qui passe à ma portée. L'angle de vision étant restreint, je surveille uniquement les allées et venues dans la ruelle devant moi. Vers seize heures, j'assiste à un truc marrant: quatre types se rejoignent en face pour se partager une bouteille et ce qui me semble être un joint. A Melun, j'avais déjà participé au cérémonial chez des amis artistes de San. A l'époque, je me souviens d'avoir été un peu jaloux de leur complicité ancienne avec ma belle. C'est si loin, tout ça. Je m'ébroue. À intervalles réguliers, un des mecs sort pour scruter les environs. La hiérarchie ne doit pas être souple, dans le coin. Pas forcément bon signe, ça.

Vingt minutes plus tard, l'arrivée brutale d'un camion me propulse dans mon terrier. Avec force grincements, un quai s'ouvre livrant le passage à trois malabars qui entreprennent de charger le véhicule. Des caisses d'uniformes et plusieurs d'armement. On est déjà entre chien et loup quand le camion est enfin plein. Tandis que le moteur est ranimé, le store métallique retombe.

J'attends encore une dizaine de minutes avant de bouger. Le froid a recommencé son travail de sape et, sans cet équipement, je serais transi jusqu'aux os. Cet après-midi, la température a dû chuter bien en dessous de zéro, ce qui devrait limiter les risques de rencontre. Car il est temps pour moi de quitter ma retraite. Je me rends compte que je serre le M4 contre moi. Si je veux avoir l'air naturel, je dois me détendre un peu.

Tout à l'heure, j'avais remarqué une porte au fond du local. Cela me semble une meilleure option que de tenter une sortie par devant. Bien sûr, elle est verrouillée. Rien d'insurmontable pour le méchant poignard de combat fourni avec le reste de mon attirail. Celui-ci comporte une partie amovible du manche qui recèle des trésors d'ingéniosité.

La serrure est d'un modèle simple. Quatre vis maintiennent le verrou au panneau, l'affaire d'une minute à peine avec un mini-tournevis. Collé à la porte, j'écoute les bruits de l'extérieur avant de démonter la fermeture. La barre du loquet cède à la pression, avec un grincement qui m'envoie des ondes cruelles dans les nerfs. Centimètre par centimètre, je pousse le battant. Par l'entrebâillement, j'ai vue sur une venelle étroite de trois mètres, coincée entre mon bâtiment et un mur aveugle. Sous une couche de neige, je devine des fûts et des palettes cassées. Au-delà, passe la rue que je surveillais plus tôt. Pour l'instant, aucune activité; je me glisse dehors.

Tendu à l'extrême, je m'accroupis sur la plateforme métallique en haut de la volée de marches. Autour de moi, les hautes constructions me procurent une obscurité relative. Je me calme un peu et repousse la porte en place. Un juron m'échappe lorsque la clenche revient dans son logement avec un «clac» définitif. Pas de loquet à l'extérieur! Si je dois rester la nuit, il faut que je trouve une autre planque.

J'ai même intérêt à m'y consacrer rapidement car dans une heure, il fera nuit noire. Et très vite, quinze degrés sous zéro!

Derrière moi c'est une impasse, je n'ai donc d'autre choix que de sortir par la rue principale. En prenant soin de laisser le moins de traces possible, je me faufile à l'abri des gros bidons. Un 4x4 passe. Une chose est sûre: il fonctionne à l'essence. Comme tout ce que j'ai vu rouler jusqu'à présent. Ces gens-là ne connaissent pas le méthane, ou possèdent assez de vrai carburant pour ne pas s'en soucier.

Ici, les bruits sont plus présents. Ils résonnent contre les façades en bardage. Il ne fait plus de doute qu'un chantier est en cours dans le coin. Les scies, les marteaux et d'autres outils s'activent pas loin d'ici.

Tirant la cagoule sur mon visage, je me lève et resserre les sangles du sac à dos. En cas de fuite, je ne veux pas être gêné. Puis, sans plus attendre, je sors de l'impasse après avoir assuré le casque sur ma tête. D'instinct, j'ai pris la direction du chantier. Je suis dans une voie secondaire d'une zone commerciale sinistrée. Désormais éteintes, les enseignes couronnent encore la plupart des édifices. Entre autres: bricolage, électroménager et animalerie. Avec un naturel de composition, mais sans traîner, je m'oriente à l'ouïe. L'air de celui qui sait où il va.

Pendant une demi-heure, je passe d'une rue à l'autre. Je fais des incursions dans plusieurs locaux qui, jadis, durent être de flamboyants temples de la consommation. Tout est vide à présent. Le vent y est chez lui et ne se prive pas de le montrer. Plus rien ici qui pourrait intéresser le plus affamé des hors-murs. À présent, il y règne un noir d'encre et j'ai du mal à m'y déplacer sans trébucher sur les détritrus.

Sur ma carte, ce centre commercial figure sous la forme d'un immense rectangle grisé en bordure de la N34. Banlieue est de Coulommiers. Seuls les grands axes sont visibles, il m'est donc impossible de me situer précisément. Un peu plus loin, depuis les ruines d'une supérette, j'observe l'artère principale.

Alors que je m'apprête à sortir, un groupe de militaires tourne le coin de la rue. Ils poussent devant eux trois hommes en guenilles. Sous les insultes, ils titubent tandis que les coups pleuvent. Je serre les dents.

Avant même d'y penser, je leur emboîte le pas. Hormis eux et moi, la rue est déserte. Un véhicule nous dépasse et stoppe au carrefour suivant, c'est un vieux bus de ville qui semble avoir été repeint en gris au rouleau. Houspillés par des soldats, d'autres civils en descendent et s'alignent le long du trottoir. Le groupe que je file les rejoint. Sans casser mon allure, j'avise une ouverture qui fut autrefois une porte de verre. Pas question de rattraper ce petit monde et, encore moins, de me mêler à eux.

A aucun moment je n'ai senti d'intérêt pour ma personne. Les rares ombres que j'ai pu voir dans les rues se pressaient, sans doute vers la chaleur d'un abri. Je les comprends! Réfugié dans ce couloir glacé, j'observe la suite des événements. Tandis que deux militaires font coulisser le portail d'un petit entrepôt, leurs collègues, à grands coups de gueule, forment les prisonniers en colonne par deux.

Je me raidis. Dans l'ouverture, je distingue les silhouettes de femmes et de gosses. Un ordre sec, et la colonne pénètre dans le bâtiment, suivie de plusieurs gardes. Ils ressortent un moment plus tard, poussant d'autres prisonniers qui viennent, à leur tour, remplir le bus. Dès le portail refermé, une moitié des soldats grimpe à bord et l'autre prend la direction d'un baraquement où tous s'engouffrent, riant et parlant fort.

Pas de quoi se marrer; bande de connards...

Devant la prison, deux sentinelles battent le pavé. Deux femmes! Grandes, les cheveux mi-longs. Dès qu'elles entament une ronde, j'en profite pour reprendre mon chemin vers le chantier. Dans ma mémoire, la cohorte de pauvres hères défile. Aucun d'eux n'est un hors-murs. Les clos courbés, les têtes rentrées dans les épaules... non, c'est impossible. Un vrai coureur des bois se serait suicidé plutôt que d'être captif.

A dix-sept heures, je m'engage sur l'artère centrale. Tout au bout trône un gigantesque édifice, bleu roi dans la lueur des projecteurs et trois fois plus haut que les autres. L'équivalent d'un immeuble de cinq ou six étages, tout en panneaux métalliques. Les restes édentés d'une enseigne

géante couronnent encore son faîte. Assez pour deviner «IKEA» lorsqu'un rayon blanc l'effleure. «Les rois du meuble en poudre», disait Armand en adaptant, à coup de marteau, une rangée d'étagères supplémentaire à sa bibliothèque.

Aucun doute: le chantier est à l'intérieur. Aux pieds du titan s'agitent les insectes, déchargeant un chapelet de véhicules hétéroclites. Depuis un local désert sur le trottoir d'en face, j'observe ébahi. Un instant plus tard, perdu au sein du vacarme et des rugissements de moteurs, une voix se fait entendre. Du français! Aux aguets, j'essaie d'en localiser la provenance. Enfin, je repère un type qui rudoie une équipe de manœuvres. Il n'est pas en tenue de combat, ses hardes sont juste un peu moins sales que celles de ses congénères. Tout ça me laisse un relent de rouille au fond de la bouche. Deux par deux, des colosses en noir patrouillent entre les groupes, pas avares de braillements eux non plus. Dans leur langue, cette fois.

Tout ceci se déroule dans l'enceinte d'une haute clôture de grillage, surmontée de deux rangs de barbelés, qui semble faire le tour de l'entrepôt. D'ici, je vois également trois miradors, pourvus de mitrailleuses, dont un surplombe directement le portail; les autres étant plantés à chaque angle du bâtiment. J'imagine sans peine que l'arrière est couvert de même. De temps à autre, un projecteur balaie la zone, éclaboussant les frêles silhouettes comme autant de spectres affairés.

Un instant, je reste songeur devant les moyens mis en œuvre par ces gens. Détenir et faire couler de tels flots d'électricité à la nuit tombée est une chose que je n'aurais jamais crue possible. J'ai du mal à visualiser le bataillon de pédaleurs qu'il faudrait pour alimenter autant de lumière! A coup sûr, ils ont des générateurs. Aucune éolienne ne se dresse dans les environs.

Le méthane? Pas d'avantage: je l'aurais senti. On en revient toujours aux hydrocarbures. Mais, plus encore que la qualité, c'est la quantité de ces fluides dont ils semblent disposer qui me sidère. Si, un jour, ils envahissent Pontault, Martinez sera bon pour le recyclage dans une cuve à fermentation!

Tandis que mon esprit vagabonde, je continue d'observer le remue-ménage en croquant une barre vitaminée. La température chute toujours. Si je ne bouge pas d'ici rapidement... Un rappel douloureux sur la bêtise qui m'a privé d'un abri décent pour la nuit. En fin de compte, c'est peut-être mieux; ainsi vais-je devoir vider les lieux d'autant plus vite. Pourtant, un obstacle subsiste encore entre moi et la liberté; un seul, mais de taille: un bon plan.

Un plan tout court ferait même mon affaire. Le coup du camion me donne des frissons rétrospectifs. Quant à m'intégrer au contingent d'une patrouille de sortie, je n'ose pas l'évoquer.

Une vingtaine de travailleurs se dirige vers un camion occupé à se positionner en marche arrière dans l'entrée. Fasciné, je détaille l'énorme ensemble roulant. Juchée sur quatre essieux, la cabine culmine à plus de trois mètres. Encadrée de pots d'échappement chromés qui vomissent blanc sur l'écran obscur du ciel, elle se prolonge d'un long mufler. Derrière le pare-brise bombé, je distingue le conducteur, baigné des lueurs du tableau de bord. Ses gestes prestes sur le volant dirigent le monstre articulé avec précision entre les poteaux. Lorsqu'il stoppe enfin, un soupir s'échappe du moteur, suivi du chuintement sec de l'air comprimé. Mon regard glisse alors vers sa remorque et je lève un sourcil:

— C'est quoi, ça...?

Dénouant câbles, cordes et sangles, le groupe débâche la charge. Dans l'éclat vif du projo, je devine... une coque de bateau! Environ dix mètres de long pour quatre à son point le plus large. Pas de quille; donc aucun mât ne s'élèvera au-dessus. Perplexe, je ne distingue aucune hélice ou autre moyen de propulsion. Les deux extrémités sont effilées et pourvues d'ouvertures vitrées...

Vous êtes bien loin de la Marne, mes gaillards. Et encore plus de la Seine...

Une embarcation de cette taille-là ne pourrait en aucune manière naviguer sur la rivière qui traverse Coulommiers. Depuis que les barrages et autres écluses se sont abattus — seuls ou aidés — le niveau des fleuves est trop irrégulier. En outre, les méandres sont souvent bloqués par îles paquets d'arbres charriés par les crues.

Une bonne demi-heure est nécessaire pour achever le déchargement, au prix de force engueulades et coups de bâton. Il y a un choc sourd, des jurons et un des prisonniers se met à hurler, la jambe coincée sous la charge. Tandis que, se tordant au sol, le gars gémit, le contremaître s'approche. Il se penche sur le blessé, lui parle et se retourne vers un garde. L'homme braille de plus belle.

Quand le soldat arrive, j'ai déjà compris. Je me mords le poing. Le coup de feu part, la tête du malheureux explose. A aucun moment, pendant toute la scène, le travail ne s'est interrompu.

Finalement, l'étrange barque est poussée vers la grande porte de l'entrepôt qui glisse pour lui laisser le passage. Pas de bol: je suis trop de côté pour distinguer à l'intérieur. Tous les gardes, ou presque, étant occupés à surveiller cette délicate manœuvre, j'en profite pour quitter mon abri. Je dois savoir.

Et si ça tourne mal, j'ai bien l'intention d'emporter un maximum de salopards avec moi.

Nul ne remarque ce nouveau, si conforme aux autres. Pour faire bonne mesure, je pousse du canon de mon M4 un travailleur un peu moins motivé que ses compagnons. Il s'active. Heureusement, le casque me dispense de jouer la comédie de la morgue lasse, de règle chez les surveillants tête nue. Singeant leur attitude, je déambule dans la zone. Autour, les prisonniers s'échinent. Non, décidément, ces gens-là ne sont pas des H-M. Ces mains meurtries... Des citoyens.

La tension aidant, je gaffe. Occupé à compter les gardes autour de moi, je percute le contremaître au détour de la coque. Rien de méchant, mais assez pour attirer l'attention sur nous. Mon sang se fige, mais le gars se prosterne à mes pieds! Sans réfléchir, je le saisis par le col et le propulse vers les travailleurs où, trop heureux, il reprend ses aboiements. La nuque raide, j'enjambe le cadavre sans tête que deux prisonniers tirent à l'écart. Dans la neige piétinée, la traînée fait une cicatrice brune.

Et là, je lève les yeux par l'ouverture de la grande porte.

Bordel de...

Chapitre 13

Le texte de loi sur la T.L.E.F a été ratifié par le parlement à une courte majorité. Cette nouvelle taxe, Impact Ecologique Familial, s'appliquera aux familles de plus de deux enfants. Les associations de droits de l'Homme, ainsi que l'opposition, s'insurgent en masse.

Dépêche Agence Mondial Press, priorité 2. 12 avril 2039, 19:00.

La majeure partie du volume intérieur est occupée par un assemblage en tubes et poutrelles d'acier. L'entrepôt n'est plus qu'une gigantesque coquille qui sert d'atelier de montage à cette chose. Partout, au plafond et sur les parois, des rampes de projecteurs se réfléchissent sur les surfaces d'aluminium et d'acier polies.

Combattant ma stupéfaction première, je me force à marcher sans donner l'air d'être un touriste égaré au Taj Mahal. Plus je déambule entre les postes de travail - soudeurs, découpeurs, monteurs et autres - plus la vérité grignote mon incrédulité. Au-dessus de moi, suspendus aux soupentes métalliques, d'énormes cerceaux d'aluminium perforé descendent presque jusqu'au sol. Leurs diamètres vont croissant, puis diminuent de nouveau. Tout cela ressemble au squelette d'une immense baleine ventrue. Accrochée à des câbles, une noria de soudeurs officie entre ciel et terre.

A pas lents, je rejoins le fond de la construction. Là, le doute n'est plus permis. Les plaques qui recouvrent partiellement le «museau» de la bête évoquent clairement le nez d'un dirigeable. Prenant des repères sur les murs, je tente une estimation de la taille de ce «plus léger que l'air». Je dois

recompter deux fois pour me convaincre: quatre-vingt-dix mètres.

Encore sous le choc, je continue mon exploration par les côtés du hangar. Tout en longueur, sont installés des ateliers annexes à la chaîne de montage principale. Interdit, j'assiste à l'assemblage d'une machine. Quatre techniciens en noir, aidés d'autant de prisonniers, ont retiré d'une grande caisse un truc très étrange. Il s'agit d'un volumineux tambour d'où sortent des câbles de branchement.

Un moteur électrique! Merde alors...

Vu sa taille, il doit développer une belle puissance. Trois hommes n'en feraient pas le tour de leurs bras. Trop absorbé, je manque, une fois de plus, de provoquer un incident. Je m'éloigne en vitesse. Le côté opposé est également dévolu à des ateliers. On y assemble l'immense dérive triangulaire. En me retournant, je constate que le «bateau» vient de trouver sa place sous le ventre du grand squelette. Une armée de chalumeaux fait jaillir des feux d'artifice pour le solidariser aux trois plus gros cerceaux.

Un coup de sifflet strident retentit, sonnant le rassemblement. Par chance, je suis éloigné de la porte. Profitant de l'agitation générale, je m'éclipse.

Contre le mur, derrière les caisses, un espace me fournit un refuge fortuit. De là, je peux laisser filtrer mon regard entre les conteneurs.

A l'autre extrémité de l'atelier, les gardes noirs alignent leurs prisonniers, puis ils les poussent à l'extérieur. Ceux qui ne sont pas assez rapides écopent d'une volée de bois vert. La longue colonne sort par l'accès que j'ai emprunté.

Le dernier soldat s'en va à son tour et, peu après, j'entends le raclement métallique de la fermeture.

On dirait bien que te voilà seul une fois de plus, mon vieux Tom...

Ces deux jours passés ne m'ont pas appris la patience; ils me l'ont enfoncée dans les tripes. J'attends donc avant de bouger, contrôlant ma respiration. Lorsqu'enfin je suis rassuré, je me faufile hors de ma planque.

Pour tomber nez à nez avec un grand type!

Le bond que je fais mérite une médaille. Un court instant s'ensuit, pendant lequel il darde sur moi un regard d'une intensité douloureuse. Vêtu de loques, il est figé dans une immobilité minérale. Au même instant, nous prenons conscience de nos situations respectives: lui prisonnier, moi garde. Aucun doute, ce spécimen-là n'est pas un mouton. Dans les vingt-cinq ans, pas encore abîmé par le travail forcé. Ses cheveux tombent sur des épaules qu'on devine osseuses sous les hardes. Ses prunelles sombres me jaugent. Elles vont de mes yeux à l'arme braquée sur son ventre.

Je m'entends dire:

- On se calme, je ne vais pas vous tuer.

Son regard se plisse et je réalise que j'ai - bien sûr - parlé en français. Tant pis, je poursuis, tandis que je sens la sueur mouiller mon dos:

- Ne craignez rien, je ne suis pas des leurs.

Devant son silence, je suis pris d'un doute:

- Vous me comprenez?

Il ne bouge pas, pourtant, sa posture achève de me convaincre qu'il n'a pas peur. Il a la fixité

dangereuse du chat de gouttière coincé dans une impasse. La situation glisse hors de contrôle. L'éclair de ses yeux m'informe qu'il n'a pas l'intention de se laisser reprendre.

- Personne ne va tuer personne, dis-je en articulant à l'excès.

Il faut désamorcer cette bombe. J'ai intérêt à éteindre la mèche. Vite. Je soupire et baisse le canon vers le sol. Pas de doute: le pacifisme d'Armand a bien déteint sur moi. A la fin, j'éloigne ma main de la crosse et, toujours sans réaction de sa part, dépose le fusil contre une caisse.

- T'es qui toi?

Il a parlé sans bouger les lèvres, les yeux sur l'arme. Confirmation: son accent, plus le phrasé haché du neuf-cube en font et de loin - l'animal le plus dangereux de nous deux.

Sans élever la voix, en peu de mots, je lui lâche mon histoire. Le risque est grand, mais je compte sur son instinct de survie pour saisir la perche que je lui tends. Rien ne prouve mes dires, mais rien, non plus, ne m'empêchait de lui trouver la panse si je l'avais voulu. Il digère l'information puis me regarde en coin:

- L'union fait la force, hein?

Tout en soufflant, j'acquiesce:

- C'est l'idée, oui. Tu connais les lieux, et moi j'ai ça, dis-je en désignant mon accoutrement.
C'est encore la meilleure option pour se tirer d'ici.

Pas un muscle de son visage ne bouge puis, au moment précis où il ouvre la bouche, nous sommes plongés dans le noir! Manquait plus que ça. Un léger glissement, juste avant de sentir le froid du canon sur ma gorge... Je n'ai pas eu le temps d'esquisser un seul geste. L'instant s'étire, lourd comme un train de plomb, puis il murmure:

- Moi aussi, j pouvais te tuer.

Je n'en doute pas. Comme à regret, il me rend le fusil:

- Ça f'ra plus naturel sur toi.

Le ton est calme, je n'ai aucun moyen de savoir si c'est de l'humour, mais je m'en fous bien. Après un instant de réflexion, il ajoute:

- 'Faut être barje pour venir ici d'son plein gré. T'es grave à la masse, mon pote.

Là, il prêche un convaincu.

A peine dix minutes plus tard, Cheyenne - c'est le nom que ses parents lui ont donné - et moi sortons par une porte latérale.

Dehors, la température a encore baissé.

- Pilote, hein? fait-il. Alors amène-toi.

Pendant que nous marchons - lui devant avec les mains sur la tête - il me briefe à mi-voix sur les habitudes du camp. Ainsi, j'apprends que l'endroit est investi par les noirs depuis un bon mois. Lui-même ayant été pris lorsque son clan a attaqué un de leurs convois. Huit tués, dont ses parents, ses deux frères, sa compagne et trois hommes. Je réalise alors à quel point je suis passé près de la mort, tout à l'heure.

- Voilà, c'est là-bas, dit-il en pointant vers une alignée de bâtiments. C't au milieu d'ça.

Nous nous cachons dans un étroit passage encombré de détritrus en tous genres. En face de nous, les lumières percent d'une rangée de fenêtres au premier étage d'un ancien magasin de jouets. Je lui serre le bras:

- Et là, c'est quoi?
- Les piaules des gardes. Y sont environ cent cinquante sur la base.

Pendant que nous observons, des groupes en noir entrent et sortent du rez-de-chaussée. Leur façade éclairée doit nous rendre invisibles pour eux. De plus, il semble qu'une sorte de fête soit en cours. A ma question muette, Cheyenne lâche:

- C'est comme ça tous les soirs. Y vont chercher d'quoi s'amuser à la tôle des meufs et y r'viennent ici.

Je marque le coup:

- La tôle des... femmes?

Je le devine hausser les épaules:

- Ben oui, comme ça les types s'tiennent à carreau. Avec leurs gonzesses et les chiards en boîte, les pauv' mâles y bossent en la gardant bien fermée, leur gueule.

Je grimace:

- Pourtant ils... abusent d'elles, non?
- Et alors, c'est mieux qu'la mort... non?

Pragmatisme de circonstance. Un instant, je me demande si lui accepterait cette situation. Je doute fort que ce douloureux compromis soit à son goût. Et moi?

- D'toute façon, ajoute-t-il encore, y z-ont aussi un moyen vach'ment plus efficace: Faut' jour, y z'ont choppé un couple qu'essayait d'se tirer par la clôture. Les z-ont crucifiés face à face et laissés crever à poil comme ça, dans la neige. La fille a braillé toute une journée.

Dans le noir, ses yeux brillent d'une méchante lueur. Crucifiés... je suis trop abasourdi pour réagir. Je lui pose enfin la question qui me taraude depuis que j'ai vu le premier noir sur le film de Farnèse. Si quelqu'un peut y répondre, c'est bien un témoin de l'intérieur:

- Tu as une idée de ce qu'ils cherchent?

Il y a un court silence, comme s'il retournait des hypothèses pour les faire germer, puis:

- D'après c'que j'ai entendu d'ceux qui parlent français, y veulent conquérir les villes pour installer une sorte de royaume dans l'coin. Y disent tout l'temps qu'ils viennent reprend' leur dû.

Raide, je demande:

- Quelles villes?
- J'sais pas. Toutes, je suppose. Mais ici, paraît-il, c'est qu'une p'tite partie d'eux forces.

Là, je n'apprends rien, je le lui confirme en décrivant ce que j'ai vu vers la Belgique. Mon froid intérieur commence à rivaliser sérieusement avec celui du dehors. «Toutes...». Il faut les stopper, ou foutre le camp de la région. Après tout, la terre est vaste, non? A la réflexion, ce ne sont pas les malheureux blindés de Meaux qui feront la différence. Ni même les avions; à supposer qu'on puisse vraiment constituer une escadrille digne de ce nom.

Ma décision est prise: je ne vais pas assister en spectateur au massacre des miens pour l'orgueil de quelque hobereau local. Dès mon retour, j'organise notre fuite. Pour la destination, nous verrons en route. Tout vaut mieux que de rester assis, tel un pigeon, dans cette cocotte en train de bouillir. Au diable Pontault!

Nous gardons le silence une longue minute, tandis qu'une nouvelle bande fait grand tapage sur l'autre trottoir, agglutinée autour de filles qui se serrent les unes contre les autres. Mû par cette haine ravivée, je lève lentement le M4.

- T'es con ou quoi? fait Cheyenne en désignant la mitrailleuse dans son nid de sacs de sable. Au premier coup de feu, on s'ra haché menu.

Pour l'instant, le servant semble plus préoccupé de s'abriter du vent, mais il est vrai que nos chances sont ténues. Pour ne pas dire inexistantes. Oui: si je cherche une mort inutile, c'est le bon endroit. De toute façon, à partir de cet instant, je ne dois plus penser qu'à ma famille. J'évite de songer à ce que dirait Armand de cet égoïsme forcené.

Les noirs écraseront Pontault et Meaux comme deux noix trop sèches sous le talon de leur botte. Le dirigeable y suffira. J'ai vu les tourelles et les lance-roquettes attendant le montage. Les moteurs électriques et leurs capteurs solaires sur l'enveloppe de toile métallisée. A lui seul, ce machin va faire un carton sans même que l'équipage ne cesse de rigoler.

On est foutu. Armand avait raison: le système local indépendant a vécu. La féodalisation à grande échelle est en route, elle déboule fort. Et elle ne sortira pas des urnes. Grâce au vieil anarchiste, je me méfie de ces régimes qui tendent à en imposer à tous pour le bien de quelques-uns. Rinaldo et sa clique ne sont que des amateurs, comparés à ce qui nous arrive là.

- Oh, tu rêves?

Cheyenne me tire par la manche, la rue est déserte et nous nous y engageons sans tarder. Le mitrailleur ne nous accorde pas un regard, occupé qu'il est à se battre les côtes. Un peu plus loin,

mon guide bifurque entre des cahutes île chantier.

- Par ici on contourne le poste de garde, explique-t-il à voix basse.

Bientôt, nous atteignons les abords de la grande tente. A la vue de la manche à air qui la coiffe, ma résolution vacille.

C'est de loin le plan le plus tordu que j'aie pu imaginer. Pourtant, je reste persuadé que c'est le meilleur — en raison même de son extravagance.

L'existence de la prison des femmes m'a convaincu que les noirs ne se méfieront pas d'une attaque venue de l'intérieur. Confiants qu'ils sont dans un système répressif qui a fait ses preuves. D'après mon «prisonnier», ils se gardent, en priorité, des bandes de hors-murs et des expéditions montées par les rares agglomérations qui en ont les moyens.

Nous nous accroupissons dans la neige et Cheyenne me réclame le poignard de mon fourreau de poitrine. Courbé en deux, il disparaît au coin de la tente. D'un geste rendu hésitant par mes doigts gelés, je vérifie le chargement du M4. La culasse claque, engageant une balle dans le canon. Collé à la cloison rouillée d'un cabanon, je scrute la nuit alentour. Une unique ampoule, pendue à un poteau, produit un halo jaunâtre à une vingtaine de mètres de moi.

Deux minutes passent, puis trois. Chaque bruit me fait sursauter. J'ai l'impression qu'une armée rampe dans l'obscurité et n'attend qu'un signal pour m'égorger.

Une main se pose sur mon épaule; je frôle la crise cardiaque! Ce type porte bien son prénom. Une seconde avant, je pourrais en jurer, il n'était pas là. L'avoir de mon côté est un drôle de réconfort. Sans un mot, il m'entraîne jusqu'au hangar de toile. Devant nous s'étire la piste. En fait, un bout de route en ligne droite, jalonné de quelques ampoules sur des piquets. Dans la ouate neigeuse se dresse la tour d'un mirador. Cheyenne me précède jusqu'à un pan de la tente qu'il écarte pour nous laisser le passage.

— C'est bon, tu peux allumer ta torche, ça n'risque rien ici, dit-il.

Je tâtonne un peu pour trouver le contact sur le côté du fusil. Le rayon jaillit, me faisant cligner des yeux. La première chose que je vois est le regard mort du garde. Le corps est tassé sur un vieux fauteuil d'osier, la tête rejetée en arrière et les bras pendants. Un flot brillant inonde sa tenue de combat et s'agrandit sur le sol en une large tache grenat. Sa gorge, comme une deuxième bouche édentée, n'est plus qu'une plaie ouverte. Ironie morbide, la cigarette qu'il venait d'allumer fume encore entre ses doigts. Cheyenne s'en saisit et se la plante entre les lèvres tandis qu'il récupère l'arme en travers des genoux du cadavre.

- Merci, mon pote, dit-il simplement.

Un rien crispé, je l'éclaire pendant qu'il fouille le mort à la recherche de munitions. Lorsqu'il en termine, j'explore le hangar. Je me revois dans celui de Meaux, à l'EIM. Mais ici, le choc est encore plus fort. Les museaux pointus de trois grands bimoteurs surgissent du néant. Plus loin, l'ULM qui m'a survolé hier fait figure de nain.

- Magne-toi d'faire ton choix, mon pote. On n'a pas toute la nuit...

Je suis bien d'accord. Il y a là suffisamment de munitions et de carburant pour faire un joli boum. Je fais signe à mon compagnon qui inspecte avec circonspection les appareils. Otant mon sac à dos, je le presse:

- Entasse autant de caisses de munitions que possible contre les bidons de fuel, là-bas.

Lorsqu'il revient, je descends juste du dernier des bimoteurs. Il m'interroge du regard et je lui tends la seule grenade qu'il me reste:

- Je leur ai préparé une surprise, peux-tu installer ça sous les caisses?

Son sourire gourmand en dit long tandis qu'il rafle l'objet. De mon côté, je file vérifier l'ULM. Tout à l'air en ordre. Rien de bien mystérieux, c'est un modèle semblable au Canard. Coup de pouce supplémentaire du destin: la maintenance n'a rien démonté. Comme je n'ai aucun moyen de connaître le niveau de carburant sans démarrer, nous trouvons un jerrican pour parfaire le plein. J'ai mal d'avance en songeant à ce que je vais accomplir, mais je n'ai pas le choix. Jamais je n'ai piloté de telles machines et la piste de Meaux est bien trop courte pour elles. Idem pour Pontault - qui n'est praticable que sur un quart de ses sept cents mètres de bitume.

Gagner du temps; à tout prix.

Un vol de nuit n'est pas une sinécure. Un instant, je suis tenté d'attendre l'aube. Mais comment savoir quand la relève arrivera? Non, le risque est trop grand. Un seul espoir: la radio - comptant sur Pierre pour être à l'écoute. Il est tout juste vingt-deux heures, l'autonomie de vol ne me permettra pas

de patienter en l'air jusqu'au lever du soleil. Si j'estime la consommation moyenne à quinze litres à l'heure, il me faudrait, au minimum, cent cinquante litres! Or, à vue de nez, le réservoir en contient à peine cinquante.

- Et maintenant, on fait quoi? demande Cheyenne en posant au sol le jerrican vide.

Je prends une respiration:

- On sort le zinc et on se tire.

Il ouvre de grands yeux:

- Tu vas m'faire monter dans c'machin?

Les vieilles craintes des hors-murs.

- Tu préfères rester ici?

Son regard fait le tour du lieu, mais j'imagine qu'il voit au-delà des murs de toile. Quand il revient à moi, il ne cille pas:

- T'as raison. Tirons-nous. Et puis, ça va être sûr'ment plus... amusant qu'à pied, dans c'te neige.

Ce n'est certes pas l'adjectif que j'aurais employé. Rapidement, je lui parle du vol de nuit et des risques; du fait que ce sera - pour moi aussi - une première, ainsi que de mon intention de me poser en ville. Je ne veux pas qu'il le découvre une fois en l'air.

- Tu m'protégeras, ironise-t-il au moment où une sirène déchire la nuit.

Quelqu'un a fini par trouver des traces de mon passage, ou de l'absence de Cheyenne. Son œil brille. Je lui lance le sac à dos:

- Là-dedans j'ai mon blouson de vol. Tu vas en avoir besoin.

«Amusant», tu parles!

Avec diligence, nous poussons l'appareil dehors. Des cris et des appels percent déjà la nuit. J'ai préparé les commandes: gaz, magnétos branchées, contact on. Devant nous, à cinquante mètres, le projecteur du mirador troue l'obscurité, bondit d'un toit à l'autre et serpente au sol. Je pose l'index sur le démarreur et mon angoisse se transforme en panique: rien! Je recommence, sans plus de succès. Il va falloir lancer l'hélice à la main...

Sous le regard interloqué de Cheyenne, je saute à terre. Dans un brouillard, je revois les gestes de Pat. D'abord, un tour pour rien. Puis, un quart de tour qui produit un cliquetis caractéristique. J'agrippe la pale au point haut et, faisant abstraction des appels qui se rapprochent, je pèse de tout mon poids.

Le moteur tousse une fois, puis cafouille, tousse à nouveau et, enfin, rugit. En hâte, je saute à bord. Pas le temps pour la procédure. Aujourd'hui, c'est check-list minimum. Gaz à fond, je me cale sur la ligne discontinue qui court au milieu du tronçon de route. Par chance, le blizzard qui souffle

depuis l'après-midi a empêché la neige de se fixer.

Contracté sur les commandes, j'enregistre que Cheyenne sort le canon de son arme par la portière. Là-bas, le projecteur zigzague vers nous. Il nous cadre en moins d'une seconde. J'imagine le type, frigorifié à sa mitrailleuse, un doigt blanc sur la détente. Son hésitation à tirer sur un des siens nous sauve.

Cheyenne n'a pas les mêmes scrupules et son lance-grenades crache au moment où nous passons devant les pieds de la tour. L'adresse au tir des hors-murs n'est pas un vain mot. Nous laissons derrière nous une boule de feu alors que je repère des mouvements en bout de piste.

— Ils vont nous barrer la route! crié-je dans le vacarme de la course.

A cause de l'hélice, il nous est impossible de canarder vers l'avant et cet oiseau n'est pas équipé d'une mitrailleuse sur le toit. La tête rentrée, je vois clairement les éclairs rayer la nuit. Juste comme les roues quittent le sol, la vitre de côté s'étoile! Mais ce n'est qu'un premier bond. Nous retombons lourdement; j'adresse au moteur une supplique enfiévrée. De l'autre siège me parvient une litanie de jurons alors qu'une balle ricoche en miaulant sur un montant de l'habitacle.

Enfin, nous nous arrachons du sol au ras d'un blindé dont la tourelle pivote pour nous suivre. Penché au-dehors, tandis que j'amorce un virage vers les limites du camp, Cheyenne lâche une rafale vers l'arrière. A l'instant où la nuée de traçantes nous cherche, je plonge sur les arbres éclairés par les flammes du mirador.

Est-ce la qualité supérieure du carburant ou de la mécanique? Si l'on considère le surpoids généré par mon passager, l'engin fait preuve d'un beau dynamisme. Les lumières ont disparu lorsque j'entame une boucle qui doit nous ramener vers Meaux. Il ne reste plus qu'à espérer que le compas soit bien calé. Je me mets à rire.

Si je m'attendais à une quelconque manifestation de la part de mon hors-murs, j'en suis pour mes frais. Après le décollage, il s'est contenté de remplacer le chargeur de son arme et l'a posée entre ses genoux. Je lui lance:

- Passe-moi la carte, dans la poche extérieure du sac à dos.

Toujours sans un mot, il s'exécute puis me touche l'épaule. Son sourire est communicatif alors que nous longeons le camp par l'est. Je hoche la tête. De nuit, les gaz au ralenti, et si j'approche d'assez haut pour ne piquer qu'au dernier moment... oui cela devrait être possible. D'autant plus que les sirènes et leurs engins à moteurs vont couvrir notre arrivée. Etrangement, j'espérais qu'il suggérerait ça.

- Ok. Je te mène droit sur le chantier du dirigeable, ça ira?

Pour toute réponse, il se sert à pleines mains dans ma cartouchière de 40mm.

Toutes les artères sont maintenant éclairées a giorno et nous voyons des troupes faire mouvement, sans précipitation. Cette fois, l'éclairage est le bienvenu, il va nous faciliter la tâche. Le grand entrepôt découpe son cube massif au beau milieu de la zone. Cheyenne éclate de rire à son tour:

- J'en connais qui vont devoir dessaouler. Et vite encore!

L'altimètre indique deux cent vingt mètres lorsque j'amorce la descente. En fait, c'est presque un piqué que je termine en cercle autour de la cible. Coincé de côté sur son siège, Cheyenne tire posément, grenade après grenade. Tout d'abord, on ne constate rien. Puis, de larges pans du toit

disparaissent, tandis que des lueurs d'incendie montent vers nous. Entre deux tirs du 40mm, il arrose des groupes de soldats qui se dispersent, laissant au sol plusieurs d'entre eux.

A l'autre bout de l'ex-zone commerciale, une série d'explosions déchire la nuit. Quelqu'un a eu la mauvaise idée de vouloir faire décoller la chasse! Quel dommage pour les Twin Star... Pourtant, au-delà des regrets, la satisfaction l'emporte.

- Bien vu, l'coup des pièges! crie Cheyenne pour couvrir sa mitraille.

Je n'en crois pas mes yeux: il s'amuse. Attentif à ne pas décrocher, je goûte peu l'euphorie du moment.

Rapidement, nous devons envisager un repli prudent car le ciel s'emplit de traçantes. La plupart sont tirées au pif, mais pas question d'attendre que le hasard fasse bien les choses. Gaz à fond. L'appareil bondit sans effort vers l'obscurité salubre. Cheyenne a tout juste le temps d'expédier deux ultimes 40mm.

Puis, soudain, j'enregistre un choc et j'ai une sensation bizarre. La tête me tourne. Vertige.

- Eh! Tom, ça va?

Je retire la main de ma cuisse; elle est poisseuse.

Maudit hasard.

Chapitre 14

[Les cités de la périphérie de Paris font sécession. Violences, saccages. L'exécutif ne peut se permettre l'éclatement de la région parisienne. Intervention d'hélicoptères de combat: armes lourdes et roquettes. De nombreuses victimes chez les civils. Destruction et début de la nomadisation des bandes. (Créations des premiers clans. Quelques citadins les rejoignent. La répression s'intensifie jusqu'à l'incendie géant de la banlieue est, qui menace Paris intra-muros. Le sinistre dévorera la petite couronne pendant trois semaines, seulement stoppé au nord par la Marne et à l'ouest par le périphérique. Il finira par mourir, victime de la tempête de 2048, laissant un immense champ de ruines calcinées, des dizaines de milliers de morts et autant de sans-abris.]

Encyclopédie Nouvelle, an 8 après la Fondation, l'extrait.

— Tu vas y arriver?

Bonne question, si j'avais la réponse, je serais content tic la donner. Pour l'instant, je n'ai aucune certitude. On a frôlé la catastrophe avec mon mini-évanouissement de mut à l'heure. Je ne peux pas prendre le risque de voler trop bas, Cheyenne doit avoir le temps de me ranimer si je suis dans les vapes. Les dents serrées, je me concentre sur les instruments. Il fait un noir d'encre et, pour comble de malchance, le vent se lève.

L'H-M est parvenu à endiguer l'hémorragie avec la sangle de mon arme. J'ai hurlé. De loin en loin, tout se brouille.

Peur de perdre notre position. Je dicte mes consignes. J'espère qu'il a tout saisi. Surveiller le temps de vol, l'altimètre, la vitesse et le cap. Toutes ces choses si naturelles pour moi, mais si complexes pour lui. Lorsque je lui tends la carte, je comprends qu'il ne sait pas lire. Heureusement, pour les chiffres, ça va.

- Pose ta main sur le manche.

Dans la pénombre de l'habacle, je sens son regard sur moi.

- T'es sûr?

J'avale péniblement la boule de ma gorge brûlante:

- Pas le choix. Ça nous donne un peu de sécurité si je replonge. On... a assez de coco pour tenir en l'air plusieurs heures.

En fait, ça me permet surtout de rester concentré sur un objectif immédiat.

Garde les yeux ouverts. Mon vieux Tom, t'en vas pas!

Je dois reprendre plusieurs fois mes explications sur les principes du vol et l'action des commandes. Mais pas question d'essayer le virage, aujourd'hui c'est ligne droite! Il s'en tire bien. Pendant qu'il maintient, tant bien que mal, l'altitude, je peux enfin m'occuper de la radio. Je cale le sélecteur sur la fréquence de Pierre et commence mes appels. Chaque embardée m'enfonce une lame de scie dans la plaie.

- Mollo avec le manche! je gueule. En douceur. Pense que l'avion réagit avec un temps de retard.

Concentré au maximum, il hoche la tête. Ce matin, il n'imaginait sans doute pas ce qui lui arrive. Toutefois, j'espère qu'il n'aura pas à aller jusqu'à l'atterrissage!

- Pierre, ici Tom, tu me reçois?

Rien.

Le temps passe, sans réponse. D'après ma montre, que j'ai de plus en plus de mal à lire, nous sommes partis depuis vingt et une minutes. Si le cap est correct, il nous reste - au plus - sept minutes de vol jusqu'à Meaux. Il faut absolument qu'ils m'entendent avant qu'on les ait dépassés. Ma blessure bat la mesure au fer rouge. En vain, je tente de faire coulisser la vitre, mais la force me fait défaut. Dans un brouillard, je vois danser les lampes du tableau de bord. Le néant m'envahit peu à peu, accrochant une enclume à mon cou.

Je glisse, glisse...

Une main me tire par les pieds vers la surface du puits. C'est pourtant si bon ici, dans ce liquide chaud, dans ce ventre de la vie. Laissez-moi! Dormir et rêver, je n'aspire qu'à ça. Sombrier au ralenti et voler dans cette rivière céleste. Je croise un poisson dirigeable dont le capitaine me salue, deux doigts au tricorne. Au passage, son équipage darde sur moi les billes noires de ses têtes de corbeaux. Je résiste...

- Ca... Je...çois mal... Tu.. où?

Ce qui me tire insiste très fort et c'est assez désagréable. En fait, tout mon être se révolte contre cet importun. Puis, sans prévenir, la toile de fond se déchire, partageant ce décor de pacotille en deux moitiés qui se diluent dans la réalité.

- Putain, Tom! Réveille-toi bordel!

Ma tête dodeline dans les secousses. Le timbre hystérique de Cheyenne me rappelle aux vivants. De suite, la douleur me transperce, comme si elle n'attendait que ça. Je grince:

- Merde, je me suis évanoui longtemps?
- J'en sais rien moi! J'surveillais ces putains d'instruments! Mais y a un type dans la radio.

La radio! Lâchant le manche d'une main, Cheyenne réussit à ouvrir ma vitre et l'air glacé me revigore un brin. Ensuqué, je manipule le contacteur et lance de nouveaux appels. Trois minutes avant Meaux. De cette altitude - cent cinquante mètres - on devrait voir le terrain, si on était de jour, évidemment. L'estomac au bord des lèvres, je réitère mes appels; seules des stridulations me répondent. Il ne reste plus qu'une minute et demie lorsque je sursaute. Une voix, que je connais bien, surgit du crachin statique:

- Tom, ici Miki, je... reçois ass.. mal,... es où?

Bon sang! C'est le gamin; la bouche pâteuse, j'articule:

- J'arrive en avion, éclairez la piste, vite. Je suis blessé. Je répète: ÉCLAIREZ LA PISTE!

Plusieurs secondes s'écoulent, et je crains que ma réponse ne se soit perdue. Puis, une autre voix remplit le casque:

- Tom, c'est Pat.... compris, on... aussi vi que p..ssible.

Le cap n'a pratiquement pas bougé, mon copilote d'occasion a fait du bon boulot. Maintenant, la dernière phase.

- Ok, je reprends les commandes, dis-je d'une voix trouble, on cherche les lumières de Meaux. Ce devrait être droit devant nous.

Il repère vite le halo dans les brumes de la rivière:

- C'est ça, là-bas?

Sans lui, je le ratais, c'est sûr. Je bénis la providence de l'avoir mis sur mon chemin. Dès qu'il a pointé le doigt, j'ai obliqué pour aller chercher la perpendiculaire de la position estimée du terrain. Tout en me mordant la langue au sang, j'amorce un large virage descendant.

- Là! regarde!

Une ligne de pointillés se dessine sur le noir uniforme. Devant et à gauche. Compte tenu des circonstances, je ne suis pas mécontent de mon évaluation. Ce maudit vent du nord, qui nous a fait voler en crabe, ne me facilite pas la tâche.

- Serre bien ton harnais, ça va être... sportif.

Il ne se fait pas prier, non sans s'être occupé du mien d'abord. J'avale plusieurs grandes goulées d'air froid et réduis les gaz des deux tiers. Le régime moteur descend dans les basses et notre poids s'allège d'un coup. Cette nuit, je ne vais pas gagner la médaille de l'atterrissage parfait.

Reste conscient, ne te laisse pas aller... pas encore.

Dans ma cuisse, un fer rouge s'enfonce jusqu'à l'os. Je retiens la nausée qui monte. A coups de palonnier, je nous amène dans l'axe des deux rangées de lumière. Ma jambe gauche se met à trembler. Faut faire avec. Une sacrée veine qu'il ne neige plus depuis un moment! La piste se rapproche, de travers, dans les rafales qui nous battent le flanc.

Dans l'axe, putain! Mets-toi dans l'axe!

A l'ultime seconde, dans un flash, je me souviens que le train est - contrairement au Canard— un triangle pointe en avant. Un peu plus et je nous posais sur la queue! À peine le temps de bloquer le manche contre le tableau de bord et l'avant touche à son tour. Nous rebondissons sèchement deux ou trois fois — je perds le compte — je lutte pour nous maintenir au centre du pointillé de feux.

Trop vite, on va trop vite!

Sur les côtés, la poudreuse s'envole, comme tranchée par l'étrave d'un bateau. L'ULM glisse et embarque de gauche à droite. Chaque correction du palonnier me tire un cri; je ne vais pas tenir. La croûte inférieure gelée m'empêche de serrer les freins à fond, sous peine de partir en tête-à-queue.

En définitive, ce qui nous sauve est précisément ce que je considérais comme étant le défaut principal de ce bout de route: la partie ouest remonte lentement. Pas beaucoup, certes, mais ces quelques degrés d'inclinaison suffisent, conjugués à une neige plus épaisse dans cette portion inutilisée, à nous ralentir. Enfin, au terme d'une course erratique, le frottement l'emporte sur l'inertie. Nous stoppons, le nez pile entre les deux derniers bidons enflammés.

Dans la purée, je devine Cheyenne couper les magnétos, comme je le lui avais enseigné, et je coule.

A pic.

- Et vous avez pu apprendre d'où ils viennent?

Derrière les lunettes rondes, le regard est vif. Depuis mon réveil, Nemo et tout l'état-major de Farnèse défilent dans ma piaule. Joao s'est pointé aussi, inquiet pour l'autogire et plein de haine rentrée devant mon nouveau statut de héros. Un instant, il a failli s'oublier, mais le silence froid de Cheyenne l'en a dissuadé. Il ne me quitte plus, le grand sauvage. Farnèse lui a fait installer un couchage à côté du mien. Entre le kid et lui, le courant est tout de suite passé, de même pour Pat et Pierre. La bande s'agrandit.

Je suis resté un jour et demi dans le cirage. Apparemment, la balle n'a pas touché l'os ni l'artère, mais la perte de sang a failli m'être fatale. J'en suis quitte pour boiter pendant deux ou trois semaines. En regardant le bout de métal ratatiné, dans une coupelle sur ma table de nuit, je réalise que ça aurait pu être pire. Si San apprend ça, elle me tuera, c'est certain! Je reporte mon attention sur Nemo:

- Aucune idée. D'après la langue, de quelque part au nord; assez loin. Et puis, il y a leur physique aussi: grands et blonds de poil - pour ceux que j'ai pu voir tête nue. Mais demandez donc à Cheyenne, il les a côtoyés bien plus longtemps que moi.

Il a une certaine hésitation, qui n'échappe pas à l'homme des bois. Lorsqu'il repose la question, la réponse est distante, monosyllabique. Non, Cheyenne ne sait pas. Cheyenne pas parler langage des noirs. Hommes du froid pas confier secrets à pauvre hors-murs... J'ai peine à ne pas pouffer. Pendant un instant, l'air se fige autour de nous, puis Nemo secoue la tête:

- Bon, je suppose que je ne l'ai pas volé.

Il s'éclaircit la gorge et sa question suivante est, clairement, adressée à nous deux:

- Et leurs motivations?

Je consulte Cheyenne qui hausse les épaules et je résume:

- Conquérir toutes les villes qu'ils pourront. Probable qu'on ait gagné un petit sursis en leur bousillant tout ce matériel, mais à mon avis, le temps nous est compté.

Un moment, il digère l'information, puis:

- Une idée?

J'hésite entre l'humour et le réalisme. Finalement, j'opte pour une moyenne:

- A part se tirer d'ici en vitesse? Je ne vois pas trop, non. Ils sont trop bien organisés et leurs moyens sont tellement supérieurs aux nôtres...
- Humm, fait-il, le visage sans expression.

Il lâche une vague salutation et sort. Pendant le silence qui suit, et comme chaque fois que j'ai le temps d'y penser depuis notre évasion, l'angoisse revient. Un reptile froid se love dans mon ventre. Jusqu'à hier, je n'avais envisagé que la fuite comme issue. Ce matin, je n'en suis plus si sûr.

Fuir, pour aller où? Ces types ne sont pas un nuage de sauterelles, ils ne vont pas mourir de leur belle mort à la fin de la saison. Et puis, ils ont bien failli me tuer, ces fumiers. Fait étrange: au lieu de m'effrayer, je sens monter en moi une vague de colère qui me réchauffe plus que je n'oserais l'avouer. Des mots percent la surface des souvenirs: «prison des femmes». Et là, d'un coup, je sais.

Mon regard se perd dans le ciel bouché. De son coin, j'entends la voix calme de Cheyenne:

- Ok, c'est quoi ton idée?

En fin d'après-midi, avec son aide et celle de Pat, je me rends sur le terrain. Cette journée gaspillée dans les vapes me fait plus mal que ma jambe. Grâce aux bons soins du toubib local, la douleur est supportable. Bien sûr, il n'est pas question de courir un marathon, mais je peux tenir sur ma béquille sans trop de grimaces. Parfois, j'ai encore un étourdissement, mais il est combattu par le sucre dont on me gave. Au passage, courtoisie de Pierre, j'ai troqué mes frusques sinistres contre une défroque plus anodine.

Tous les gars sont réunis autour du poêle dans le hangar; à notre entrée, ils se lèvent et m'entourent. Les deux frangins, Xav' et Haziz ont les yeux rouges qui trahissent un apéro déjà bien entamé. Paulo, lui, se tient sur sa réserve habituelle, même si une esquisse de sourire dément son apparente indifférence. Moi aussi, je suis vachement content de les revoir. Et je ne parle même pas du gamin qui me serre le ventre à m'étouffer!

Je vois bien qu'ils ont à cœur de ne pas afficher de méfiance à l'égard de mon compagnon. Avant même de me poser sur la chaise qu'on m'avance, j'ai cent interrogations à satisfaire, ponctuées d'autant de claques dans le dos.

- Ok, les mecs. Tout doux, ou vous allez finir le travail des noirs!

Les rires fusent et un verre se matérialise dans ma main. Je le lève bien haut en les invitant à faire de même.

- A nos retrouvailles, messieurs. Et à vos futurs brevets de pilote; vous allez en avoir besoin.

Ils rient un peu et boivent, mais leurs yeux sont fixés sur moi.

- Comme vous le savez maintenant, ceux d'en face ne sont pas des rigolos. Cheyenne va vous faire un topo de ce qu'il sait. Pour ce qui est de leurs buts profonds, vos hypothèses seront les bienvenues!

A l'issue d'âpres tractations, j'ai fini par le convaincre de s'exprimer sur le sujet. Outre son inestimable expérience, cela devrait concourir à faciliter son intégration parmi nous, même si, à l'heure qu'il est, nous n'avons pas encore abordé ses projets d'avenir. Le grand hors-murs prend le temps de vider son verre et a un geste pour signifier qu'il va faire de son mieux:

- V savez, ces types sont pas bavards avec les esclaves, commence-t-il sans prêter attention aux regards interloqués. La plupart du temps, y nous parquent dans des endroits gardés en permanence. Les hommes valides sont répartis en équipes d'anciens et d'nouveaux. Charge aux premiers arrivés d'initier les autres...
- Initier à quoi? coupe Haziz, abasourdi.

—A obéir. Rien d'autre. Ceux qui s'rebellent, ou qui lambinent, sont punis. Parfois exécutés. On fait des tas d'trucs, y a toujours des travaux en cours. Quand j'ai été pris, c'tait la clôture; puis on a viabilisé des locaux. Depuis deux s'maines, on était tous sur la construction du grand machin.

- Un dirigeable, intervient-il tandis qu'il se ressert un godet.

A leurs mines, je devine que Pat et Pierre ne leur ont encore rien dit, préférant sans doute nous en laisser le privilège. L'H-M continue, faisant un effort louable pour atténuer son neuf-cube natal:

- C'truc nous occupait nuit et jour et, d'après c'que j'avais pu glaner, il devait voler d'ici à une quinzaine. Mais, maintenant... (Il étire un sourire de carnassier avant de reprendre, un ton plus bas): j'espère seul'ment qu'les prisonniers vont pas trop en chier, après l'barouf qu'on a semé. Et aussi qu'un paquet en a profité pour s tirer d'ià, ajoute-t-il entre ses dents.
- Combien étiez-vous? demande Toni.

Le grand H-M gratte un instant sa friche de barbe:

- Pas facile à dire, y'avait plusieurs prisons et on n'se croisait pas forcément tous. Deux, ou trois cents, j'-dirais - sans compter les femmes et les mômes, bien sûr.

Sur les visages, la stupéfaction se mue en horreur. Durant un quart d'heure encore, il décrit les conditions de détention et le travail forcé. Au passage, il confirme une de mes impressions, à savoir qu'il a, lui aussi, remarqué une bonne proportion de femmes chez les noirs. Il parle également de ses

observations et de ses espoirs déçus d'évasion - jusqu'à ce que nos chemins se croisent.

D'un timbre égal, il raconte le sort de ses codétenus sans jamais mentionner les sévices qu'il a lui-même subis, Pour avoir aperçu, ce matin, son dos zébré de rouge, je devine qu'ils ne l'ont pas soumis sans mal. L'ont-ils vraiment soumis, d'ailleurs? J'en doute fort.

Dans le silence retombé, personne ne songe plus à boire. Je me secoue pour ne pas laisser le défaitisme s'emparer de tous et clopine me resservir. La gnôle descend en allumant des incendies sur son passage; c'est bon. Pardessus le rebord du verre, je surprends un regard de Paulo vers le hors-murs. Pas le temps de creuser la chose, Pat me fixe, se mordant la lèvre:

- Alors patron, on fait quoi, maintenant?

Nul humour dans cette question. Je ne peux plus me défiler, les yeux de Pierre, qui vient d'arriver, me le confirment. Je soupire et vide le reste de mon godet. Aujourd'hui, j'ai mille fois retourné le problème en tous sens. Je regarde chacun, puis je me lance:

- Dès demain matin, leçons de pilotage intensives. Nous allons constituer des binômes. Un pilote et un navigateur-mitrailleur par appareil; ce qui nous fera trois équipages complets; sans me compter. Pat et le Kid: priorité à l'autogire de réserve, et je veux une mitrailleuse sur le nez. Ensuite, idem avec le zinc que je leur ai piqué. Pierre, il faut que Martinez essaie d'analyser le carburant qui reste dans le réservoir. Si, par hasard, il pouvait en produire d'aussi bon on gagnerait pas mal en sécurité et en vitesse.

Vincent me considère, étonné:

- Comment ça «trois équipages», sans toi, nous ne sommes que cinq dans l'escadrille...

Je me tourne vers Cheyenne. Son regard était déjà posé sur moi. Sans mot dire, il cligne des paupières en signe d'assentiment. Je souffle. C'est une sacrée aubaine, ce mec a littéralement le pilotage dans le sang. Maintenir l'appareil en l'air, droit sur le cap et en pleine nuit, je n'aurais jamais cru ça possible d'un total novice. Qui plus est, avec le pilote complètement groggy et cinq minutes de briefing en plein vol... Chapeau, l'artiste! Aucun commentaire ne vient, mais Miki lui tape dans le dos et j'assiste à mon premier vrai sourire de hors-murs qui ne ressemble pas à un rictus de guerre.

Discussion technique avec nos mécanos et, en parallèle, j'obtiens de Pierre l'assurance de pouvoir me servir dans l'arsenal du maire. Il est vingt-deux heures lorsque je renvoie tout le monde à son lit avec la consigne d'être de retour à six heures tapantes. Pat et le kid dormant sur place, je sais qu'ils vont bosser une bonne partie de la nuit. Nous avons maintenant trois appareils en état de voler, mais le plus dur reste encore à venir: les faire décoller sans moi.

Au moment de retourner en ville, Paulo me prend discrètement à part:

- Je suppose que tu as un plan, souffle-t-il. Ou que ces messieurs de la mairie en ont un...

J'acquiesce, sans trop me commettre:

- Reconnaissance et harcèlement.

Il lâche:

- Ok, pas de plan.

Cinq jours se sont écoulés depuis notre retour. Les équipages s'affirment. Toni et Vincent, les deux rouquins, volent ensemble sur le Canard boiteux; Toni pilote car c'est le plus doué. Je ne veux pas les séparer. Sur l'ULM des noirs, c'est Haziz aux commandes et Paulo à la navigation et au tir. Enfin, j'ai gardé Xav' en réserve, comme navigateur de secours. Dès le troisième jour, j'ai su qu'il ne serait jamais pilote: en l'air, il perd tous ses moyens.

Cheyenne et moi sommes sur l'autogire de réserve; qui risque bien de devenir n°1. Pour l'instant, nous n'avons pu voler que trois fois. Sa mise au point a été problématique et Pat s'est arraché pas mal de cheveux avant de lui faire entendre raison. Afin d'entraîner les équipages au complet, un troisième siège a été fixé dans les ULM.

De cette manière, le navigateur-mitrailleur peut pratiquer depuis l'arrière pendant que j'enseigne au pilote. C'est un bricolage provisoire qui alourdit les machines, mais c'est la seule solution pour ne pas perdre de temps. Je me suis affecté l'autogire. Il faut bien l'admettre, j'adore ce truc.

Jusqu'à présent, malgré une surveillance accrue et des patrouilles au sol plus nombreuses, R.A.S. J'imagine que la bête est en train de lécher ses blessures. En tout état de cause, aucun aéronef n'a troublé le ciel; en dehors des nôtres, cela va de soi. Par précaution, les contacts radio sont limités aux urgences.

Farnèse a fait sortir un blindé équipé d'une tourelle antiaérienne, qu'il a placé en bout de piste. Deux lance- missiles sol-air qui dissuaderaient n'importe quel dirigeable. J'espère seulement qu'il a des types adéquats pour le servir, et que ses gros pétards ne sont pas mouillés.

Aidé d'une poignée de volontaires, Miki déblaye et sable la piste lorsque j'arrive dans le 4x4 de Samson. Il est content, Pierre, ce matin. Dans la nuit, une patrouille rapprochée a recueilli trois hommes qui erraient en lisière de la forêt. Il les a amenés à Cheyenne qui en a identifié deux. D'après eux, plusieurs dizaines de prisonniers, parmi les célibataires, se sont évadés au cours de la panique. Le hors- murs souriait presque, paraît-il.

Comme chaque jour avant l'aube, toute l'escadrille est là lorsque je pénètre dans le barnum des appareils. Dès le deuxième jour, mon compagnon d'évasion a demandé à rester dans les baraquements du terrain. Je n'y ai vu aucune objection, pensant que ce serait bon pour l'ambiance. Prétextant des raisons de sécurité, le maire m'a dissuadé de faire de même. Depuis ma blessure, je suis donc logé en ville. Délicate attention dont je me passerais bien. Je soupçonne Nemo et Joao de vouloir garder un œil sur ma précieuse personne.

Les trois appareils sont alignés dehors, prêts à mordre le ciel. Dans le froid glacial, l'air dessine une aura autour des moteurs que Pat a montés en température. Dans la tente, l'odeur du café perd son combat contre les gaz d'échappement. Peu importe, le cérémonial est une fois de plus respecté. Devant le tableau, couvert de figures de vol, je lève mon gobelet fumant:

- Aujourd'hui, c'est le grand jour. Inutile de tergiverser.

Assis sur les chaises disparates, dans l'éclairage à huile, ils me fixent, les mains enroulées autour de leurs tasses.

- Au coucher du soleil, vous aurez tous décollé seuls. Les meilleurs atterriront, également, par

leurs propres moyens.

Tandis qu'ils digèrent la nouvelle, j'efface le tableau pour y dessiner, à grands traits de craie, le planning de vol:

- Premier décollage: les frangins. Destination Pontault où vous ferez un tour du terrain depuis le ciel et retour ici. Pour l'instant, silence radio total. Altitude: deux cent cinquante mètres minimum.

Ainsi que je leur ai enseigné, les navigateurs sortent leur carte et notent les caps nécessaires. Mon rôle se transforme en une sorte de seconde peau. Les bras croisés, je leur fais face:

- Des questions? Vous prendrez les appareils qui vous sont affectés. Vérifiez le plein, carburant ET munitions. Pas de bêtise: n'oubliez pas vos armes individuelles et le sac d'urgence.

Ça, c'est une idée que j'ai eue en souvenir de mon crash. Trousse de premiers secours, rab de cartouches et de quoi manger trois jours pour deux. Une gourde complète le tout.

Dix minutes plus tard, tout le monde assiste à la check-list de pré-vol des jumeaux devant le hangar. Vincent monte à l'arrière, coincé contre le bidon du réservoir et je grimpe en passager à côté de son frère déjà aux commandes.

— Quand tu veux.

Au ras du plafond, dans cette fin de nuit, la température frise le zéro. Le vol se déroule sans incident et me permet de constater que les fortifications de Pontault se sont étendues. Pourtant, je doute que ces efforts protègent la ville de la tempête qui s'annonce.

— Il y en a encore plus qu'à Meaux! me crie Vincent qui a suivi mon regard.

Oui, en effet, mais la ville est plus étendue. Attirés par cette promesse de salut, les réfugiés affluent. Mauvais calcul. Quand les autres attaqueront, Rinaldo ne prendra pas le risque d'ouvrir les portes.

Chapitre 15

[14 juin 2039: Assassinat du ministre de l'Industrie, du Travail et de l'Egalité des chances. Le président jure que les coupables seront traduits en justice. Le lendemain: assassinat du garde des Sceaux. Nouvelles gesticulations.]

Encyclopédie Nouvelle, an 8 après la Fondation. Extrait.

- Canard, reste en altitude autour du bled, on ne sait jamais. Bulldog, tu fais des passages sur la ville, pas trop bas et surtout sans ligne droite!

Dans mon casque, les deux voix accusent réception à tour de rôle:

- Reçu, Faucon.
- Ok, bien compris.

Aujourd'hui, c'est le moment que j'attends depuis des lustres - un siècle, au moins. Il est dix heures du matin en ce début gris de janvier. Un sourire me vient en pensant aux noms trouvés par le kid, mais mon cœur est une grenade dégoupillée. Quoi que j'y fasse, je ne tiendrai pas longtemps la cuillère. En voyant se dessiner les faubourgs de Melun, j'ai bien failli oublier toute prudence et foncer.

Nemo a tout tenté pour empêcher ce vol. Farnèse, lui, a compris mon angoisse et profité de l'occasion pour me commander une reconnaissance du grand Sud. Habile de sa part. Je commence à apprécier le bonhomme. Il a saisi que le vinaigre fait fuir les mouches, alors il sort la confiture. Contrairement à son homologue de Pontault, il ne se perd pas en effets de manche et n'agite pas le spectre de sa milice à la moindre contrariété.

Cette fois, je vole seul. Toujours avec l'aval du maire, Cheyenne est resté à Meaux pour monter une expédition terrestre dans l'espoir de récupérer le premier autogire. Je lance un regard haineux au ciel bas. Si seulement il n'avait pas neigé ces derniers jours, nous aurions pu aller le chercher avec le mien. L'affaire d'un petit aller-retour: Cheyenne me posait en vitesse, je faisais décoller le Brako et hop! retour à Meaux. Ni vu ni connu. Maintenant, l'épaisseur de la couche devant la scierie empêche toute tentative dans ce sens. Par la route, en revanche, si un homme peut le faire c'est bien le hors-murs. Sa connaissance du terrain et ses relations avec les clans font pencher la balance en sa faveur.

- Faucon, ici Canard, on a de la visite par l'est.

Je sursaute et scrute dans la direction indiquée:

- Quel genre?

Un instant se passe, puis la voix de Vincent remplace celle de son frère:

- Un convoi, une dizaine de véhicules. Des gros, et d'autres, plus légers. Sur la D408 à... cinq ou six kilomètres.

On va devoir précipiter la manœuvre. Connerie ça. Je pensais tourner un peu autour de la ville dans l'espoir que San comprenne et ainsi pouvoir descendre la chercher sans perdre de temps. Pourvu qu'elle soit chez elle... Bon, je n'ai pas choisi ce jour par hasard: c'est toujours le mardi que je viens la voir.

Pendant que je rase les toits, je lance à Haziz:

- Bulldog, pousse un peu vers l'est, mais fais gaffe. Pas de risque inutile.
- Reçu, Faucon.

Après réflexion, nous avons décidé de garder à l'ULM que j'ai volé ses couleurs d'origine: noir à deux bandes et étoiles rouges sur les ailes. En cas de mauvaise rencontre, il ne se fera peut-être pas tirer dessus sans sommation. Le jeune beur, au-delà de sa jovialité naturelle, n'est pas un casse-cou. Je sais qu'il ne se mettra pas volontairement en danger. D'autant qu'il craint encore plus Paulo, son taciturne paria de navigateur, que les noirs!

Cette poignée de secondes m'a permis d'atteindre mon objectif. Melun, me voici! Dans les rues, les visages se lèvent,* anxieux. Gaz réduits, je prends un peu d'altitude sur ma lancée et me repère. Entre la dizaine d'autres embarcations habitées, je devine la forme blanche et ramassée de Tudora.

Un filet de fumée sort de sa cheminée!

Combattant l'envie qui m'assaille, je survole l'île à deux reprises. Au dernier passage, un rideau s'écarte au hublot et je fais des signes frénétiques. Lorsqu'elle m'imité enfin, je pousse un cri de victoire qui doit s'entendre jusqu'en Espagne.

Plus rien n'existe que cette petite main blanche qui s'agite. Contrôlant à grand-peine l'agitation qui me possède, je me positionne en ligne avec le quai. Je dois me poser le plus court et le plus près de chez elle. J'espère, pour les passants, qu'ils auront la présence d'esprit de s'écarter. Je plonge. Le Gyro tangué un peu mais je le mate.

Cette forme qui sort de la péniche... Elancée, vêtue d'une saharienne sable qui met en valeur ses atouts et sa crinière de jais... Une démarche aussi souple que celle des grands fauves. Cette bouche, pleine et ferme... Une explosion de souvenirs m'éclate au visage. Mes doigts tremblent en débouclant le harnais et je saute au sol. Quelques curieux pointent leur nez, mais je n'y prête pas attention. Seuls comptent les yeux verts.

Elle se plante devant moi et, avant que j'aie le temps d'articuler un son, je reçois une baffe monumentale!

— Où étais-tu passé? J'étais morte de trouille qu'il te soit arrivé quelque chose avec ton satané engin!

Au milieu de sa tignasse de panthère noire, les émeraudes de ses yeux lancent tous les feux de l'enfer. Tergiverser n'est pas de mise. J'ouvre la bouche, mais elle se jette dans mes bras m'enfonçant ses ongles dans le cou. Un million de fois j'ai répété mon speech, mais là, je ne peux que bafouiller:

- Ça va mal ma lionne, il faut se barrer d'ici.

Elle me prend le visage entre ses mains et me coupe:

- De quoi tu parles? Tu arrives juste et tu veux déjà repartir?!

Je respire un bon coup:

- Pas moi, San, nous.

Devant sa mine interloquée, je me lance dans un résumé de la situation. Au fil du récit, je la sens se crispier. Comme je le craignais, la San qui a fait mon admiration se campe, les poings sur les hanches:

- Si tu t'imagines que je vais abandonner ma vie et mes amis pour fuir, tu te fous le doigt dans l'œil, monsieur le pilote...

Lancée, elle enchaîne sur le même mode mais je n'entends plus.

La situation s'échauffe. Ces gens ne goûtent guère ma présence, ils se méfient par nature. Certains ramassent des cailloux et d'autres brandissent des armes improvisées. A leurs yeux, je représente le symbole d'une autorité liberticide. Je n'ai jamais vraiment été le bienvenu.

L'île Saint-Germain est le repaire des artistes et des marginaux. Ici, les sensibilités penchent pour les hors-murs, même si la plupart n'oseraient s'aventurer au-delà des barricades de la cité. C'est tout naturel que San et ses pinceaux se soient amarrés à ce bout de terre au milieu de la Seine.

Pour l'instant, mon MP8 dent le monde à distance, mais j'ai peur que la milice locale se pointe trop tôt. Des têtes se tournent vers le ciel; des poings se lèvent. Là-haut, Toni décrit des cercles. Ça capte l'attention et il me prévient s'il repère des mouvements de troupes suspects dans les parages. Je me secoue. Au beau milieu d'une phrase, je la stoppe avec une violence qui la désarçonne:

- Écoute San, il n'y a plus d'avenir ici. Au nord, j'ai - nous avons — besoin de toi. Je ne peux pas

te laisser à la merci des salopards qui arrivent. Et puis, des tas de gens ont risqué leur peau pour venir te chercher!

Dans ma voix, j'ai mis toute la conviction dont je suis capable. Autour de ses poignets, mes mains tremblent. J'ouvre une dernière fois la bouche:

- Et puis...

Ses yeux brûlants me fixent sans ciller, mais je la sens qui se relâche insensiblement.

- Oui? fait-elle dans un souffle.
- Je... t'aime.

Je danse sur un grill. Si sa vie ici était la plus forte? Dans mon esprit fiévreux défilent les images du passé. Son nid douillet à force de bazar. Ses tableaux, ses sculptures faites d'incroyables assemblages maintenus par son seul talent. L'odeur de la peinture qui imprégnait tout. La cheminée qui a, si souvent, chauffé nos corps après l'amour... Mes réveils, en pleine nuit, pour la trouver peignant à la lueur des bougies, acharnée et rayonnante de ce feu intérieur. La douce brûlure de cette liqueur de thé qu'elle fabrique pour les grands moments...

Et moi, bien léger dans la balance.

Comme toujours, elle est où je ne l'attends pas:

- Un sac, je peux? Juste un?

Le poids du monde se retire d'un coup et je chancelle.

- Oui! Oui! Mais presse-toi mon ange, je t'en supplie!

Tandis qu'elle se hâte vers la péniche, je fais pivoter le Gyro par la queue.

Vite, mon ange. Vite!

Une première caillasse tombe à mes pieds. Pour l'instant, la conviction n'y est pas. Les esprits ne sont pas encore assez chauds, mais comme toutes les foules, ça peut partir en vrille à chaque seconde. Il n'y a rien de plus bête et méchant qu'une foule, dirait Armand. Quand un deuxième projectile me heurte à la hanche, je sais que l'hydre à cent têtes se réveille. Ici et là, des cris montent. Je tremble qu'ils s'en prennent à San. Je m'apprête à tirer en l'air lorsqu'elle se fraie un passage dans le mur de visages hostiles. C'est l'instant où tout peut basculer. Il suffirait qu'une main l'agrippe, qu'une insulte la frappe.

Enfin, elle accourt et je jette son sac à la place arrière.

- Grimpe là, lui crié-je dans le brouhaha qui enfle. Et, surtout, attache-toi bien serré!

Pas le temps de vérifier son harnais, je saute à la volée. Contact; plein gaz. Cela provoque un mouvement de recul que j'encourage encore du canon de l'arme. Dès que je lâche les freins, le vide se fait tout seul devant moi. La présence de San semble les avoir un instant déstabilisés. Avec deux passagers, le Gyro est pataud, mais poussé au maximum, il s'arrache enfin du sol au ras de l'immeuble délabré qui barre le bout des quais.

Mon altitude de vol n'est pas encore atteinte que Toni m'informe:

- Faucon, deux bagnoles traversent le vieux pont. Ça se bouscule devant, ils ont l'air drôlement pressé, les types!
- Reçu. Ils en sont quittes pour une bonne engueulade de leur maire!

Mais, à cet instant, Haziz intervient:

- Faucon, ça tourne mal par ici, on dégage.

Je l'avais presque oublié, lui. Derrière sa voix, j'entends le tir d'une arme automatique. Pas la mitrailleuse du Canard, non, le modèle individuel. J'ai la vision de Paulo tirant par la portière ouverte.

Tout en gagnant de la hauteur, je hurle:

- Dégagez de là! Retour au bercail. Tu me reçois?
- Oh! Haziz, fais-je en oubliant la procédure, tu me reçois??

Comme rien ne vient, je lance à Toni:

- Canard, montez le plus haut possible et essayez de voir ce qui se passe pour Bulldog. Mais n'intervenez pas, c'est compris? PAS d'intervention!
- Compris Faucon.

J'enrage, mais je ne peux pas prendre de risques avec San derrière moi. Alors, tout en gardant un œil dans la direction où Haziz et Paulo ont disparu, je file au nord, le long de la N104. Petite vitesse et lacets, pour rester à portée de radio.

Une main longue et musclée d'artiste passe sur ma nuque, comme pour me rassurer. Le monde à l'envers! Elle a ce don, San. Dès qu'elle me touche, tout s'envole, je me sens pousser des ailes qui n'ont rien à envier à nos machines.

- Faucon, ici Canard, on revient sur le cap de rentrée.
- Qui ça «on»?
- Pardon: Bulldog et nous. Par signes, il nous dit que sa radio est morte mais qu'ils reçoivent quand même.

Merde. Manquait plus que ça. Si les communications nous lâchent... Avant de m'autoriser une relative détente, je demande:

- Canard, des blessés? Pas de dégâts?

Pendant le petit silence qui suit, je m'abstiens encore de respirer.

- Apparemment non. Ils ont l'air en bon état tous les fleux, ainsi que le Bulldog. Ah! Ça y est, je t'ai en visuel.

A cet instant, San, qui a mis le casque de l'interphone bricolé par le sorcier, attire mon attention en

pointant vers le sud-est:

- Ce sont tes amis, non?

En effet, mes deux ailiers arrivent sur nous; ils volent luiut. Une minute plus tard, je me place à côté de l'appareil»le Haziz. A première vue, pas trop de bobos - hormis plusieurs trous qui ne doivent rien aux mites. Les deux lascars font des signes joyeux. San s'étonne:

- Dis donc, ils ont l'air drôlement content d'eux, les comiques!

Ouais. J'espère qu'ils ont une bonne raison de l'être parce que, sinon, ça va chier pour leurs matricules. Ils m'ont foutu une trouille de tous les diables, ces deux andouilles. Je grogne dans la radio:

- Ok, à tous: volez en escorte au-dessus de moi. On rentre. Silence radio. Ouvrez bien tous vos yeux.

L'opération «San» a été un franc succès. Hormis les trous dans l'appareil du jeune beur, rien à déplorer. Si: peut-être leur radio, victime d'une balle malencontreuse. Cette fine équipe commence à ressembler à une escadrille. Pendant le débriefing, je n'avais qu'une envie: disparaître au moins huit jours! Evidemment, il n'en a pas été question car Nemo, Joao et la bande de Farnèse ont voulu un rapport détaillé de nos observations. Surtout de la part du Canard. Pierre nous a affecté un logement plus grand que la chambre que j'avais jusque-là occupée à la mairie. Brindy, sa compagne s'est chargée de fournir tout ce qui manque à notre nouveau nid.

Cette nuit de retrouvailles a été la plus grandiose que nous ayons jamais connue. Elle a éclipsé, de loin, les souvenirs les plus heureux pour les remplacer par une réalité qui nous a laissés pantelants au matin.

- Tu rêves, Costa?

Eh voilà! On peut toujours compter sur Joao Rinaldo pour casser une bonne ambiance. La salle du conseil de Farnèse est plus enfumée que jamais. Outre le maire et ses conseillers - Pierre y compris - s'y entassent également Joao, Nemo et un assistant. Haussant les épaules, je reporte mon attention sur la carte murale. A l'aide de punaises rouges, je positionne le convoi repéré par mes gars. Avec celles posées par Pierre juste avant moi, et qui marquent les observations des patrouilles terrestres, nous avons six localisations. Sans compter la grande base que j'avais survolée au nord et celle de Coulommiers. Farnèse pointe vers plusieurs épingles jaunes déjà en place:

- Voilà: celles-ci ont été placées d'après les témoignages de réfugiés.

Assis sur le coin du bureau, Joao ne peut s'empêcher de renifler:

- Ouais, à supposer qu'on puisse leur faire confiance...

Sans même relever, le maire me fixe:

- Croyez-vous vraiment que le second autogire fera une différence telle que cela justifie le risque?

Je prends le temps de répondre, bien que j'ai déjà longuement pesé le pour et le contre:

- Rien qu'en regardant cette carte - et si seulement la moitié des observations sont fiables - un appareil de plus ne serait pas de trop. D'autant que nous disposons d'un pilote pour le faire voler...
- Parlons-en! coupe Rinaldo junior en frappant le bureau du plat de la main, un hors-murs aux commandes d'un avion! Jamais nous n'accepterons ça!

Un silence lourd s'installe puis, avant que je ne réplique, Farnèse se dresse de sa chaise:

- Monsieur Rinaldo, je vous rappelle qu'en l'occurrence vous n'avez rien à accepter - ou non — ici. Jusqu'à preuve du contraire, les appareils appartiennent à Meaux. Tous les appareils. Si monsieur Costa estime que l'homme dont il est question est digne de confiance, je lui donne mon accord. Moi et moi seul. Certes, ajoute-t-il en baissant le ton, nous apprécions le concours que vous nous avez apporté, mais je vous rappelle que vous êtes payés pour cela. Et bien payés.

Pendant la tirade du premier magistrat, je surprends un échange muet entre Nemo et Joao. Le premier semblant passablement excédé par le second. Un instant, je jurerais que Lunettes-rondes va intervenir mais il se tait, se contentant de toiser Rinaldo fils d'un œil mauvais.

— Bien, reprend le maire en se rasseyant, je crois que vous avez du pain sur la planche, monsieur Costa.

En montant dans le 4x4 de Samson, je repense à la carte. La sarabande de points colorés qui la constelle ne me dit rien de bon. En fait, je suis de plus en plus convaincu que la réalité est bien au-delà de notre imagination. La description de Haziz et Paulo, des véhicules survolés, met en évidence l'énorme supériorité technique et militaire de nos ennemis. De grands camions articulés, caparaçonnés comme des dinosaures et escortés de blindés et de motos. Le tout, comme on pouvait s'y attendre, hérissé de mitrailleuses et de canons. Mes deux casse-cou ont eu une veine de cocus de s'en sortir sans trop de mal.

A présent que San est de retour, je pourrais monter un exode avec le kid, Pat et quelques autres, récupérer Armand et filer d'ici. Seulement, c'est toujours la même chose, pour aller où? Nul ne sait jusqu'où s'étend l'influence des noirs. Les réservoirs seraient sans doute vides avant de trouver un endroit pour les remplir; ou même juste nous poser. Mais, en fait, la raison profonde est ailleurs: au fond d'un recoin inexploré de mon cerveau. Une zone dont je viens récemment de prendre conscience et qui bat en brèche mon individualisme forcené.

Serait-ce le sentiment d'appartenance, ou simplement l'esprit de contradiction qui me fait me dresser contre ce nuage de criquets funeste?

Les visages que je côtoie jour après jour depuis des semaines sont devenus le décor de ma vie. Pat, Paulo, Pierre et les pilotes; jusqu'à Farnèse qui justifierait, à lui seul, une révision de mes opinions sur la racaille politicarde.

C'est dire.

Sans compter que, au fond de moi, vrille une pointe de malaise à l'idée que mon vieil ami pourrait avoir honte de moi. Non, décidément, la fuite n'est plus une option.

Privé de ses livres bien-aimés, il serait comme un poisson hors de l'eau.

Pierre freine à l'entrepôt de L'EIM. La vieille usine d'emballages a retrouvé un peu de sa vie

d'antan. Devant la façade, huit engins sont alignés qui ont presque l'air neuf. Dès que nous pénétrons dans l'atelier bruyant, je remarque Cheyenne, flanqué de Malik - le gars de la milice - au milieu d'un groupe de bidasses. Sur un panneau, derrière eux, est épinglée une carte de la région où une croix rouge marque l'emplacement où j'ai laissé le Brako.

- Salut Tom, me lance l'H-M, interrompant son speech. Y'a du nouveau?
- On y va.

Son visage se fige un instant, puis il hoche la tête et s'adresse à son auditoire:

- Ok. Vous savez donc tous c'que vous avez à faire. Retour ici dans une heure, au plus tard, pour finir les préparatifs c't après-midi. C'est demain qu'on y va.

La dizaine de jeunes se disperse au pas de course. Malik me serre la main avant de rejoindre ses gars dehors. Il a bien bossé, l'homme des vallées sauvages, depuis le réveil. Je le lui dis et il me raconte leurs têtes lorsqu'il s'est présenté à eux ce matin. Rire nous fait du bien.

Pierre et moi avons devancé la décision du maire en réunissant déjà une équipe en vue de la récupération. Dès les premières heures du jour, nous lancerons l'opération «Colibri». Le plan d'action est arrêté et j'ai chargé l'H-M de le mettre en place sans attendre. Au cas où.

- On devrait pas avoir d problème avec le matos, fait l'intéressé en désignant un des véhicules dont le capot est soulevé. C'est un VAB. Vachement efficace.

Devant mon air dubitatif, Pierre traduit:

- Véhicule Avant Blindé. Prévu pour le transport de troupes, armé de deux mitrailleuses et d'un canon automatique de vingt millimètres à tir rapide. Moteur puissant, six roues qui grimpent aux arbres!

Long rayon d'action.

Bien qu'ici l'autonomie ne soit pas un grave problème - nous n'aurons à parcourir en tout que soixante- dix à quatre-vingts kilomètres - le reste de ses qualités me semble bienvenu. Je détaille ses formes anguleuses, son nez en biseau et la tourelle aplatie. Camouflage vert et brun. Je désigne les places assises, avec leur harnais tombant de la cloison:

- On peut transporter combien de personnes?

Cheyenne répond:

- Une douzaine, mais nous n'seront que dix: le conducteur, un canonnier dans la tourelle, deux aux sulfateuses, un groupe de protection de quat' mecs, Pat et moi.

Je fronce les sourcils:

- Pourquoi pas douze? Deux fusils de plus ne seraient pas du luxe.

Il acquiesce:

- J'sais, ouais. Mais Pat veut emporter des pièces et des outils pour l'cas où Colibri ait des ratés au démarrage.

Sage décision que je ne peux que soutenir. Le pauvre oiseau a séjourné un temps non négligeable dans un froid polaire. La question de savoir s'il n'a toujours pas été découvert par l'autre camp a été résolue de manière quasi certaine hier soir. Dès notre retour de Melun, Cheyenne a fait un court vol de reconnaissance avec Paulo. Sur le film qu'ils ont rapporté, aucun signe de présence n'est visible. La possibilité d'un piège m'a effleuré, mais nous n'avons pas le choix.

- Et de ton côté, tout est prêt?

La tête passée dans l'écouille du VAB, je réponds:

- Presque oui: les appareils sont préparés en ce moment même, tu auras ta couverture aérienne.

Pat et le kid approvisionnent les coucous. Essence, munitions et sacs de secours. Nous discutons encore un moment des modalités du plan, puis je prends congé et Pierre me remonte au terrain.

En chemin, il me renseigne sur la situation générale. Autour de Meaux, la pression des réfugiés est en constante augmentation. Les cadeaux du maire ne suffisent plus. Il ne se passe pas une demi-journée sans que des coups de leu éclatent au sein même des villages de bric et de broc. En outre, la Ferme U locale n'a même plus de quoi fournir les seuls besoins de la ville, ce qui augmente les tensions intra-muros. La mauvaise saison aidant, la cocotte ne va pas tarder à exploser. Et quand ça arrivera, il vaudra mieux être loin de la cuisine.

- Delenda Carthago, dis-je en regardant les silhouettes lurtives qui s'écartent devant la voiture.

Samson me jette un bref regard:

- Quoi?

J'ai un geste qui englobe le décor décrépit:

- Carthage doit être détruite...

Un instant, il semble sur le point de parler mais se ravise. Nous roulons en silence. Je repars à l'attaque:

- Sincèrement, crois-tu que Farnèse pourra les contenir encore longtemps? Comme aux prises avec un conflit interne, il fixe la route. Tout en négociant un passage étroit, il finit par lâcher:
- Avant ton retour de Coulommiers, j'aurais dit un mois et demi; deux mois. Mais il y a eu des fuites dans l'équipe de la mairie, alors ça peut péter d'un instant à l'autre.

De fait, les rares visages que nous croisons affichent une hostilité à peine dissimulée à notre égard. Accaparé par mes activités, et San, je n'avais rien remarqué. Je passe le plus clair de mon temps au terrain où nous ne sommes qu'entre nous et l'escouade de miliciens assurant notre sécurité. Les gens ont faim et peur, ce qui est une mauvaise combinaison. Certains rois pourraient en témoigner, s'ils n'avaient leur tête sous le bras.

Nous ne sommes pas plus tôt descendus de la voiture que le kid m'agrippe, l'air sombre:

- Amène-toi Tom! Tu dois entendre ça.

Il m'entraîne vers la cabane qui est, tout à la fois, le PC, la tour de contrôle et la cuisine. Au passage, je salue les gars qui vérifient leurs montures et note que les ailes du Bulldog ont été réparées.

Assis devant la radio, Pat nous tourne le dos et Miki s'empresse de fermer derrière nous.

- Ok, si vous me disiez...

D'un geste, Pat me fait taire. De ses mains, il plaque les écouteurs sur ses oreilles, comme pour déceler l'inaudible. Intrigué, je m'approche et l'interroge du regard. Il a une moue perplexe et me tend les écouteurs:

- Ecoute ça.

Je pose une fesse sur le bureau et chausse le casque. Tout d'abord, je ne perçois qu'un gazouillis statique puis, par intermittence, des bribes de voix. Pour l'instant, je ne vois pas ce qu'il y a de si mystérieux puisque plusieurs véhicules d'ici sont équipés de radios. La médiocrité des équipements explique, sans doute, la piètre réception. Je vais en faire part lorsque les cheveux se dressent sur ma tête.

- Merde, il y a longtemps?

Pat consulte le kid:

- Environ une heure que Miki l'a remarqué, mais on ne sait pas quand ça a commencé.

La voix est lointaine et brouillée, mais il est certain que c'est bien la langue des étrangers. Inutile de poursuivre l'écoute, personne ici n'en comprend un traître mot.

- Ce n'est pas tout, continue le mécano, environ quinze minutes avant que tu n'arrives, on a chopé un autre échange dans ce langage.
- Et?
- C'était fort et clair, comme si...

Un rien crispé, je termine sa phrase:

- Comme si l'émetteur était tout proche, c'est ça?
- Ouais.

Devant l'éclat de ses yeux, je plisse le front:

- Proche... pas à ce point, quand même?
- Si.

Nous savions depuis longtemps que les noirs n'attendaient qu'une occasion. Pourtant, je réalise que,

jusqu'ici, c'était encore abstrait. Avec cette voix sur les ondes, c'est devenu aussi réel qu'un coup de pied dans les burnes. Et ça ne va pas tarder à faire aussi mal. En me dirigeant vers les pilotes, je comprends que nous devons changer notre fusil d'épaule. L'attentisme n'est plus de mise. Nous vivions dans le faux espoir que l'orage nous épargne. Eh bien, j'ai la nette impression que nous sommes pile dans l'œil du cyclone. Et l'œil nous regarde.

De très près.

J'ameute les gars en tapant dans mes mains:

- Tout le monde sous le hangar! Briefing de vol.

Sous la structure de toile grise, je sens la pression monter d'un cran. Les gars m'interrogent du regard, ils ont déjà senti que le tic-tac s'emballait. A mi-voix, je leur expose notre nouveau problème. Les visages reflètent tout d'abord l'incrédulité, puis la consternation. Toni se fait le porte-parole des autres:

- Ça veut dire que les noirs vont bientôt passer à l'attaque?

Tour à tour, je les fixe:

- Sans doute. Mais il y a plus grave encore: il est probable qu'ils soient au courant de l'expédition de demain. Le type que Miki a entendu est en ville.

Ils se dévisagent. Haziz parle le premier:

- Mais alors, demain, ils vont nous attendre...

Je prends une grande inspiration et hoche la tête:

- C'est pourquoi nous y allons maintenant.

Chapitre 16

[Camarades! L'Etat en faillite n'est plus en mesure de verser les retraites. Les fonds de pension privés s'effondrent faute de cotisants. Nos vieux se suicident, mes amis, ils se clochardisent. Certains en arrivent même à des extrémités regrettables, comme le braquage!

Vous le savez, les tensions vieux/jeunes qui dégénèrent en pugilats ne sont pas rares. On ne compte plus les assassinats non élucidés. Les forces de l'ordre, déjà vidées de leur substance par les plans d'austérité ineptes, sont au bord de la suffocation. Avec eux, c'est l'échine du pays qui se courbe. Les fonctionnaires ne touchant plus leur salaire, certains commencent à louer leurs services aux agences privées...]

Auréline Drey-Royal, discours à la mutualité (extrait, mardi 1er mai 2040)

Chercher la taupe nous aurait pris trop de temps pour un résultat incertain. Pourvu que notre changement de plan passe inaperçu! D'après l'heure où le kid a entendu la voix, je peux éliminer la plupart de nos proches. Donc, le traître est ailleurs. Et il parle ce foutu langage... A l'évidence, il n'est pas un simple complice: c'est l'un des leurs.

Pour ne pas compromettre le peu d'effet de surprise que nous pouvons encore espérer, j'ai convaincu Pierre de ne prévenir Farnèse qu'au dernier moment. Joao va péter un câble, mais je m'en

fous. Mon petit doigt me dit que Nemo ne sera pas ravi non plus.

- C'est parti! crié-je plus pour moi que pour Xav', qui se cramponne à la carlingue tel un naufragé.

En arrachant le Gyro à la piste gelée, j'imagine que Cheyenne a pu se rapprocher suffisamment de l'objectif. Son équipe s'est mise en route immédiatement après le briefing de ce matin. Officiellement, pour tester le blindé en configuration réelle. En fait, Pat et son matériel ont embarqué en cachette et le reste du commando de Malik l'attendait à l'extérieur des murailles. Ils ont deux bonnes heures d'avance, ce qui devrait les avoir amenés à proximité de la rivière.

Le silence radio imposé par la prudence n'arrange pas l'angoisse qui me paralyse. L'absence de message tendrait à prouver que tout va bien, mais je ne parviens pas à me raisonner.

Rapidement, je prends de la hauteur. Mes deux ailiers s'élancent à leur tour et je pique au sud-est. La scierie étant située sur la berge opposée de la rivière par rapport à nous, Pat a trouvé une solution rapide et simple pour pallier les ponts démolis. Il a déniché, avec l'aide de Pierre, un canot en fibre de verre. Il l'a fixé, au moyen de sangles, sur le côté du blindé. Une sacrée veine que Meaux ait eu un port! Espérons que le petit moteur électrique suffira à le manœuvrer dans le courant.

Ce n'est pas la rivière que je crains le plus. C'est la balade qui précède. Quarante bornes de mauvaise route, c'est court et très long à la fois.

Sur le siège avant, mon coéquipier pointe du doigt sur notre gauche. En ce milieu d'après-midi, la lumière est encore assez bonne pour distinguer les traces de roues depuis les trente mètres d'altitude où je nous maintiens.

Je sursaute.

Putain de...

Juste en haut d'une colline, les larges empreintes des six roues de Cheyenne sont rejointes par deux autres traces convergeant des sous-bois. Je prends la radio:

- Canard, monte!

Un coup d'œil m'assure qu'il grimpe sous le plafond de nuages. Un bon cinq cents mètres, aujourd'hui. Nous volons ainsi encore un long moment. Moi au ras du sol, Haziz à cent mètres et Toni au plus haut lorsque sa voix me revient:

- Faucon, j'ai un visuel: deux kilomètres en avant et à droite.

De suite, je tire sur le manche et nous emmène au niveau du Bulldog. Pas besoin de monter plus. D'ici, la colonne noire se découpe parfaitement sur la blancheur des arbres. Je mets les gaz dans sa direction tandis que Xav' arme la Negev. Les rares exercices de tir que nous avons arrachés à Farnèse n'ont pu se dérouler qu'au sol. Depuis la nacelle d'un Gyro en vol, c'est une autre paire de manches.

Alors que Toni et Haziz opèrent de grandes boucles, je ralentis au maximum. Environ deux cents mètres avant, les traces disparaissent sous les bois. Je vole en crabe d'un côté et de l'autre, mais nous ne distinguons rien. Plusieurs lois, nous traversons la fumée et une odeur de caoutchouc brûlé nous envahit. Je vole si lentement que nous manquons plusieurs fois de décrocher.

- Faucon, ici Canard-, les traces ne sortent pas de l'autre côté du bois.

Merde! Ils sont coincés là-dessous et je ne peux rien faire. À un kilomètre à peine de la rivière. J'en pleurerais de rage. Alors, sans trop réfléchir, je fonce reconnaître la route en avant. Oui, ça colle, je devrais pouvoir me poser sans casse. Principalement, le danger vient des anciens poteaux téléphoniques. Un dernier passage pour m'assurer que les champs alentour ne recèlent pas de mauvaises surprises et j'amorce la descente. A l'instant même où je rase la cime des arbres, une voix familière résonne à mes oreilles:

- Reste là-haut Faucon! Remonte! On s'débrouille très bien, ici.

Comme électrisé, je remets les gaz en grognant dans le micro:

- Putain! Tu ne pouvais pas nous tenir au courant, au lieu de nous laisser gamberger comme ça?
- Qu'est-ce tu crois? On a été un poil occupé ici, Vec le ménage et tout ça.

Une minute plus tard, le blindé - baptisé la Tortue, par notre mascotte - sort de la forêt. Je respire mieux:

- Pas trop de casse, là-dessous?
- Si. Un mort et un blessé léger dans l'équipe de Malik.

Merde et re-merde! Je me ruine une phalange en cognant sur le rebord de l'habitacle. Je demande:

- Et en face?
- Au moins six, et leurs deux 4x4 bousillés.

Je siffle entre mes dents. Pas mal pour des novices...

Devant nous, la rivière se dessine; j'enfonce le bouton de la radio:

- Canard et Bulldog, élargissez le périmètre.

Pour ma part, je me réserve la scierie dont les bâtiments se dessinent à présent sur l'autre rive. Trois passages plus tard, je suis certain que personne ne se cache à proximité. Devant l'ouverture, la couche de neige ne s'est pas trop épaissie. Dès que ses gars auront dégagé une piste d'envol, Cheyenne va devoir pousser à mort le bébé. Vingt mètres, c'est tout ce qu'il peut espérer. Vachement court.

Avant de lancer la dernière phase, je contacte Toni et Haziz. Rien à signaler, pas plus au sol que dans les deux. Lorsque je reviens sur la rive du blindé, l'escorte s'est déployée tandis que Pat et Cheyenne s'affairent au canot. Vu d'ici, ce truc est vraiment petit.

- Ok, Tortue. Quand vous voulez.

Dans la tourelle, Malik me fait un signe de la main et répond au micro:

- Bien reçu.

En moins d'une minute, l'embarcation est à l'eau. Pat, Cheyenne, trois hommes d'armes et le matériel y prennent place. Le courant n'a pas l'air très fort, mais d'innombrables débris flottent, branches, fûts

de métal et autres. Vers l'est, la fonte des neiges doit déjà commencer.

La tension monte d'un cran. A compter de maintenant, ils seront muets jusqu'à ce que la radio du Colibri soit activée.

Porté par le courant, le canot est rapidement à mi-traversée. Tout se déroule sans accroc. Cheyenne, debout à l'arrière, dirige l'esquif entre les obstacles flottants ou échoués. La ressource de ce gars ne cesse de m'étonner.

Toujours pas de signe de vie autour de la scierie. Désert intégral. Puis, le crachotement des écouteurs me surprend:

- Faucon, ici Canard. Deux vautours à l'ouest! Ils viennent de crever le plafond!

Une seconde plus tard, Toni:

- De Bulldog: je les vois aussi.

Je gueule:

- Diversion! Diversion!

Juste sous les nuages, deux points noirs grandissent. Ils piquent aile dans aile et se rétablissent en parfaite synchronisation. Un sale frisson me parcourt. Comme convenu dans cette éventualité, Toni et Haziz se répartissent le ciel. Canard au sud et Bulldog au nord. Moi, je descends au plus bas et au centre. En l'occurrence, pile sur la rivière. Les deux requins volent un instant de concert, comme s'ils hésitaient puis basculent sur le côté, vers Haziz. Logique: il porte leurs couleurs et ils doivent maintenant avoir eu des consignes spécifiques pour cet appareil. Comme je suis presque immobile au-dessus des flots, ils ne me remarquent pas. D'un coup sur l'épaule, je fais signe à Xav' de se tenir prêt. L'œil collé au viseur, il confirme:

- Je les attends, ces fils de pute.

La distance entre eux et nous fond à grande vitesse. Je me maintiens le plus stable possible. Haziz, qui a plongé vers le sol, redresse, dans le hurlement de son Rotax, juste devant notre position. Il est suivi de près par les bimoteurs noir et rouge dont j'imagine les pilotes, le doigt caressant la commande de tir.

Allez Xav, allume-moi ces salauds...

Mais il patiente, encore. Et encore. Jusqu'à l'extrême limite. Jusqu'à ce que les gros chasseurs noirs soient au fond de leur courbe. Là, simultanément, j'enregistre sa rafale et le cri dans la radio:

- Faucon, ça grouille au sol maintenant! Il en sort de partout!

Tout en virant serré pour suivre les noirs, je crie à Toni:

- Canard, occupe-toi du sol, protège l'équipe!

En se cramponnant à la mitrailleuse, Xav' pousse un cri de sauvage. Je comprends pourquoi en voyant le filet gras qui s'échappe d'un des Twin Stars. Même avec du plomb dans l'aile, le rapace continue la poursuite. Il doit pourtant bien se demander d'où est venu le coup. A peine à cent mètres

en avant de ses poursuivants, Bulldog inverse sèchement le sens de sa courbe. J'admire la manœuvre. Emportés par leur vitesse supérieure, les deux salauds le dépassent sans avoir pu l'ajuster. Mais ils font vite demi-tour et reviennent à la charge. C'est à cet instant qu'ils me repèrent et se séparent. Ils vont me prendre en tenaille! Pas d'hésitation: je dois les éloigner du canot et de la scierie.

L'équipe est à pied d'œuvre. Deux hommes tirent l'embarcation au sec alors que les autres foncent vers le hangar. Xav' m'interpelle. Les chasseurs sont déjà presque à portée de tir. Je ne vois plus Haziz; j'ai perdu de vue le Bulldog. Une idée m'effleure... et si ça fonctionnait encore une fois?

Gaz à fond, je gagne l'amont de la rivière. J'effectue une volte-face le long de la rangée d'arbres sur la rive opposée à la scierie. En me tordant le cou, je remarque avec une joie farouche que les deux salauds mordent à l'appât. Ils convergent vers nous. Xav' se retourne, les yeux exorbités.

Ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres en arrière lorsque j'effectue un saut désespéré par-dessus la rangée d'arbres.

Excités par la chasse, mes deux lascars avaient plongé au ras des vagues. Ils remontent donc pour dépasser les arbres et surgissent pile au bon endroit.

- Malik! À toi!

La rafale du 20mm déchire l'air sous mon ventre. Je vire raide juste après et casse ma vitesse d'un coup. Les noirs passent en ronflant, poursuivis par une nuée de frelons d'acier. La traînée de celui touché par Xav' s'est épaissie et de gros débris s'en échappent. J'ai à peine le temps de voir des flammes sortir de son fuselage qu'il part en un mortel tonneau avant de s'abîmer en pleine forêt.

Ad Patres, fumier.

L'autre met toute la gomme et file vers l'horizon de l'ouest sans demander son reste. Mais je n'ai pas le loisir de me réjouir longtemps car la radio crépite à nouveau:

- Faucon, ici Canard\ on a un problème, je suis touché.

Fébrilement, je cherche Toni des yeux, m'attendant à voir un sillage de flammes, mais c'est Xav' qui le repère, volant au ras des arbres. L'appareil ne semble pas avoir d'avarie apparente. Je me déroute vers lui.

- C'est grave, Canards

La réponse tarde un peu alors que mon mitrailleur pointe vers le Bulldog qui pique, lui, de l'autre côté de la scierie, arrosant de plomb une cible que je ne distingue pas. Lorsque Toni reprend, sa voix est au bord de la rupture:

- Vincent est touché, il perd beaucoup de sang. Qu'est-ce qu'on fait, Faucon?

Je peste, il n'y a pas trente-six solutions:

- Rentrez au bercail. A fond. Mais vous allez devoir voler seuls.

Il accuse réception et prend son cap au nord. C'est un risque, mais laisser l'équipe au sol sans soutien aérien serait encore bien pire.

Pas le temps de m'apitoyer sur leur sort, Bulldogs, besoin de moi. En revenant vers le hangar, la

catastrophe m'apparaît dans toute son ampleur. La route est encombrée de véhicules. Cinq, cette fois. Dont un gros 4x4 équipé d'une tourelle... En un rapide passage, je surprends des hommes qui courent se mettre à couvert sous les arbres. S'ils parviennent jusqu'aux ruines, tout est foutu. Sous les frondaisons, impossible de les repérer. Alors, je lance:

- Bulldog, grenades!
- Reçu.

Xav' a compris lui aussi et en sort deux, une dans chaque main. J'arrive à la verticale d'où les types se planquent. Il lâche tout. Nous avons parcouru une centaine de mètres lorsque nos engins explosent. Venant à l'opposé de nous, Haziz nous imite.

Pour ne pas perdre l'avantage, je prends la route en enfilade. Surpris par la maniabilité de l'autogire, le mitrailleur du 4x4 n'a pas le temps de nous caler dans son collimateur.

La rafale de Xav' court sur la route avant de grimper, dans une gerbe d'étincelles, à l'assaut de la voiture. Avec une grimace, je devine les projectiles de 5,56mm ravager la tôle et les chairs. Mes derniers scrupules se sont consumés. Il y a, là-dessous, des nuisibles qui ne méritent aucune indulgence; n'en déplaise à l'humanisme profond de mon cher Armand.

- Faucon, ici Colibri.

Heureusement que Pat a emporté des piles pour la radio.

- Quelle est la situation ColibrP. dis-je en orientant le Faucon pour donner un angle de tir à Xav'.
- Piste en voie de dégagement, on a besoin de trois minutes!

Il crie dans le bruit du moteur. Brave petit Brako Gyro. Au retour, c'est promis, je fais canoniser le sorcier!

- Ok Colibri, bien reçu. Bulldog: on y retourne!
- Dynamisée par cette nouvelle, notre valse létale reprend de plus belle. Trois passages plus tard, nous n'avons plus de grenades et l'empennage du Faucon est en lambeaux. Par une chance incroyable, aucun autre blessé n'est à déplorer. Une bonne portion du pare-brise de Haziz a explosé, mais cela ne paraît pas troubler Paulo le moins du monde. Il mitraille alternativement du MP8 et de sa mitrailleuse de toit. Pour les noirs, le score est moins favorable: trois véhicules sont en feu et de nombreux corps souillent de rouge les sous-bois. Mais il faut faire vite, la mort peut changer de camp.

Enfin, les mots tant attendus résonnent dans mes écouteurs:

— Colibri est en l'air!

Reste à escorter le canot pour le retour. Depuis l'autre berge, la Tortue le couvre en canardant les collines autour de la scierie. Je ne voudrais pas y être. Le double canon automatique de 20mm sème des geysers faisant exploser les fûts des arbres. Histoire d'assurer le coup, ses deux mitrailleuses légères complètent le boulot. Même vus d'ici, les dégâts sont impressionnants. Handicapé par ses mains gantées, Xav' engage la dernière bande de cartouches dans la Negev.

Au terme d'une rapide traversée, nos trois hommes accostent. Ils se ruent vers le blindé sous les tirs de quelques noirs rescapés que Xav' arrose de courtes rafales, aussi dissuasives que meurtrières.

Ce que nous avons appris sur nous aujourd'hui est inestimable.

Dans le gris de la fin d'après-midi, la Tortue fait mentir son nom. Pied au plancher, Malik envoie toute la gomme dans de grandes gerbes de neige sale. Le VAB bondit de bosses en creux, tel un navire dans la tourmente.

Haziz et moi, rejoints à présent par Cheyenne, patrouillons le ciel en amont de sa route. Je m'approche un instant du Colibri. La tête de Pat, à l'avant de la nacelle, vaut à elle seule le déplacement! Une sorte de joie et d'étonnement empreints d'une frayeur proche de la panique. Il se tient fermement accroché aux rebords de la nacelle et tente un sourire à mon intention. Sacré bonhomme.

Avec la chute brutale d'adrénaline, un danger sournois nous guette: le relâchement de la tension. Seize heures vingt-deux. Le crépuscule pointe son nez glacé. Dès que nous sommes à portée de radio, je contacte le terrain. Hachée, la réponse me parvient:

- Tom, ici Pierre. Oui, le Canard... posé il y... vingt minutes.
- Comment va Vincent?
- Pas trop mal. Le toubib... occupe.
- Dis-lui qu'on a aussi un blessé léger dans le blindé.

Tous, nous avons faim de sécurité et de chaleur. La mine sombre, je repense à l'homme tué à l'aller. Lui aussi doit avoir quelqu'un qui l'attend.

Dans la grisaille qui nous précède, s'étend la plaine en friche qui mène à l'ancienne A4. Sur ce terrain dégagé, l'armement du blindé devrait tenir à l'écart les mauvaises rencontres. Les gars ne seront donc livrés à eux-mêmes qu'un petit quart d'heure. Après un dernier survol du périmètre, nous saluons la valeureuse Tortue et filons vers le nid tant espéré.

Pourtant, en tirant la manette des gaz, j'ai la certitude que le futur nous réserve encore quelques tuiles. Son stock de vacheries paraît sans fond.

Chapitre 17

- Fin de roulage, à toi Faucon.

En tombant, le crépuscule rend leur éclat aux balises de piste. Je me pose en dernier. Devant le barnum, tous les gars m'attendent. Nous nous retrouvons autour du poêle où Miki tient toujours du café-gnôle au chaud. Tous, sauf les frangins. Sur les visages, la joie est amère.

Le Canard est là, et son habitacle éclaboussé de sang nous rappelle que - même dans ce monde sans monnaie - rien n'est jamais gratuit. J'embarque dans la voiture qui m'attendait. D'ici, je peux sentir la rage de Joao. Pas pour nos pertes, non. Juste pour ce délai supplémentaire avant de récupérer «son» escadrille.

Aux dernières nouvelles, Farnèse doit lui céder trois appareils: un autogire, un ULM et un avion. Avec notre vénérable Canard boiteux c'est le début de la force aérienne de Pontault. Plus deux blindés. Ce connard va se sentir pousser des épaulettes de maréchal! Je secoue la tête. Sa part du marché comprend la formation de pilotes pour Meaux. Or, jusque-là, seuls des gars de Pontault ont tâté du manche à balai. Pierre a une liste de noms, mais, pour l'instant, les événements ont décidé pour nous.

À la mairie, c'est l'affluence. Tout ce que Meaux recèle de machins motorisés est là. Y compris le parc de Rinaldo. Seuls manquent à l'appel les blindés, en faction sur les barricades. À l'étage, des

silhouettes s'agitent devant la fenêtre de la salle de réunion. J'interpelle mon chauffeur:

- Où est Vincent?

Il pointe vers l'aile droite de la mairie:

- A l'infirmerie. Mais mes ordres sont de vous emmener directement à la réunion.

Sans me soucier de ses protestations, je file au pas de course. Pour tout dire, il ne manifeste guère d'énergie à me retenir. Un type qui s'inquiète de ses hommes, ça lui parle. Le factionnaire me fait un signe de tête en précisant:

- Deuxième porte à gauche, en haut.

J'avale les escaliers comme s'ils descendaient. Dans le couloir; besoin de respirer un grand coup. La main sur la poignée, j'entends vaguement le son d'une voix derrière le battant. Toni est là, bien sûr. Je frappe. Dans la lueur glauque d'une ampoule, son visage fait une tache pâle autour de ses yeux rougis. Un peu gauche, je lui tape sur l'épaule et il me désigne la chaise près de lui.

Vincent a les traits crispés, les paupières closes et sa tignasse rouquine collée au front. De part et d'autre de la tête du lit, deux goutte-à-goutte. Dans le silence, la respiration sifflante du blessé est omniprésente. Toni chuchote:

- Le toubib vient de partir. Ce ne sera pas grave car les balles sont ressorties.

J'acquiesce avec un sourire que j'espère confiant:

- Je peux lui parler?
- Tu peux, mais je ne sais pas s'il entend, il vient d'avoir une piqûre.

En effet, il ne réagit pas. Je prends Toni par le bras et nous sortons dans le couloir. Entre ses lèvres, la cigarette que je lui donne tremble un peu. Nous fumons un instant sans dire un mot, puis je le regarde:

- Raconte.

Il tire une fois encore sur la clope, les yeux dans le vide. Sa voix est rauque:

- J'ai piqué sur la route et arrosé les camions. Du sol, on nous canardait, mais ça n'avait pas l'air précis. Au bout de deux ou trois passages, Vincent a suggéré qu'il serait plus efficace en tirant par la portière.

Il marque un temps d'arrêt, les lèvres soudées. Je dis:

- Alors vous êtes descendus...

Ses yeux sont près de déborder lorsqu'il me regarde:

- Oui, et le type, dans la tourelle...

Je le laisse fumer un moment. Un truc me revient:

- Tout à l'heure, tu as mentionné «des» balles?
- Oui, deux. Une est entrée dans son flanc, et l'autre juste en dessous du poumon. Toutes deux ressorties dans le dos. Il en a bien pour trois semaines ici...

Avec ses yeux rougis, il a l'air d'un enfant. Je lâche les paroles de réconfort qui me viennent à l'esprit. Je m'en tire comme je peux, mais je sens bien que sa tristesse me gagne. Sauf que la mienne est assaisonnée à la colère. Une sorte de violence froide. J'ai le méchant pressentiment que, très bientôt, cet hôpital va grouiller de monde. Quand on se serre la main, il ajoute:

- L'autre blessé n'est pas resté. Il en a juste pris une dans le gras de la jambe. Rien de grave. Le toubib vient de le renvoyer chez lui avec un bandage.

C'est vrai qu'il m'était sorti de l'esprit. Par pure lâcheté, j'évite de penser à notre mort.

Lorsque j'entre dans la salle du conseil, toutes les têtes se tournent. Dans certains regards, je lis de la chaleur, dans d'autres une franche hostilité. Devinez lesquels. Les types de Meaux entourent le maire qui, détendu, me fait signe d'approcher. Joao a sa tronche des mauvais jours. Celle qu'il arborait dans sa tour de contrôle après mon crash. Il est comme un chat qui a assez joué avec la souris, il est temps de passer à table. Faudrait que quelqu'un lui dise que les chats ont tous fini dans nos estomacs. Jusqu'au dernier. Par contre, les souris, ce n'est pas ce qui manque.

Tandis que j'avance, son rictus devient presque amical, J'en suis sur le cul. Un sourire de lui, peu de gens ont dû y survivre. Nemo est impénétrable. Occupé à nettoyer ses lunettes avec un pan de chemise.

- Bonsoir Tom, attaque le maire, on me dit que la blessure de votre ami ne sera pas trop grave... Je remarque alors le petit homme en blouse blanche. Celui-ci approuve de la tête, mais sans grande conviction:

- Les projectiles sont ressortis sans causer trop de dommages. Il a eu beaucoup de chance. Tu parles! Je me demande bien ce qu'il appellerait de la malchance. Deux bastos dans le buffet. Un sacré bol, en vérité... Pourtant, je me défends de tout commentaire. De leur côté, l'addition est encore plus salée.

- Je suis désolé pour votre homme, dis-je, et également pour le blessé.

Farnèse a un geste qui signifie qu'on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs:

- Au moins, avez-vous récupéré l'autogire et démontré l'efficacité de vos gens et de vos méthodes. Malik m'a raconté tout ça dans les grandes lignes. Un joli coup, ajoute-t-il avec un large sourire, marquant ainsi clairement son camp.

Je pige.

- Oui, maintenant nous pouvons commencer la formation de vos pilotes sans avoir à interrompre les patrouilles.

Du coin de Rinaldo et consorts, j'attends une réaction qui ne vient finalement pas. Farnèse me fait un peu parler, mais il est vite clair que c'est déjà du passé pour lui. Ce type va de l'avant; c'est bien lui l'âme du bled. Ses conseillers, eux, me bombardent de questions. Cette histoire d'attaque aérienne... surtout la partie où le chasseur se fait descendre. Leur enthousiasme a quelque chose de dérangent. Moi, je me souviens du visage derrière le cockpit, dans cet avion qui tombait. C'est déjà une autre vie, mais c'est resté, lourd comme un menhir, dans ma mémoire.

Au fond, j'ai la conviction que nos victoires ne sont que le fruit du hasard. Les noirs ne sont pas habitués à se faire voler l'initiative. Leur force, c'est le nombre. Quand ils déferleront, rien ne résistera. Des moustiques sur le dos d'un tigre; voilà ce que nous sommes.

Un peu plus tard, quelqu'un passe un pot de bière locale à la ronde; pas mauvaise. Légèrement plus âpre que celle qu'on fabrique chez nous, mais très acceptable. Je me rends compte que ceux de Pontault se sont éclipsés et je songe à les imiter. Les papillons de mon ventre se réveillent et San doit m'attendre. Ici, les nouvelles circulent vite et je sais qu'elle est déjà informée que tout va bien pour moi.

Plusieurs conseillers, dont Durieux, tentent de m'intéresser aux problèmes de défense de la ville, mais je n'en perçois qu'un brouhaha. Venant à mon secours, Farnèse sonne le rappel de ses troupes et, sur une dernière salve de félicitations, me libère. Une minute de plus et j'allais sauter par la fenêtre.

Une des citations favorites d'Armand concernant les femmes dit que le meilleur moment de l'amour est quand on monte les escaliers. Bien sûr, elle fait référence à d'autres circonstances. Toujours est-il que la volée de marches qui mène à notre paradis provisoire propulse mon cœur sur orbite. Toutes les émotions du monde me traversent en toquant au battant. J'imagine ses pieds nus sur le parquet, je la vois remettre de l'ordre dans sa crinière, épingle ce sourire qui me tue... ou, tout simplement, ouvrir en me regardant à peine, deux pinces dans une main et un chiffon dans l'autre, à moitié nue avec cet air habité qui me chavire.

Et soudain, elle est là, dans l'embrasement de la porte. Tandis qu'elle s'appuie au chambranle, nos yeux se verrouillent. Je suis comme paralysé. Une souris, finalement, voilà ce que je suis. Elle a ce mouvement de tête pour écarter ses cheveux qui m'envoie une décharge dans les terminaisons nerveuses. Tout en me tirant par la manche, elle rit:

— Salut beau pilote, j'ai failli attendre... Tu as l'intention de dîner sur le palier?

L'instant d'après je réalise qu'elle ne porte rien d'autre qu'un de mes tee-shirts. Tandis que je digère l'information, elle entreprend de me débarrasser du blouson. Son parfum monte à moi. Un mélange de pain chaud et de thé floral; je m'abandonne à ses mains rapides.

Cette nuit, autre chose s'est invité à la fête. Une chose qui fait vibrer chacune de nos cellules, comme autant de cordes d'une harpe cosmique. Comme si des milliards de moustaches de chat nous caressaient jusqu'à l'âme. Une pluie d'étoiles. De ces moments si intenses, que l'on voudrait mourir pour ne jamais vivre moins fort.

- Comment va Vincent? demande-t-elle, alors que nous traînons encore sur les rives du tourbillon. Il va s'en sortir?

Les yeux dans les flammes de l'âtre, je caresse ses cheveux étalés sur mes cuisses.

- Le toubib pense que oui.

Pour ma part, je me garde bien de penser quoi que ce soit. Elle serre ma main à la broyer.

- Et Toni, ça va?

J'acquiesce avec un entrain forcé:

- Oui. Il encaisse plutôt bien.

Elle finit son verre et le repose doucement sur le plancher:

- Fais bien attention à toi, mon Tom. Je suis fière de toi... Mais je n'ai aucune envie d'aimer une légende morte, ajoute-t-elle en plaçant un doigt sur ma blessure encore sensible.

Je ris devant son air de lionne renfrognée. Écartant ses cheveux en vrac, elle me fixe:

- Fais ce que tu dois, Tom. Mais reviens. Dès demain, j'irai voir Brindy pour me rendre utile. Elle a besoin de bras pour la soupe populaire. Je ne peux plus tourner en rond ici tandis que tu vas te faire trouser la peau avec tes bonshommes! La peinture attendra.

En resservant de ce vin que Miki a encore trouvé je ne sais comment, je comprends que mon but ultime est de survivre. Pour elle, pour les miens. Pourtant, après le carnage d'aujourd'hui, impossible de trouver les mots pour apaiser ses craintes.

Le crépitemment des bûches meuble le silence qui s'alanguit. De la pointe du pique-feu, je joue avec les braises en revoyant d'autres flammes. Un instant, le visage crispé de Vincent apparaît. Et l'autre, diaphane, que je n'ai même pas connu.

- Que veulent-ils, à la fin? crie-t-elle au bout d'un temps. On ne mène pas une guerre sans but!

C'est la question qui me hante depuis mon voyage dans le Nord. Conquête? Nostalgie d'une époque de fer et de feu? Cette histoire de royaume ne semble qu'un os à ronger lancé aux âmes faibles.

- Je n'en sais rien, finis-je par admettre. Peut-être étendre leur territoire, ou se tailler un empire... ou simplement faire du tourisme guerrier.

San ne sourit pas. Ses émeraudes flamboient:

- Quoi que tu fasses, Tom Costa, t'as intérêt à rentrer vivant... Parce que sinon, je te tue!

Ça, c'est ma lionne.

Au réveil, dans le noir, je me ruine un orteil contre le pied de la table. Du fond du lit me parvient un grognement étouffé. Grand moment de solitude. Tant bien que mal, je réussis à mettre la main sur tout mon barda et je me retrouve sur le palier à enfiler mes bottes, assis sur les marches.

La bagnole du milicien est là, et aux premières lueurs de l'aube je suis au terrain. Comme le maire l'a promis hier, son contingent d'élèves pilotes est réuni. Ils sont autour du poêle du hangar, dévorant des yeux les machines volantes qui les entourent. Derrière les poses trop volontaires, je devine le malaise. Tant que voler n'est qu'un concept, tout va bien. Mais ici, dans les odeurs d'essence et de cambouis... Pat et le kid bidouillent sur un nouvel appareil. Un avion, cette fois. En corollaire de leurs mines épuisées, je remarque que nos ULM ont été réparés.

Pierre est déjà arrivé. Souriant, il me tend un mug et entame les présentations. Ils sont huit, dont cinq miliciens, ce qui devrait être un atout pour ceux qui seront tireurs. Les trois autres sont de purs civils.

J'ai souvent eu l'occasion de penser à cette formation. La seule façon viable de procéder est le transfert de compétences. Pierre et Farnèse sont d'accord. En chargeant mes meilleurs éléments de leur instruction, nous devrions en finir vite - pour peu que leurs gars aient, un tant soit peu, le pied aérien. Tandis que mon équipe entre à son tour - amputée de Toni, resté auprès de son frère -, du coin de l'œil, je jauge les types de Meaux. Tous jeunes et, à vrai dire, bien plus formatés que ma bande. Chez eux, l'âge moyen doit tourner autour de vingt-deux ans alors que nous sommes plus près des trente; en incluant Paulo et Pat. Je me retourne vers Pierre:

- Au fait, tu devais présenter aussi deux mécanos...

Il a un sourire contrit:

- C'est vrai, mais ils ne seront là que demain. Ils bossent sur les blindés aujourd'hui.

J'ai suffisamment insisté auprès du maire sur le fait qu'il n'y a pas d'escadrille sans équipe de maintenance. Inutile de m'appesantir. Plus vite cette équipe sera opérationnelle, plus vite je serai libre de mes mouvements. Et mieux la ville sera protégée. Encore que, pour cela, je nourrisse de sérieux doutes. Ce qui pourrait sauver Meaux des hyènes en noir c'est son absence de valeur. Quant à savoir ce qui est, ou non, digne d'intérêt pour ces charognards... La présence de la taupe est, en soi, un indice suffisant de l'imminence du désastre.

Sous l'impulsion de mes gars, les groupes se mettent en place. Cheyenne supervise l'ensemble. Cela s'est fait naturellement, personne n'a trouvé à y redire. Haziz et lui s'occupent de la partie

pilotage, tandis que Paulo et Pat se partagent la navigation et l'armement. Pour ma part, je me contente de passer d'un atelier à l'autre, répondant à d'éventuelles questions. En milieu de matinée, Joao vient faire un tour, flanqué de ses deux inséparables. Lunettes- rondes n'est pas du voyage, il doit grenouiller dans les hautes sphères. L'héritier du trône de Pontault promène son air supérieur autour des appareils. Au bout d'un moment, je finis par l'ignorer et, lorsque je m'en inquiète à nouveau, il est parti. Bon vent.

Quand Pat allume les lampes du hangar, il est presque dix-sept heures trente. Le cri de mon estomac me rappelle que je n'ai rien pris à midi, tout comme les autres, d'ailleurs. Je vais sonner l'heure de la retraite quand Pierre déboule. Sa mine est longue comme un jour sans soupe. Il me fait signe de le rejoindre à l'écart.

- Crache le morceau, dis-je en m'essuyant les mains sur un chiffon.
- Il va falloir accélérer le processus de formation.

Je le regarde par en dessous:

- Ça me paraît difficile, à moins que tu ne veuilles d'une escadrille de kamikazes.

Il prend le temps d'allumer et de m'offrir une cigarette:

- En ville, il y a des bruits qui courent...

Je souris:

- Et tu les as rattrapés, j'imagine.

C'est son tour d'ébaucher un sourire, mais ses yeux sont sérieux:

- Oui. Peut-on aller au PC?

Devant la carte murale, il sort une note de sa poche et entreprend de planter des punaises colorées. Perplexe, je le regarde s'affairer et, quand enfin il revient à moi, il en a positionné une dizaine autour de Pontault. Pas vraiment proches de la ville, mais suffisamment pour suggérer un encerclement.

- Les noirs?

Il acquiesce de la tête.

- L'information est arrivée entre hier soir et ce matin. On dirait bien que ça se précipite. Et ce n'est pas tout...
- Accouche, fais-je en sortant du placard la bouteille de remontant et deux verres.

Cinq minutes plus tard, la gnôle descend comme du napalm mais je ne la sens même pas:

- Tu es sûr de ça?

Bon sang! D'après des réfugiés, il y a une couronne de camps provisoires autour de Pontault. Tous à

plus ou moins cinq kilomètres de la ville. Je reprends:

- Combien dis-tu qu'il y aurait d'hommes?

Il lève une main prudente:

- Environ une centaine par camp. Plus des canons et de ces gros camions que vous avez vus à Melun.
- Et les dirigeables...?
- Oui, ça aussi.

Ce dernier point est l'information numéro un. Outre les avions, ils disposent maintenant de deux dirigeables armés pour appuyer leurs troupes sur le terrain. Celui que nous avons bousillé à Coulommiers avait donc des petits frères. Reste à savoir si la famille est nombreuse. Je repense aux tourelles, vues dans l'atelier. Ces trucs sont de véritables cuirassés des airs. Impossible de les approcher en ULM sans se faire hacher menu. Les descendre depuis le sol? Difficile, s'ils décident de voler au-dessus des nuages. De plus, ils doivent être de magnifiques plateformes de bombardement. Nous nous asseyons sans un mot. D'un coup, je n'ai plus faim.

Dans le silence qui s'épaissit, il dit:

- Bon, je retourne avec les autres, tu viens?
- Vas-y toi, je vous rejoins dans un moment, j'ai besoin de réfléchir.

Surtout, de digérer tout ça. Je perçois à peine sa tape sur l'épaule et le bruit de la porte qui se referme.

Chapitre 18

[Les premières communautés urbaines se créent. Indépendantes, rurales plus que citadines et fortement armées; elles sont des Etats dans l'Etat. Le temps n'est plus aux négociations, elles font clairement sécession. L'Etat—le vrai — est impuissant faute de moyens de rétorsion. Certaines exploitent les centrales nucléaires sur leur territoire à leur seul profit, ce qui déclenche des affrontements parfois violents avec leurs voisines moins l>ien loties. Au bout du compte, la pénurie de combustible fissile met tout le monde d'accord...]

Encyclopédie Nouvelle, an 8 après la Fondation, l-'x trait.

Vincent est mort cette nuit.

Une hémorragie interne massive l'a emporté durant son sommeil. La nouvelle nous a dévastés. Le matin même nous le portons en terre, juste de l'autre côté de la barricade nord. Ici, il n'y a pas de cuve à méthane. Toni se tient droit dans le vent et San me serre le bras très fort. Même les miliciens qui nous escortent semblent touchés.

Une peine immense descend sur nous. Mais, tout au fond de moi, la rage et la haine me dévorent. Un feu qui ne s'éteindra plus, je le sais. À une distance prudente de notre escorte, les réfugiés nous observent en silence dans les rafales de givre qui font claquer les toiles de tente.

Une gamine s'approche, elle apporte une fleur fabriquée dans un sac plastique. Ma vue se brouille, noyée.

La formation doit s'accélérer dès cet après-midi avec les premiers essais de vol. Cheyenne, Haziz et moi nous y collerons; le hors-murs s'en tire très bien avec un ULM standard. J'affecte Toni à l'instruction théorique, il doit d'abord digérer sa douleur. Paulo ne le lâche pas d'une semelle. Par sa

seule présence, le boiteux semble lui insuffler une énergie salvatrice dans son océan de peine. Xav' gère au mieux le cours de navigation et d'armement. Notre timide sort de sa réserve pour devenir un instructeur dont les paroles claquent comme autant de dogmes. Les élèves semblent encaisser cette sécheresse apparente sans broncher.

Joao devient de plus en plus pressant pour que je termine le stage. A tout bout de champ, il surgit, l'air excédé. Hier, nous avons failli en venir aux mains. Je sais bien qu'il veut rapatrier fissa l'escadrille sur Pontault; et je le comprends. Mais, de mon côté, je ne peux pas laisser tomber Farnèse. Si seulement j'avais pu naître ici... Je suis devant la carte murale quand le type de la veille radio me tend les écouteurs. Parmi les crachotements, je reconnais la voix de Pierre:

- Je t'informe que la délégation de chez toi vient de quitter la ville. Ils n'ont pas voulu attendre pour que vous les escortiez par les airs. Il a aussi laissé quelques mecs à l'EIM, pour ramener vos blindés, je suppose.

Je hausse les sourcils:

- Pourquoi cette précipitation, Joao veut gagner la guerre à lui tout seul?
- Je ne sais pas. Nemo a laissé un message pour toi à la mairie.

Je soupire:

- Ça dit quoi?
- Aucune idée, c'est cacheté et toi seul dois le lire.

Ils commencent à m'emmerder sérieusement, les politicards, avec cette manie du secret.

Quatorze heures. Je pourrais demander à Pierre de me faire porter le message, mais je vais partir pour une série de vols. Je ne serai libre qu'en fin d'après-midi. D'ici là, ils seront à Pontault; s'ils y arrivent... Mon esprit vagabonde et j'imagine une embuscade sur l'A4. J'évite d'analyser le rictus que je sens naître sur mes lèvres. L'espoir fait vivre. Armand a sûrement une citation appropriée pour cette situation. Justement, l'espoir commence à être une denrée rare et il y a une éternité que je n'ai plus vu le vrai sourire du gars Samson.

Un quart d'heure plus tard, j'emmène un des nouveaux en patrouille sur le Faucon. Sans relâche, nous scrutons le ciel. Rien de rien. Pas l'ombre d'un aérostat. Au sol, la campagne est vierge également.

- Faucon, ici Bulldog, premier vol en cours.

La voix de Cheyenne résonne fort et clair. En se servant de l'armature des appareils comme antenne, Pat-le-sorcier a amélioré considérablement la réception. Mon navigateur improvisé tend le bras vers le terrain d'où s'élève le petit ULM noir et rouge.

Plus tard, lors d'une deuxième ronde, le ciel se bouche et nous devons faire demi-tour, chassés par les bourrasques de neige.

Au soir, huit rotations ont pu être effectuées. Tout le monde a volé aujourd'hui. Certains ont même réussi à assimiler les rudiments du pilotage. Je nous donne peu de temps jusqu'aux premiers vols en solo. Demain, je m'y collerai pour l'instruction sur autogire. A son tour, Toni fera les circuits d'observation en emmenant des nouveaux - ça lui changera les idées.

Je laisse Cheyenne débriefer tout ce petit monde et prends place dans la voiture. Tout en contemplant les flocons dans les phares, je me dis que demain va être une dure journée.

Farnèse m'accueille en personne, l'œil triste:

- Désolé...
- Merci. Son frère est un battant, ça ira.

Pas besoin de s'étaler. Sur les visages fatigués, on lit un cocktail détonnant de peur, de résignation et d'un soupçon de haine contre la fatalité. Un verre en main, je raconte cette première journée de formation. Le maire et les autres écoutent sans piper mot.

- Et les reconnaissances, toujours rien? interroge un type derrière moi.
- Non, toujours rien; on dirait bien qu'ils se concentrent sur Pontault.

Pierre s'éclaircit la voix:

- Au fait, tiens, dit-il en me tendant la fameuse enveloppe.

Je finis mon verre et le pose sur le rebord du bureau avant de décacheter la lettre. C'est moins lourd que je ne le pensais. Nemo me signale qu'il va activer les travaux du terrain de Pontault pour que tout soit opérationnel à notre arrivée. Il mentionne la liste négociée avec Farnèse. A savoir: un autogire, un ULM et un avion (je dois donc me former dessus), en sus des deux blindés légers et du Canard. En parallèle du matériel, Martinez a instruit une équipe pour la distillation de carburant. Enfin, il me rappelle que nous devons impérativement être de retour dans dix jours, au plus tard. C'est contresigné de Joao qui, si j'en juge par l'écriture poussive, a dû le rédiger en personne.

Je tends le papier à Pierre qui le donne à Farnèse. Le maire hoche la tête:

- Bien, tout cela paraît très clair. Pensez-vous que la formation sera achevée d'ici là?

J'acquiesce:

- On devrait pouvoir y arriver, monsieur. Après tout, je disposais de moins de temps pour mes gars.

Disant cela, je m'interroge sur Nemo. Serait-il possible que je me trompe à son sujet? La teneur du message n'est, finalement, qu'un rappel des accords passés entre les deux villes. Jusqu'au style lui-même, presque courtois. Joao devait fulminer sous la dictée. Rien que pour ça, je jubile.

La vraie question est de savoir si les autres nous laisseront finir ce joli programme. Le récent passé donne l'impression qu'ils ont envie de bousculer notre calendrier. Personne ici n'est dupe, même si le sujet n'est pas encore abordé. Entre l'espoir et l'hypocrisie, la frontière est perméable. Dès demain je pousserai jusqu'à chez nous, en espérant que Joao aura eu la présence d'esprit de conserver une radio en écoute. Intérieurement, je secoue la tête: «présence d'esprit» et «Joao» dans la même phrase; je vieillis, moi.

La réunion est rondement menée, mais ce soir, je ne peux me soustraire aux débats sur les dispositifs de défense. Certains, sur la foi de la réussite de mon expédition, sont partisans d'envoyer des blindés patrouiller à l'extérieur. Je suis contre. Je justifie:

— C'est le meilleur moyen de perdre tous vos véhicules. Les servants de ces machines sont encore passablement inexpérimentés, ce qui ne va pas améliorer leur espérance de vie.

Tout ceci, allié à une aviation dont les crocs sont encore des dents de lait et le cocktail risque d'être assez amer. Je préconise donc de les garder intra-muros, pour servir d'artillerie mobile. Surtout les deux tanks. Enfin, pour parfaire le dispositif, maintenir les rondes aériennes à longue et moyenne portée.

Pendant un temps, les discussions fusent, chacun apportant sa pierre à l'édifice.

D'argument en argument, Farnèse semble finalement pencher de mon côté. L'idéal aurait été d'installer un champ de mines pour ceinturer la ville, mais avec les réfugiés dehors, c'est désormais impossible. A certains regards en coin, je devine que sa générosité n'est pas comprise de tous.

Pour la première fois, j'entends évoquer la possibilité d'une pénurie de munitions. Jusqu'ici, tout le monde semblait tenir pour acquis que le stock était éternel. C'est un sujet qui m'a toujours intrigué. Un instant, Farnèse me considère puis fait un signe d'assentiment à Durieux qui m'explique:

- Nous avons ici les stocks regroupés de plusieurs régiments. A l'époque des grandes émeutes, ajoute-t-il, ces stocks ont été mis sous la garde de quelques élus.

Il quête le regard du maire, qui poursuit:

- Oui, j'en étais un. Tout cela a été entreposé, en ce qui concerne Meaux, à l'EIM. D'autres villes abritent également du matériel. Malheureusement, ici, le niveau des consommables - dont les munitions - commence à baisser. Le vrai carburant, quant à lui, est depuis longtemps épuisé.
- Et Pontault?
- Je ne sais pas, mais j'en doute. Ce n'était pas une ville de garnison.

Farnèse a subtilement mené sa barque en flattant l'ego de notre Napoléon local. Il dispose à présent d'une force aérienne à peu de frais. Pour lui, et tous ses administrés, j'espère que cela sera suffisant. Le silence s'étire.

- Si nous pouvons vous aider...

Le maire me fixe, plein de chaleur, et je réalise que ce «vous» m'est personnellement adressé. Je m'accorde un temps pour en peser les implications et hoche la tête:

- Je retiens l'offre, merci.

Mille images me traversent l'esprit. Je me crispe. Pontault n'est pas l'endroit le plus sûr pour San. Autant j'enrage de la laisser, une fois de plus, en arrière, autant je ne supporterais pas qu'elle soit en danger permanent. Ni elle ni le kid. Et puis, le gosse pourra se rendre utile ici. Sa nouvelle science des engins volants sera, sans nul doute, très appréciée. Quand je me lève, mon cœur est serré à étouffer. San restera à Meaux. Mais je ne lui dirai pas avant les tout derniers jours. Inutile de gâcher de précieux instants. La simple évocation d'une nouvelle séparation me glace. Elle va protester, sortir ses griffes, hurler et mordre, mais il est des prix plus exorbitants encore.

Tandis qu'il me tend la main, Farnèse fait un signe de tête au milicien, qui me reconduit en voiture. Sur le capot s'étale maintenant un blason grossier au centre duquel ligure un aigle aux ailes déployées sur fond bleu. Pas très original et, pour tout dire, vaguement ridicule. Mais l'idée du maire

fait son œuvre et les rares passants affichent plus souvent un sourire qu'un poing levé. Je crois que ce type plairait à Armand.

Devant notre immeuble, quelques sans-abris font griller, à même le sol, un morceau de viande racornie.

Au bas de l'escalier, j'ai presque réussi à éloigner le spectre de mes idées noires. Je foule la première marche, étonné de mon sourire naissant. Là-haut, mon amour attend, avec son souffle, sa joie, sa chaleur. Tout l'espoir du monde.

Sur le palier du premier, je presse le pas. Au second, je suis une flèche, au troisième un éclair. Plus qu'une volée de marches! Dans mon esprit chahuté, les images se superposent. La brûlure de mon cœur gagne mon ventre. Un vrai leu de forêt!

La porte!

OUVERTE!!!

Ma main plonge sous le blouson.

— Merde, San!

La serrure est fracassée. Des éclats de bois craquent sous ma botte. Du canon de mon arme, je pousse le battant qui cède en grinçant. La pièce est dans le noir. A la faible clarté de la fenêtre du palier, je vois briller au sol des morceaux de verre. Respiration bloquée, j'arme le revolver et allume.

Le désordre est indescriptible, mais San n'est pas en vue. Je l'appelle, je crie, en vain. En premier, je remarque le tableau en cours, sur le chevalet improvisé. Lacéré au couteau. Sur le mur derrière, une traînée de... sang! Il y en a sur le plancher aussi. Ma tête va exploser. Je me rue à travers le capharnaüm, trébuchant et brisant d'autres objets au passage. La chambre est dans le même état. Une compagnie de sangliers en furie n'aurait pas fait pire. Aucune trace de mon amour ne subsiste...

En revanche, recroquevillé au pied du lit en bataille, un type gît. Dans une mare gluante. Je le retourne et le secoue. Peine perdue, ses mains sont crispées sur le manche d'un couteau de cuisine qui pointe de son ventre. Son visage labouré jusqu'à l'os témoigne que ses derniers instants n'ont pas dû être une partie de plaisir. Une bouffée d'espoir monte en moi, ma lionne est vivante, sinon elle serait étendue à côté de ce salopard.

Hurler; ameuter la ville entière! Secouer chaque paria, retourner chaque pan de mur, démonter Meaux pierre par pierre.

Me réfugier dans la folie.

Où que je me tourne, je me bute aux murs de l'horreur. Le vide est là, qui m'engloutit.

— Pourquoi, bordel de merde; POURQUOI?

Une chaise, debout et incongrue dans le désastre, je m'y laisse choir. Au bout de mon bras, l'arme inutile pèse un âne mort. Je la jette sur la table, parmi les restes brisés de quelque vaisselle.

Là, parmi les tessons, une lettre.

Cher Tom,

Un long discours serait superflu. Puisque vous sembliez les occulter, nous avons jugé utile de vous rappeler à vos devoirs. Ne vous inquiétez pas pour la dame: elle est en de bonnes mains tant que vous n'oubliez pas à qui est due votre loyauté. Votre présence est requise à Pontault dès demain. Faute de quoi, votre amie ainsi que votre père adoptif seront expulsés de la ville pour complicité avec un déserteur.

Vous aurez pris soin de charger les appareils, ainsi que les blindés, d'un maximum de munitions et autres consommables disponibles. Vous prendrez les deux autogires et les meilleurs appareils.

Idem pour les blindés, plus un char et ses obus.

Il ne tient qu'à vous que votre amie ne soit pas transférée dans les quartiers des gardiens dès demain soir, en préambule à son expulsion.

Cette fois, aucune signature, mais le style s'en passe allègrement. Le serpent vient de mettre bas les masques. L'esprit engourdi, je regarde le champ de bataille. La fin de mes rêves. Je n'ose imaginer sa souffrance, elle si inapte au compromis, devant ce déploiement de barbarie primaire. En filigrane autour de moi, je fantasme l'horreur de ce kidnapping. L'incompréhension, les cris, les coups. Ses ruades et ses griffes; les rires. Et au-dessus de tout ça plane le rictus de Joao, satisfait jusqu'à la jouissance de cette revanche tant attendue.

La rage me paralyse.

Bande d'enfoirés de merde...

Sur l'écran de mon esprit passe la cohorte des sévices que je peaufine à leur intention exclusive. Un petit bijou d'horreur, farci d'atrocités.

L'air est truffé de ce mal qui me ronge à présent. Cette bile mélangée à toute la douleur du monde, à toute l'épouvante aussi. Je suis positivement malade de trouille comme je ne l'ai jamais été - même au plus fort d'une bagarre. Avoir peur pour soi-même porte d'autres germes: ceux de l'action.

Trembler pour l'être aimé, avec pour toute arme une impuissance totale, est une forme d'anéantissement. Comme si Rinaldo avait passé une éponge sur le tableau noir de ma vie. Maintenant, il tient la craie dans une main et la règle en fer dans l'autre.

Pire que tout, le sentiment de responsabilité - d'être l'acteur majeur de ce désastre. Si je n'étais pas allé la chercher... aveuglé par mon manque et par cet égoïsme insensé que j'appelle amour...

C'est dans cet état que le matin me trouve, le front contre la vitre. Sans la voir, je regarde la vie remplir peu à peu les veines de la ville. Dans ma tête, un mot tourne et guette. Il est là, embusqué sous les frondaisons sombres de ma conscience: trahison. Je vais devoir poignarder les gens d'ici. Dire que ces imbéciles de chez moi n'ont rien compris. Je n'aurais pas laissé tomber Pontault. Jamais. Quelle bande de sinistres connards!

Une dernière fois, je contemple le désastre où nous avons donné au mot aimer un lustre auquel il n'était pas habitué. Je suis vide. Le 22 au fond de ma poche, je descends lourdement l'escalier de béton. Dehors, la grisaille me cueille au ventre, comme si les éléments eux-mêmes pouvaient lire en moi.

Dans les rues, peu de monde. Une poignée éparse de sans-ab' dort encore, enroulée dans les couvertures de Farnèse. Tout en me hâtant vers l'EIM, je m'efforce d'ignorer les enfants qui toussent sous les tentes et les cartons. Je resserre autour de moi le cuir du blouson de vol. Désormais, je n'ai plus qu'un but.

Tant pis pour la casse.

Entre mes doigts, je serre la mèche de cheveux noirs qui accompagnait la note maudite.

Chapitre 19

Nul ne peut le nier, l'action est un remède miracle. Avant même que les troqueurs aient investi les rues, j'ai activé mes troupes. Les types laissés par Joao sont à sa botte, je ne m'attendais à rien d'autre de sa part. Qu'importe, tout se paie un jour. Les engins terrestres seront prêts dans une heure et je me fais reconduire au terrain dans un 4x4 bourré de munitions. Chaque caisse volée pèse lourd sur ma conscience. En agissant le plus naturellement du monde, nous n'avons pas attiré la curiosité des sentinelles somnolentes de Farnèse. Croyant à un nouvel exercice, elles ont continué leurs rondes à l'extérieur des bâtiments.

- Gare-toi à la porte arrière du hangar et commence à décharger.

Le type s'exécute. Les gardes ne manifestent aucun étonnement. En revanche, à l'intérieur c'est une autre histoire. D'un geste, j'étouffe dans l'œuf la question de Pat. Seuls le kid et lui sont au boulot sur les appareils, les autres déjeunent au PC. En deux phrases, je les mets au courant. Hier encore, leurs mines d'ahuris m'auraient fait crever de rire. Ce matin pourri, il en va autrement.

- Arrangez-vous pour faire les pleins. Carburant et munitions. Y compris le Brako.

Miki me fixe:

- Mais, il est à eux, celui-ci, non?
- Faites-le, c'est tout. Je vais parler aux pilotes.

En traversant en direction du PC, je me dis que le mauvais temps qui s'annonce pourrait bien être le complice idéal. Lorsque je pousse la porte, l'idée a germé. Comme chaque jour, je les salue un par un. Toni me fait un pauvre sourire, mais sa main est ferme. On me tend un café et je m'installe en bout de table entre Paulo et Cheyenne. Le paria se tait, mais son œil en coin m'indique qu'il a reniflé l'odeur de brûlé. Dans l'animation qui règne, j'adresse un signe discret à mes deux lieutenants:

- Changement de programme. Prenez nos gars et sortez les deux ULM et les deux Gyros. Toi, tu prendras le Brako avec Pat, dis-je à l'adresse du hors-murs, et moi l'autre Gyro avec Miki. Toni sur le Bulldog avec Xav', Haziz sur le Canard avec toi, Paulo. Décollage dans vingt minutes.
- On va où? lâche le boiteux.
- Pat vous le dira. Ne traînez pas, je vous rejoins dès que possible.

Reste encore à réaliser la partie la plus ardue de mon plan. Tandis que Cheyenne rassemble nos gars, je me lève et capte l'attention générale:

- Bon, ceux de Meaux, ne bougez pas, j'ai à vous parler.

Le silence s'installe et je sais que je vais regretter cette joyeuse bande. En revanche, eux... Mais le visage de San plane dans l'air enfumé et je redeviens froid.

- Ce matin est un peu spécial. Nous allons tous voler ensemble. Exercice de formation en patrouille.

L'intensité des regards me confirme que je n'aurai pas besoin de me répéter. Je poursuis tandis que, déjà, tousse devant le hangar le premier des moteurs. Ça va être drôlement serré. Il ne faut pas qu'ils assistent aux décollages, sinon la présence des mécanos à bord risque de les alerter. Pour donner le change, je leur invente un exercice de théorie. Version officielle: l'équipe de Pontault décolle pour inspecter la zone et vérifier les conditions de vol. Un instant, je tremble que l'un d'eux n'événite la bizarrerie de cette démarche, mais nul ne pipe mot. Dehors, les moteurs se confondent en un inégal tintamarre.

- Je veux que vous listiez, de mémoire, tous les contrôles à effectuer avant chaque vol, pour tous les types d'appareils. Ensuite, en vous aidant de la carte murale, vous calculerez la route la plus

économique pour un circuit Meaux-Compiègne-Arras et retour. Vent du nord de quarante nœuds. Tout ça chacun dans votre coin, ça va de soi.

Une main se lève:

- On a combien de temps?

Je fais mine de consulter ma montre et hausse finalement les épaules:

- Jusqu'à ce qu'on revienne. Ça devrait vous laisser une trentaine de minutes. Personne ne sort avant notre retour: je vous veux concentrés à mort.

En l'absence de question, l'exercice commence. J'affecte l'attitude que j'imagine être celle d'un professeur et lis par-dessus l'épaule des uns et des autres. Dans le silence, le vrombissement des machines me hérisse la nuque. Je me force à compter encore jusqu'à cent avant de me diriger vers la porte d'un pas aussi calme que possible.

- Tom!

Je retiens un sursaut. Depuis le fond de la pièce, l'homme de quart à la radio me tend les écouteurs:

- C'est Pierre Samson, c'est urgent.

La tuile. Je l'imagine frapper chez nous et découvrir le chantier. Pris d'une inspiration subite, j'extrais la note de ma poche et la pose sur la table de l'entrée:

- Je le prends en vol. Il n'a qu'à lire ça.

Avant qu'il puisse objecter, je suis dehors. Tout en me hâtant vers le Gyro, je signale à Cheyenne d'y aller. Bref instant de panique, mais oui, Miki est là, tassé au fond du siège avant. Le moteur est chaud et les paniers à munitions remplis sur les côtés. En bout de piste, les types du blindé ne sont pas en vue. Ils doivent se serrer à l'abri du vent. Le hors-murs et Haziz sont en l'air et Toni commence à rouler. Derrière les pare-brise, les visages sont graves. Ma radio crachote:

- Tom, c'est Pierre, tu peux me répondre?

Le gosse attire mon attention. Une bagnole arrive à toute blinde alors que je lance mon rotor. Sans plus m'en occuper, je mets les gaz et entame le roulage. La température n'y est pas encore, mais le temps de figner est dépassé. Emporté par la force de l'habitude, le conducteur hésite à engager le 4x4 sur la piste. Lorsqu'il se décide enfin, j'ai atteint la vitesse de décollage. Pierre crie dans la radio:

- Mais Bon Dieu! Qu'est-ce qui se passe, Tom?

La silhouette, sur le marchepied de la voiture, agite toujours le bras quand je lui réponds d'aller voir au PC. Finalement, j'ajoute:

- Vraiment désolé, Pierre. Je reviendrai terminer le boulot. C'est promis. Mais, maintenant, je suis obligé d'y aller.

Alors que je rejoins le reste de l'escadrille qui patiente en cerclant au ras des nuages, il s'engouffre dans le bâtiment. J'oblique vers Pontault. Brielèvement, je passe sur la fréquence de l'EIM pour donner le signal. Leur radio était aux aguets, ils partent de suite. J'espère qu'ils n'auront pas à faire usage de violence pour quitter la ville.

Le vol maudit commence, en formation large autour de moi. Quelques instants plus tard, la voix de Pierre résonne à nouveau. Difficile de dire ce qui, du ressentiment ou de la compréhension, l'emporte:

- J'ai lu le message. Fais ce que tu peux, j'ai confiance en toi. Terminé.

«Confiance» est sans doute un bien grand mot. Je crains fort que la duplicité des miens ne ternisse, par ricochet, mon image auprès de nos amis de Meaux. L'absence de choix est-elle une justification à la trahison? A l'abandon?

Ça me déchire l'âme.

Aujourd'hui, ça secoue pas mal mais je le remarque à peine. Devant, le kid se cramponne. Lui qui rêvait tellement d'y être, doit le regretter ce matin. Le vent du nord en rafales contraint Canard et Bulldog à de brusques écarts de trajectoire. Toni, qui vole à l'extrême droite de la formation, m'extrait de mes cogitations:

— Faucon, regarde en avant. Trois kilomètres.

On distingue une clairière, au centre de laquelle un groupe de véhicules disparates forme une sorte de rempart en rond. Un instant, je songe à me dérouter, mais la présence du gosse m'en dissuade. Ce foutu camp n'est pas dans la liste de Pierre et il est trop près de Meaux. Bien trop près. Lorsque j'en signale la position, un vague crachotement me répond et je dois réitérer pour obtenir la certitude d'un accusé de réception.

Plus loin, nous sommes contraints d'obliquer pour en éviter un autre. Bientôt, cette expédition ressemble à un slalom dans le ciel. La plaine, aux approches de Pontault, est infestée de ces cantonnements. Ils regroupent, en général, au milieu d'une douzaine de blindés lourds et légers, trois ou quatre grandes tentes. Les premiers que nous croisons ne réagissent pas, rendus sourds par le vent qui nous est favorable. Mais, rapidement, la radio se substituant à leurs oreilles, nous essayons des tirs. La mauvaise visibilité nous protège de son mieux et je donne l'ordre de ne pas répliquer. Pendant une minute, je crois que Cheyenne va passer outre, puis il remonte à notre altitude.

Rien à proximité de l'A4. Je contacte alors l'équipe au sol pour faire le point. On m'informe que la situation à la sortie de la ville n'a pas dégénéré et que la route est dégagée. Tant mieux.

A environ cinq kilomètres du terrain de Pontault, toute présence cesse. Curieuse façon de mener un siège lorsqu'on possède une telle puissance de feu. La colère du début fait place à une sourde détermination. San est à Pontault et je dois la protéger. Le règlement de comptes attendra. Je saurai bien trouver le moment propice.

Quand le terrain se dessine devant moi, je lance mon appel. Une fois, deux fois, sans résultat. Je tourne au-dessus de la piste. Les fortifications ont bien progressé. Une douzaine de casemates hérissent une respectable barricade en dur qui cerne les installations. Rinaldo père n'a pas chômé pendant notre escapade. En revanche, la radio reste muette. Etrange, je pensais que Nemo aurait tenu à nous accueillir avec les flonflons, mais non.

Sans plus attendre, je vais voir de plus près. Un passage au niveau de la piste me confirme ma première impression: il y a au moins cinquante centimètres de neige! Beaucoup plus, par endroits où des congères se sont formées. Ce qui n'est pas trop grave pour les Gyros devient carrément casse-gueule pour les ULM.

Tant pis, je prends le risque.

- A tous, je descends sur la piste. Restez en l'air jusqu'à nouvel ordre, bien reçu?

Tout le monde répond. Je prends le vent et m'aligne au nord-est; face au hangar d'où tout est parti il y a deux mois. Une éternité. Avec le poids des munitions et du gosse, je devrais pouvoir poser très court. J'attire l'attention du kid pour lui signaler que je descends, il lève vaillamment le pouce mais son visage est bleu.

On se pose sans même un rebond. L'appareil s'enfonce jusqu'au ventre dans la poudreuse dont la croûte gelée cède en craquant. L'hélice arrière envoie une gerbe de neige en l'air avant de stopper. Immédiatement, quelques gardiens approchent, fascinés par cet étrange objet volant. Parmi eux, j'en reconnais un:

- Salut Garcia! crié-je tout en m'extrayant de l'habitacle alors que le rotor tourne encore.

Je ne perds pas de temps à m'enquérir du silence de la radio. Lui et ses collègues m'aident à faire coulisser les grandes portes saisies par le gel. Le chasse-neige est là. Un vieux châssis sur lequel Pat avait adapté un moteur au méthane et deux lames de contreplaqué à l'avant. Sommaire, mais efficace. Dès la seconde sollicitation du démarreur, il est évident que la batterie ne fournira pas assez de jus. Accélérateur coincé, j'ouvre en grand la valve de méthane et empoigne la manivelle en pestant contre tous les diables devant les types perplexes.

Tour après tour, je m'acharne en vain. Je suis en sueur quand le miracle que je n'espérais plus se manifeste. Le moteur a d'abord un hoquet suivi d'un rot presque humain et, dans un nuage nauséabond, consent enfin à s'animer. Les bras raidis par l'effort, je reprends mon souffle. En attendant que je leur dégage une piste, les autres tournent à basse altitude. Ils ont largement de quoi voir venir, mais il est inutile de gâcher du précieux carburant. Avant de foncer sur le terrain, j'interpelle Garcia une fois de plus. Sa réponse me laisse sans voix:

- Joao et Nemo? Pas vus, non. Ils ne sont pas avec vous?

J'accuse le coup. Pourtant, s'ils avaient été attaqués, nous aurions repéré des traces de combat sur l'A4. Leur passage date seulement d'hier et il n'a pas beaucoup neigé depuis. Rageusement, je presse la pédale et mon engin s'enfonce tel un coin dans la poudreuse.

Je suis en train d'échafauder ma centième hypothèse lorsque, dix minutes plus tard, je reviens garer la machine grinçante dans son abri. Déjà, Cheyenne s'est posé; Haziz s'aligne et effectue un bel atterrissage pile au milieu de la trace que j'ai faite. Quand le tour de Toni arrive, je n'y tiens plus:

- Cheyenne, récupère Paulo et venez avec moi tous les deux. Avec vos armes. Pat et Miki, occupez-vous des appareils. Tenez-les prêts à repartir. Dites aux autres d'attendre ici.

Personne ne discute; c'est aussi ce que j'aime chez eux. Cela doit flatter ma fibre dominatrice, ou un truc comme ça. Je me tourne vers les gardiens, un peu dépassés par les événements:

- Il y a une bagnole, ici?

Non. Alors je remonte sur le chasse-neige, imité par mes deux acolytes.

- Cramponnez-vous, ça va secouer.

Conseil inutile. Ils sont accroupis derrière moi, les mains soudées aux montants de mon siège quand je sors du hangar avec mille chiens aux fesses. Fort heureusement, en bout de piste, le tronçon de N104 qui mène à la porte n'est pas encombré de réfugiés. Ici, on est moins généreux qu'à Meaux. Les rares âmes errantes s'écartent en hâte devant cette chose hurlante, sorte d'hybride improbable entre machine et cauchemar.

De loin je repère les chevaux de frise; nouveau ça. Des barbelés! Rinaldo ne les sort que dans les grandes occasions. On a peut-être eu des émeutes, par ici. Je ralentis juste assez pour voir un gardien sortir de la guérite un talkie à l'oreille. Puis, il appelle son collègue et ensemble ils retirent les rouleaux de fils barbelés de notre route. Garcia a dû prévenir de mon arrivée. Juste à temps - je passe déjà devant eux, pied au plancher dans le tintamarre de l'échappement libre.

Ce n'est pas la foule des grands jours. Heureusement, car le châssis tangué et tressaute d'un trottoir à l'autre. À aucun moment, mon pied ne relâche sa pression. Par une sorte de miracle, nous ne blessons personne.

- Dis donc, me hurle Paulo à l'oreille, c'est la guerre nucléaire par ici!

Oui, ça fait un drôle d'effet de voir, à chaque croisement, un bunker de sacs de sable hérissé de piques; pourtant, nulle mitrailleuse. On dirait que la livraison de Meaux se fait désirer.

- Il doit faire dans son froc, le vieux Rinaldo, ajoute-t-il alors que nous arrivons en vue de la mairie.

Impossible de continuer. De grosses chicanes en blocs de béton, intercalées d'autres chevaux de frise, nous bloquent.

Coup de bol, le dernier rond-point m'a fait perdre l'essentiel de ma vitesse et je stoppe la bête folle en travers — sous les yeux d'une paire de sentinelles pétrifiées. Avisant leurs armes à l'épaule, je réalise que c'est une chance également que la radio fonctionne mieux dans la ville qu'au terrain.

Je saute dans la bouillasse et fonce vers le perron de la bâtisse, mes comparses sur les talons. Il y a un certain embarras parmi les gardiens en faction, mais aucun ne s'interpose. La vision du grand hors-murs et du colosse boiteux armés jusqu'aux dents donne à réfléchir. Ils m'encadrent, MP8 en batterie. Pour parfaire le tableau, j'ai le M4 récupéré de ma première escapade. En face, les autres ne disposent que d'un armement hétéroclite: fusils de chasse, quelques carabines. De toute façon, ces pauvres types ne se sont enrôlés, pour la plupart, que pour la bouffe et le toit. Ils ne vont pas se faire couper en deux pour un salopard.

Au premier, une ombre s'encadre à la fenêtre du maire. La bête est dans sa tanière, tant mieux. Dans le hall, quelques conseillers et autres fonctionnaires font le pied de grue, ils s'écartent précipitamment. Escalier, palier, escalier de nouveau et la grande double-porte que j'ouvre à la volée.

Plusieurs hommes sont là et quelques visages ne me sont pas inconnus. Ils se redressent de la longue table de travail et je vois le maire, assis au bout. Avant qu'il ne réagisse, je regarde les

autres:

— Foutez le camp! je ne vais même pas compter jusqu'à trois.

C'est assez mélo, mais je dois avoir l'air convaincant. Débandade totale. Quand la porte claque sur le dernier, Rinaldo n'a pas bougé un cil, les deux mains posées bien à plat sur le bureau. Tandis que mes gardes du corps se placent de part et d'autre de l'entrée, je m'assois en face du maire et le M4 rend un son métallique sur le plateau de marbre encombré de documents.

On se fixe sans rien dire. Depuis le couloir nous parviennent des bruits de voix et des pas précipités. Paulo verrouille la porte et reprend sa position. S'animant enfin, Rinaldo se redresse, la face empourprée. Mais, avant même qu'il ne profère un mot, je lui coupe l'herbe sous le pied:

- Je ne te poserai qu'une seule question, si tu y réponds mal il faudra organiser des élections anticipées. Vu?

Quand je l'arme, le M4 est dirigé sur son ventre. Dans le silence de la pièce, le claquement de la culasse a quelque chose de définitif. A cet instant, lui et moi comprenons qu'une époque vient de disparaître. Chez lui, la colère et le mépris commencent à se nuancer de crainte. En moi, la dureté s'affûte encore tandis que l'urgence fait loi. S'il croyait s'en sortir comme ça, il se trompait. J'ai la certitude pleine et entière que je vais tirer. Comme on peut changer.

Doucement, je demande:

- Où ton salaud de fils a-t-il emmené ma compagne?

Il a un léger tic de l'œil droit et articule:

- Tu crois que tu peux entrer chez moi, foutre ton bordel et...

La courte rafale fait exploser en poussière de plâtre la statue grecque derrière son bureau. Certes, il a sursauté, mais il se maîtrise très vite et considère les dégâts avec une pointe d'ennui. J'ai tout de même la satisfaction de voir la sueur sur son front quand il répond:

- Ok, Costa, tu vises bien. Mais je ne comprends rien à tes salades. Joao devait rentrer avec toi, alors si quelqu'un doit poser les questions, ici, c'est bien moi.

Dans le couloir, quelqu'un a crié. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a fait dévier le tir.

- Si j'appelle, toi et tes mecs, vous n'avez aucune chance, lâche-t-il avec du fiel dans la voix.

J'étire un sourire:

- Ne me fais pas rigoler. Tu ne serais plus là pour le voir et, dans la minute, la mairie et tes propriétés seraient pulvérisées. Tu n'imagines même pas ce qu'est devenue ton escadrille.

Il marque le coup:

- J'en ai entendu parler. Ok, c'est quoi cette histoire de femme?
- Comme si tu ne le savais pas: ton fils l'a enlevée à Meaux pour m'obliger à rentrer aujourd'hui. Je VEUX savoir où elle est.

Ses mains se crispent sur le plateau de la table. Il gamberge à toute vitesse et je resserre ma prise sur le M4. S'il me prépare une vacherie, ce sera la dernière. Mais il ne bouge pas et focalise à nouveau sur moi:

- Je me fous que tu me croies ou non, mais je n'y suis pour rien. Et je suis sûr que ce n'est pas un plan de Joao. C'était stupide, il suffit de te regarder pour savoir que tu serais revenu de toute façon.

Allons bon, un peu de flatterie ne fait pas de mal. Il continue:

- Joao t'a dans le nez, tout le monde le sait, mais il n'aurait pas pris une telle initiative sans m'en informer.
- Nemo a monté ça tout seul, c'est bien ce que tu me dis?

L'espace d'une seconde, son visage reflète une frayeur qui ne doit rien à mon arme. C'était fugace, mais je l'ai vu. Je me doutais que le fruit de ses entrailles n'était pas le top en matière de stratégie, mais les termes de son message... Et si, tout simplement, l'autre s'était servi de lui? J'explose:

- Mais bordel, qui est ce type, à la fin?

Avant qu'il ne réponde, une voix s'élève depuis le palier. Une voix que je connais bien:

- Ouvre Tom! C'est moi, Armand.

Ça, c'est une bonne surprise. Sans lâcher Rinaldo des yeux, je crie par-dessus mon épaule:

- Tu es seul?

S'ensuivent un conciliabule et des bruits de pas qui s'éloignent.

- Maintenant oui.

Après m'être placé dans le dos du maire, je fais signe à Cheyenne d'ouvrir. Armand avance de deux pas dans la pièce et la porte se referme. Le regard a toujours cette lueur amusée qui est sa signature, il sourit:

- Bravo! Tu soignes tes entrées, fils.

Dans son costume de hippie, le cher bonhomme se tient très droit. De la tête, il salue à la ronde et prend place à la table comme un invité mondain. La bobine de mes compères vaut le détour. Il faut admettre que le Vieux se surpasse aujourd'hui. Un manteau trois-quarts de mouton retourné, brodé de motifs indiens, pantalon pattes d'eph', bottes mexicaines et la touche finale: sa tignasse ceinte d'un bandeau de perles, façon apache. Je sais qu'il goûte son petit effet et le voir me remplit d'aise. Sans plus de cérémonie, il sort son étui à tabac et entreprend de se bourrer une pipe.

- Alors, mon garçon, si tu me disais pourquoi notre bon magistrat est dans une si inconfortable posture.

Reculant d'un pas, sans cesser ma surveillance, j'eraconte. Armand ne m'interrompt pas une seule fois, fumant, le regard dans le vague. Il lève juste un sourcil au contenu de la note de Nemo, mais ne fait aucun commentaire. Je conclus:

- Voilà, tu sais tout. C'est pour ça que je suis venu demander des comptes à «l'autorité locale».

Il tire une grande bouffée puis, les yeux au plafond, remarque:

- Il y a un bon mois que tu es parti d'ici, je me trompe?
- Exact.
- Et Nemo et Joao également, si je ne m'abuse...

Je confirme, attendant la suite. Et d'un coup, la lumière se fait. Armand rallume sa pipe rétive et continue néanmoins:

- Sachant qu'il n'y avait aucune transmission radio possible entre ici et Meaux, comment le maire aurait-il pu monter ce plan si longtemps à l'avance? Il y avait trop de variables.

Un point pour lui.

- D'autre part, ajoute-t-il, s'il avait enlevé San, il aurait préparé un comité d'accueil à la mesure de ta prévisible colère, ne crois-tu pas?

Armand: deux points. Tom: zéro.

Rinaldo boit du petit lait. Perfide, la pression augmente dans ma poitrine. Si le père n'y est pour rien, où est passé le convoi? Où est San?

Sur la route, aucun stigmat de bataille n'était visible. Pourtant, je n' imagine pas Nemo, ni même Joao, se rendre sans combattre. Non que je les estime particulièrement braves, mais juste assez orgueilleux pour se croire invincibles; surtout notre cher capitaine des gardiens. La neige était assez tombée pour couvrir des traces de pneus, mais pas pour faire disparaître des épaves ou la suie des incendies.

L'évidence frappe toujours plus fort, même quand on s'y attend. La taupe...

- Et Nemo, d'où sort-il?

Rinaldo hésite un instant, puis:

- Il... Je n'en sais pas grand-chose, en vérité.
- Comment ça, pas grand-chose? fait Armand sans presque bouger les lèvres.

Le silence prend soudain une consistance étrange. Devant la porte, Paulo et le hors-murs échangent un regard. Tel un automate, je me soulève du bureau et me poste en face du maire, faisant craquer quelques bouts de plâtre sous mes pieds. D'un coup, le costume blanc m'apparaît fripé et son visage au seuil de la vieillesse. Pourtant, lorsqu'il me fixe, cette lueur subsiste, au fond des pupilles. Quelque chose d'un animal à sang froid. Un animal qui se sent acculé.

- D'où sort ce type? dis-je en détachant chaque syllabe.

Avant qu'il ne formule sa réponse, mes mains moites enserrant le M4 si fort que j'en ai mal. Il se rend compte que la fuite rhétorique n'est plus de mise. Dans mon cerveau, les tâches dévolues au self-control sont en zone rouge. Une seconde, son œil se pose sur la phalange blanchie de mon index droit et il déglutit avec peine. Tandis que son front se ride, il parle.

Au début, c'est hésitant, comme s'il retenait encore les cordons de son sac. Puis, de phrase en phrase, les mots se bousculent.

Et là, on ouvre grand nos oreilles...

Chapitre 20

Le navire de croisière «Princess of the seas», battant pavillon de Malte, a été arraisonné en Méditerranée. Selon une source proche de l'enquête, une rançon aurait été réclamée contre la libération de certains VIE Sir Edgard Tsilton, le premier ministre britannique, a été vu embarquant lors de l'escale de Southampton. L'armateur, ainsi que Downing Street, se refusent à tout commentaire. Pour l'instant, cette action n'a pas été revendiquée.

Dépêche AFP, priorité B, section VIP (lundi 13 juillet 2037)

Le froid me gagne. Pourtant février pointe son nez. Le redoux a transformé la dernière neige en une purée collante. En remontant le col du blouson, je me dis qu'il faudrait plus que le soleil pour réchauffer mes os. Trois semaines depuis notre conversation avec le maire. La douche a été froide. Trois semaines sans nouvelle de San. Vingt-trois jours, pour être précis. La sensation d'une double peine. D'un côté le manque, de l'autre l'angoisse. Et durant tout ce temps, l'attente paralyse les esprits. Les esprits et les corps; c'est comme si l'air lui-même s'était solidifié. D'ordinaire, en cette saison, les rues recommencent à être envahies de la faune des camelots. Ce matin, la ville est morte.

Un poids énorme pèse dans l'air. A l'extérieur des barricades, la presque totalité des candidats à l'immigration s'est dispersée. Le blocus s'enlise.

Lorsque je pousse la porte d'Armand, il lit, une chope devant lui. En me laissant tomber sur le banc, je rumine:

- Mais bon sang, qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête de ce connard de maire?!

Mon ami a un pauvre sourire:

- Vanitas vanitatum, et omnia vanitas! La vanité est une piètre conseillère, mon garçon. Il n'était pas difficile de convaincre Rinaldo que sa «réputation» avait franchi les montagnes. Avec de vrais documents «officiels» soutirés aux notables des villes du Nord, Nemo lui a fait croire qu'il était investi d'une sorte de mission divine - lui, Francisco Rinaldo; Dieu le père!
- Merde, il aurait quand même pu se douter que c'était foireux, cette histoire de fédération. Qui pouvait donc avoir besoin de lui à ce point?

Tapant le fourneau de sa pipe dans son gros cendrier de pierre, le vieil hippie soupire:

- De la part de Nemo, ce n'est pas bête. Générer la peur tout en apportant des éléments de réponses. Un peu comme déclencher une épidémie pour vendre des vaccins...
- Mais justement, pourquoi le prévenir si le but était d'attaquer la ville?

Nouveau sourire:

- Ce que veut Nemo, c'est la ville. Pas des ruines. Alors il est venu préparer le terrain. Suggérer

des stratégies, tout en sachant pertinemment qu'elles n'étaient pas de taille à lutter contre ses noirs. Pendant ce temps, il plaçait les pions; mesurait notre capacité de défense.

Je fais la moue:

- Tout de même, l'escadrille, c'était pousser un peu loin le bouchon!

Il pointe le bec de sa pipe vers moi:

- Au contraire. Souviens-toi: il a dit au maire que si les villes du Nord étaient tombées c'était à cause de leur manque de moyens aériens.

Je complète de moi-même:

- Tu m'étonnes! Et il pensait ne pas risquer grand-chose contre nos bricolages volants. Dire que ce salopard était parmi nous tout ce temps, avec la bénédiction de l'autre andouille de la mairie!

Un moment, je regarde Armand s'appliquer à bourrer sa bouffarde, puis j'ajoute, calmé:

- Ensuite, il a dupliqué son plan avec Meaux. C'est uniquement pour ça qu'ils n'ont pas attaqué les deux cités de front, comme ils ont fait là-haut.
- Oui, souffle le Vieux dans un nuage de nicotine, ils ont décidé de changer de stratégie ou bien...
- Oui?
- Ou bien ces deux villes représentent un intérêt supérieur à celles du Nord, pour une raison qui m'échappe.

Il claque des doigts:

- Ah oui! On a aperçu des patrouilles de noirs au bout de la N104...
- Et alors? Ce n'est pas la première fois. Depuis que ces salauds ont installé des batteries antiaériennes dans les bois, c'est casse-gueule d'aller les taquiner.

De fait, il y a quelques jours, Cheyenne a pris du plomb dans l'aile - qui a failli lui coûter plus que de la toile. Une belle estafilade au bras et le tableau de bord en miettes, un moindre mal. Une chance qu'il ne panique pas facilement. Il a tout de même réussi à les arroser avant de rentrer en crabe; réservoir percé en prime. Conclusion, les vols sont réduits au minimum. De toute façon, les camps sont trop bien défendus. Et puis, côté carburant, on racle les fonds de bidons. Martinez était aussi du voyage de Nemo.

N'empêche, chaque vol soufflait sur les braises de l'espoir. Aujourd'hui, je ne suis qu'un poids mort et les braises sont froides. Si San est en vie... Sans m'en rendre compte, j'ai serré les poings; Armand temporise:

- Calme-toi. Cette fois, les noirs étaient en moto.

Un court silence s'installe, pendant que je me perds dans le seul tableau de San que j'ai pu sauver du désastre de Meaux. Dans un ciel tourmenté, un vol de canards sauvages semble défier la violence des rouges et des ors d'un soleil couchant abstrait. Je la revois en train d'attaquer la toile à grands traits,

comme si c'était une ennemie personnelle, pour en extraire chaque élément. Elle avait cette même fureur en faisant jaillir de la glaise des animaux formidables. Puis, mes yeux quittent le cadre rafistolé pour se focaliser sur mon ami.

- En moto, tu en es certain?

Il acquiesce:

- Ce sont des relations de ton ami Paulo qui sont venues ce matin, croyant te trouver.

L'information me pénètre. Au chapitre des implications, il en est une qui surpasse les autres: ils sont devenus très mobiles. Avec des bécanes, leurs troupes peuvent se déplacer en forêt à grande vitesse, sans parler des routes et des chemins autour de la ville. Aucun endroit n'est plus sûr.

La bouche en biais, je hoche la tête:

- Ça se bouscule, on dirait.

Armand ne répond pas, mais il est clair que l'épilogue se rapproche. Tous les deux ou trois jours, une heure durant, un quartier est la proie d'un bombardement. Au hasard, semble-t-il. Une bombe, parfois deux. Des petites. Juste assez pour instaurer un climat de peur proche de l'hystérie. Leurs maudits dirigeables sont entrés en action. D'autant plus facilement que nos ailes sont clouées au tarmac. Avec ce ciel bouché, impossible de les voir; et on ne les entend même pas venir. En outre, il n'est pas rare que les Twin Star fassent un passage au ras des toits. Surgissant de n'importe où, ils sèment une effroyable panique. Une ou deux rafales, pas plus.

Pourquoi? Sans doute pour mettre la pression jusqu'à ce que la vapeur nous pète à la gueule. Puis, venir tranquillement ramasser leur dû.

Par la fenêtre, un énorme nuage noir enfle comme la panse d'un animal prête à exploser.

- Il va en tomber une fameuse, fait le Vieux dans mon dos.

Je ne prends pas la peine de répondre. En deux secondes, le ciel se déchire dans un roulement de montagne qui s'effondre. Le front contre la vitre, je regarde sans les voir les ruisseaux qui envahissent la rue.

Toi qui aimais tant la chanson de la pluie sur le pont de Tudora. Où es-tu? Que vis-tu? Es-tu encore...

- Arrête Tom. Ça ne sert à rien.

La main de mon presque père est posée sur mon épaule; un baume sur la plaie béante de ma poitrine. Il a raison, bien sûr. Alors je reste planté devant la fenêtre, un temps indéterminé, à emmagasiner la fureur des éléments.

- Cette fois, la météo est vraiment détraquée, remarque-t-il en me tendant un verre.

Je tousse et mes yeux se mouillent.

- Fameuse cuvée, non?

- Electriques, je te dis!

Le kid est au milieu du groupe, dans le bureau surchauffé du hangar. A grands gestes, il s'explique sous les regards incrédules. Par intermittence, les tôles résonnent comme le cœur d'un tambour. L'orage ne se décide pas à s'épuiser. Je lève une main:

- Tranquille frangin, raconte-nous ça.

Les visages se tournent vers moi. Embarqués dans la discussion, personne n'avait remarqué mon entrée. L'escadrille est au complet, hormis Paulo qui retourne dans sa zone pour dormir et n'est pas encore arrivé ce matin.

- Ben, c'est moi et mes copains. On ramassait du bois mort quand les autres sont passés à moins de dix mètres de nous, dans la combe de l'A4.

Il s'agit d'un fossé profond qui longe le tracé de l'autoroute. Je bondis:

- Mais qu'est-ce que tu foutais là-bas, merde! On te l'a dit cent fois: on ne doit plus sortir de la ville.

J'en ajoute encore, mais l'engueulade tombe à plat. A la fin, Pat sert une tournée de son café spécial et je reprends, plus calme:

- Bon, alors, vous avez vu quoi?
- Ils étaient cinq, en moto. Mais pas des trucs à essence, non. Elles étaient silencieuses, électriques je te dis!

La grande peur consécutive à la fusion de la centrale de Cruas avait mis le turbo sur la recherche d'énergies alternatives. Une ou deux grosses boîtes avaient alors sorti des machins, plus ou moins viables, et notamment des motos alimentées par cellules solaires à haut rendement.

- Qu'est-ce qu'ils foutaient? lance Toni, par-dessus sa tasse fumante.

Le gamin hausse les épaules:

- 'Sais pas. Ils ont roulé jusqu'au carrefour de la N104, puis ils ont fait demi-tour et sont repartis vers l'est. Dans les broussailles de l'A4, on les a perdus de vue rapidement.
- Ils étaient armés?

Ça, c'est Paulo qui vient de pousser la porte. On le regarde sans comprendre, tant la question paraît inutile, mais Miki fronce les sourcils:

- Ben c'est marrant ça, il n'y en avait que deux avec le même fusil que Tom. Les autres n'avaient qu'un pistolet à la ceinture.

Curieux, en effet. Cheyenne résume, d'une voix étouffée:

- Y s'croient tellement en sécurité qu'c'en est vexant!

Sans lâcher les yeux de l'H-M, je demande au kid:

- C'était quand, à peu près?

Autour des machines, les abeilles s'activent. Il y a trois jours que les enfants ont vu les motards et, tout à l'heure, la vigie que nous avons placée au bord de l'A4 a émis le signal codé à la radio. Tout est prêt depuis hier, le timing est parfait. Prendre l'initiative me fait revivre. L'action est comme une camisole que je mets sur mon angoisse - je la tiens en laisse, cette salope.

- Tout est ok, Tom, tu peux y aller.

Ce matin, le ciel est un patchwork de nuages hétéroclites et de bouts de toile bleue. Ça faisait longtemps. Bon présage? En rejoignant le Faucon, je ressens à nouveau cette fébrilité si particulière qui précède chaque opération. J'en sens le goût sur ma langue, l'odeur qui se mélange à celle de l'huile chaude du Rotax.

Devant la tour, la manche à air me pointe du doigt. Gaz. Le Gyro s'arrache avec légèreté tandis que j'arme la Néguev. Je vole au-dessus du no man's land, et remonte pour frôler la crête des arbres. Jamais en ligne droite. Plein nord.

À cette altitude, il y a peu de chance que je sois accroché par des tirs antiaériens. Enfin, la mer brune de la forêt se partage en deux autour de l'autoroute trempée qui tire un trait brillant est-ouest sous la lumière du matin. J'amorce un virage à droite, face à la boule blanche qui me fait plisser les yeux au travers des nuages. Rien à signaler. Puis, je les vois. Eux m'ont repéré depuis un bout de temps, puisqu'ils ont mis pied à terre. Normal: j'ai le soleil de lace. J'hésite; ils ouvrent le feu alors que je me trouve à une cinquantaine de mètres d'eux. Je fais du sur-place avant d'effectuer un demi-tour; toujours dans l'axe de l'A4. Nette sensation d'en faire des tonnes.

- Merde!

Impacts sous la carlingue. Sale temps. Le Faucon a des ratés, et tangué furieusement. Un coup d'œil en arrière me confirme l'état des lieux: une fumée crasseuse s'échappe du moteur qui tousse de plus en plus. Sans attendre, j'oblique, à toucher les branches, vers une clairière assez large. Le Rotax s'éteint, et je me pose sur le terre-plein d'une ancienne station-service. Les petits salopards doivent bien se marrer.

Aujourd'hui, c'est moi qui régale.

Contact Off, je saute au sol. Une annexe me fournit l'abri précaire de ses murs ouverts aux quatre vents. Surtout, ne pas entrer dans le bâtiment principal. Trop voyant. De la sorte, je vais bénéficier de l'effet de surprise car ils penseront que j'ai détalé dans les sous-bois. Logique pure.

Derrière la mire du M4, j'attends, couché dans l'embrasure de la porte, qu'ils apparaissent sur la bretelle d'accès aux pompes. L'affaire de cinq ou six minutes, avec leurs bécanes. Sur le sol, les restes d'un distributeur m'offrent un camouflage bienvenu.

Allez, mes jolis, pointez donc vos sales tronches...

Rompue par mon arrivée, la quiétude matinale reprend ses droits. Elle est seulement taquinée par le grincement d'un bout d'enseigne dans le vent. Les oiseaux renouent le fil de leurs conversations. Autour, les bois sont imperméables, mais j'y devine les dizaines d'yeux qui attendent de voir une

poignée d'humains s'écharper. La nature se marre déjà, peu lui importe le vainqueur: il y aura toujours des bipèdes de moins à la fin.

Avec du bol, je ne serai pas du nombre.

Crispation. Un changement subtil s'opère dans l'air. Ils sont là, tout près. La question est: vont-ils débouler sur leurs motos ou opter pour une arrivée plus discrète?

Ça bouge enfin. Rien de vraiment franc, juste une sorte de glissement dans les ocres des frondaisons. Dans la portion plus claire de la végétation, la cime d'un arbuste a frémi. C'était bref, mais net. Aucun doute.

Montrez-moi donc où vous êtes...

Du pouce, je bascule le cran de sûreté du M4. J'ai attaché tête-bêche trois chargeurs ensemble, à la manière des noirs. Pourtant, il m'en faut un vivant... Vivant.

Et voici le premier de ces messieurs. Dans la grisaille, la silhouette casquée de noir se coule de tronc en tronc jusqu'aux abords de l'aire de parking. Il a des gestes d'insecte, passant d'une immobilité totale à une incroyable fluidité. Un instant, il disparaît puis fonce en zigzags vers l'épave d'une camionnette envahie de ronces, à mi-distance des bâtiments. Il porte un M4. Quelques secondes plus tard, un autre, que je n'avais pas repéré, sort des buissons à l'opposé et, courbé en deux, rejoint le premier. Un M4 de plus. Ils se planquent derrière les vestiges du véhicule et seuls les canons de leurs armes pointent de chaque côté. Heureusement, d'où je suis, ma vision embrasse la majeure partie de l'aire de stationnement et leur planque est en plein milieu.

Allez, les gars, faites-moi plaisir...

Entre les arbres sur ma gauche, ça bouge de nouveau. Ensemble, deux types sortent, à trente mètres l'un de l'autre et s'avancent en direction des bâtiments. Celui île droite a un fusil d'assaut bizarre; avec un chargeur recourbé. L'autre, seulement un pistolet qu'il tient à deux mains devant lui.

Cette fois, c'est à leur tour d'avoir le soleil dans la poire. Ils vont passer pile dans ma ligne de tir. Tandis que les M4 les couvrent, celui au fusil file vers le Gyro toujours fumant et son copain inspecte les abords des ruines, côté opposé à ma cachette. Ça fait quatre...

Où est donc le cinquième larron?

Du ciel, je suis certain d'en avoir compté cinq. D'ailleurs, je revois nettement les motos... Les motos! Oui, c'est ça. Il doit être resté auprès d'elles. Normal.

Le type au pistolet s'approche de la construction centrale, il va pénétrer dans la boutique éventrée. Son collègue amorce un mouvement pour se joindre à lui lorsqu'éclate, depuis les arbres, un coup de feu qui les jette tous deux au sol.

Riposte de la camionnette, une rafale. D'ici, je ne vois pas la cible. En revanche, j'ai bien l'homme au fusil dans ma mire. Il m'offre son flanc, couché et tourné vers les arbres qu'il scrute. Mon doigt hésite une seconde de trop. Se sentant exposé, il se redresse et court... vers ma cachette! Plus de choix. Dans le bref mouvement que je fais pour l'ajuster, il me voit. Il n'est plus qu'à dix mètres. Il amorce un crochet en levant son arme. Je presse la détente.

Rejeté en arrière par les impacts, son corps s'effondre à la place même des anciennes pompes. L'autre ne perd pas de temps, ses balles miaulent en criblant le béton, projetant des éclats de crépis en tous sens. Heureusement pour moi, il n'a qu'un pistolet. Une fusillade sporadique s'élève maintenant du parking, à laquelle répondent d'autres armes, assourdies par les frondaisons.

Mon palpitant est à trois mille tours; vue du sol, la mort paraît plus sale. Moins abstraite, surtout.

Une explosion retentit. Ce qui reste de la camionnette retombe à grand fracas. Le temps que je reporte mon attention sur l'homme au pistolet, il s'est retranché dans la boutique.

Je repère alors la cavalerie. Toni et Paulo sont plaqués contre le mur de la station. Pourvu qu'ils

n'essaient pas d'y entrer. En prenant soin de rester dans l'angle mort du dernier noir, par signes, je les préviens. Le boiteux hoche la tête, fait le «V» de ses doigts et simule ses poignets attachés. Je souffle: celui de garde aux motos a été maîtrisé. Ne subsiste donc plus que l'assiégé. Les deux de la camionnette ont leur compte, les corps brûlés gisent en vrac parmi les débris tordus.

La voix de Toni s'élève:

— Sors de là les bras en l'air, on ne tirera pas!

Pas de réponse. Sur un ton plus sec, il réitère sa demande. Au cours de la minute suivante, je m'imagine à la place du gars; tapi au fond du magasin dévasté. Même s'il ne pige pas les mots, le sens est évident. Depuis l'angle opposé, Toni m'interroge du regard, une grenade en main et les yeux brillants. Je fais un «non» énergique de la tête. Il hésite une seconde et range finalement l'objet. Je le comprends, mais je ne crois pas que tuer fasse mieux vivre.

La pluie crible la poussière du trottoir. Une autre minute s'écoule, épaisse comme du sang caillé, puis ça bouge dans la gueule noire du bâtiment. Enfin, avec un claquement sec, un pistolet vient rebondir sur le béton. Un instant plus tard, l'arme est rejointe par un ceinturon auquel sont accrochés poignard, chargeurs et grenades.

- Ok, les mains en l'air! crie Toni qui s'accroupit en couchant la porte en joue.

Le hors-murs me fait défaillir en surgissant à mon côté.

- Putain! Cheyenne...
- Xav' tient le dernier type, chuchote-t-il sans relever ma pâleur. Puis il confirme: ça baigne, on a les bécanes.

En guise de réponse tardive aux injonctions de Toni, une voix monte des ruines. Nous n'en comprenons pas un mot, mais elle est calme, ferme.

Un bruit de pas sur du verre brisé et il apparaît. Sans hésiter, il avance à découvert sur le trottoir et s'arrête. Les paumes bien en vue mais sans ostentation. Lorsque nous nous redressons, il nous dévisage sans ciller derrière la visière relevée. Pour ainsi dire, pas franchement impressionné. Il secoue la tête.

Paulo lui lie les mains dans le dos avec du câble électrique trouvé sur place. Cheyenne se plante devant lui et lui arrache son casque. L'autre ne bronche pas. Un visage taillé à la serpe, tout en angles. Sous des mèches blondes collées au front, deux yeux gris soutiennent ceux de l'H-M..

Avant de décoller, je jette le fumigène vide fixé au montant du moteur. Sous les sièges, la plaque de ferraille a bien joué son rôle. Pat-le-magicien a encore sévi! Ca n'arrêterait pas du gros calibre, mais c'est suffisant pour les projectiles des armes individuelles. En passant la main sous la nacelle, je peux sentir trois impacts. Ces types visaient drôlement bien.

- On dirait que tu as eu un sacré bol, non?

Paulo rigole, poussant devant lui le prisonnier dont les yeux s'attardent sur l'appareil.

Tandis que lui et l'H-M vont dépouiller les corps de leurs équipements pour les entasser sur mon siège vide, je retourne le casque. Radio intégrée. Une nouvelle fois, l'effet de surprise nous a donné l'avantage. Jusqu'au bout, ils ont cru être les chasseurs.

En attendant, je vais rentrer sous la flotte. Saloperie de météo.

- Pas mal... pas mal du tout.

Pat fourrage dans sa barbe en tournant autour des motos. De drôles de machines, en vérité. Des modèles tout terrain, hauts sur pattes, pneus à crampons. Le gamin avait vu juste: elles sont mues par des moteurs électriques qu'alimentent les capteurs intégrés à leur surface. Ces bébés filent à cent vingt kilomètres à l'heure sur le plat. La moindre parcelle de lumière solaire suffit à les activer. À moins de ne rouler que la nuit, leur autonomie est donc virtuellement illimitée.

Je donnerais une tonne de bon troc pour savoir de combien de ces merveilles ils disposent.

Depuis qu'on est rentré, je tourne en rond avec l'impression que le temps est mon ennemi personnel. J'ai imaginé les délires les plus fous. Aller chercher San en moto! L'arracher des pattes crochues de ces fumiers et les massacrer jusqu'au dernier. Mais, tous ces plans foireux ne font que ranimer ma frustration et la nourrir de haine.

- Arrête ça Tom, tu vas finir par mordre quelqu'un.

D'un geste machinal, je prends la clope qu'il me tend. Il a raison Xav', avec son humour pince-sans-rire. Les deux types sont enfermés depuis hier et on les interroge sans répit. Je crains qu'il n'y ait rien à tirer du grand. Le gardien des bécanes me semble, lui, plus malléable. Paulo a réussi à lui faire dire quelques phrases dans un français approximatif. Il en ressort qu'il ne sait rien des desseins de ses chefs, qu'il n'est qu'un exécutant, qu'il ignore quand l'assaut sur la ville est prévu, etc.

Le nom de Nemo n'a provoqué aucune réaction, mais ça ne me surprend pas!

J'ai parlé de San: toujours rien. Et puis Armand a eu une idée. Ce matin, il a rapporté un bout de film HD de la mairie. Et le boiteux est en train de le montrer au gars. On y voit distinctement, au milieu d'une réunion, Nemo faire un speech.

Cheyenne et le paria m'ont dissuadé de participer à l'interrogatoire. J'espère pour lui que le type parlera sans se faire prier. Mais, au fond de moi, je me fous bien de sa souffrance. De temps à autre, mes pas me ramènent inexorablement sur le seuil du hangar. A cinquante mètres, à travers le rideau de pluie, se dresse la tour de contrôle. C'est là-bas que ça se passe, dans le bureau de Martinez.

Armand, qui est venu examiner les motos, me rejoint un instant:

— *Bella matribus detestata*, sentence-t-il une main sur mon épaule. Les guerres sont détestables, mais nous n'avons pas commencé celle-ci. Je n'apprécie pas plus que toi certains expédients, mais il n'en mourra pas.

Avec l'H-M, je n'en suis pas si sûr.

Sais-tu ce que je fais pour toi, mon ange?

Machinalement, je prends le gobelet chaud que me tend Miki. Lui et le reste de l'escadrille révisent les appareils. L'absence du distillateur en chef commence à se faire cruellement sentir. Notre stock de carburant s'élève à deux cents litres. En ce qui concerne les deux blindés, c'est encore pire. Cent litres plus trois quarts de leurs réservoirs. Ce qui ne devrait pas leur donner une autonomie de plus de deux cents kilomètres chacun. Autant dire qu'ils sont presque décoratifs. Sans oublier qu'ils doivent faire chauffer leur moteur tous les jours en vue de garder opérationnelle l'alimentation de leurs systèmes d'armes. Autrement dit, sans même bouger de place, à raison de trois litres brûlés par jour, ils seront à sec dans un mois.

Ce salaud de Nemo connaissait son affaire en exigeant qu'on prenne ces deux monstres. Il nous assèche à petit feu.

En fin stratège, il a également joué sur les deux tableaux en nous obligeant à revenir ici. De cette

manière, Meaux se retrouve privée d'aviation digne de ce nom.

Conclusion: on a intérêt à se bouger tant qu'on peut encore.

Chapitre 21

[Abandon des astronautes sur la lune après l'explosion du vaisseau chinois prévu pour leur rentrée. La communauté internationale est en deuil, d'autant que les neuf nationalités représentées sur notre satellite sont parmi les plus pauvres du monde. Le projet «Fraternité» aura donc eu une fin tragique. La faillite de la fédération sim-indienne, après celle de l'Europe et des Etats-Unis, sonne donc le glas de l'exploration spatiale.]

Extrait de News.net, post du 22 janvier 2040.

L'avantage de ces machins électriques, c'est qu'on peut s'entraîner avec jusqu'à plus soif. Aucun scrupule à la dépense. On s'en donne à cœur joie. Avec ces tout-terrains, nous sommes désormais en mesure d'infliger quelques morsures à la bête noire.

— Alors, on commence quand?

Nous sommes réunis dans la cabane du boiteux. Nous c'est lui, Miki et Cheyenne, Toni, Xav' et moi. Haziz, lui, est allé passer du temps avec sa famille. C'est le seul à en avoir une. Pour la quatrième fois en deux jours, nous venons de nous épuiser sur les deux-roues. Avant de répondre à Toni, je repense aux révélations du soldat. Il paraît que sa tronche, lorsqu'il a vu Nemo sur le film, valait à elle seule toute la peine qu'on s'était donnée pour les capturer, lui et son pote. Je ne sais trop sur quel bouton mes acolytes ont pressé ensuite, mais il ne s'est pas fait prier pour lâcher le morceau. Après ça, il a fallu l'enfermer séparément de l'autre, qui a tenté de l'étrangler quand on les a remis ensemble. Les judas finissent toujours mal.

Je sors une clope roulée avec le tabac d'Armand:

- Dès qu'on aura la moitié d'un plan bien ficelé.

Attendre encore me coûte des litres de sang, mais je ne veux - je ne peux - pas rater ce coup-là. D'après notre nouveau copain, Nemo serait une huile de chez eux, assis quelque part en haut de l'organigramme. Il est un des seuls hommes à avoir un poste à responsabilité. Chez eux - je devrais dire «chez elles» - ce sont les femmes qui dirigent. Cela corrobore mes observations. De toute façon, ça ne change rien. L'histoire de la prison des femmes a allumé un gyrophare dans ma cervelle. D'autant que ces salopes du Nord entérinent la condition d'esclaves sexuelles de leurs prisonnières.

La pluie, qui martèle le toit de la cabane, nous force à élever la voix pour communiquer. Dans la lumière de la lampe à huile, nous avons tous des allures de sans-ab'. Couverts de boue et crasseux jusqu'aux couilles. Heureusement, notre hôte n'est pas regardant sur le ménage. Une bouteille passe à la ronde. Dans un coin, le poêle bricolé rayonne d'une bonne chaleur qui fait revenir la vie dans nos extrémités gelées. Assis dans un coin, le boiteux me fixe.

- Il y a un problème, Paulo?

Son visage fermé déclenche un signal d'alarme au fond de moi. Les autres se taisent. L'H-M est adossé à la porte, bras croisés. Toni et Xav' fument en silence. Et puis, une autre sorte d'orage éclate. A l'intérieur de la cabane.

- Tu vas te foutre de ma gueule encore longtemps?

La voix du paria est glacée.

- J’imagine que je n’ai pas à te rappeler la mésaventure de ton frangin, enchaîne-t-il tandis que Miki blêmit. Evidemment, dès que le souterrain s’est asséché, Angelo a décidé de faire encore plus fort...

La suite, je peux la deviner sans peine. J’ai l’impression que mes pieds s’enfoncent dans le sol de la cabane. Sans me quitter des yeux, il sort une poignée de sachets qu’il jette sur la table. Les autres ne bronchent pas; mauvais signe.

- Tu avais l’intention d’attendre qu’on soit tous crevés de faim? Hein? Et ne me raconte pas que ton frangin t’avait rien dit.

Chacun de ses mots est un coup de massue. Pour calmer le tremblement de mes mains, je les enfonce dans mes poches. Miki pleure sans bruit. Soudain, les silences et les regards en coin de ces derniers jours trouvent leur signification. Alors que j’ouvre la bouche, le boiteux martèle en claquant du plat de la main sur la table:

- Plus de quatre mille boîtes de rations complètes! Vingt-deux cantines de fer remplies à ras bord de matos de premiers secours et chirurgical... De l’outillage, aussi. Le tout emballé sous vide... Juste sous nos pieds. Putain, Tom!

Il a crié les derniers mots. Le fracas des éléments qui se déchaînent sur le toit de tôle ne parvient pas à entamer la mélasse qui m’enserme. Tous les yeux sont sur moi, je m’entends demander:

- Depuis quand le sais-tu?
- Une dizaine de jours, crache-t-il, mais qu’est-ce que ça peut bien foutre?!

Contre la porte, Cheyenne détaille la lampe à huile, il ne croise pas mon regard. Solidarité des estomacs vides. Xav’ et Toni sont fermés et tendus comme des cordes d’arbalète. Conscient de marcher sur des œufs, je prends une grande inspiration:

- En as-tu parlé à quelqu’un?

C’est à peine s’il desserre les dents pour répondre:

- C’est ça qui t’inquiète, qu’on ait éventé ton petit trésor? Je te rappelle que sans nous, ton frangin, il serait en train de pourrir dans son trou!

Il a raison, bien sûr, mais si je ne reprends pas la main, les choses vont enfler hors de contrôle. Je soupire et le fixe, puis pose mes poings sur la table.

- Tu en as parlé, oui ou non?

Un instant, je crois qu’il va me sauter à la gorge. Son souffle s’accélère, ses yeux me fusillent, mais il ne dit rien.

- Donc, ça veut dire non. Et tu sais diablement pourquoi tu n’as rien dit. Pour les mêmes raisons que moi: éviter un massacre.

Deux chiens sauvages se faisant face n'auraient pas l'air plus butés. Dans son œil, une lueur passe. Il accuse le coup mais ne concède pas de terrain. Il y a trop d'électricité dans la pièce, alors je tends le bras et tire la chaise pour m'asseoir face à lui. Personne ne se bat assis. Un tic agite sa joue mais il me laisse parler.

- Quand le kid a découvert la cache, poursuis-je un ton plus bas, elle était inaccessible. Personne n'aurait pu tomber dessus par hasard. Il valait mieux taire la nouvelle. On sait bien ce que ce genre de révélation peut provoquer dans une foule affamée...

Ses yeux ne me quittent toujours pas, mais ses épaules se relâchent de façon imperceptible. Je devine Xav' en train d'allumer une cigarette, je continue:

- Armand et moi avions décidé d'attendre d'être certains que tu avais la situation du quartier bien en main avant de t'informer. Nous n'étions au courant que pour les rations, Miki n'avait pas vu le reste.

Dans son coin, le gosse acquiesce en reniflant. Paulo ouvre la bouche, mais je pousse l'avantage en me redressant:

- Vous me connaissez! Est-ce que vous croyez franchement que j'aurais gardé ça pour moi tout seul? Soit vous me prenez pour un salaud, soit pour un con! Comment aurais-je sorti tout ce bazar sous le nez de Paulo et des siens sans qu'ils le sachent?!

C'est maintenant que mon sort se décide. Ils se consultent du regard puis laissent à l'offensé le soin de la sentence. Une moue tord ses lèvres. Les yeux dans le vague, il passe un doigt sur la râpe de ses joues avant de revenir à moi.

- Ok. Je te crois. Merde! Tu aurais quand même dû m'en parler avant, bordel!

Je l'admets volontiers. Cheyenne pose la main sur mon épaule et c'est comme un signal pour les autres. La bouteille refait un tour dans un silence qui a perdu l'essentiel de son poids. Après une dernière gorgée, le boiteux semble hésiter et cela réactive mon alarme interne.

- Bon, fait-il en s'essuyant la bouche, on a dégoté autre chose dans la cache.

Je fronce les sourcils et l'encourage du geste.

- Derrière tout le fourbi, il y avait un container différent, avec un cadenas.

Comme je ne dis rien, il continue:

- Au milieu de rapports militaires, j'ai trouvé un porte-documents. Une serviette de cuir munie d'un fermoir à code avec une liste dedans, tiens.

En vitesse, je survole la liasse de feuillets qu'il a extraite du tiroir de la table. Des colonnes entières de matériels, d'armes et d'équipements. De quoi fournir une armée. Je hausse les épaules en lui rendant les documents:

- Et alors? On dirait un inventaire.
- Avec ton inventaire, il y avait une carte et ce bidule-là.

Ça ressemble à une calculette, pas plus grosse qu'une antique carte bleue. Du pouce, il l'active et le petit écran LCD s'allume tandis qu'un bip régulier se fait entendre. Je tressaille et ameute mes souvenirs:

- C'est un localisateur. Pour indiquer une direction...
- Une minute, coupe Xav' en levant sa main gantée. Je croyais que les satellites s'étaient tous crashés depuis belle lurette. Il fonctionne encore, ton bidule?

Au dos de l'appareil, les inscriptions nous éclairent.

- Ça ne fonctionne pas avec les satellites, dis-je. C'est calé sur une balise radio terrestre. Portée: cinq kilomètres. Tant qu'il y a de l'énergie, on reçoit le signal et c'est alimenté par un capteur solaire intégré.

Toni intervient, les yeux écarquillés:

- Ce qui signifie...

Je conclus:

- ... que ça peut nous mener directement sur le stock.
- Génial! bondit Cheyenne après un instant de silence. S'il y a d'bons flingues là-bas, ça va chier!

Les feuilles en mains, je ris de bon cœur. Oui, il y a de bons flingues. Et plus encore... Pourtant, je calme le jeu:

- Ouais. Le problème c'est qu'on n'a aucune idée de la direction à prendre. Ce machin ne se déclenchera qu'à cinq bornes de l'objectif. Autant dire qu'on en est au même point - la bouffe en plus, bien sûr.

Je prends conscience du sourire en coin affiché par Paulo et les autres.

- Et ça, nargue-t-il en jetant la carte sur la table, c'est pas un bon point de départ?

Je l'avais oubliée, celle-là.

Armand repose les documents. Le kid et moi, escortés, sommes rentrés immédiatement pour le mettre dans la confidence. Il fait la grimace:

- En regardant bien, il y a des trucs qu'il vaudrait mieux ne pas déterrer.
- Quels genres de trucs? dis-je attentif.

Il tourne deux pages, puis pose son doigt sur une ligne.

- Ah, voilà: quatorze containers d'agent spermicide XY autocibleur. Plus connu sous le nom

d'AndroStop, indique-t-il devant ma mine perplexe. Ainsi que vingt- quatre missiles sol-sol équipés des têtes de pulvérisation ad hoc.

Miki, qui ne comprend pas plus que moi, demande:

- C'est quoi ton... spermo-chose?
- Un gaz. Une saleté qui, une fois inhalée, tue la production de chromosomes Y chez l'homme.

Je lève les mains en signe de reddition. Fouillant sa mémoire, il précise:

- Cela signifie que la génération suivant le gazage ne serait, théoriquement, constituée que de filles.

Le temps que l'information pénètre, Miki se marre:

- Merde! ce serait drôlement sympa.
- Oui, théoriquement.
- Je me disais bien...

Armand reprend:

- L'AndroStop est un produit dérivé d'un spermicide naturel - des plantes cytotoxiques - et du N9, un composé chimique qui détruit les spermatozoïdes. Le tout boosté par des nano robots chasseurs d'ADN. Comme si ça ne suffisait pas, un petit mariole, dans un labo militaire, y a ajouté une bidouille de son cru. D'après la presse d'investigation de l'époque, le gouvernement a finalement stoppé la production. Les cobayes exposés devenaient dingues en soixante-douze heures.
- Heu, dingue comment? rigole le kid en faisant une mimique de singe avec les cris associés.
- Assez pour faire de l'autocannibalisme, et se déchirer à mains nues.

Les images de Compiègne et des autres villes nordiques remontent à la surface.

À la première heure, réunion au hangar. La nuit ne m'a apporté qu'un sommeil erratique et je suis une boule de nerfs. Paulo a étalé la carte sur le bureau et son doigt se pose au milieu. Les yeux convergent; il a un pauvre sourire: Ça risque de ne pas être une promenade...

Miki siffle entre ses dents pour exprimer le sentiment général:

- Ouais, craignos.

Une grosse bourgade à l'extrême est de la Seine-et- Marne: Provins. Enfin, pas vraiment. Un trait de stylo rouge, dans sa banlieue nord, délimite une zone de trente kilomètres de diamètre. Il faudra être sur place pour que le gadget nous guide pile sur la caverne d'Ali Baba. Aucun d'entre nous n'a jamais été là-bas. Cheyenne rôdait dans l'ouest quand il a été fait prisonnier. On a calculé la distance, mais je les laisse se faire une idée par eux-mêmes. C'est Haziz qui relève la tête le premier:

- Soixante-dix bornes aller. Plus d'une heure de vol dans les deux sens; au minimum...

Les visages sont sombres. Je résume:

- Disons une heure et demie aller-retour. Sans compter les détours et les crochets pour éviter la DCA si - je dis bien si - leur chasse aérienne nous fout la paix. Vingt à vingt-cinq litres par appareil soit, pour nous quatre: cent litres. Autrement dit, la quasi-totalité de ce qui nous reste en carburant.

L'H-M se laisse tomber sur une chaise qui n'en demandait pas tant:

- C'est vach'ment risqué.

J'abandonne quelques secondes au silence, le temps pour tous d'intégrer l'information, puis:

- Oui, beaucoup trop. On va donc se débrouiller autrement.

Les visages expriment la perplexité, puis:

- C'est pas vrai, fait Miki incrédule, tu veux prendre les bécanes?

Avant que je ne réplique, Xav' se lance, nous dévisageant tour à tour:

- Arrête-moi si je suis naïf, mais une fois là-bas on fait quoi? On se bourre les poches, puis on rentre par la même route? Je sais que tu as une bonne raison d'en vouloir à ces salopards, mais ne suffirait-il pas de leur donner ce qu'ils veulent pour avoir la paix?

Il y a une sorte de flottement. Toni le regarde avec des yeux furibonds. Je respire un grand coup:

- J'ai vu ce qu'ils ont fait des patelins du Nord. Non: une fois satisfaits, ils raseraient Pontault juste pour tester leurs nouveaux jouets. Notre seul espoir est de les griller. De plus, ici, on est presque à sec de carburant et de munitions. Sur place, on pourra remettre en route des véhicules pour rapporter le plus de stock possible.

Cette fois, c'est moi qu'on dévisage comme si j'avais deux têtes. J'ajoute en vitesse:

- Ah oui: il y a aussi un tas de blindés, et des réserves d'essence. Cette planque doit être véritablement gigantesque.

Le rire de Cheyenne couvre un instant le grondement du ciel:

- Sans blague! A supposer qu'on puisse les faire démarrer sans trop d problèmes tes blindés; au r'tour, nos copains vont nous faire d'grands coucous en nous voyant passer?
- Probablement pas, en effet. Mais tu veux prendre le risque qu'ils mettent la main sur l'AndroStop?

Xav' s'éclaircit la voix:

- Et ils feraient comment pour le trouver, puisqu'on a le localisateur?

- D'après ce que j'ai vu dans le Nord, ils ont des chars, des armes modernes, des équipements de pointe. En d'autres termes, dis-je en les regardant tour à tour, du matos qui n'a pas traversé quarante ans à l'air libre dans un champ. Ils ont déjà déniché d'autres stocks! Alors pourquoi pas celui-ci? Il leur suffit de rester dans le coin assez longtemps - et qui va les en empêcher? S'ils sont venus jusqu'ici, ce ne peut être que pour ça.
- Ce qui sous-entend, souffle Paulo, qu'ils connaissent l'existence de la cache des tunnels...
- Oui, dis-je. Et qu'ils craignent qu'elle ne soit détruite par une attaque frontale ou un bombardement massif. Ce qui expliquerait notre sursis actuel.

La pluie couvre un moment les réflexions de chacun, puis Cheyenne laisse tomber:

- Cent quarante bornes. C'est quand même super risqué.

Je me penche sur la carte:

- Oui, un peu trop. Justement, cette nuit, j'ai eu tout le temps de gamberger sur le sujet...

L'ennui avec les plans, c'est qu'en général, on ne maîtrise qu'une partie des éléments. Tout ce que l'on sait, en vérité, se résume à peu de choses: la position de la cache et ce qu'elle est supposée contenir. Et, surtout, que nous devons mettre la main dessus avant les autres!

Sans certitude aucune que nous y serons les premiers; ni même que nous y parviendrons. Depuis le temps — une bonne trentaine d'années, d'après la date de la liste - l'endroit a pu être pillé des dizaines de fois. En outre, en presque deux cents kilomètres, nombre d'événements peuvent survenir. Et bien peu d'agréables.

Les poings serrés, je réalise que nous n'avons aucun choix. Ce matin, quatre explosions dans les quartiers nord. Sept morts; dont deux gosses et une femme. Non que je fasse une différence entre un cadavre âgé ou pas, mais les petites victimes excitent plus la vindicte populaire. Que peut bien ressentir le type qui commande le largage. Ou la femme?

Pourquoi attendent-ils autant? La crainte de bousiller leur carte au trésor n'explique pas tout. Je le sens. Est-ce que, par hasard, ce bon Rinaldo père ne nous aurait pas tout révélé? Et que penser de ces immenses feux que l'on voit de plus en plus souvent illuminer la nuit de la forêt?

Même le plus bavard des deux prisonniers n'a pas pu dévoiler les pensées secrètes de ses chefs. Tout ce qu'il avoue c'est que, depuis une semaine, la fièvre gagne son camp. Des renforts leur sont parvenus du Nord, ainsi que pas mal de matériel. Beaucoup de patrouilles - comme celle à laquelle il participait lorsque nous l'avons capturé - sont envoyées tous azimuts. Voilà qui ne va pas faciliter nos déplacements au sol.

Nous avons raison à propos de l'origine de ces gens. Danemark et pays scandinaves. Pour la plupart, les chefs sont des femmes. En tout cas les hauts gradés.

Des femmes... Evidemment, à la lumière de la liste, ceci revêt une autre couleur. AndroStop et gonzzesses; la combinaison des deux fait froid dans le dos.

La revanche des amazones aurait-elle sonné?

- Tom, j'ai trouvé ce que tu cherchais. Pas facile à dénicher, ça m'a coûté un max de troc.

Le gosse est trempé des pieds à la tête et brandit un étrange appareil.

- Donne, dis-je en tendant la main, et va te sécher sinon je vais me faire tuer!

La chose affecte la forme d'un manche à balai prolongé d'un cerceau de métal noir. A l'autre bout du manche: un boîtier, nanti d'une poignée ergonomique. Hélas, le pack batterie est manquant. J'espère que Pat ou mon vieil ami sauront réparer ce manque. En parlant du loup, notre hippie flamboyant fait son entrée dans le salon:

- Je viens de croiser une sorte de chien pouilleux complètement trempé, dit-il en pointant du pouce vers le couloir, tu m'expliques?

Avant même que je n'ouvre la bouche, il s'assied en face de moi et détaille l'objet posé entre nous sur la table:

- Mince. Un détecteur de métaux. Cela fait des années que je n'en avais pas vu, tu l'as trouvé où?
- C'est Miki. J'ai entendu dire qu'un des troqueurs de la gare en avait un. J'y ai envoyé le kid. Le Vieux hoche lentement la tête en retournant l'ustensile défraîchi en tous sens.
- Il a besoin d'une bonne révision et d'une batterie.

J'ai un geste des mains ouvertes qui signifie que c'est tout à lui. Il acquiesce, l'air pensif puis reporte son regard sur moi. Les yeux brillent derrière les verres mauves:

- Tu as sans doute raison, depuis le temps que ça s'est passé...
- Oui, et ce n'est pas tout, dis-je en reprenant le détecteur pour le poser contre le mur. Dans son rapport, le type décrit des parties de sa mission. Apparemment, il devait camoufler l'entrée de la cache - ou la condamner, ce n'est pas clair - et filer transmettre ces documents à son quartier général à Paris. Sa situation était désespérée. Un des deux hommes qui l'escortaient était mort. Avec l'autre, ils ont fait des prisonniers pour transvaser le chargement dans les tunnels. Il y a finalement laissé les papiers pour qu'ils ne soient pas découverts sur lui.

Armand réfléchit tout haut en sortant de quoi se bourrer une pipe:

- Autrement dit, à moins que quelqu'un ait eu un coup de bol incroyable, le bazar doit toujours être bien au chaud à Provins.
- C'est bien ce que je me dis.

Ses petits rouages internes continuent de tourner:

- Selon toi, finit-il par avancer, cet entrepôt est unique en son genre?

Je secoue la tête:

- Franchement, ça m'étonnerait beaucoup. D'après ce qu'on sait, c'était une opération militaire menée dans les règles, pas un truc à la va-vite. Et puis, à l'époque, les stocks d'armes et de matériels devaient être au top, vu les périodes troublées qui avaient précédé...

Il souffle un long jet de fumée tandis que je sors les gobelets et la bière:

Et ces salauds de noirs ont peut-être mis la main sur une liste d'entrepôts sans leurs positions

exactes. Après tout, le stockage n'a pas dû se résumer à notre seule zone géographique. Et puis, si ça se trouve, ils sont en train de fouiller les bois en tous sens; tu sais: les feux.

En servant, je pèse le pour et le contre. D'un côté, ça expliquerait la venue en éclaireur de Nemo. Il menait sa petite enquête. Pas de bol, les Rinaldo ne savaient rien. S'ils avaient trouvé un arsenal, ça se serait vu. Alors il a temporisé en me faisant monter à Meaux et, quand ses troupes ont été à pied d'œuvre dans la région, il s'est tiré pour les rejoindre.

- On dirait bien, reprend Armand en levant son gobelet, qu'ils n'en sont pas à leur coup d'essai. Ils doivent bénéficier d'informations sur les villes concernées. Peut-être même qu'ils se sont mordu les doigts d'attaquer si vite certains bleds...
- Tu veux dire qu'ils auraient bousillé ce qu'ils étaient venus y chercher?
- Probable. Parce que sinon, je ne vois pas pourquoi ils prendraient tant de gants avec nous.

J'acquiesce. Mon regard dérive vers la fenêtre et revient lentement sur lui.

Son visage exprime toute la compassion du monde. Un sourire se dessine dans sa barbe:

- T'en fais pas. Ça va aller.

Puis, comme s'il suivait le cheminement de mes pensées, il entrechoque nos verres:

- A la chance, mon fils.

- On n'a pas trop intérêt à glander, leur putain d'saucisse volante devrait d'jà être là.

En remontant mon col, je lève les yeux. Le plafond est bouché, mais plus élevé que la moyenne de ces derniers jours. Oui, si on veut une chance raisonnable de passer, il faut tenter le coup pendant que leurs guetteurs sont encore ensuqués d'une nuit de veille sous la flotte. Et de la flotte, il en tombe sans arrêt depuis une bonne semaine. La neige a disparu, même là où le soleil ne s'attarde jamais. Depuis l'attaque sur leur patrouille à moto, la fréquence des bombardements a augmenté. La cocotte-minute est au bord de l'explosion. Il y a déjà des affrontements dans les rues. La foule des sans-ab' devient nerveuse.

- Il est sept heures trente-cinq, ajoute Pat en essuyant la jauge d'huile du Faucon. Il faut y aller.

Le Gyro est chargé de tout ce dont nous aurons besoin sur place. Avec Cheyenne et moi à bord, on va décoller plutôt long. Une dernière fois, je fais le tour de la nacelle. Rien ne manque. Pat a installé des fixations sur les côtés pour nos outils. Pelles, pioches, une tente et le détecteur.

- Ok. Poussons-le dehors.

Dans peu de temps, le jour se lèvera. À ce moment-là, il faudra déjà être en l'air. Seuls Miki et notre chef mécano sont présents. En silence, nous roulons l'autogire à l'extérieur. Le sol est saturé d'eau; pour plus de sûreté, nous allons jusqu'à une portion goudronnée. Un ancien parking qui devrait suffire pour le décollage.

Le gosse ne dit rien, mais ses yeux parlent pour lui. Brièvement, je le serre contre moi; il a le temps de me chuchoter sa désormais habituelle litanie:

- Fais pas le con, hein?
- Promis kid. Promis.

Nous n'avons pas le choix. Si un moyen de pression existe, c'est là-bas qu'il se trouve. Souvent, la nuit, je me retrouve assis, trempé de sueur, sur le lit en vrac. Le souvenir de ma lionne me déchire comme un vieux chiffon. Maudite imagination qui projette mille supplices sur l'écran de mon esprit. San qui se tord, qui m'appelle... La journée, j'ai la sensation de n'être qu'un robot aux rouages grippés. Mon corps bouge, agit, mais je suis un spectateur détaché de ma propre existence. Il n'y a qu'aujourd'hui que la chaleur revient. Se battre, enfin!

Pat se plante devant moi. Il semble vouloir parler mais je ne lui en laisse pas le temps:

- N'insiste pas. Si la cache n'est pas vide, tu feras partie du prochain voyage. C'est certain; je ne vois pas comment on pourrait se passer de tes compétences. Mais pour l'instant, on ne sait pas. Et pour tout dire, on risque fort de se faire allumer en route.

Il acquiesce, avec un sourire contraint:

- Je sais, oui. Si ça pète, il vaut mieux que tu fasses équipe avec Cheyenne...

Je prends sa main tendue. Une sorte de fierté m'envahit encore, comme chaque fois, devant le courage

de ces types que rien ne destinait à brader leur peau pour autrui. Comment ne pas me demander si je mérite tant de confiance.

Nous embarquons. La pluie tombe un peu plus fort, tant mieux. J'ai tablé sur elle pour nous camoufler et couvrir le bruit du Rotax.

Cette fois, c'est le grand hors-murs qui va piloter. Je monte à l'avant et me tasse entre d'autres outils et des munitions pour la Néguev. Dans l'interstice entre mes genoux, je parviens à caser le M4 et ses chargeurs de rechange. Une ceinture de grenades complète mes effets personnels.

Cheyenne se manifeste dans l'interphone:

- Quand tu veux, grand chef.

De la main, je signifie à Pat et à Miki de reculer. Le kid affiche ce pense être un sourire confiant. Pouce levé, je le lui rends. La nuit mourante nous entoure. Je frissonne en armant la 5.56:

- On y va.

Roulage lourd. On s'arrache enfin du sol et mon pilote nous aligne immédiatement plein sud. Pontault apparaît comme une énorme tâche sombre sur le gris du no man's land. Bombardements obligeant, Rinaldo a instauré un black-out strict sur toute l'agglomération. Une idée d'Armand.

Cheyenne interroge:

- Je longe la nationale?

Carte en main, je rectifie:

- Non. Passe au-dessus des bois, le plus bas possible. On fera une cible plus difficile.

De deux maux, je choisis le moindre, pariant sur l'habileté de l'H-M pour nous éviter les arbres. Sans le voir, je regarde défiler le tapis noir sous la carlingue.

Cheyenne secoue mon cafard nerveux:

- Le jour s'approche, on bifurque dans combien d'temps?

Sur la gauche le ciel s'éclaircit et, en dessous de nous, quelques détails sortent déjà du néant. Nous volons depuis quatorze minutes, à vitesse réduite. Autant pour limiter le bruit que par économie de carburant. Sous la lampe du tableau de bord, je scrute la carte plastifiée par les soins de mon père adoptif. Un coup d'œil à ma montre et un rapide calcul plus tard, je lâche:

- Pas encore. On obliquera plein Est dans... cinq minutes.

Mon compère accuse réception au moment où la radio, dans un concert de crachotements, laisse filtrer le timbre juvénile du kid:

- Faucon la saucisse est sur nous et les poussins sont bien partis.

Selon le code convenu, je presse trois fois le contacteur du micro. Pas la peine de risquer de se faire repérer. Ainsi, le bombardement matinal ne connaît pas de relâche. Ce putain de dirigeable, lui, vole

au-dessus de la couche nuageuse, bien à l'abri des intempéries.

- J'espère qu'les copains vont leur botter l'train! rigole mon pilote d'une voix où perce une pointe de regret.

Oui, j'espère aussi. Les poussins, c'est le reste de l'équipe — renforcé d'une poignée de gars de Paulo. Ils vont aller harceler un camp au nord de la ville. Les motos ont finalement trouvé leur utilité. Une petite virée d'une quinzaine de kilomètres aller-retour. Juste histoire de monopoliser un peu l'attention loin de nous. Lorsque j'ai exposé mon plan, les volontaires se sont littéralement bousculés. La veille, les bombes n'avaient pas épargné le quartier des parias. Le boiteux a même dû refuser du monde!

Je me mords la lèvre en regardant vers le nord. A l'heure qu'il est, Haziz a décollé pour servir d'appui aérien, avec Xav' en mitrailleur. Ce bon vieux Canard est toujours dans la course.

- Faucon, les vautours sont là. Trois. Je répète: trois vautours.

La chasse est de sortie. Trois de moins pour nous, mais je crains pour l'autre équipage. Depuis le départ nous surveillons le ciel. Jusqu'ici, rien à signaler dans la soupe glacée qui s'insinue par mon col. A l'avant, je suis plus exposé.

Sept heures quarante-six:

- Maintenant, camarade.

C'est à peine si je perçois le changement d'assiette. Nous filons en direction de la nappe grise du levant. Vent arrière, ce qui - même en léger contre-jour - améliore sensiblement la visibilité. L'océan sombre que nous survolons scintille sous la pluie.

- Tu vois quelque chose, toi?

Non, j'ai beau me déboîter le cou, l'horizon devant nous, et même sur les côtés, reste vide de tout signe d'activité au sol. Soudain, la voix du kid sature les écouteurs:

- Faucon, Faucon\ ici ça dégringole dru! Les chars arrivent!

Le ton est haut perché, à travers les parasites statiques. Le choc me rend muet une seconde. Il crie maintenant:

- On fait quoi? Tu m'entends Tom?!

Je réponds en maîtrisant ma panique:

- Fonce chez le Vieux, que Pat et les poussins se planquent!!

Je sais qu'ils n'en feront rien. Les noirs vont avoir de méchants moustiques sur leurs arrières. Merde! Miki est tout seul dans ce bordel. Ce doit être l'enfer là-bas. Lorsqu'il accuse réception, j'entends nettement le bruit des explosions. Ça me paraît diablement proche de lui. Je ne peux m'empêcher de hurler:

- Barrez-vous de là! Foutez le camp, putain!

Les doigts gourds, je serre le rebord de l'habitacle et me force à respirer à fond. Cheyenne m'interpelle:

- Et nous, on fait quoi, patron?

Pendant quelques secondes, je regarde défiler la forêt comme si la solution s'y cachait. Bon sang! À cet instant précis, ce simple mot «patron» pèse plus lourd que jamais. Depuis ma dernière tirade, le régime moteur s'est ralenti dans l'attente de ma décision. Rebrousser chemin ne ferait pas pencher la balance de manière significative. Ça ferait juste deux morts de plus. Avec toute l'escadrille, je ne dis pas; mais seuls avec Haziz et à peine de quoi tenir en l'air pour deux heures... Non: plus que jamais, nous avons besoin de ce fameux levier qui soulèverait le monde.

Et si nous ne pouvons-nous en servir, il ne restera plus qu'à le casser.

- On continue. Mets la gomme!
- Reçu.

Le Gyro bondit en avant et prend de l'altitude. Je me gave d'une grande goulée d'air gorgé d'eau. Ce n'est pas le moment de flancher.

- On d'vrait arriver dans pas longtemps, non?

Coup de périscope à la montre et à l'indicateur de vitesse; je confirme:

- Vu qu'on a le vent avec nous, dans environ huit minutes.

Je suis le premier étonné du ton déterminé de ma voix. L'espace d'un instant, nous survolons une grande saignée dans la mer d'arbres. La N4. Les ruines de Vaudoy-en- Brie. Immédiatement, nous infléchissons encore vers le sud, il est temps de sortir le «bidule».

Pat me l'a emballé dans un sac plastique assez transparent pour lire l'écran dans de bonnes conditions. Le jour pointe et la visibilité est de deux à trois kilomètres. Toujours rien à l'horizon. Je m'en ouvre à Cheyenne et je perçois presque son haussement d'épaules:

- On n'va pas s'plaindre, non?

Positiviste, le mec. Bon, la carte; pas le moment de se laisser distraire. Tout en bougeant pour réveiller mes articulations, je fais le point sur notre position:

- Ok, ralentis, qu'on ne rate pas la cible. D'après ce que j'ai pu trouver sur ce bled, le seul point repérable de loin est un silo à grains. Gros modèle: à trois cuves de stockage.

Nous survolons une zone où les cultures, jadis, remplaçaient les bois. L'uniformité des grandes étendues de friches est parsemée de bosquets anarchiques. Dame Forêt prend sa revanche. Parfois, un hameau tente encore de sortir la tête des ronces. Aucune fortification récente, toujours pas de traces d'H-M.

- Ben mon pote, c'est l'désert des Tartares là-d'ssous!

Oui, on peut dire ça. Les Tartares... sans blague.

Pourtant, je me crispe à nouveau. Toi et tous les autres... Miki... bon sang! Miki et Armand. Nous volons en silence un moment, battus par la pluie. L'écran du localisateur n'affiche rien. Seul le bip lancinant prouve qu'il est en fonction.

Sur la carte, le tracé rouge, de la taille d'une pièce de monnaie, indique-t-il vraiment la position de la cache? Et, même si c'est le cas, dans sa précipitation le lieutenant aurait pu se tromper; non?

Non. Pas un soldat de métier. Un professionnel de la guerre ne se plante pas sur des coordonnées géographiques. Mouais. Fort de cette fragile certitude, je me rencogne dans mon siège et essuie le sachet du localisateur sur ma jambe lorsque l'H-M me fait sursauter:

- Vise à gauche! Vers l'avant, c'pas ton machin à grains ça?

Merci pour ses yeux d'aigle.

- On dirait, oui, fais-je en séchant les optiques des jumelles. Effectuons d'abord un grand tour du coin.
- Vu. Y dit quoi, l'bidule?

Un cri m'échappe. L'écran s'est allumé et un point brillant clignote en cadence avec les bips. Le spot est encore au bord inférieur du petit répéteur LCD. Alors que Cheyenne survole la périphérie de notre zone, le point se déplace en suivant le mouvement. Je reporte mon attention sur l'extérieur:

- Toujours personne?
- Que dalle. On est vach'ment vernis!

Effectivement, aussi loin que je voie, la campagne s'étale dans toute sa sauvagerie exubérante.

- Quand tu veux, Tom.
- Approche-toi du groupe d'arbres, au sud du village.

Sur ma carte, l'endroit s'appelle Mortery. Un pâté de ruines, posé comme un eczéma sur l'étendue de brousse détrempée. On fait un crochet, le spot est presque fixe et le bip continu. Dès qu'on dépasse les arbres, le son grimpe carrément dans les hyper aigus. Devant nous, ce que Cheyenne avait repéré: trois tours de béton d'une quinzaine de mètres de hauteur, couvertes de lierre. Elles sont plantées de travers sur la plaine comme des mégots dans une assiette.

- V'ia ton silo, on descend?

Je croise les doigts avant de répondre:

- Oui, pose-toi super court. Tu pourras sûrement par ici, j'ajoute en montrant une zone herbeuse qui semble dépourvue de débris.
- Vu. Accroche-toi à tes couilles, ça va bouger.

Sans déconner. J'en ris encore, sur les nerfs, lorsque le train s'enfonce dans les herbes hautes. C'est

un modèle d'atterrissage. Deux mètres de roulage au maximum, au terme d'une parabole parfaite. Pas mal, si l'on considère la surcharge qu'on se trimbale.

Courbé en deux, je saute de la nacelle, l'œil de nouveau rivé au localisateur. Le spot est presque fixe. En me rapprochant du silo, les pulsations semblent s'espacer. J'hésite un instant puis tourne sur ma droite, à grandes enjambées dans la friche. Les bips s'espacent...

Cheyenne m'observe, tandis que je reviens sur mes pas. Mais, au bout d'une vingtaine de mètres, je dois me rendre à l'évidence: le spot ralentit à nouveau. Je jure et repars vers le tas informe des bâtiments agricoles. Mauvaise direction!

Nouveau retour vers le silo. Cette fois, je trace vers l'ouest, le nez collé à l'écran. Rien, toujours rien! Pourtant ce doit bien être par ici. Il FAUT que ce soit là!

Et soudain, le spot n'émet plus qu'un son continu. Étrangement, j'ai de la peine à y croire. Je regarde autour de moi et découvre que je me tiens au milieu des ruines d'un hangar. Des poutrelles de béton pointent hors de la végétation, comme autant de sentinelles à l'inspection.

- Alors, on y est?

Cheyenne, les mains dans les poches et PM autour du cou, examine le sol. Je ne l'avais pas entendu me suivre.

- Oui, réponds-je. Là-dessous.

Trois quarts d'heure plus tard, le jour timide éclaire le périmètre de nos recherches. Les bras endoloris, je pause un instant, tandis que Cheyenne continue sans faiblir de déplacer les tôles tordues et glissantes. Pas de bol, toute cette ferraille rend le détecteur inutile. Afin de parfaire notre bonheur, le vent s'est levé. Agréable comme une caresse de poisson mort.

Les reins en compote, nous avons dégagé un volume non négligeable de matériaux divers et mes gants sont en lambeaux; mes mains aussi, d'ailleurs. Le seul point positif est que ce bordel semble effectivement le résultat d'une explosion. Crevé, je me laisse tomber sur un bloc de ciment, lorsque l'H-M me hèle:

- Viens voir ça!

Il soulève un grand bout de poutrelle qu'il tient en équilibre, calé sur son épaule. En deux bonds je suis auprès de lui.

- Regarde là-d'ssous et aide-moi à bloquer c'truc, grimace-t-il. On dirait un passage.

Fébrile, je pousse un fût cabossé à côté de lui et l'assiste pour y poser sa charge. Dans le faisceau de la lampe à manivelle, le doute disparaît. L'effondrement de la structure ne s'est pas opéré de manière homogène. Avec la pioche, Cheyenne tire à l'extérieur les gravats qui obstruent encore le haut d'une rampe. C'est étroit, mais je peux m'y engager à plat ventre.

- Fais gaffe, mon ami.

A l'aide de la pelle que j'ai emportée, j'élargis la trouée. Très vite, un espace se présente où je peux presque tenir debout. Je n'ai pas dû descendre plus d'une quinzaine de mètres. Je pose une main

hésitante sur la surface plane et couverte de mousse devant moi. Trois ou quatre mètres carrés que j'explore de ma lampe. En grattant un peu, de grandes plaques de lichen poisseux s'en détachent. Je prends une bonne respiration. Au milieu, à hauteur de mes yeux, un boîtier à clavier!

- Alors, tu vois quelque chose?
- Amène-toi! crié-je, je crois qu'on le tient!

Presque de suite, il est là:

- T'as raison. Merde! T'es un chef, toi...

Dans la semi-obscurité, je contemple son profil tandis qu'il inspecte la porte. A cet instant précis, je réalise qu'il n'y a jamais vraiment cru. Je redescends sur terre:

- Bon, faut qu'on ouvre ce bazar, et en vitesse. Sinon tout ça n'aura servi à rien.

Nous examinons la surface métallique. Il est clair que nous n'en voyons qu'une petite portion. De sa manche, Cheyenne nettoie le bloc de la serrure. Il s'agit d'un renflement du métal, muni d'un clavier à code et nanti d'une rainure verticale.

- T'as une idée?

Le carnet du lieutenant en main, je déchiffre l'écriture nerveuse. Depuis la découverte du clavier, je crains le pire. Ce carnet, je l'ai déjà lu et relu. S'il y avait un code, je le saurais. L'H-M tempère:

- Pas d'panique. On a réussi jusqu'ici. Même si on doit éclater c'te putain d'porte à la grenade, on va l'ouvrir!

Pour calmer le jeu, je me pose dans la poussière. Un moment passe, je m'hypnotise sur les pages quand Cheyenne dit, se parlant à lui-même:

- Tiens, c'est marrant ça...
- Quoi? fais-je, sans lever le nez du calepin, la lampe coincée entre les dents.

Son pied racle le sol de béton:

- Y a pas d'eau ici, pourtant, avec c'qu'y tombe...

Je hausse un sourcil. En dégageant quelques éboulis, nous trouvons l'explication: toute celle qui s'écoule le long de la rampe s'engouffre dans une bouche d'évacuation. Je sursaute.

Au milieu de la grille de fonte, un logo moulé dans la masse attire mon œil. Un trapèze dans lequel est inclus un triangle. Ce truc figure dans le carnet, également, au crayon sur la pochette de la carte... Et...

- Quoi? demande l'H-M tandis que je me fouille comme si un scorpion se baladait sous mes fringues.

Je lui tends la lampe:

- Tiens, éclaire la serrure!

Il obtempère alors que j'arrache le localisateur au sac plastique. Oui, c'est là que je l'ai vu. Sur sa face arrière. De mon foulard, je finis d'épousseter la serrure. Juste au-dessus de la fente verticale, le modèle réduit du logo apparaît. La peinture est ternie, mais c'est bien ça.

Mes doigts tremblent lorsque j'insère le bidule par le haut. Il s'emboîte parfaitement dans la rainure. Retenant mon souffle, je le fais coulisser vers le bas.

Rien.

Les dents serrées, je recommence puis tente le coup de bas en haut. Toujours rien. Dans mon dos Cheyenne suggère:

- Et si tu l'allumais?

Merde! Les nerfs tendus à bloc, j'attends que l'écran s'illumine et je remets ça, par le haut.

Déclic. Une seconde, puis deux; sous nos pieds naît une légère vibration. Un instant plus tard, les panneaux s'écartent, en grinçant d'horrible manière.

Je reste bouche bée.

Chapitre 23

De notre envoyé spécial à Rome. Une partie de l'armée italienne se mutine. Il semblerait que l'ordre de tirer sur la foule ait motivé la désobéissance en masse de toute une brigade. Cette unité avait été appelée en renfort des forces de police afin de contenir les manifestations en marge du sommet du G22. C'est le deuxième incident de ce type en un mois chez nos voisins. Il se murmure que la solde n'est plus versée depuis le début de l'année. Au sein même de l'armée, certains officiers auraient présenté leur démission des cadres...

TF6, journal de 20 heures, extrait (vendredi 26 juin 2037)

En fin de compte, je ne m'étais jamais vraiment représenté ce qui nous attendrait si nous parvenions jusqu'ici. Premier contact: la gueule noire d'un canon de 40mm qui nous fixe droit dans les yeux. De la lampe de son arme, Cheyenne balaie l'ouverture. Personne. Dans un grincement douloureux pour les dents, les panneaux de blindage s'immobilisent. L'odeur de renfermé nous frappe alors que nous détaillons l'apparition. Du coin de l'œil, je remarque que l'H-M pointe son MP8. Pour l'heure, je ne trouve pas l'idée si stupide et je l'imité. La grotte noire que nous violons n'a rien d'engageant.

— Vise un peu: l' canon est encore accroché à un 4x4...

Dès qu'il parle, un bourdonnement s'élève et une lueur pâle nous inonde. La rampe d'éclairage de secours. Seule une applique sur deux fonctionne, et plusieurs clignent, mais c'est assez pour y voir.

- Merde...

Je fais le tour du véhicule. C'est un modèle rustique, le canon est du type antiaérien. Le bloc de culasse manque et il n'y a aucune munition. Aussi utile qu'une caisse de presse-papiers.

Nous sommes dans une sorte de sas d'une dizaine de mètres de long sur cinq de large et de haut. A l'opposé de la porte que nous venons de franchir, une autre se dresse. Cheyenne est déjà devant:

- Amène ton machin, j crois qu'on a encore un job pour lui.

Une nouvelle fois, le localisateur glisse dans la rainure. Décllic... et le panneau extérieur se referme en une seconde! Dans l'éclairage verdâtre, nos visages se figent.

- Putain de...

Cheyenne n'a pas le temps de finir que le clavier passe du rouge au vert. Bourdonnement. Cinq secondes de tension extrême et les deux portions de la porte commencent à s'éloigner l'une de l'autre. D'un même élan, nous nous abritons à l'arrière du 4x4, armes pointées vers les ténèbres qui s'offrent à nous. Quand les panneaux se bloquent, nos yeux plongent dans l'inconnu. Quelques bruits résonnent et mon doigt se pose sur la détente. Enfin, un son grésillant s'élève et des centaines de rampes d'éclairage s'allument en face de nous.

- ... Bordel...

La voix de l'H-M sonne comme étranglée. Jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille. Devant nous, un pan incliné descend vingt mètres plus bas. Au-delà s'étend un immense entrepôt. Plus qu'un entrepôt, même: une ville souterraine. De notre position, nous embrassons une forêt de racks de stockage. Des dizaines, peut-être des centaines de milliers de palettes et de containers, de caisses et de cartons s'y empilent. Au milieu, dans un espace grand comme l'aérodrome de Pontault, sept, non: huit colonnes de véhicules semblent attendre l'ordre du départ. D'ici, impossible d'en estimer le nombre.

Le premier, Cheyenne s'approche de l'ouverture. Sans prévenir, il lâche une rafale vers la voûte qui me provoque une trouille bleue, quelques ricochets et des éclats de béton.

- J crois qu'on est seuls... dit-il sur le ton de la conversation.

Oui, moi aussi. Avant de descendre, je propose de pousser le 4x4 pour empêcher le sas de se refermer. Une fois le canon décroché, nous réussissons à le bouger. Les freins ne sont pas grippés, mais les roues sont toutes à plat.

Nous échangeons un dernier regard et, sans un mot, commençons l'exploration. Pas à pas, jusqu'au sol. A mi- pente, je retiens mon compagnon par le bras:

- Il faut prévenir les autres qu'on a trouvé ça, c'est trop énorme...

Il secoue la tête:

- J'sais pas. On devrait p't-être attendre un peu.
- Pourquoi donc?
- C'est bizarre, souffle-t-il, j'ia sens pas trop c't'histoire.

Le moins qu'on puisse dire c'est que je ne suis pas trop rassuré moi-même. Il ajoute:

- Et puis, si jamais le ciel a des oreilles...

Ouais. Nous continuons de descendre.

Par un curieux effet d'optique, le lieu semble plus gigantesque encore vu d'en bas. Un peu comme si nous étions des fourmis dans les rayons d'un supermarché. Avant même de commencer

l'exploration, je me rends compte que je ne respire plus que par à-coups nerveux. Relaxation; concentration.

- Merde, souffle l'H-M. Y'a d'quoi équiper une putain d'armée...

Les yeux grands ouverts, je ne réponds rien. Les néons de secours, pendus à plus de vingt-cinq mètres au-dessus de nous, font naître des ombres fantastiques. Nous avançons entre les colonnes de véhicules figés. Sur le béton nu, nos semelles semblent vouloir réveiller les fantômes du passé. Des camions par dizaines; certains attelés à des remorques, à des canons ou autres matériels. Des 4x4, aussi, et des blindés légers.

- Celui-ci est plein d'motos! lance Cheyenne depuis la ridelle d'un des fourgons de transport. Ça ressemble à celles qu'on leur a piquées.

Je ne suis pas en reste. De mon côté, les trésors s'empilent. Depuis les rations, les équipements jusqu'à des caisses d'armes. Il y a de tout, même du matos de puériculture, de jardinage et de l'outillage domestique... Incroyable, la liste ne mentionne qu'une infime partie de tout ça.

Tout semble parfaitement neuf et, hormis la boue séchée sur quelques roues, c'est à peine s'il y a assez de poussière dans les cabines pour souiller mes doigts. Cet endroit est aussi hermétique qu'un tombeau. On dirait que tout est prêt pour une inspection. Ces géants, immobiles dans la pénombre, me donnent la chair de poule.

Nous progressons, grimpant sur les marchepieds pour soulever les bâches. Chacun sur une rangée différente. D'autres trouvailles nous sidèrent, comme ce chargement de bombonnes de gaz. Ou encore ces groupes électrogènes et cette citerne d'essence pleine à ras bord. Quand je dis «trésors», je pèse mes mots!

- Putain, Tom... amène-toi!

«Tombeau» est pourtant le terme le plus approprié. Cheyenne tient la lampe de son MP8 braquée au sol. A ses pieds, un tas informe d'os et de vêtements fait un îlot incongru sur l'uniformité du béton. Je me surprends à jeter des regards dans la pénombre alentour.

- Y sont deux, regarde, marmonne-t-il. Mais qu'est-ce qu'y foutaient là?

Je m'adosse au camion le plus proche. C'est une bonne question, ça. Les restes sont si enchevêtrés qu'il est presque impossible de les distinguer l'un de l'autre. Du canon de son arme, l'H-M accroche le col de la veste d'un des squelettes. Le tissu se déchire sans effort. Poussière. Mises à nu, les vertèbres sont encore recouvertes, par endroits, de lambeaux de peau parcheminée.

- Ils se sont entretués, vise ça.

Combattant mon aversion, je m'approche. Celui de dessous tient encore un poignard fiché dans la cage thoracique de l'autre. Bien sûr, j'ai déjà vu nombre de cadavres, mais ici, ce n'est pas pareil.

- Ce sont des soldats, non? dis-je entre mes dents.

Cheyenne grogne un assentiment. Les rangers et ce qui subsiste de leurs tenues ne laissent pas de place au doute. Je détourne les yeux des orbites vides qui semblent toiser l'intrus que je suis:

- On continue.

En silence, nous remontons la file de véhicules vers une passerelle de bureaux qui se dresse au milieu de l'immense crypte. Une autre découverte nous attend dans la cabine d'un camion. De toute évidence, le type s'est fait sauter la tête. Un pistolet gît sur la banquette à côté d'un squelette avachi presque dépourvu de crâne.

Cheyenne marmonne en jetant un œil autour de nous. Plus loin, nous en trouvons d'autres. Scènes de violence figées depuis des lustres. Parmi les corps gisent des haches d'incendie, des pelles, des poignards et des armes à feu. Drôle d'inventaire.

Du haut de la tourelle d'un blindé, un autre épouvantail nous toise; affalé sur la mitrailleuse. Autour, nous dénombrons treize cadavres. La multitude d'impacts, sur les engins avoisinants, raconte l'intensité de la fusillade.

- Tu parles! y z'ont été emmurés vivants... ça a dû les rendre dingues.

Depuis les premières dépouilles, j'en suis arrivé à la même conclusion. Cheyenne, qui s'est éloigné de quelques pas, me hèle. Les nerfs à vif, je le rejoins devant un gros porteur sur lequel sont empilés de longs tubes. Six, stockés en pyramide.

- Tu crois qu'c'est ça?

Je me hisse sur le plateau et cherche les marquages. Très vite, il faut me rendre à l'évidence: rien. Plutôt suspect quand on sait le goût des militaires pour les acronymes. Du haut de mon perchoir, la confirmation jaillit: trois autres remorques ont des chargements identiques. Un coup d'œil sur la liste. Oui. Vingt-quatre missiles sol-sol.

- Et là! me crie Cheyenne. C'est pas une rampe de lancement c'truc-là?

Des doigts crochus m'enserrent la nuque. Tout est prêt pour l'holocauste des chromosomes. Réfléchir. Vite. Faire sauter ce merdier, ou pas? Et comment s'y prendre? Je contemple l'océan de stock qui nous entoure. Il va falloir manœuvrer les énormes convois pour les amener dehors. Tout ça en ayant dégagé la rampe extérieure du sas. Merde! D'autant plus qu'on a intérêt à se bouger avant qu'il ne soit trop tard pour Pontault. Trop tard... ces mots grincent dans mon esprit comme des ongles sur un tableau noir.

Depuis le haut de la coursive des bureaux, Cheyenne m'appelle à nouveau.

Il se tient dans l'embrasure d'une porte vitrée et braque sa lampe vers l'intérieur. Le type est assis derrière un bureau encombré de documents et d'une mallette en métal. Sa tête est rejetée en arrière sur le dossier du fauteuil, le haut de son crâne manque. Son bras droit pend le long de son corps et sa main s'est détachée. Elle gît au sol, serrant encore l'automatique. Les chairs ont disparu depuis longtemps et l'uniforme poussiéreux flotte sur les côtes.

- Drôl'ment galonné, le mec, lâche mon copain en empochant la grosse montre et le pistolet.

En effet. Cinq barrettes sur les épaules; une huile quoi. La plaque sur sa poche de poitrine indique «S. Berchaud». Un coup d'œil sur le bureau révèle encore d'autres listes et des chemises kaki renfermant des dossiers de personnels militaires. Graduellement, je réalise que feu les soldats, là dehors, avaient des noms et des familles.

- T'as vu ce truc?

Coup d'œil vers la mallette. Je tressaille. Dans le rayon lumineux, une rangée de fioles brille comme au premier jour. Elles sont enchâssées dans un dispositif de métal chromé relié à un clavier à code. Tous les obturateurs sont ouverts et les tubes vides.

- P'tain! Ça craint. Tu crois qu'c'était cette merde de N9?

Je ne réponds pas, je viens d'apercevoir un carnet relié de cuir tombé aux pieds du mort.

- Eclaire-moi ça, dis-je tandis que je tourne à la hâte les feuilles craquantes à la recherche des dernières entrées.

Sur l'ultime page, à peine jaunie, une longue écriture droite s'étale, je lis:
«28.08.2038, 16h 00.

Stockage terminé. La base est au maximum de sa capacité et ma mission est donc accomplie. Les unités 5 et 7 se sont dispersées suivant le plan. Elles ont ordre de rallier Paris pour renforcer la défense des points stratégiques. Quant à nous, je sais maintenant que nous ne quitterons jamais ce lieu. Dans un futur proche, des hommes auront l'usage de nos stocks. Mes vœux les accompagnent.

Ce matin, lors du transbordement de mes effets, le soldat de première classe Jardino a laissé tomber ma mallette. Après contrôle, j'ai constaté que le tube n °3 s'était fendu. Je dois donc considérer que nous sommes tous contaminés et prendre les mesures qui s'imposent.

Par chance, le lieutenant Petros et son escorte — Wonkers, Briand et Ben Azedine — sont arrivés avec deux heures de retard et, par voie de conséquence, sont encore sains. Ce sont donc eux que j'ai désignés pour l'opération de retour. Ma confiance en cet officier est limitée, mais je n'ai plus le choix et le sens du devoir me commande.

16 h 10: Petros et son équipe sont partis. J'occupe mes gens le plus possible.

16 h 30: les hommes ne se sont pas aperçus que le lieutenant a muré la sortie. Les effets du gaz commencent à se faire sentir. Nervosité, agressivité. J'ai de plus en plus de mal à contrôler le tremblement de mes mains.

16 h 50: une bagarre a éclaté que je n'ai pu calmer qu'à grand-peine. Certains personnels ont déjà les yeux injectés de sang. Ils sentent que quelque chose n'est pas normal. Pour l'instant, personne ne s'est approché du sas de sortie.

17 h 02: seconde bagarre. Coups de feu.

17 h 15: j'ai de la peine à rester concentré, je coordonne mal mes mouvements. Tirs dans l'entrepôt. Des cris. Essayé de leur parler; mais ne sont pas cohérents.

17 h 32: tremble, froid. Violences en bas, grenades

17 h 38: ai débloqué les diffuseurs d'échantillon N9. Faut en finir vite avant qu'ils ne détruisent tout. Pauvres types.

ADIEU

Colonel S. Berchaudy 5ème brigade Ops Spéc.

Je repose le carnet sur le bureau et considère le corps du colonel. Ce mec n' a pas eu une fin facile.

- J' croyais qu' cette vach' rie n agissait qu' après soixante-douze heures, c' est pas c' que t' avais dit?

Foutu bon sens de hors-murs. Il a raison, il y a maldonne. En haut lieu, quelqu' un avait dû décréter l'urgence de nuire. En parlant d'urgence... Comme s' il devinait mes pensées, Cheyenne claque des doigts:

- Dis donc, si on veut faire quelqu' chose pour ton bled...

L' espace d' une seconde, je tente d' imaginer ce qui a bien pu se passer dans la tête de cet homme sachant que le produit le rongerait. Plutôt que de lâcher sa horde de fous furieux, il a préféré les confier à la terre. Sans trace, sans risque, en protégeant son mortel secret. N' empêche, juste sous la passerelle, les longs tubes n' attendent qu' un tordu pour reprendre vie. J' attrape l' H-M par le bras:

- Trouve de quoi éclairer tout ce bordel.
- Hein?

C' est à mon tour de le secouer:

- Oui, il doit bien y avoir un système d' éclairage autonome. Ces types n' étaient pas des taupes.
- Compris, dit-il en se ruant dehors, tandis que je tire une chaise près du bureau.

La liste complète des marchandises est là, j' en étale les feuillets devant moi. Au bas mot une cinquantaine de pages, recto-verso. Style formulaires officiels, avec tampons et tout le toutim. J' évite de lever les yeux vers mon vis-à-vis. Dix minutes plus tard, je perçois quelques bruits indistincts et, enfin, le son régulier d' un moteur. L' air semble exploser de lumière. Accoutumé à la pénombre, je ne peux retenir une grimace. Sacré Cheyenne!

Il y a, certes, des quantités monumentales d' armes, de nourriture et tout un tas de choses qui seraient miraculeuses pour Pontault...

- Alors, t' as déterré l' trésor?

Le sol se couvre des feuillets que je rejette. Tout en secouant la tête, je m' apprête à en éliminer un autre lorsque mon œil s' écarquille:

- Putain, Cheyenne... je crois que j' ai notre bonheur!

D' un geste, je balaie ses questions et lance en sortant du bureau avec la page en main:

- Trouve un moyen de dégager la rampe extérieure, magne-toi!

N' importe qui aurait dilapidé de précieuses secondes pour savoir, pas lui. Il fonce. Le nez sur la liste, je manque d' emboutir plusieurs engins. Je bouscule aussi de nouveaux corps. Certains tombent en poussière au moindre contact. Le M4 battant mon dos, je slalome entre les camions.

- Voyons... Rack B, emplacement 124...

Comme les grilles de batailles navales qu'on faisait jadis avec mon frangin et le Vieux. Un quadrillage numéroté. A mi-hauteur du premier rack, un panneau d'un mètre carré indique «A», je passe au suivant. C'est là; je m'élance entre les piles de palettes et de caisses.

A bout de souffle, je stoppe au pied de l'adresse 124. Pile entre les deux racks A et B. Huit étages de palettes sur une longueur de deux cent cinquante mètres; au moins. Six racks: de A à F. J'imagine que, de l'autre côté du parc à véhicules, le classement va de G à L. Depuis le sas, nous en avions compté douze en tout. De nouveau, je consulte l'index.

- Niveau 0.

A l'adresse indiquée, il y a trois énormes cartons, posés sur des palettes à même le béton. Deux mètres sur trois, pour un soixante-dix de haut. Je ris tout seul. Mon poignard entame l'emballage du premier. Dès que le coin cède, j'éclaire à l'intérieur.

Pas de doute. Mon cri résonne jusqu'au plafond.

La liste disait: kit ULM solaire.

L'excitation est telle que j'ai peine à ouvrir la notice que je viens de mettre à jour. Je l'étale au sol lorsque Cheyenne refait son apparition:

- J crois qu'j'ai trouvé un moyen. Alors, c'est quoi ton plan?

Sans lever les yeux, je lui désigne le premier carton:

- Là-dedans, il y a un ULM trimoteur. En principe, ça se monte en une heure à deux. Ça tombe bien, non?

Il farfouille un peu, histoire d'élargir le trou que j'ai commencé et siffle entre ses dents:

- Ouais, ça a l'air d'une foutue machine, mais y a un truc qui cloche non?

Comme je lui tourne le dos, je m'autorise un sourire en coin:

- À quoi penses-tu?
- Doit falloir une putain d'piste pour la faire décoller, ta merveille...
- Non.

Un court instant il ne dit rien, puis finalement se résigne:

- Ok. C'quoi l'astuce, grand chef?
- Tu vois les lettres, là? Elles disent «VTOL»

Bien sûr, il ne lit pas plus l'anglais que le français, je traduis:

- Décollage et atterrissage vertical, O homme des bois.

Il rigole une seconde puis s'assombrit:

- D'accord, mais c'est quoi l'avantage sur le Gyro, à part qu'c'ui-là a trois foutus moteurs?
- C'est ça, l'avantage, fais-je en lui tendant la notice.

Le dessin est très réaliste. Il ne sait pas lire mais il compte très bien:

- Putain, six mitrailleuses... et des... c'est quoi ces trucs, là?
- Des paniers à roquettes.
- Merde, alors.
- Comme tu dis.

La suite se déroule en accéléré. Après avoir poussé le 4x4 et son canon du sas jusqu'au bas de la rampe, Cheyenne grimpe dans un engin de terrassement. Ce truc est une sorte d'insecte massif kaki et jaune, caparaçonné de plaques d'acier. Ramassé sur d'imposantes chenilles, rien ne semble pouvoir l'arrêter. L'H-M a trouvé un système de démarrage autonome pneumatique. Des entrailles du monstre s'élève une longue plainte puis, au terme d'une série de hoquets, le béton tremble. Le champion du bricolage lève le pouce: «quand t'as vu un moteur, tu les as tous vus».

Sur une sollicitation de son cornac, la bête s'ébroue le long de la rampe. Ça grince, fume et tousse; mais ça monte.

Sans plus de formalité, il disparaît à l'extérieur, me laissant abasourdi. Je me secoue. Si nous pouvions revenir avec les gars; si seulement nous parvenions à sortir une dizaine de chars... Si Pontault n'est pas déjà en ruines... Et si San...

Beaucoup de «si» qui vont rejoindre ma collection. Dehors, la machine grogne et proteste dans des raclements d'apocalypse. Le sol vibre, et l'air s'emplit de scories.

Laissant l'homme et sa bête à leur tâche de titan, je fonce à la recherche d'un moyen pour dégager les palettes de l'ULM. D'après la notice, les prouesses de ce truc devraient nous donner de quoi taquiner les noirs. Assez longtemps, j'espère, pour qu'une autre équipe vienne ici s'équiper pour leur botter le cul de manière plus définitive. Ça va être tangent, mais que nous reste-t-il comme espoir?

Demeure le cas des missiles. Pour l'instant, nous n'avons pas mis la main sur les vingt bombonnes listées. Au bout de l'allée, je trouve un gros chariot élévateur. La cabine est déjà occupée. Du canon de mon arme, je repousse le corps. Mannequin grotesque, il culbute au sol.

Au bas de la rampe, j'ai pris le système de démarrage mobile que je branche sur le chariot. Cela lance le moteur jusqu'à ce qu'il produise assez de courant pour s'autoalimenter. C'est primaire, mais efficace.

— Saint Coup-de-bol priez pour nous, dis-je en grimpant dans la cabine.

Après quelques manœuvres hasardeuses, je parviens à comprendre les commandes. Je fonce me positionner devant le premier de mes cartons. L'engin renâcle mais il fait le boulot. Pas facile de s'éveiller d'une sieste trentenaire. M'est avis que le kid et le sorcier vont s'en donner à cœur joie, ici!

Le gros insecte blindé a fait merveille. L'entrée de la base est maintenant débarrassée des débris, repoussés plus loin. Sur l'esplanade ainsi aménagée, je dépose le troisième carton auprès des deux premiers. Cheyenne revient vers moi lorsque je saute du chariot.

Aussitôt, son regard me glace.

Chapitre 24

Les meilleures choses ont une fin. Du menton l'H-M désigne, par-dessus mon épaule, l'entrée de la base souterraine. Je fais volte-face, les tripes tordues. Une seconde, j'ai l'impression que ma vue

est troublée par le déluge qui s'est remis à tomber. Et puis je réalise. Nous n'atteindrons jamais la rampe. Ma main file vers le M4 dans mon dos, mais Cheyenne bloque mon poignet, une fois de plus.

Autour de nous, des silhouettes imprécises se dressent. Telles des créatures issues de la végétation même. Dans cet univers trouble, impossible de distinguer leur nombre. Une douzaine, plus peut-être. J'ai envie de hurler, pourtant rien ne vient. Contre moi, le grand H-M se tait, mais dans sa posture, je perçois l'attente du corps à corps.

Ils s'avancent. A présent, je les vois mieux. Et puis, venant de partout, des moteurs. Un tas de moteurs.

- Ces putains d'fumiers nous suivaient!

Cheyenne poursuit entre ses dents:

- Tu penses la même chose qu'moi?
- Et comment: un salaud nous a vendus! Sinon, ils nous auraient butés avant qu'on s'éloigne de Pontault.

Qui? Question remise à plus tard. Pourquoi? Plus facile à deviner qu'à admettre: la faim, l'ambition, la peur... Pour l'heure, notre futur semble bien hypothéqué. Le nœud coulant se referme. Je renonce à les compter, je ne vois que leurs armes et leurs yeux, dans l'ouverture des casques. Ils sont recouverts de filets de camouflage, de branches, de mousse et d'herbe. Rien de vraiment humain; des goules nées de la fange environnante. Mais il n'y pas de confusion possible: les flingues, eux, sont bien de ce monde. Celui qui se retrouve sous mon menton n'a rien de surnaturel.

En un rien de temps, nous sommes dépouillés de notre arsenal. Mains sur la tête et à genoux, je jette un regard désabusé aux trois grandes caisses. On y était presque. Dans mon cerveau sous tension, le film des derniers jours passe et repasse encore. Les visages, les paroles s'entrecroisent. Autour de nous, les fantômes ne s'expriment que par signes. Environ cinq minutes après notre capture, un 4x4 armé fait son apparition.

Par chance, je suis du bon côté, mais Cheyenne qui tente de se retourner reçoit un méchant coup de crosse dans le visage. Il encaisse sans broncher et nos gardiens semblent soudain lui porter une attention redoublée.

Deux types descendent du véhicule et s'approchent. Le cercle du commando s'écarte pour les laisser passer. Rectification: un homme et une femme. Le mec reste en arrière, visière sur la figure et flingue en batterie. On dirait bien que la nénette a son chien de garde. Pas de quoi rire, elle se déplace avec une fluidité surprenante. Ses pieds paraissent voler au-dessus de la fange. Elle retire son casque et, sans regarder personne en particulier, le tend. Un des commandos s'en saisit et recule de deux pas.

Pas besoin de galons, d'emblée on sait qui est le boss.

Un visage fin, encadré d'une épaisse et longue tignasse rouge feu. La première chose que je vois est son regard dans la bande de maquillage noir qui lui fait un masque d'une tempe à l'autre. Pommettes hautes, et une bouche que j'aurais pu qualifier de sensuelle. Sa tenue de combat peine à gommer les particularités de son sexe. A pas lents, elle nous tourne autour. Je lève les yeux:

— Bordel! On peut savoir à quoi vous jouez?

Son expression ne change pas d'un iota, mais sa main gantée décrit une arabesque dans l'air. Sacrée beigne.

J'aurais dû tenir ma langue, deux de ses molosses s'avancent et commencent à me cogner. Ils me flanquent une correction de première. A coups de crosses, de pieds et de poings. De vrais pros, impossible de parer l'avalanche. Je ramasse de tous les côtés à la fois. Surtout aux endroits les plus sensibles. Dans ma semi-conscience, j'entends Cheyenne les insulter. Enfin, je crois.

Bien plus tard, je perçois un aboiement sec et mon calvaire cesse aussi vite qu'il a débuté. L'univers se résume à une rumeur ténue. Lorsqu'ils me saisissent sous les aisselles pour me remettre sur pied, je n'ai plus de jambes. Ces fils de pute me trimbalent comme un sac de déchets.

J'ignore combien de temps s'est écoulé lorsque le roi des fumiers me tire d'une torpeur douloureuse:

- Bonjour Costa, heureux de voir que vous avez été accueilli avec les honneurs dus à votre rang.

Une seconde tout entière, mon cœur s'arrête de battre. Le plus étrange des sentiments m'envahit. Haine pure et espoir. Si ce fumier est là, il y a des chances pour que San soit encore en vie. Je réalise que, jusque-là, j'avais évité d'y penser. Les chaînes qui me lient à la chaise de fer sont bien trop solides et je ne suis pas prêt à me ridiculiser dans une vaine tentative. Je reste donc le cul vissé à la place de feu le colonel, le sourire le plus narquois dont je sois capable avec mes lèvres démolies. Au prix d'un effort douloureux, je ne lui pose pas LA question.

Nemo me jauge depuis l'entrée du bureau, il envoie mon gardien sur la passerelle. Du menton, je lui désigne la pièce vide:

- Tu m'excuseras de ne pas t'offrir un siège, salopard...

Il rit. Entre mes paupières enflées, je prends pour la première fois la dimension de sa duplicité. Il n'est pas pressé, sa décontraction finit par saborder le peu de contrôle qu'il me reste:

- Qu'est-ce que tu veux, espèce de fumier? Quand je pense à ce vieux con de Rinaldo, j'en rigolerais presque...

Il pose une fesse sur le coin du bureau et chasse une poussière imaginaire de son treillis noir:

- Si on en venait au fait, mon petit Tom. Mon temps est précieux et le tien est compté.

De sa poche de poitrine, il sort une mini caméra installe, écran face à moi. Dès qu'il presse On, un truc effectue des bonds désordonnés entre mes côtes. L'écran ne fait que dix centimètres carrés, mais c'est comme un grand portail sur mon âme. D'abord, je ne distingue que des ombres mouvantes puis l'image s'éclaircit. Dès la première seconde je sais que c'est ELLE. Les cheveux sont en désordre et elle regarde hors du champ. On lui met une lampe dans les yeux et un type la maintient assise sur une chaise, les mains dans le dos. Elle a encore la petite robe bleue que lui avait donnée Brindy. En tout cas, ce qu'il en reste. J'ai l'impression que ma tête va exploser.

- Alors, Tom, prêt à discuter?

C'est à peine si je l'entends, je ne vois que les mains du mec sur les épaules nues. Des pattes énormes qui la forcent maintenant à regarder l'objectif. En un éclair, je détaille tout: le bleu sur la pommette, la lèvre fendue, l'œil enflé. Pourtant, l'étincelle au fond de ses prunelles recharge mes batteries. Ils ne l'ont pas vaincue.

Nemo referme la caméra. Puis, il sort un paquet de cigarettes.

Ma résolution est prise.

Quoi qu'il se passe, en tuer un maximum.

Celui-ci en premier. Une odeur de pourri se répand autour de lui comme un pet foireux. Je n'y tiens plus:

- Où est-elle? Je veux la voir, dis-je entre mes dents.

Il agite l'index sous mon nez:

- En temps utile. Et si tu es bien sage. Mais, laisse- moi t'éclairer, mon petit pilote...

Dans une sorte d'état second, j'écoute. C'est encore la meilleure chance qui subsiste pour égaliser les scores. Plus il parle, plus je comprends combien nous avons été des jouets. Au fil des minutes, il va de plus en plus souvent à la fenêtre. Lorsqu'il consulte sa montre pour la troisième fois, j'estime qu'il s'est écoulé un quart d'heure depuis son arrivée. À certaines ellipses, il est clair qu'il ne me dit pas tout. Tout de même, j'en tire une information qui me réjouit: Cheyenne est vivant et je vais le retrouver! Tout cela faisant partie de son plan, bien entendu. En revanche, rien sur la situation de Pontault. Et pas un mot de plus sur ma lionne.

Inconcevable de supplier. Il se redresse:

- Bien, nous sommes d'accord?

Par pure bravade je fais traîner, puis j'acquiesce.

Ma colère grésille encore lorsqu'un détachement grimpe à grand bruit l'escalier. Cinq salopards bâtis comme des tanks. Nos potes de tout à l'heure. Rien à tenter de ce côté-là. Entouré de mes cerbères, toujours silencieux, je traverse en boitant l'entrepôt vers une zone que nous n'avions pas explorée.

L'activité bat son plein. L'endroit ressemble à une ruche à l'heure de pointe. Ça court et s'interpelle, toujours dans cet étrange idiome du nord. Bien que les portes du sas soient ouvertes en grand, les gaz d'échappement font une brume compacte. Déjà, beaucoup de véhicules sont sortis. En me tordant le cou, je crois encore apercevoir la rampe de lancement, pas loin des bureaux.

- Salut patron! C'est gentil d'être m'voir!

Assis sur une table, Cheyenne m'accueille d'un grand sourire alors qu'une bourrade me propulse dans la pièce. La porte de fer claque dans mon dos. Un réfectoire d'une cinquantaine de places et une cuisine industrielle en inox contre le mur du fond. Suivant mon regard, l'H-M précise:

- Rêve pas: y a plus rien à croûter d'puis des lustres. J te croyais mort, ça va, toi?

Je me laisse tomber sur une chaise. Hormis la pommette éclatée, il n'a pas l'air d'avoir trop subi l'ire de nos geôliers. Devant mon silence, il sourit:

- Toi, t'as du nouveau...

Psychologue, avec ça.

Quand j'en termine avec mon récit, il a une moue dubitative:

- Et c'est quoi son intérêt à c'connard, le pouvoir?

La crispation des traits, à certains points de la conversation, me revient en mémoire. Certes, il était chargé de haine, mais l'ambition ne semblait venir qu'en deuxième position dans ses priorités.

- Oui, et sans doute régler des comptes personnels.
- Ben mon gars, ça r'ssemble à une putain d'addition!

On peut le dire, oui. Une sorte de combat des chefs, même. Les lions se bouffent entre eux. Si j'ai bien tout interprété, notre «pote» Nemo vise à atteindre le haut de la pyramide en ascenseur ultra-rapide. Pour appuyer sur le bouton, il a besoin d'un coup de pouce extérieur. Notamment, qu'on foute le souk chez certains de ses partenaires plus au nord. Faire le ménage pour lui. En échange de quoi, nous deux et San retrouverons la liberté. L'H-M, qui s'était tu un moment, se marre:

- Bien sûr, dès qu'on n'lui servira plus à que dalle...
- Bien sûr.

Donc: monter une combine de secours à la vitesse grand V. Au fond de moi, la question du traître ne cesse de tourner. Nous en discutons, passant les visages en revue, puis il fait la moue:

- Après tout, on n'a qu'à s'tirer à la première occase. Sa guerre interne, on s'en bat l'œil!

Je secoue la tête, les dents serrées:

- Il tient San. Et j'ignore où.
- Ok mon pote, dit-il un ton plus bas, on fera comme tu veux. Puis il ajoute: des nouvelles d ton bled?
- Aucune non, réponds-je tandis que l'ombre du kid traverse la pièce. Il opine et, brusquement, lève la main, le front barré d'une ride. Je dresse l'oreille à mon tour avant de comprendre. Les bruits de la base ont disparu en l'espace d'une minute. Sans nous concerter, nous nous rapprochons de la porte.

La rafale nous prend de cours.

Aucune erreur possible, d'autant qu'elle est presque immédiatement suivie d'une deuxième. Des ordres secs résonnent puis d'autres détonations. D'un même sursaut, nous reculons lorsque le volant de verrouillage se met à tourner. Le battant s'ouvre à la volée. Deux noirs nous braquent!

Sans explication, ils nous éjectent de la pièce. Cinq autres nous attendent à l'extérieur. À cet instant, une série d'explosions déchire l'air. Un des types jette alors un paquet dans le réfectoire. Deux secondes plus tard, la déflagration nous propulse au sol alors que la porte de notre cellule est arrachée, dans un vortex de débris divers.

Nous sommes morts; c'est officiel. Lunettes-rondes semble avoir tout prévu.

Bousculés, nous courons au milieu des commandos. Ils font parfois le coup de feu. C'est net, précis et sans bavure. La fuite continue, émaillée de rafales et d'ordres secs. Ces mecs ne font pas de détail; ils tirent pour tuer. Et ils tuent... D'autres noirs\

Enfin, nous atteignons le bas de la rampe pour nous planquer derrière un blindé. Par gestes, le chef de groupe nous fait comprendre de récupérer un peu. Pas besoin de dessin; la rampe est sous un feu roulant venu d'une dizaine d'endroits de la base. En haut, dans le sas, d'autres tirs répondent pour nous couvrir.

P'tain, ça va être sympa, lâche l'H-M en risquant un coup d'œil.

Pas l'image que j'ai d'une bonne promenade, mais l'adrénaline commence à chauffer mes veines.

Le chef attire l'attention des tireurs du sas et passe son pouce sur sa gorge. Un instant plus tard, un lance-roquette siffle. Explosion. On nous pousse sur le plan incliné. Les balles miaulent. À côté de moi, un commando se retourne et arrose les véhicules en contrebas. Il n'a pas le temps de recharger qu'il s'étale sur le dos en se tenant le ventre. Alors, tous font face et ripostent. Un véritable mur de feu, soutenu par l'équipe du haut. Le chef se penche sur le blessé, lui prend la main et... lui tire une balle dans la tête par la visière du casque! Encore sous le choc, nous sommes propulsés dans le sas par des bras vigoureux et les portes se referment.

- Putain Tom, t'as vu ça?

Et comment!

Un instant plus tard, nous sommes dans un camion qui démarre en trombe. Depuis la banquette opposée, le chef du détachement me fixe. Impossible de voir ses yeux derrière le plexi fumé, mais je sens son regard.

Le bahut cahote un bon moment, nous envoyant les uns contre les autres. Cheyenne et moi sommes coincés contre la cabine. Puis, dans un freinage qui manque de nous réduire en bouillie, nous pilons. La ridelle est enlevée. On nous pousse, sous la flotte, vers une tente de la taille d'un chapiteau de cirque.

- Y a pas à dire, grince Cheyenne, ces mecs sont efficaces.

J'en conviens. Ce truc n'était pas ici il y a seulement deux heures. Du ciel, nous n'aurions pas pu le louper. Un pan de toile plastifiée s'écarte et nous entrons. Sur le seuil, l'H-M s'arrête pile:

- Bordel de...?

Chapitre 25

26 Août 2038: Terrorisme. Un avion bourré d'explosif s'écrase sur le réacteur de la centrale de Cruas. L'Etat tente de rassurer et de contenir la population. Rien n'avait été prévu pour un tel cas. L'accident nucléaire est de niveau 7 (International Nuclear Event Scale). Contamination totale de la zone (dixit l'ASN, Autorité de Sûreté Nucléaire). Le système de santé est à genoux. Les forces de l'ordre sont impuissantes. Fin 2038: les émeutes s'essouffent, la plupart des contaminés directs sont morts, laissant la région déserte de toute vie humaine et animale. Cet attentat est intervenu un an après celui du Parlement européen de Bruxelles; 647 victimes.

L'effet domino se propage sur le réseau électrique, plongeant des régions entières dans le noir. Les centrales restantes sont en surcharge ce qui provoque des incidents à répétition. Les syndicats finissent par en bloquer certaines jugées trop instables.

Extrait des notes de Benjamin Prioulis, journaliste à TF6. Trouvées sur sa dépouille.

Si je suis surpris, ce n'est pas tant de découvrir la machine que nous devons monter. Non, c'est plutôt de la voir déjà assemblée. Et plus encore, d'en voir deux côte à côte. Même si le manuel

vantait un montage rapide en une heure, j'ai un peu de mal à en croire mes yeux. En m'approchant, je ne peux retenir mon admiration. Fabuleux engins. Tant dans leurs lignes que dans les équipements. Des moustiques géants dont on aurait remplacé les ailes par deux hélices latérales. Carénage compris, celles-ci ont, à peu près, deux mètres de diamètre. L'avant est occupé par la nacelle en tandem. Le corps de l'insecte, anguleux, est pourvu de stabilisateurs et se prolonge en une queue bifide qui supporte la turbine de poussée. Sous le nez et les ailerons, les armes: six mitrailleuses et deux paniers à roquettes. En tous points fidèles au schéma.

Les deux sont en livrée de camouflage. Aucun marquage. Cheyenne marmonne:

- Et les moteurs, y sont où?

J'indique les blocs compacts logés au centre des hélices:

- Là. Ils sont électriques, alimentés par les capteurs inclus dans toute la peinture.

Il grimace et passe sa main sur la nacelle du premier, éprouvant la résistance du matériau:

- C'est fait d'quoi, c'truc-là?

Je me remémore le manuel:

- Un composite ultra-résistant. Les cockpits sont presque blindés.

Alors que nous plongeons le regard vers les tableaux de bord, une voix s'élève qui me glace:

- Messieurs, vous voici donc à pied d'œuvre. Comme vous le constatez, vous n'avez pas le monopole de l'efficacité en matière de puzzle aéronautique!

Encadré de sa garde prétorienne, Nemo vient de faire son entrée. Un coup d'œil à Cheyenne me confirme qu'il aime ce mec au moins autant que moi. Puis, mes poings se serrent; derrière lui se tient une autre silhouette. Le salaud dit encore un truc, du style «je ne vous présente pas», mais je n'écoute plus. La fureur m'étouffe littéralement. Cheyenne crache:

- Putain d'salopard de merde! Sale enfoiré!

Les mains passées dans la ceinture de son uniforme noir, Nemo s'amuse. Un cordon d'armes braquées nous entoure. C'est physique, j'ai du mal à respirer et je sens que l'H-M est, lui aussi, au bord de la bêtise ultime. L'ex «conseiller» de Rinaldo père claque des doigts et un de ses molosses approche en poussant devant lui...

- Miki!

J'ai crié. Il a les mains liées dans le dos. L'état de son visage témoigne de la partie de plaisir que ça a été de le soumettre. Crânement, il rigole:

- Salut les gars, j'espère que vous en avez eu quelques-uns, moi je ne me suis pas privé!

Un garde s'approche et le gifle si violemment qu'il tombe à genoux. Il n'a même pas gémi. Le canon d'un M4 sur mon ventre et une lame contre ma gorge m'empêchent d'avancer. De son côté, Cheyenne est encore plus entouré. Nemo me considère un instant sans expression particulière puis, sans transition, affiche un sourire charmant. Ses yeux dans les miens, il dégaine un automatique qu'il braque sur la nuque du kid. D'un geste sec, il l'arme :

- Ecoute bien, le pilote. Si toi - ou ton copain - déconnez le moins du monde, je lui ferai sauter sa petite gueule. Si vous désobéissez ou tentez quoi que ce soit, je fais la même chose à ta belle. Et, crois-moi, on prendra du plaisir avant. Beaucoup de plaisir.

Nous nous fixons plusieurs secondes puis il fait signe d'emmener Miki. Le gosse a le temps de brailler qu'ils n'ont pas eu Armand et de ne pas me laisser entuber. Grosse bouffée d'orgueil mêlée de soulagement. En dépit du mystère quant au destin de Paulo et des autres, l'avenir est déjà moins sombre.

De plus, mon vieil ami - mon père - court toujours. Spes facit vivere comme dirait l'intéressé : l'espoir fait vivre.

Après un briefing sec de Nemo, les hélicos sont poussés dehors. Ces trucs n'ont rien de commun avec ce que nous avons piloté jusqu'ici. Du coup, je n'ai pas de difficulté à me concentrer sur le «travail» à venir. Entre les consignes et les précisions du serpent à lunettes, nous avons une vision globale de la tâche qui nous incombe. L'inconnue restant le maniement de ces trucs tout droit sortis du futur de notre passé.

Encore une fois, le cœur est en zone rouge en grimpant sur le siège avant. Le tableau est à affichage digital. Lorsque je bascule le contact en position «on», les jauges prennent vie. Un peu déroutant de prime abord, mais je finis par en comprendre la logique. Entre mes jambes, le manche est ergonomique. Les commandes de tir tombent pile sous le pouce et l'index. Sur l'accoudoir de gauche, un curseur gradué en nombre de tours/minute est accolé à un autre qui indique «élévation». Sous mes pieds, un palonnier qui commande l'orientation de l'hélice de poussée et les dérives.

Ok, ça ira.

A droite du tableau de bord, deux interrupteurs à capuchon rouge sont surmontés du dessin d'une roquette. Reste à savoir quel bouton du manche les commande. On verra ça en vol.

Cheyenne vient d'ajuster son casque et j'en fais autant sous le regard de Nemo, flanqué de ses soldats de plomb. Immédiatement, je perçois le souffle statique :

- T'es là Tom?
- Oui. Tu t'en sors avec... l'électronique?

Il glousse :

- Pas d problème, mais ça dit quoi sur l'accoudoir à gauche?

Pendant une minute ou deux, nous nous concertons. Puis j'aspire un grand coup et je coulisse la verrière en position fermée. Clac\ Des hélicos couverts... en d'autres circonstances, j'en trépignerais de joie.

Petite poussée du curseur et, derrière moi, le rotor prend des tours. Légère vibration puis les roues s'arrachent à regret de la boue. Je roule trois mètres et je ramène à zéro. Le plus surprenant est l'absence presque totale de bruit. En premier, j'ai repéré la jauge de charge. Ça paraît incroyable,

mais elle est au maximum. Vert fluo.

- Ça fonctionne. Je vais essayer la verticale. Attends que je te le dise pour y aller aussi.
- Reçu.

J'actionne «élévation». D'abord, je ne ressens rien d'autre qu'une vague trépidation. Coup d'œil aux «élytres», par-dessus mes épaules. Les grandes pales commencent à peine à tourner. Je me mords la lèvre et accélère encore jusqu'à ne plus les distinguer. Mon poids augmente et, sans crier gare, je m'arrache du sol. C'est souple et sans à-coup. Bon sang! En trois secondes je surplombe le camp d'une vingtaine de mètres. En tâtonnant, je parviens à caler mon altitude en stationnaire. Le manche réagit de la manière la plus évidente qui soit, je peux me pencher d'un côté ou de l'autre d'une simple pression. Le palonnier me permet d'effectuer un demi-tour sur place!

En bas, les fourmis noires ont les yeux sur moi. L'appareil de Cheyenne a déjà les pales qui tournent au ralenti, je lance:

- Ok, à toi. Fais gaffe: c'est super sensible.

Depuis le temps que nous volons ensemble, je devrais savoir que la prudence n'est pas le point fort de l'H-M. Il s'arrache et me dépasse comme une pierre tirée d'une fronde!

- Waouuuuh! P'tain, c'est génial!

Pour assurer sa prise en main, il effectue quelques manœuvres - toutes plus téméraires que les miennes, ça va de soi. La bouche tordue, je lâche dans le micro de mon casque:

- Nemo, j' imagine que vous nous recevez?
- Bien sûr. Allez-y maintenant, et souvenez-vous que...

Je le coupe:

- Ouais, je sais. On y va.

Cheyenne n'a pas besoin de confirmation, il vient se ranger sur ma droite et nous obliquons plein nord. Sur mes genoux, j'étale la carte laissée à mon attention lorsqu'il me hèle:

- Hé, patron!

Il me fait signe du pouce vers le bas. Une seconde, je ralentis en scrutant le sol entre les arbres décharnés et les plaques de neige. L'humidité brouille un peu ma vue, mais je les repère quand même. Plusieurs groupes de noirs se dirigent vers la tente du salopard à lunettes. Leur façon de se déplacer ne laisse aucun doute quant à leurs intentions. Nemo et sa bande vont passer un sale quart d'heure, sa fronde n'aura pas beaucoup duré. Je manque de m'en réjouir puis je songe au kid. Pas moyen de laisser faire, j'enrage en lançant:

- Nemo, ici Costa, vous avez de la visite en provenance du nord-ouest. Une dizaine de véhicules blindés et... peut-être cinquante fantassins. Ils vont vous attaquer.

Après un court silence, la réponse vient, cassante:

- Ok. Arrosez les véhicules, mais ne perdez pas de temps!

Et «merci» c'est pour les chiens connard?

Derrière sa verrière, Cheyenne m'interroge du regard. Après tout, un camp ou l'autre, ce sont les mêmes fumiers. Ce sera toujours ça de moins, je confirme:

- Ok, on teste les roquettes.

Il n'en faut pas plus à mon acolyte qui effectue un demi-tour par la droite. Je l'imité à l'opposé. En bas, on nous a repérés et une volée de traçantes nous cherche. L'H-M est à son affaire, il lance son cri de guerre en rasant les arbres et s'immobilise d'un coup. L'instant suivant, deux sillages partent de ses ailes et s'épanouissent en corolles de flammes sur leur cible.

- Et d'un, crie-t-il en dégageant sous un feu nourri.

D'un doigt, je relève les capuchons des interrupteurs. Je n'ai pas le loisir de chercher quelle est la bonne détente. Le bouton supérieur du manche clignote en rouge et un collimateur virtuel s'affiche à l'intérieur de la verrière. Message compris.

L'agilité de ces appareils nous rend imprévisibles. Arrêts sur place, montées brutales, accélérations et déagements de côté nous mettent à l'abri des tirs directs. Je me dis que tout va s'arrêter, que je vais déconner et me crasher. Mais non, cet engin commence à être une extension de ma pensée. Il file où je veux, dans l'instant. Grisant.

Huit des dix blindés sont détruits et les deux restants sérieusement amochés. Chaque roquette a fait mouche.

- Ça suffit, on décroche!

Pas de réponse. Tandis que je fonce en zigzag, je me dévisse la tête en tous sens. Dès que je m'estime hors de portée, je stoppe et, d'un coup de palonnier, refais face à la zone d'attaque. Le ciel est vide. Je gueule:

- Putain! Cheyenne, où es-tu?

La fin de ma phrase se perd dans un fracas terrifiant. Puis, comme sortie de l'enfer, la machine de l'H-M apparaît au beau milieu du champignon de fumée. Il rigole:

- J'suis descendu leur faire une p'tite visite, z'ont eu l'air vachement surpris!

Je ne prends pas la peine de commenter. L'heure n'est plus au respect des consignes de vol. J'envoie un compte rendu laconique au Fumier et, dans la foulée, nous repartons en direction du nord. En tout et pour tout, notre show a duré un peu moins d'une minute.

Une demi-heure plus tard, alors que nous survolons les méandres de la Marne au sud de Château-Thierry, mon coéquipier se manifeste:

- T'as vu la jauge d'énergie?

Oui, j'ai vu. Pendant le combat, elle avait baissé d'un quart. Mais, à présent, elle est remontée à son niveau d'origine. Le crépitement sur le plexi est là pour me rappeler que le ciel n'est pas au beau fixe. Donc, les capteurs solaires ne doivent pas «donner» le maximum. Pour cette raison, au grand dam de mon ami, j'ai maintenu notre vitesse à un maigre cent à l'heure. La vie bouillonne sous mes doigts, cette merveille relègue notre escadrille à la préhistoire.

J'ai repoussé l'idée de monter au-dessus des nuages pour recharger plus vite. Je voulais être certain de ne rater aucun mouvement de troupes au sol. Nous aurions pu le faire à tour de rôle, mais le risque de se perdre de vue était trop grand. Le temps nous est compté. D'autant que Nemo n'a pas jugé utile de fournir une carte à Cheyenne. Pas si con, le salopard.

Château-Thierry, c'est donc là que se trouvait le QG des noirs. A vol d'oiseau, à peine quarante bornes de Meaux! Pas étonnant que le coin grouillait de vermine ces derniers temps. Le camp de Coulommiers n'était qu'un avant-poste. D'après le plan qui m'a été donné, le QG est bien plus grand. Avec une défense en proportion, comme de juste.

- À neuf heures en haut! crie soudain l'H-M, me sortant de mes réflexions.

Je les vois à peine, sur la gauche, cinq points. Je n'hésite pas une seconde:

- Vol stationnaire, au ras des arbres. On ne bouge plus!

Le harnais me rentre dans les épaules quand nous chutons d'un coup, jusqu'à toucher les hautes branches. Dans cette bouillie, il fallait bien des yeux de rapace pour les repérer.

- On s'les fait?

Je gamberge une seconde et prends une décision que j'espère ne pas avoir à regretter:

- Non, on les laisse passer.
- C'est toi l'chef.

Son soupir est éloquent. Simple calcul: ils rentrent de mission, donc ils sont en limite de carburant. Avec un peu de bol, leurs munitions aussi sont épuisées. Ils ne pourront donc pas reprendre l'air de sitôt. Ça devrait nous donner un petit avantage.

En théorie.

Les cinq bimoteurs dépassent la verticale de notre position. Ils sont à la limite du plafond: quatre cents mètres aujourd'hui. Je regarde la formation en V, le leader devant ses ailiers, cingler vers sa base. En mon for intérieur, je suis mitigé sur ce que nous allons devoir faire. Les ennemis de Nemo ne sont-ils pas mes amis? Même s'ils sont noirs aussi?

Tel le proverbial couteau dans la plaie, le salaud se manifeste à nouveau:

- Costa, vous en êtes où?
- À dix minutes, réponds-je d'un ton monocorde. Mais il y a des patrouilles volantes.
- Rien à foutre. Magnez-vous.

Leurs radios sont salement performantes. On a intérêt à surveiller nos échanges. Tout de même, je ne vais pas lui donner la satisfaction de suivre l'action en direct. Une idée me vient et je tourne la molette des fréquences. Peine perdue: une seule est disponible. Ce fumier a pensé à tout. Résignation. De nouveau, je détaille le plan des installations. Je le mémorise et attire l'attention de Cheyenne. De la main, je lui signifie de me suivre. Il pige et garde le silence.

Dernier tour d'horizon; le ciel est à nous. Les jauges sont dans le vert alors, avant de pousser le curseur, je rebascule les contacteurs des roquettes. Suivi comme mon ombre par l'H-M, je vire à l'Est pour éviter le cours de la Marne, trop dégagé à mon goût.

Enfin, je ralentis; derrière cette ultime colline se trouve notre destination. Cheyenne vient se ranger à ma droite, comme à son habitude. Pas le choix, je romps le silence radio:

- L'aérodrome, trois kilomètres par là, dis-je en montrant la direction. Installations et appareils au sol.
- Reçu, ensuite?
- Tu me rejoins sur la citadelle.

Il coupe, mais je le vois nettement lancer son cri avant de bondir par-dessus la crête. L'esprit vide, je franchis la colline à mon tour.

Du coin de l'œil, j'enregistre les explosions, mais je porte toute mon attention sur ma cible. Le camp est bâti sur une élévation, à l'intérieur d'antiques fortifications qui dominent les décombres de la cité. Contrairement à Pontault, ici, nul n'est parvenu à implanter de communautés viables. Dans le court laps de temps où j'ai eu une vue globale des murailles massives, j'ai pu repérer les batteries antiaériennes. Trois, au moins. Illico, je plonge dans le canyon d'une avenue dévastée qui remonte en pente douce vers mon objectif.

Le rempart sud se dresse devant moi quand je tire, d'un coup, sur le curseur d'élévation. Me tassant sur le siège, l'hélico bondit comme un bouchon hors de l'eau et je dépasse, en un éclair, le haut des fortifications. Au passage, j'enregistre quelques visages incrédules sur le chemin de ronde.

À présent, la garnison s'étale sous moi dans sa globalité. Un assemblage de tentes et de baraques - dont certaines plutôt massives. L'aspect d'un grand cirque avec ses dépendances. Sans perdre une seconde, je cadre le chapiteau principal. En dessous, ça cavale dur. Déjà, les batteries pivotent. Mon autre moi reprend du service et je suis là, en spectateur, sur son épaule.

Sifflement aigu, deux fois. Quatre traînées orange partent de mes ailerons et je décroche sous un feu encore maladroit.

Mais j'ai eu le temps de voir.

- Des femmes! crié-je en plongeant hors de la ligne de tir des batteries.

Cheyenne confirme:

- Pareil ici. Tous les gars sont des filles!

Une série d'acrobaties plus tard, je me positionne plein nord, à cent mètres du mur d'enceinte. Tandis qu'une grande colonne de flammes monte à l'assaut des nuages, je lâche de courtes rafales sur les deux postes de DCA qui me font face. La première tourelle explose sous les impacts mais la deuxième riposte un peu trop vite. Ma verrière s'étoile et je perçois un choc dans la carlingue. J'écrase le contacteur des roquettes. La position se désagrège dans un brouillard de poussière et

d'éclats. Je me force à ignorer les silhouettes qui s'abattent ou tombent du chemin de ronde. En comparaison du mutisme des moteurs électriques, la trépidation des mitrailleuses est assourdissante. Pas d'autres postes en vue, je remonte d'un coup et amorce un mouvement tournant en gardant le camp au centre du collimateur.

Méthodiquement, je détruis chaque baraque, chaque tente, chaque véhicule. Des ombres noires courent et d'autres s'écroulent. Quelques-unes tentent vaillamment de riposter avec leurs armes individuelles. La rage au cœur, je les fauche. Aujourd'hui, beaucoup trop de gens meurent et je fais serment d'ajouter Nemo à cette liste.

- Fini de mon côté, j'arrive!

Avant peu, Cheyenne est à ma droite, terminant le nettoyage. Je le laisse et grimpe sous le plafond et me tenant hors du tourbillon de fumée crasseuse. Vu d'ici, l'H-M figure un frelon harcelant une ruche. Changeant sans cesse de position et d'altitude. Implacable ange de l'enfer; s'il existait des anges et un enfer, bien sûr.

- Ça suffit! On décroche! Cap au sud.

Au passage, je note que l'aérodrome n'est plus qu'un champ retourné par une charrue cyclopéenne. Par-ci par-là, des bouts de carlingue émergent du chaos, toutes les bâtisses sont en flammes et la tour de contrôle à terre. Quelques fourmis lèvent leurs armes dérisoires. Couverts par le rideau de pluie, nous disparaissions à vitesse maximum.

Le retour s'effectue dans une lourdeur poisseuse, chacun de nous enfermé dans ses pensées. Je fais un bond dans mon siège lorsque l'air se déchire d'un craquement tonitruant. Je me rends compte que ma main tremble sur le manche. La rupture me guette; la corde est trop tendue.

Nous sommes en route depuis à peine dix minutes lorsque je réduis l'allure. Cheyenne se porte à ma hauteur et je lui fais signe pouce vers le bas. Nous scrutons le sol et c'est lui qui repère un espace dégagé au sommet d'une petite élévation.

— T'as une sale gueule, mon pote, lâche-t-il alors que nous partageons sa dernière cigarette.

Dès que j'ai sauté du cockpit, je me suis plié en deux et j'ai vomi en longs jets amers. La tension des derniers jours, la peur et la rancune ont du mal à cohabiter. Mon corps est devenu une enveloppe étanche qui ne laisse rien fuir. Je me dégoûte. Lorsque Nemo nous a exposé l'objectif, je n'ai pas réagi. Détruire le QG des noirs! Pour une aubaine... Une lutte de pouvoir qui allait nous permettre d'en zigouiller une tripotée avec la bénédiction de l'autre moitié! Une guerre entre eux... Un bon gros conflit d'intérêts qui dégénère en bain de sang. Tout ce qu'il nous fallait! Même au bénéfice de ce salaud, c'était toujours bon à prendre.

Une guerre? Non: une exécution capitale. Rien moins qu'un meurtre. DES MEURTRES. Les noirs - les femmes - n'avaient aucune chance. Nos machines les surclassaient en tout. Aucune chance.

A certains moments, je le réalise à présent, j'ai presque souhaité être abattu. Priver le bâtard à lunettes de son sale triomphe. Tomber en sachant qu'il en paierait le prix!

Mais c'était te perdre et te condamner. Après t'avoir revue sur la vidéo, mon estomac s'est révolté. Il faut que je me cramponne à ce monde où tu existes. Tu es le socle de ma vie; je l'ai su à la seconde où je me suis noyé dans l'eau de tes iris. Et le serpent à lunettes l'a compris, lui qui a si bien su me manipuler.

Sans répondre, je marche un peu, hésitant. Mes bottes s'enfoncent dans l'herbe détrempée. Le

visage tourné vers les nuages, je laisse le ciel me laver. Rien de spirituel là-dedans: je reprends juste le contrôle de ma rancœur. Je la canalise.

- Ça va mieux?

Une bourrasque me dispense de réponse. Je n'ai même pas froid. Un long moment, je regarde cet homme. À la faveur d'une brève accalmie, je retrouve ma voix. Ce n'est plus qu'un filet rauque:

- Tu en es où côté munitions?

Il ne réfléchit pas longtemps:

- Quat' roquettes, le compteur des sulfateuses est à moitié.

Son regard m'interroge, je montre l'Ouest:

- Tu peux partir de ton côté. Rien ne t'oblige à rentrer avec moi. Tu n'as qu'à te servir dans mes chargeurs; je dirai à ce connard que tu as été...

Il se dresse d'un coup et me plante un doigt dans la poitrine:

- Essaie pas d'te débarrasser d'moi, Tom Costa! J'ai fait tout ça pour ta belle gueule, c'est vrai, mais aussi pour tous nos potes. Pour ta gonzesse aussi. Alors, me gonfle pas avec ta générosité à la con! On est d'dans tous les deux et j'vais pas t'laisser tomber maintenant. Tu m'prends pour qui, bordel de merde!

Il me largue là, avec ma bouche ouverte et retourne à grands pas vers son appareil. Quand je grimpe à mon bord, ses hélices tournent déjà au ralenti et il m'ignore sciemment. Ce doit être ça, l'amitié.

Il est seize heures quarante-cinq et la lumière faiblit.

- En route.

Chapitre 26

[Le corps du premier ministre britannique a été formellement identifié par les experts de la section criminelle de Scotland Yard. On se souvient que sa dépouille méconnaissable avait été retrouvée sur une plage au sud de la Corse. C'est le tragique dénouement du suspense de trois semaines qui a suivi son enlèvement par Le FDP — le Front pour la Dignité des Peuples. Des sources proches du gouvernement de Sa Majesté font pourtant état du versement d'une rançon conséquente — information non confirmée à l'heure où nous diffusons.]

Une de Gratos, quotidien libre et gratuit, extrait (jeudi 2 août 2040)

Au retour, nous gardons le silence. J'ignore délibérément les appels du serpent. Ça coûtera ce que ça coûtera. C'est ma tournée. De toute manière, avec les coupes sombres que l'H-M a opérées dans leur personnel volant, notre cote a dû grimper un peu. Ou peut-être pas. Tout ce qui compte c'est l'espoir que je sens tapi là, au milieu de mon capharnaüm intime.

— Dis donc, c'est vach'ment fréquenté le coin.

Nous sommes encore à six ou sept minutes de Mortery, le site de la base souterraine, et mon copain Œil d'aigle a raison: ça grouille là-dessous. La D204 est encombrée comme aux grandes

heures de la civilisation. Camions et blindés se fraient un passage en écartant les colonnes de fantassins. Il s'agit plus d'un déplacement de troupes que d'une armée en ordre de bataille. Les soldats marchent, arme en bandoulière et les engins roulent à allure modérée.

- Je ralentis, va faire un tour vers l'ouest. Tu devrais trouver la D251 à trois minutes.
- Compris.

Le ciel a des oreilles mais je m'en fous. Au stade où nous en sommes, je ne vois pas ce que ça change. Cheyenne rappelle bientôt, alors que j'ai pris de l'altitude dans une atmosphère assombrie mais moins pluvieuse:

- Tom, c'est pareil ici. Des camions, des tanks et plein d'mecs.
- Ok, reviens.

Afin de pallier l'arrivée imminente du crépuscule, nous avons allumé nos feux de position. Pas question de se heurter en vol! En bas, les phares trouent le gris du soir. Il est temps que nous arrivions, la barre de charge commence à baisser. Il faudra se souvenir que ces engins ne stockent pas l'énergie, ils ne font que l'exploiter. En observant le halo brillant, droit devant nous, je me dis que Nemo a bien les cartes en main. Je frémis en pensant que notre escadrille était dans son jeu. Il allait avoir besoin de pilotes à sa botte. Quel joli pigeon dodu je fais!

- P'tain, c'est quoi, ça?

Il y a déjà un moment que je me pose la question. La colonne de marcheurs fait un crochet à gauche pour éviter une portion de route éclairée a giorno. En approchant, nous constatons qu'un terrain a été aménagé. Un long segment rectiligne, débarrassé de toute végétation. D'ailleurs, il y a déjà un avion, parqué devant une tente de couleur sombre.

Je ne peux empêcher un cri étouffé. Sur les ondes, le sifflement de Cheyenne est un écho à ma surprise. Jamais encore je n'ai vu un tel appareil. Il semble fait d'argent poli. Bien que bimoteur, celui-ci est plus grand que les Twin Stars des noirs ou, devrais-je dire, des noires. Ses lignes fluides n'ont rien à envier à leurs chasseurs, mais il a un plus; un charme indéfinissable.

Je n'ai pas le loisir de l'admirer:

- Costa! ici Nemo, posez-vous tous les deux. Immédiatement.

Bien sûr: nos feux de position.

- Tom, qu'est-ce qu'on fait? énonce l'H-M dans mes écouteurs.

Je souris, c'est sa manière à lui de signifier qui est le patron ici. Un petit rien qui me réchauffe. Et tant pis pour la susceptibilité de nos hôtes. Je fais traîner avant de confirmer:

- Ok. On descend.

Comme je pose le doigt sur le curseur, une barre de projecteurs s'allume, éclaboussant une étrange construction, à courte distance du terrain. Jusque-là, nous ne la distinguons pas dans la pénombre

environnante. Cinq gigantesques camions sont garés en étoile, leur cul tourné au centre. Lequel centre est occupé par une yourte dont le toit grimpe bien plus haut que les remorques elles-mêmes. Un oursin mécanique dont les aiguilles sont autant de tourelles de mitrailleuses. Cheyenne commente encore, mais je n'y prête pas attention. Au-delà des projecteurs, on devine les alignements réguliers d'un immense camp à ciel ouvert. Je suis sans voix. Monter tout ça en un après-midi suppose une logistique infernale.

Si je m'étais attendu à un comité d'accueil musclé, j'en suis pour mes frais. Seuls deux types font le pied de grue sur le tarmac. Pas même des commandos, non: deux bidasses ordinaires. Qu'importe, dans cette fourmilière, toute tentative de se carapater à pied serait vouée à un cinglant échec. Pour fuir, il aurait suffi de se tirer avec les hélicos. Simple comme bonjour.

Ouais. Et adieu San et les autres. La simplicité a ses limites.

En passant devant l'avion, je lève les yeux. La conception semble dater de bien avant l'époque de la Dernière Crise.

La silhouette est un rien surannée, mais de la race des seigneurs. 1930? Possible. C'est un ancêtre. En son temps, il a dû faire figure de star. Au moins quinze mètres d'envergure; un géant, par nos standards. Depuis le nez profilé jusqu'au double empennage de queue en H, il est recouvert de plaques de métal polies. Le cockpit trône très haut, garni d'un pare-brise en pointe d'allure agressive. Le long du fuselage, je compte cinq hublots carrés. Deux énormes moteurs pourvus d'hélices à deux pales le propulsent. On doit se sentir voler, là-dedans.

- Merde! C'est la grande classe, c'truc...

Bref, mais pertinent. Je suis sans voix devant ce chef- d'œuvre bien que pressentant qu'il n'a pas - et de loin - la maniabilité des «solaires». Aucun marquage visible. Nous le dépassons finalement et, encadrés de nos gardiens, pénétrons sous la tente.

Derrière une table sont installés trois types sanglés dans des uniformes impeccables. Celui du milieu, un grand à cheveux blancs, la cinquantaine sèche nous fait signe d'avancer. Un coup d'œil autour de nous m'assure que Nemo n'est pas ici.

Les deux autres sont plus jeunes, avec moins de barrettes sur les épaules mais l'air beaucoup plus hargneux. Le genre qui a des trucs à prouver. Sous les casquettes à visière, leurs yeux sont des abîmes de mépris. Ça me paraît moins le cas avec le grand, ses gants posés dans son couvre- chef retourné devant lui.

- Votre rapport, monsieur Costa puisque, de vous deux, c'est vous le gradé.

C'est demandé d'un ton calme, mais sans concession ni trace d'humour. Je note le vouvoiement. Il y a une éternité qu'on n'a pas dû lui opposer de refus, au pépère. Je pèse le pour et le contre d'un autre éclat, mais je me dis qu'après tout, il n'est pas le serpent. Inutile de m'étaler:

- Nous avons obéi à Nemo.

Il fronce les sourcils, et le type à sa droite se penche et lui murmure à l'oreille. Il le regarde étonné et finit par acquiescer.

- Racontez quand même.

Je m'exécute, sans détails superflus. A ses questions succèdent celles des deux roquets. Chaque fois je réponds par monosyllabes, ils ne s'en offusquent pas le moins du monde. Je ne me ferai jamais aux militaires.

A la fin de mon récit, ils se consultent et, n'ayant plus de demande, le vieux ordonne aux soldats de nous emmener. Je mobilise toute ma volonté pour maîtriser mon explosion.

Cette fois, la nuit est tombée pour de bon. Des dizaines de projecteurs illuminent les foyers d'activité, faisant scintiller les gouttes de pluie. Une ville est en train de naître ici, tout autour de la base souterraine. L'âme en vrac, je n'y prête pas garde. L'H-M, lui, ne se prive pas et son périscope emmagasine tout.

Bientôt, nous arrivons devant une des constructions provisoires dont les noirs, en plus des yourtes, semblent raffoler. Une longue boîte kaki de matière composite, comme une semi-remorque, posée à même la boue. Au moins six soldats - dont un fait les cent pas sur le toit. Plus loin, trois autres baraques similaires s'alignent; plus grandes. De tous côtés, des projos tuent l'ombre. On nous pousse dans la «boîte» la plus proche et la double porte claque. Nous sommes dans une cellule cube de deux mètres d'arête, munie d'une ouverture rectangulaire de chaque côté, par laquelle entre le flot lumineux. Des plaques de plexi, doublées de solides barreaux gardent la pluie dehors et nous dedans.

- Sympa, l'hospitalité.

Je me laisse tomber sur le sol sans un mot. Plus envie de rien. Je voudrais pouvoir m'arrêter de respirer, ne plus voir et fermer mes oreilles. Ne plus exister. Surtout stopper la douleur.

Sur le toit, le roulement des gouttes nous isole de tout. C'est à peine si nous percevons la vie du camp. Ici un sifflet, là un moteur. Cheyenne a trouvé, à hauteur des yeux, une ouverture dans la cloison intérieure. Une trappe coulisse. La cellule voisine fait la taille du reste de la construction. Six ou sept mètres de profondeur. Pour l'instant elle est vide, à l'exception de deux soldats qui s'y abritent dans l'embrasure des portes. Ils discutent dans leur langue. Le hors-murs s'exclame:

- Dis donc, y s'emmerdent pas, les salopards!

Par égard pour lui, je fais mine de m'intéresser. Il me montre son nez et je comprends. Ici aussi, la discipline se relâche. Cependant, je peine à y voir la plus petite lueur d'espoir. Quand bien même la garnison serait stone dans sa totalité, aucune entreprise d'évasion ne nous en sortirait. Vers neuf heures du soir, de guerre lasse, l'H-M cesse de brailler pour qu'on nous apporte à manger.

À minuit, un bruit de moteur me tire d'un sommeil agité. Mon ami est déjà debout et surveille par une ouverture.

- Y sont en train d'creuser une piscine, ou quoi?

De fait, la pelleteuse œuvre dans une surface délimitée par un ruban jaune tendu sur quatre piquets. Le rectangle doit faire dix mètres sur cinq. L'analogie avec une piscine est encore plus criante sous l'orage qui redouble. Dans l'éclairage cru, la scène prend une allure surréaliste. Le va-et-vient de la machine a quelque chose d'hypnotique. Une heure plus tard, le manège cesse. Mais le calme est de courte durée. Vers trois heures, nous sommes réveillés à nouveau par l'ouverture brutale des portes de la grande cellule. Rudoyés par les gardes, une quinzaine d'hommes sont tassés à l'intérieur. Ils sont hagards, certains en piteux état; blessés et sales. Cheyenne tente le dialogue, mais aucun ne le comprend. C'est à peine s'ils lèvent les yeux vers lui. Tous portent des restes d'uniformes ou de

tenue de combat.

- J'te parie que c'est ceux qu'on n'a pas eus en partant, c't'aprèm', dit-il en se rasseyant.

Impossible de se rendormir dans les plaintes des blessés. Encore plus tard, un nouveau contingent vient grossir leurs rangs. Ils ne sont pas en meilleure forme.

Au terme d'une nuit glacée et sans sommeil, le jour se lève avec une lenteur douloureuse. Des précipitations nocturnes, il ne subsiste qu'un fin crachin qui floute le plexi des fenêtres. De nombreuses autres constructions provisoires sont disséminées sur la plaine. Pour autant que nous puissions en juger, le chantier continue et s'étend jusqu'à la forêt.

Tout autour et sur les toits, on devine les formes grises qui patrouillent.

Sept heures moins le quart. Le calme relatif est bousculé par l'arrivée d'un camion bâché. Il s'immobilise à côté de la pelleteuse et une douzaine de soldats en descendent, sous les ordres d'un officier. En dernier, trois femmes sautent à bas du véhicule. L'une d'entre elles trébuche et je découvre qu'elles ont les mains liées. Sur elles aussi, des lambeaux de tenue de combat. Cheyenne blêmit lorsque l'officier les place dos à l'excavation.

Alentour, les gardiens ont stoppé leurs déambulations. Ils regardent le peloton qui se constitue face aux prisonnières.

— P'tain, c'est pas vrai...

J'ai bien peur que si.

Mon estomac vide se contracte. L'une a les épaules secouées de sanglots. Les deux autres se tiennent droites. D'un coup de tête, elles chassent leur longue chevelure rouge et fixent, bien en face, la rangée de soldats. Un ordre claque, les hommes rectifient la position. La pleureuse s'agenouille dans la boue, ses compagnes l'ignorent. Au second aboiement du gradé, les fusils se lèvent. La salve retentit, nous clouant de stupeur. Les corps tombent, hors de vue, dans la fosse pleine d'eau.

Le chef du peloton s'approche du bord, dégaine son pistolet, et tire trois balles. Chez nos voisins, quelqu'un sanglote. Des insultes fusent, bien vite remplacées par une prostration morbide.

Je me laisse glisser le long de la paroi. Cheyenne me rappelle:

- Putain! Y zen amènent d'autres...

Deuxième camion. Cinq hommes sont maintenant face aux armes. La terrible routine se répète. Encore et encore. À un moment donné, ils ouvrent les portes du bloc d'en face et continuent. Avec méthode. Depuis longtemps, je ne regarde plus lorsque Cheyenne sursaute:

- Merde! Dis-moi qu'c'est pas vrai... les enculés!

Mes jambes flageolent, je m'accroche aux barreaux.

Non! Noon! L'homme que ses deux compagnons d'infortune aident à se tenir debout, c'est Xav'. Salement amoché. Au dernier instant, son regard passe sur nous et je me demande s'il nous voit. Les armes tonnent. Les corps basculent en vrac.

Cette fois, le monde s'écroule pour de bon. Tétanisé, je me cramponne aux cendres de ma raison. Qui, des nôtres, ont-ils encore là-bas?

Merde! Xav'. Après Vincent, l'addition est salée. Puis, je me raidis: s'ils en ont eu un... Si jamais j'avais eu un doute, il est clair qu'aucun dieu n'existe. Pas sur cette terre, en tout cas. Avec son bon sens d'homme sauvage, Cheyenne tente de me raisonner:

- Xav' volait pas beaucoup, l'ont sur'ment eu à terre, à Pontault. Les autres ont dû s'tirer. Toni et Haziz sont marioles Vec un manche, y z'ont pas pu les avoir!

C'est puéril, mais sa main sur mon épaule rétablit un semblant d'équilibre.

Vers dix heures trente, la sanglante parenthèse se referme, mais la plaie reste, elle, bien ouverte. Je suis comme anesthésié. Le fait d'aligner impeccablement un peloton suffit-il pour justifier des assassinats? Certes, nous avons tous tué. Mais j'avais l'impression qu'il s'agissait d'une guerre «propre». Que c'était une réaction de survie. Une réponse.

Mais pz, qu'est-ce que c'est?

En regardant mon ami, je me sens encore plus mal. Je me maudis de ne pas avoir insisté, de ne pas l'avoir forcé à partir. J'aurais pu prétexter qu'il nous serait plus utile dehors qu'ici, ou n'importe quoi... Ce qui, à la lumière des faits, n'aurait été que pure vérité.

- T'inquiète, crache-t-il. J'm'en vais t'lieur défoncer la gueule et les faire bouffer leurs tripes!

J'adore sa confiance.

Dans la cellule attenante règne un silence épais. Aucun de ces types n'a reçu de soin, et personne n'a ni mangé ni bu. A priori, c'est pareil en face. Nous passons ainsi le reste de la matinée.

La garde a été relevée deux fois et l'activité s'est accrue dans le camp. Beaucoup de véhicules sillonnent la plaine, chargés de soldats. Chaque arrêt proche de nous me fait bondir. En début d'après-midi, la pluie s'arrête enfin et le ciel se débouche. Nous observons.

- C't'une putain d'fourmilière.

Pas faux. Jamais je n'ai vu autant de gens à la fois. L'analogie avec les insectes est renforcée par les tenues semi-articulées et les casques opaques. Ces fourmis-là piquent fort. Très fort; et nous sommes au beau milieu de leur nid.

Autour de seize heures, la rumeur enfle à nouveau. Pas un, mais deux camions, en l'occurrence. Un torrent de glace se rue dans nos veines alors que les tueurs débarquent, efficaces et disciplinés, pour se mettre en position.

Des ordres fusent et les gardiens ouvrent la ridelle du second véhicule. Aboiements, insultes. Une à une, elles sautent dans la boue. Sans égard, elles sont alignées face au peloton. Seules deux, sur les neuf, ont encore leur uniforme. Les autres sont à différents degrés de nudité. Comme si la mort n'était pas suffisante en soi. Certaines, soutenues par leurs camarades, sont couvertes d'ecchymoses et de plaies. Une est inconsciente et doit être étendue, à même la fange, au centre de la rangée. Aucune ne se plaint ni ne tente de fuir. Celles qui le peuvent encore redressent le menton. Le dernier défi des amazones.

- Sacrés bouts d'femmes, s'tu veux mon avis.

La salve claque. Les quatre de droite sont tombées, les autres n'ont même pas bronché! La procédure recommence avec un second tir. Enfin, il ne reste plus que la fille étendue. L'officier s'approche, elle tourne la tête vers lui; il brandit son arme. Le coup part; c'est fini. Deux troufions tirent le corps au bord de la fosse et le poussent dans la soupe immonde. Un autre s'avance, muni d'un PM et lâche quelques courtes rafales dans le trou puis revient dans les rangs en remplaçant son chargeur vide.

Comme s'il avait un horaire à tenir, le galonnés'excite contre ses hommes. Quelques secondes plus tard, ils extraient trois gars de chez nous. Par la trappe, on assiste, muets d'horreur, à la scène. Peut-être dopés par l'attitude des femmes, ils sortent sans broncher. Une minute après, ils sont morts.

Le cirque recommence. Toujours le même. Certains hurlent et se débattent et l'un est même abattu sur place avant d'être traîné dehors et jeté à son tour dans la flotte. Mais, en grande majorité, c'est la résignation - parfois la bravade - qui prévaut.

- Putain d'merde! faut qu'on s'tire de ce merdier...

Depuis un moment déjà, je m'occupe les méninges à comprendre la logique qui préside aux exécutions. Mais il semble bien que le gradé désigne ses victimes au hasard. Quatre ici, trois là, quatre encore dans le dernier bloc... Il n'a pas non plus de liste de noms. On dirait... oui, c'est ça.

- Quoi? demande l'H-M.
- Ils font de la place. C'est ça. Ils font simplement de la place!

Chaque fois qu'ils retournent à la remorque dont ils avaient extrait Xav', je retiens mon souffle. Par chance - si je puis dire - ils n'en sortent plus que des inconnus. Cheyenne ne bouge pas un cil. Ses jointures sont blanches sur les barreaux.

D'autres hommes, d'autres fusillades. Le jour décline, comme la vie.

J'essaie d'imaginer comment ce sera lorsque notre tour viendra. Serons-nous dignes, rebelles ou pleutres? On dit que, placé devant l'inévitable, on se découvre une énergie qui nous transcende. Ouais, vu d'ici, ça ressemble à un joli folklore littéraire. Pour l'instant, c'est surtout une apathie morbide qui domine le foutoir de mes sentiments. La rage se débat pour se maintenir, bien sûr, mais elle n'a plus la vedette. Je viens de réaliser que le bout de la route est là, au bord de ce trou.

Les projecteurs se sont rallumés. Là-haut, le ciel est bouché. Même les étoiles se détournent.

Elles s'en balancent.

Je suis presque soulagé lorsque la barre de notre verrou coulisse.

Chapitre 27

La méthode est bien rodée. Quatre costauds se ruent pour nous ceinturer. Dans cet espace réduit, ils ont l'avantage du nombre. Avant de dire «ouf», nos poignets sont bloqués dans le dos par des liens de plastique qui font un mal de chien. L'H-M les toise comme de la vermine, je fais de mon mieux pour l'imiter. On nous bouscule dehors et je sens les premières gouttes de la nuit sur mon visage. Tout se déroule comme à l'extérieur de moi. Je vois les soldats, les visages neutres, goguenards ou hostiles.

Une voix s'élève, sèche. On nous enfle des sacs sur la tête! Je ne m'interroge même plus. Mon compagnon les invective en termes choisis.

Des mains solides nous positionnent. J'imagine sans peine la vision que nous offrons à ceux qui vont bientôt nous suivre. Mes dernières bouffées d'air sont saturées de l'odeur de moisi. Mourir avant le printemps. C'est drôle comme l'idée de ne plus être là pour l'été m'affecte plus que la mort elle-même. Une immense lassitude descend sur moi.

— Salut, mon pote, lance mon ami d'une voix ferme. C'fut un putain d'plaisir.

Je ne sais pas ce que je réponds car l'ordre de mettre en joue retentit. J'inspire à fond et, dans cette pincée de temps, une quantité de visions défilent. Les yeux verts, les copains, le kid et le Vieux... Je réalise que mes jambes ne tremblent pas et j'en suis simplement heureux.

Salve.

Rien.

Pas de choc ni de brûlure. Du coton; rien que du coton. Une douce tiédeur. Aucune douleur. C'était facile, en fin de compte de passer de la vie au néant. J'ai un sourire intérieur en songeant que ce crétin d'officier va gâcher deux balles supplémentaires pour un coup de grâce bien superflu.

- C'est quoi c'putain de...

Le retour sur terre est violent. Ces fumiers viennent de se payer une bonne tranche de rigolade à nos dépens. Sous la grosse étoffe, l'air est chargé de mon haleine. Le râle de ma respiration me coupe du monde extérieur. L'attente s'appesantit. Éprouvante. Une peur incontrôlable me scie les jambes et me liquéfie les entrailles.

Ecrasée, broyée, ma volonté.

J'ai un brusque sursaut, lorsqu'on me saisit par le bras. On nous bouscule. Autour, les soldats échangent et plaisantent dans leur langue. On nous claque les omoplates. Ils sont contents, les fumiers. Je ne voudrais pas être le premier que Cheyenne parviendra à coincer. En attendant, son catalogue d'insultes les habille pour la fin de l'hiver!

Nous sommes hissés sur le plateau d'un camion. Le moteur s'emballe et, in extremis, je saisis un montant du dossier et m'y cramponne. Apparemment, «on» a décidé de nous garder aveugles.

- A ton avis, on va où?

Cette question, glissée à la faveur d'un cahot qui nous rapproche, je me la pose depuis que la réalité a repris le pas sur le soulagement. Aucune idée. Le reste du voyage nous ballotte dans le ronflement du diesel. Puis, arrêt brutal.

On nous pousse à bas du plateau et c'est un pur miracle qui me fait retomber sur mes pieds. Lorsque je sens sous mes bottes les marches métalliques, j'ai la conviction que nous sommes arrivés à la formation en étoile.

La chaleur nous assaille. Nous avançons sur un sol qui résonne comme l'intérieur d'une cuve. Dans cet espace, des hommes s'activent, parlent et s'interpellent. Une porte s'ouvre et, sans transition, tout devient plus feutré. Il y a un tapis. On m'assoit de force sur une chaise. J'entends mon compagnon se débattre, mais il est vite maîtrisé. Pour ma part, j'ai pris la résolution d'attendre mon heure. Dans notre position, les révoltes n'apportent que des coups. Pour l'instant nous sommes en vie, c'est déjà ça.

Le silence s'installe, peuplé de bruits inconnus. En pensée, je revois la disposition des lieux. Nous devons être dans la partie centrale.

Derrière, ça chuchote à plusieurs voix et la cagoule m'est enfin retirée. De suite, je regarde Cheyenne, mais il n'a pas cette chance. Confirmation. Nous sommes bien dans la yourte du milieu. Sur le pourtour, je remarque la présence d'accès, partiellement masqués par des tentures. D'ailleurs, toute la circonférence est couverte de tapis, comme le plancher. Aucune ouverture, l'éclairage chiche tombe d'un lustre tarabiscoté supportant une dizaine de grosses bougies.

Au centre, sur une estrade croulant sous les peaux de chiens, il y a une sorte de... trône! Le fauteuil est d'un design très massif. J'en ai déjà vu de semblables. Dans une vieille revue d'ameublement, je pense. Celui-ci disparaît sous un épais plaid de brocart lie-de-vin.

On navigue en plein péplum; j'en connais un qui serait à la fête!

De chaque côté du siège, un géant en armure noire. Le poitrail barré d'un fusil d'assaut comme si le décorateur avait commis un vilain anachronisme. Casque de rigueur, visière sombre masquant les yeux. Lorsque je me suis tourné vers l'H-M, j'ai aperçu trois types derrière nous. Mais ils sont peut-être plus nombreux, impossible à déterminer. Risquer des coups pour obtenir cette information serait stupide dans la mesure où nos liens annulent toute chance d'évasion.

- P'tain, on est où? grogne mon camarade sans provoquer de représailles.
- Dans la jonction des bahuts en étoile.

Enhardi par l'absence de réaction de notre escorte, je lui souffle une description de l'endroit quand, derrière l'estrade, une étoffe s'écarte. Illico, le silence s'établit et les deux molosses rectifient la position. Je ne suis pas surpris de retrouver Nemo. Faisant mine de l'ignorer, je suis tout de même curieux de le voir se jucher sur le fauteuil. Je regrette que mon ami ne puisse jouir de ce spectacle, qu'il ne se gênerait pas de brocarder avec sa faconde habituelle.

Comme pour faire durer le suspense, il s'arrête au pied du trône; plongé dans ses pensées. Au bout du compte, il va se poster à l'écart et interpelle un troufion dans son dialecte. On ôte la cagoule de Cheyenne. C'est la première fois qu'il s'exprime dans cette langue et j'ai un choc que je n'explique pas. Une fois de plus, les sens aiguisés du coureur des bois apportent leur lumière:

- Merde, t'as entendu?
- Quoi?

Ses yeux sont deux fentes, il souffle:

- Quand y nous ont sortis d'la cage, avant l'faux peloton, la voix du gradé...

L'évidence me frappe et je fixe le serpent à lunettes qui me gratifie de son plus beau sourire. L'enfoiré.

- On attend qui? lance l'H-M à la cantonade.

Ça remue dans notre dos, mais Nemo fait un geste sec et s'approche, toujours badin. Je me prépare au pire lorsque la tenture s'écarte à nouveau. A regret, il retourne à sa place. Le sourire a disparu.

Crâne rasé, le nouvel arrivant fait son entrée. Une cuirasse de pièces de cuir et de bronze remplace la traditionnelle armure de combat. Le bas est à l'avenant: pantalon de peau et bottes fourrées. Les avant-bras enserrés dans des poignets de force. Enfin, unique concession au présent: un ceinturon supporte l'étui d'un automatique de gros calibre. Ostensiblement, j'affecte de m'intéresser au décor.

Lunettes-rondes n'en mène pas large, ce qui me remplit d'aise. Le type s'installe dans le fauteuil. Cheyenne pouffe:

- Salut à toi, ô grand Manitou, les visages pâles te sal...

La fin de sa phrase meurt d'elle-même. Je lève les yeux. Une anxiété soudaine me bloque la poitrine. La lueur des bougies enflamme de milliers d'éclats malsains les plaques de bronze.

Les traits sont longs, imberbes; et ces yeux... Ces yeux... Interdit, je suis comme hypnotisé, happé

par un gouffre. Je perds pied.

C'est à peine si je perçois Cheyenne qui bafouille:

- Bordel, mais...

Oui....Armand.

La barbe a disparu et, avec elle, la tignasse et les lunettes colorées. Au bout d'un temps, je me rends compte que nos regards sont soudés. Dans le sien, il y a un mélange de curiosité et de suffisance. Il est content de lui. Merde! Il est content de lui. Je m'étrangle:

- Tu m'expliques?

Il reste sans rien dire un moment, puis pose son menton sur ses mains croisées, dans une attitude que je lui connais si bien. J'en frémis d'indignation rentrée. Comment a-t-il pu? Son regard se durcit:

—Tu n'as pas encore deviné. Cela fait presque un demi- siècle que j'attendais, coincé au milieu de cette immonde populace...

Un déclic se fait, je le coupe:

- Le lieutenant, tu es le lieutenant Petros\
- Petros-Costa, mais je n'ai jamais utilisé mon nom complet dans l'armée. Mon passé était, disons... Il fait osciller sa main et Nemo émet un petit rire qui meurt lorsqu'Armand le regarde. Quand l'armée m'a enrôlé poursuit-il, j'y ai vu une superbe opportunité. L'assurance du gîte et du couvert, des armes et des hommes sous mes ordres; de quoi voir venir en ces temps de guerre civile. Et puis, il y a eu l'histoire de l'Arche.
- L'Arche? dis-je, la gorge bloquée.
- Oui, Mortery. C'était un plan européen, le gouvernement de la fédération avait voté un stockage à grande échelle. La situation s'était si dégradée qu'il n'avait plus la maîtrise des populations. A l'époque, il y a eu des massacres pour des broutilles, bouffe ou autres. Le Parlement grec a été le premier à y passer, puis le portugais, l'espagnol et les autres en cascade. La France et l'Allemagne ont tenu juste un peu plus. Ensuite, tout le Maghreb, l'Arabie. Enfin la Chine et l'Amérique. A la chute de Paris, l'état- major avait aménagé ce site depuis plus d'un an et il ne restait qu'à le remplir.

Il se laisse aller contre le dossier, et poursuit:

- On m'a rapporté le journal de Berchaud. Puisque tu connais mon nom, j'imagine que tu l'as lu.

J'acquiesce.

Il fait une autre pause oratoire et je sens le regard de Cheyenne. Une cascade d'images me submerge, je m'entends dire:

- Alors, «Armand» n'a jamais existé...
- Non, s'amuse-t-il. «Armand Blanchard» était le nom de la place du marché, la première fois que je suis entré à Pontault. Je n'ai conservé que le prénom. Ici, je suis le Khan.

Ses yeux se plissent, il ajoute:

- Ne ris pas. Les hommes ont besoin de symboles. Celui-ci en vaut bien d'autres.

Rire?! J'en suis bien loin.

- Espèce de fumier! Mais nous, là-dedans? Le kid, moi...?

Son haussement d'épaules me déchire:

- Tout foutait le camp. Après avoir dissimulé dans les tunnels le stock pour le QG, je me suis construit une respectabilité. Bien entendu, j'avais abattu mon escorte. J'étais donc seul détenteur du secret. Il ne m'a pas fallu longtemps pour séduire le maire de l'époque à l'aide de mes petits services. J'ai maintenu ainsi les Rinaldo en place pour éviter que l'anarchie ne s'installe. La Ferme U, les éoliennes, les cuves à méthane... Il fallait que je reste à proximité de la cache. Hélas, à cause du nouveau quartier sud, l'accès aux galeries est devenu inaccessible.

La zone de Paulo, bien sûr. Je me sens sale; cependant, le monologue continue d'un ton dégagé:

- Un jour, sur une inspiration, j'ai recueilli Erwan, ton «frère» et me suis arrangé pour qu'il apprenne à voler indispensable pour retourner à l'Arche. La disparition de l'ancien pilote a été une formalité nécessaire. Ce type était trop à la botte des premiers Rinaldo.

Je me raidis:

- Tu l'as tué?
- Quelle question! s'esclaffe-t-il. Il fallait bien qu'Erwan ait les coudées franches.

Il s'interrompt à nouveau, l'air sombre, avant de reprendre:

- Mais ce petit crétin n'a rien voulu entendre. Il avait pris mon discours pacifiste au pied de la lettre, un comble!

Je tire sur mes liens à m'en découper les poignets:

- Je l'ai vu partir, tu ne l'as pas tué, lui !
- Non, et crois bien que je le regrette. En disparaissant, il te cédait la place. Comme il t'avait appris à piloter, j'étais coincé. Il devait penser que tu déciderais pour toi-même plus tard. Chapeau bas... Il m'a coupé l'herbe sous le pied, ce petit salaud. Deux jours de plus et je lui réglais son compte. Enfin, après son départ, j'ai changé mon fusil d'épaule. Par petites touches, j'ai construit une arme pleine d'idéaux et de valeurs... même si j'ai craint que ton amourette avec cette salope ne foute tout en l'air. Bon, j'avais Miki. Ce petit merdeux était mon ultime garantie. Et puis, j'avoue que jouer au hippie cultivé m'a bien amusé. Le latin, l'écologie et toutes ces conneries!

À l'évocation de San et du kid, la douleur devient insupportable. Son sourire s'élargit encore:

- Regarde-toi, vois ce que tu as accompli; tu as dépassé toutes mes espérances! Les meilleurs soldats sont ceux qui se battent pour un idéal.

Je suis tétanisé. Il réfléchit un instant et, incrédule, je crois retrouver dans ses yeux la mélancolie que j'y voyais parfois. Conscient du regard de ses hommes, il a un geste brusque:

- Hélas, j'ai trop bien travaillé et c'est cet idéal même qui t'empêchera de me rejoindre. Je ne t'insulterais donc pas en te le proposant.

Je comprends qu'il vient de nous condamner à mort, pourtant je m'en fous. Dans le silence qui suit, Cheyenne prend la parole:

- Dis-nous, grand Truc, comment qu'ça s'fait que tu t'trouves à la tête de c'te bande de dégénérés?

Ça bouge derrière nous, mais Petros-Costa lève la main. Il considère le hors-murs un instant avant de répondre, amusé:

- Pertinente question. Comme je l'ai dit, le projet «Arche» était européen. La branche danoise a survécu. Depuis des années déjà, dans les pays nordiques, les femmes gouvernaient. Traditions guerrières et tout le toutim. Des walkyries, ou des amazones, comme tu veux. Une fois prêtes, elles ont voulu s'approprier les bases restantes. D'où les espions, histoire de vérifier si elles avaient déjà été ouvertes.

- Nemo...
- Exact Tom, dit-il en reportant son attention sur moi. Après avoir attendu si longtemps, l'occasion se présentait enfin! J'ai donc pris contact et nous nous sommes trouvé un certain nombre d'affinités...

Je n'en doute pas une seconde. Et j'imagine fort bien son charisme faire le reste. Si Nemo est un bon espion, ce n'est pas un chef né.

- Lui, comme moi, poursuit-il, ne pouvions laisser une bande de femelles diriger le monde ou, en tout cas, l'Europe - et surtout pas disposer du N9! Pourtant, quand Miki a trouvé les sachets, j'ai paniqué. Il fallait, à tout prix, accélérer les opérations. Ainsi, lorsque vous êtes venus me montrer la carte et le localisateur, ma stratégie était déjà arrêtée.
- L'attaque de Pontault...
- Exact! Une pure diversion pour t'inciter à accélérer ton départ pour Mortery.

Il s'amuse:

- Avec l'argument du gaz, retourner une partie des hommes n'avait été qu'une formalité. Quand je nous ai estimés prêts, nous avons laissé filtrer l'information sur le N9 aux femelles. Comme je l'escomptais, elles en ont oublié toute prudence. Imagine donc: un monde sans hommes! Ou, en tout cas, uniquement ceux sélectionnés par leur bon vouloir...

Et tombent les femmes au peloton... Par paquets de douze.

Savoir que j'ai vécu dans le giron de cette ordure m'étouffe. Pourtant, je m'aperçois que je lui en veux plus d'avoir «tué» Armand que d'être... ce qu'il est.

- A propos, dit-il, je tenais à te remercier pour ton opération de nettoyage à Château-Thierry, c'était de la belle ouvrage. Vraiment. Décapiter ainsi le commandement nous aurait coûté beaucoup trop d'hommes. Dommage que tu n'aies pas aussi abattu les dirigeables. Enfin, c'est un moindre mal.
- Mon esprit se délite en un fouillis inextricable. Cheyenne réagit:
- Pourquoi qu't'es pas venu toi-même l'ouvrir, la base? T'avais qu'à nous piquer l'bidule!

Je grince:

- Parce qu'il avait besoin de deux pilotes ici. Chez eux, ce sont les femmes qui maîtrisent l'air. Et puis, il lui fallait agir très vite avant que la nouvelle de l'ouverture de l'Arche ne se répande.

Sur son trône, l'ex-lieutenant applaudit lentement.

- Bravo, mon fils. Je constate que j'ai bien réussi ta formation.

J'ignorais qu'on pouvait ressentir tant d'écœurement. De haine. Malgré moi, je comprends l'ascendant qu'il a pu avoir sur des types trop longtemps brimés. Il a encore un petit rire qui sonne comme une épitaphe sur ma vie passée:

- Regarde-moi, Tom, regarde-moi bien. Tu vas te rendre compte que j'ai raison. Nous allons reconstruire une vraie nation. Forte, solide et droite. Les hommes y seront des Hommes. Ne fais pas cette tête-là, je ne fais que restaurer l'ordre naturel.

S'arrêtant un instant, il me fixe:

- Hais-moi tant que tu veux; la haine n'est que de l'amour à l'envers. Les opposés s'attirent, c'est bien connu.

Je hoquette:

- San; et le kid, qu'en as-tu fait, espèce de...?

Chapitre 28

Bien sûr, il n'a pas répondu. Retour dans le camion. Juste avant de monter sur le plateau, Nemo s'approche et me souffle:

- C'est la fin, Costa. Mais je te réserve encore une petite surprise. Ta dernière cigarette, en quelque sorte. Demain, tu danseras.

Mon rire amusé sonne faux; pas le sien.

Cagoules enfoncées sur la tête, on nous propulse sur le plateau du véhicule qui démarre en trombe. En douce, Cheyenne me signale que nous ne prenons pas le chemin de l'aller. À quoi sent-il cela? Mystère. En cet instant, où nul ne pourrait me voir, aucune larme ne parvient à se frayer une sortie. Je suis sec. Vide. Anesthésié. Le fil de mon existence se délite et s'échappe de mes doigts engourdis.

Dès l'arrêt, on nous jette dans une autre geôle, sans même nous découvrir le visage. Nous chutons, pêle-mêle, sur un sol de béton brut. Ma collection de bleus s'étoffe encore mais je m'en fous. Dehors, des bruits de moteurs et des voix meublent la nuit, comme si la vie pouvait continuer dans l'indifférence totale. La mort aussi, puisqu'on discerne quelques concerts de détonations noyés dans la rumeur du camp.

- Ça va, patron?

Non, ça ne va pas. Le ressort est cassé. Sous la toile rêche, mon haleine me dégoûte. J'appelle de mes vœux une fin rapide. Et tant pis pour l'été. Toute une vie gâchée, trompée, bafouée. Insultée, pour tout dire. Un peu plus tard, l'H-M continue son monologue:

- J'me demande bien pourquoi y nous ont changés d'crèmerie.

À quoi bon se creuser la tête? Il s'agit d'une simple question de logistique qui, pour nous, trouvera sa justification face aux fusils. Je me laisse aller contre la cloison lorsque l'ouverture des portes nous fait sursauter. Un type gueule en charabia du Nord et son collègue rigole en claquant le battant de fer. Aussitôt, je sens une présence. Un frôlement. Nous ne sommes plus seuls.

- Eh! y a quelqu'un? fait Cheyenne. Enlevez-nous ces putains d'trucs, on n'y voit que dalle!

Ça bouge et j'entends qu'on s'affaire sur mon ami. Très vite, des mains desserrent le cordon de ma cagoule et je prends une grande goulée glacée.

- Tu f'rais mieux d'ouvrir tes mirettes.

Mais, déjà, mes sens déraillent. Le sentiment d'être décalé de la réalité, d'être en train de glisser, de dévaler. Cul par-dessus tête. De plonger à grandes brasses désordonnées et de remonter vers la lumière.

Je n'y comprends rien. Mais qu'importe!

Elle est là!

En vie et ICI! Tout contre moi. Sur nos joues, les larmes se mêlent sans retenue. C'est un ruisseau, un fleuve. Mais, dorénavant, il transporte bien autre chose que de la capitulation. Quand nos lèvres se séparent enfin, un seul mot parvient à franchir la bouillie de ma gorge:

- ...San!

Dans ses larmes, elle rit et me cogne la poitrine:

- Tu n'imaginais quand même pas te débarrasser de moi si facilement, Tom Costa?

Son nom, je le répète sans fin, comme une incantation. Le temps n'existe plus. Ses yeux me baignent, me chauffent, me noient. Je crois bien que je vais exploser, juste là, et réduire en miettes sanglantes les hordes noires. Je suis un géant! J'entends ses mots, je suis hypnotisé par le mouvement de ses lèvres. On sanglote de joie. En dépit de la menace, impossible de sauter de ce nuage que je chevauche toujours plus haut.

- Hum, dis donc la belle, tu crois qu'tu pourrais essayer d'nous détacher? Quand vous aurez fini d'vous lécher l'museau, bien sûr...

Vers trois heures, Cheyenne s'est endormi — ou a fait semblant - nous laissant entre nous. Dans un souffle, San raconte:

- Ils sont arrivés chez nous dès que tu es parti. Je me suis défendue, mais ils étaient trop nombreux et trop forts.

La tension de sa voix me crispe:

- Ils t'ont...
- Non. Deux ont essayé, j'en ai poignardé un et j'ai été assommée.

En l'enlaçant dans le noir, je serre les dents. Elle chuchote:

- Je me suis réveillée dans un camion. On était déjà sortis de Meaux et le jour se levait. Plus tard, on a bifurqué sur un chemin de forêt pour rejoindre un campement de noirs. C'est là que Joao s'est disputé avec Nemo.
- Ah?
- Joao me voulait pour lui seul et l'autre avait besoin d'un otage pour te forcer à obéir. Ils se sont

accrochés violemment. Rinaldo était furieux, il s'est rué vers moi et Nemo lui a tiré une balle dans la tête.

Dommage.

A mon tour, je fais un récit concis de nos aventures. En dépit du dégoût mêlé de rancune, je raconte «Armand». J'ai la gorge douloureuse à force de singer l'indifférence. Même San contre moi ne parvient pas à atténuer la peine et la rage qui se disputent en moi. Je suis si heureux qu'elle ne l'ait jamais rencontré. Le kid ignorait tout du «Khan» lorsque Nemo nous l'a amené avant le raid sur Château- Thierry.

Dans un accès de galanterie suspecte autant que bienvenue, le salopard à lunettes a cédé un blouson fourré à ma douce. C'est une chance, car dessous, elle ne porte que la robe déchirée qu'elle avait sur la vidéo. Le contact de ses jambes contre les miennes ravive des sensations intenses, mais je n'ose briser l'instant. Elle se blottit un peu plus. J'essaie de dormir. Rêche et moqueuse, la parole de l'espion des noirs me revient en pleine face: je te réserve encore une petite surprise... Mes bras se resserrent autour de San, comme si je pouvais bâtir une armure de mon corps.

Trop vite, le matin se lève, baignant le cachot d'une froide pâleur.

- Y a quoi pour le p'tit dèj'? demande, depuis son coin, le hors-murs avant de se retourner.

Dehors, le calme de la nuit cède à nouveau la place à une activité fébrile. Un instant, je croise le regard de mon ami alors qu'il se déplie pour jeter un œil à l'extérieur. J'y lis la même incertitude en l'avenir et ça me fait un mal de chien. Par pur sadisme, Nemo nous a réunis une dernière fois. Notre exécution n'en sera que plus douloureuse. Il va pouvoir se délecter, le fumier. Je frémis à l'idée qu'il impose à San le simulacre dont nous avons été les jouets.

Au bout d'une minute, Cheyenne nous hèle:

- Eh! V's'entendez ça?

Nous le rejoignons à la fenêtre. Devant notre prison, les gardiens ont levé la tête. Un ronflement continu qui semble enfler par paliers.

- Ça vient du nord, non? dis-je, tendant l'oreille.
- Ouais. Et ça a pas l'air de tell'ment leur plaire, aux guignols de ton pote!

En effet, passé la surprise initiale, les gradés se mettent à gueuler et les soldats à courir. Je crains de deviner:

- C'est trop régulier pour être des avions...
- Un dirigeable! s'écrie San.

Nous la regardons, c'est Cheyenne qui se reprend le plus vite:

- T'es sûre, j'croisais qu'y z'étaient silencieux?
- Certaine, répond-elle tandis que les premiers tirs se font entendre. Quand j'étais au camp près de Pontault, l'un d'eux s'est posé.

Un cousin de celui qu'on a dégommé à Coulommiers - mais équipé de moteurs thermiques. D'après elle, une quinzaine de personnes en constituait l'équipage. Exclusivement des femmes.

A la mention de ce dernier point, l'H-M fait la moue:

- M'est avis qu'on va voir un peu d'action.

Il n'a pas fini sa phrase qu'un gros bang éclate. Une construction vole en morceaux, à la lisière de la forêt. D'autres suivent, précédées d'un sinistre sifflement. Tout à coup, des traînées de roquettes trouent les nuages. Presque simultanément, deux Twin Star surgissent de la crasse et prennent le camp en enfilade. Ils lâchent de longues rafales qui font des ravages chez nos hôtes.

Le hors-murs s'excite:

- Faut qu'on s'tire d'ici, on n'aura pas d'meilleure occase!

Puisque nos geôliers ont été appelés ailleurs, nous conjugons nos efforts sur la porte. Rien à tenter du côté des barreaux. En nous jetant dessus de toutes nos forces, nous parvenons à la faire bouger. Pas facile, avec deux mètres cinquante d'élan. Pendant ce temps, le bombardement se poursuit, bientôt accompagné par un feu continu de DCA. D'autres armes se sont jointes à cette infernale symphonie. La défense s'organise.

San, les mains sur les oreilles, nous encourage. Les déflagrations se rapprochent en se multipliant. L'invisible aéronef déverse des paquets de bombes sur nos têtes. D'abord les sifflements, puis les explosions en grappes. L'une d'elles, à moins de vingt pas de nous, fait retomber une cascade de caillasses sur notre toit. Le plexi des fenêtres éclate, nous couvrant d'éclats de rasoir. La violence du souffle est telle que nos poumons se vident d'un coup.

- Allez, gueule Cheyenne, faut péter c'te porte de merde!

Sur le point de lancer une huitième charge folle, nous voyons soudain coulisser la barre du verrou!

L'H-M me lance un regard, la bouche tordue en un rictus déterminé. J'acquiesce. Un énième cadeau du ciel fait trembler l'air autour de nous mais nous guettons, les nerfs tendus à l'extrême. Tout se déroule en une fraction de seconde:

Un rai de lumière apparaît entre les deux battants.

Nous nous propulsons, comme une charge de buffles en furie. Mourir maintenant est impensable!

L'impact est si rude que je crois me briser l'épaule.

Sous le choc, les deux gardiens sont projetés en arrière et nous roulons dans la boue. Remonté à bloc, Cheyenne se rue sur le premier. Trop tard, le second, qui a boulé plus loin, épaulé déjà son arme. Une rafale déchire l'air, tandis que je me redresse en hâte. Sans comprendre, je regarde l'H-M indifférent qui finit de massacrer son soldat.

San est debout, le visage fermé, un MP4 fumant dans les mains. L'autre type est étendu, son casque pulvérisé laissant voir la bouillie rouge qu'est devenue sa tête. Il étreint encore son arme inutile.

- Change surtout pas d'gonzesse, patron! crie mon ami en se massant le poing.

Conscients que le sursis que nous venons d'obtenir tient encore du miracle, nous fonçons. Le regard froid, San me lance le fusil d'assaut. Autour de nous, la pagaille est totale. Les blessés hurlent au

milieu de l'orage de feu. Des hommes en noir courent d'autres tentent de mettre en branle les batteries antiaériennes. Les gradés vocifèrent et je crains que l'un d'eux nous interpelle. À la manière dont l'H-M tient son arme, il n'y aura pas de palabre.

Enfin, le terrain d'atterrissage est en vue. Autour de nous, c'est un déluge de fer qui s'abat et je crains pour ma lionne. Coudes au corps, elle ne semble pas s'en soucier.

En courant, nous dépassons un groupe de blindés aux tourelles armées de missiles sol-air. Les rafales de pointillés rouges s'enfoncent dans les nuages sans produire d'effet notable. Un hurlement de moteur nous jette au sol. Une roquette explose, soulevant un des chars qui se transforme en boule de feu. La providence nous épargne des éclats meurtriers. Le Twin Star effectue un tonneau parfait et disparaît dans les cumulus poursuivi par un feu nourri.

Sans perdre de temps, nous repartons, toussant dans l'épaisse fumée. À la faveur d'un coup de vent, je devine la silhouette des camions géants, à une centaine de mètres. D'ici, impossible de voir s'ils ont été atteints. Plusieurs blocs de cellules sont défoncés et déversent des prisonniers hagards et couverts de sang. Devant nous, je vois un soldat les ajuster et je lâche une courte rafale. Il pivote et s'effondre en hurlant. Dans la clameur des combats, je ne l'entends même pas.

Sans ralentir, Cheyenne indique l'ouest. Là-bas, une tornade infernale est en train de pulvériser les rangées entières de baraquements. Tous ces morts...

Fréquemment, je jette un œil à San, qui court entre nous. Lorsque, par hasard, nos yeux se croisent, j'y vois cette lueur déterminée. Non: pas question d'en changer!

— Putain! Y sont encore là!

Oui, les deux appareils sont restés au même endroit, juste derrière le grand oiseau d'argent. Sauvés par le bar- num camouflé qui a été tiré au-dessus d'eux. En revanche, pour autant que je puisse en juger d'ici, la piste est détruite sur une bonne longueur.

En trombe, nous surgissons sous les yeux de trois troufions planqués sous les ailes imposantes de l'avion. Nous croyant des leurs, ils s'avancent à découvert. Lorsqu'ils réalisent leur méprise, ils sont à portée de tir. Le temps n'est plus aux scrupules. Nos armes crachent à l'unisson. Cheyenne fouille les corps à la recherche de munitions. Je le saisis par le bras:

- Putain, Miki! Toi, décolle avec San, je vous rejoindrai. On n'a qu'à se retrouver à...
- J'croisais t'avoir dit d'pas t'foutre de ma gueule! grogne-t-il en tendant un revolver à ma douce. On y va ensemble ou pas du tout.
- Je pense savoir où il est retenu, crie San. Avant-hier, je l'ai vu dans un groupe du bloc-cellule voisin du mien.

L'arme au poing, elle nous entraîne au pas de course dans la tourmente, d'un abri précaire à un autre. Les explosions semblent ne jamais devoir cesser. Toutes les batteries antiaériennes crachent, faisant trembler l'air et le sol.

- C'est là! hurle-t-elle au détour d'une série de blocs passablement amochés.

Le verrou enlevé, une vingtaine de types effarés nous dévisagent. Il y a un mouvement dans le groupe compact de prisonniers et Miki est là, exhibant toutes ses dents.

- Eh ben, frérot! T'en as mis du temps!

Et voilà, essayez d'être gentil. Je souris encore en repartant vers les solaires. En route, je forme les

équipages: Cheyenne avec le kid et, cette fois, San avec moi. Pas d'objection. La destination importe peu. Pour l'instant, seule compte la fuite; sortir de ce merdier. Le reste des prisonniers s'est égaillé comme une volée de moineaux. Avec tous les cadavres du coin, ils ne devraient pas avoir de problème pour s'armer. Je table sur leur aide fortuite pour ajouter encore au désordre.

Sautant par-dessus les gravats, nous fonçons vers le bar- num camouflé, craignant à chaque instant de le voir se volatiliser. Mais, lorsque nous arrivons, il est toujours là, bien debout.

Soulagement de courte durée.

Avant que nous ayons pu esquisser le moindre geste, dix flingues nous regardent. D'instinct, nous nous plaçons en triangle dos à dos. Miki au milieu. Un rire monte et Armand, accompagné de son ombre Nemo, contourne une pyramide de caisses de matériel.

- Toujours aussi prévisible. J'envoie des hommes te chercher et vous voilà! Je vois que tu as rassemblé la famille, c'est parfait.

Miki esquisse un pas, mais San le bloque. D'un mouvement du bras, j'englobe l'enfer qui nous entoure:

- Oui, et la tienne se débîne! Regarde: ton empire décline avant d'exister.

Son visage n'exprime rien; il fait un geste vers les hélicos:

- Ne t'inquiète pas pour moi, petit merdeux. Poussez les appareils dehors! Vite! Si vous déconnez, c'est ta femelle et le gosse qui trinquent. Pigé?

Rapides, ses chiens de guerre nous désarment. Rien à faire. San et Miki sont traînés à l'écart. La mort dans l'âme, nous halons les machines. Le sol tressaute et l'atmosphère devient suffocante. Pendant les deux minutes de la manœuvre, les combats redoublent. Dans un vacarme de moteur martyrisé, un Twin Star se transforme en torche avant de s'abîmer en forêt. Nemo lève le poing et exhibe ses dents. L'espoir change de camp.

- Parfait, magne-toi de monter à bord. Non! Sur le siège avant.

Je m'exécute. Dans l'autre solaire, Cheyenne m'imité sous la menace de Nemo.

- Allons faire un petit tour, le temps que les choses se tassent. Souviens-toi: si tu tentes une bêtise...

Prenant bien soin de ne pas se placer devant nos mitrailleuses, il s'éloigne pour échanger quelques mots avec son âme damnée. Depuis son cockpit, l'H-M m'interroge du regard, mais je secoue la tête. Je vois la lame briller sous la gorge blanche de mon amour. Le kid est à genoux, un pistolet sur la nuque.

Les hommes sont nerveux, le crépitement des armes se rapproche. Soudain, un cri retentit et un garde noir asperge le ciel d'une longue rafale de son MP4.

La suite me laissera longtemps un souvenir confus. Surgi de la crasse qui flotte en nappes épaisses, un ULM vire sèchement au-dessus de nos têtes. Pas un bimoteur, non, un ultraléger! Incrédule, je vois des flammes jaunes sortir de ses ailes. Tout se produit en deux ou trois secondes.

Quand il disparaît, Nemo est face contre terre; une large tache brune s'étale sur son dos.

Au ralenti, je vois l'armure mongole vaciller. Des hommes courent et vocifèrent. Certains canardent la fumée de giclées aussi rageuses qu'inutiles.

Là-bas, sous la tente, les types hésitent, se disputent et finalement refluent, abandonnant San et le Kid qui courent vers nous.

Je saute à terre.

Armand tient encore debout, en équilibre, tandis que je m'approche. Trois pas nous séparent lorsque ses jambes fléchissent. Un instant, il reste à genoux puis, comme un arbre déraciné, s'effondre sur le côté.

Ses yeux ne m'ont pas quitté. Il a quatre orifices déchiquetés dans son armure. Une ligne écarlate, de la hanche à l'épaule, parsemée de chairs à vif et d'escarbilles d'os.

La bouche pincée, je me penche sur celui qui fut, toute ma vie durant, mon horizon. Sa voix n'est plus qu'un filet indistinct:

- Je croyais... J'ai attendu si... longtemps.

Un hoquet amène une mousse rougie à ses lèvres; sa main s'agite. Il me désigne quelque chose; sa poche. Etonné, j'en retire ses lunettes violettes. Il acquiesce et je les lui mets. Péniblement, il articule:

- Sic transit...

Son corps se raidit, puis se relâche. La suite s'échappe de moi:

- ... gloria mundi.

Ainsi passe la gloire du monde.

Hébétude d'images, de couleurs et de sensations. J'ai du mal à respirer. Le passé sera lourd, désormais.

En me redressant, je croise les yeux mouillés de Miki. Son enfance fout le camp. Tant de choses à savoir. Renier, comprendre; pardonner, peut-être. Au pied de mon appareil, Cheyenne me tend un casque. Je grimpe, San monte derrière en silence. Contact. Radio:

- On va où, patron? Si on s'bouge pas rapidement, on va s'faire dégommer!

Dans cette confusion, un schéma se dessine. Autour, l'univers reprend de la consistance. Le combat, qui paraissait sur le point de s'éteindre, gagne en intensité. En lisière de forêt, je distingue d'autres silhouettes noires qui bondissent dans notre direction, ainsi que des véhicules armés. Les furies du Nord lancent un baroud au sol.

- Fichons le camp d'abord! cap plein Sud. Ensuite, on avisera.

Tout ce qui compte pour moi, désormais, est notre précieux chargement. Les engins s'arrachent du sol comme des balles de fusil. Un instant, je crains de percuter Cheyenne dans la soupe toxique qui couvre le champ de bataille. À pleine vitesse, nous filons vers Provins. Sur ma gauche, je devine parfois l'ombre de l'appareil de mon ami. Ce n'est qu'au-dessus des ruines de la ville qu'il se

manifeste à nouveau:

- C'était quoi, ce coucou?

J'y pense depuis un moment déjà. Ce n'était pas un des nôtres, c'est certain. A moins... à moins que Pierre n'ait réussi à faire voler ses gars - ou que Toni et les autres aient rejoint Meaux. Oui, c'est logique. Au micro, je partage mes réflexions lorsque Cheyenne me coupe:

- On va pas tarder à l'savoir, regarde!

Deux oiseaux sur le goudron d'un parking. Pas de doute, même si je n'ai pas eu le loisir de le détailler, le bleu est bien l'ULM qui nous a sauvés. Je le reconnaîtrais entre mille, maintenant.

- On fait quoi?

Je n'hésite pas:

- Tu tournes autour, moi je descends voir. Au moindre soupçon: tire dans le tas.

La présence de San dans mon dos me rend nerveux, mais nous devons savoir. Un sentiment d'invulnérabilité me submerge, depuis que nous sommes à nouveau réunis. Trompeuse impression, sûrement, mais si chaude. Elle me tend la perche:

- Tu dois savoir Tom.

Je hoche la tête. Une fois de plus, je vérifie l'armement. Les solaires ont été réapprovisionnés ce qui, comparé aux ULM dont je m'approche, nous donne un avantage plus que respectable.

- Vise un peu l'vert, c'pas not' pote?

Un instant, je détourne mon attention de l'autre. Je bondis. Le vert, comme dit Cheyenne, c'est le Canard\ Des silhouettes sortent en agitant les bras vers le ciel. Encore prudent, je descends tout en les gardant dans mon collimateur. Je compte trois personnes. À vingt mètres, les derniers doutes se dissipent. Toni, Paulo et Haziz! En riant, je pose l'hélico à côté de mon vénérable Canard boiteux. La verrière enlevée, je saute au sol quand le cri de Cheyenne retentit:

- Fais gaffe! Y en a deux autres qui se pointent.

Bizarrement, mes gars ne bougent pas lorsque les nouveaux arrivants sortent d'entre les appareils. Je maudis mon enthousiasme prématuré. Les deux types s'avancent lentement, chacun un PM à la main.

- J'fais quoi, putain?! Patron? PATRON!!!

Quelque chose bloque les sons dans ma gorge. Une partie de mon cerveau enregistre l'hélico de Cheyenne qui vient de surgir sur la gauche des inconnus. Il se stabilise à cinq mètres du sol, impossible de les rater. Je n'arrive toujours pas à articuler le moindre mot. Au prix d'un effort, je fais un pas, puis deux. Sans répondre à l'H-M qui vocifère, je laisse tomber mon casque dans les

herbes folles qui percent les plaques de goudron. Un des gars s'arrête, mais le plus grand continue et se plante devant moi. Sa voix me parvient, franchissant le gouffre des années:

Salut... frangin. T'as drôlement grandi.

Je suis paralysé. Erwan se marre en me serrant contre lui. C'est l'enfance qui revient, qui me saute au visage. Son bras sur mes épaules. J'enregistre vaguement que l'appareil de Cheyenne se pose.

- Comment est-ce possible? Je veux dire...

Il me tient à bout de bras et me regarde de haut en bas avant d'éclater de rire:

- Arrête de gamberger, je te raconte. La rumeur de l'invasion nous est parvenue dans le Sud. Il y a un mois, environ. Je suis venu aux nouvelles, c'est tout. Quand je suis arrivé sur Pontault, la ville était un champ de bataille et je me suis fait tirer dessus. J'ai filé plein est et je suis tombé sur Meaux. Comme la guerre n'était pas arrivée jusque-là, j'ai trouvé le terrain et je me suis posé à court d'essence.

Toni, qui s'est approché, intervient:

- Une chance que son oiseau ait été bleu, ça nous a évité de l'allumer sans sommation!

Erwan hoche la tête:

- C'est certain. Tes gars m'ont raconté une histoire d'escadrille foutrement intéressante. Tu n'as pas chômé, petit frère! Bref, il nous a fallu deux jours pour monter l'expédition ici. Pendant ce temps, on voyait passer des troupes sur toutes les routes alentour.

Je reste sans voix. J'en oublie même de chialer comme un gosse. À ses yeux, je comprends qu'il sait parfaitement sur qui il a tiré. Nous n'en parlons pas.

San s'est approchée et m'enserme la taille. Tandis que le bruit des combats redouble dans le lointain, Erwan rigole:

- Dis, tu me présentes cette beauté, ou il faut que je fasse tout comme quand tu étais môme?

Chapitre 29

La bataille a duré deux jours; quarante-huit heures de pure orgie meurtrière. A la fin, il ne restait qu'une poignée de groupes isolés. De temps à autre, nous intervenions. Orientant, de-ci de-là, l'issue d'une échauffourée à notre profit. C'est Toni qui, une semaine plus tard, a découvert l'épave du dirigeable. Sa carcasse calcinée gisait, comme un cachalot échoué, à quinze kilomètres à l'ouest de la base. Aucune survivante. Les chiens avaient nettoyé les entrailles de la bête. Après les combats, les rescapés des deux camps se sont évanouis dans les forêts, harcelés par les hors-murs. Certains se sont rendus en ville, tentant de se mélanger aux réfugiés. Les amazones ont disparu.

- Alors ça y est Tom, c'est le grand jour?

C'est plus un constat qu'une question. Juché sur une épave de char, Paulo, cigarette au bec, contemple son domaine. Partout, les traces de la bataille sont encore visibles, noircissant la terre sous le timide

soleil du printemps. L'entrée de l'Arche est maintenant ceinte d'un mur fortifié. L'ancien paria en est devenu l'administrateur. Les siens ont tous migré autour et dans la base. Une cité nouvelle est née, pour partie facilitée par le recyclage des constructions des noirs. Tout ça au prix de deux mois d'un intense labeur. Chacun y est allé de bon cœur, à la mesure de ses capacités. À présent, nombre de sans-abris ne le sont plus.

- Oui, c'est pour dix heures.

Mon sourire doit être un aveu, car il s'esclaffe:

- Figure-toi que vous faites des envieux! D'ailleurs, je me demande si, moi-même...

Nos yeux se rencontrent. Lui, l'ex-sans-ab' devenu intendant du trésor de guerre, et moi, le troqueur volant. Nous rions ensemble avant de contempler le soleil qui se lève sur le chantier de la plaine.

- Au fait, dit-il au bout d'un instant, nous avons dû creuser des fosses communes en forêt...

Son silence m'interpelle:

- Oui?

Il s'éclaircit la voix:

- Pour Armand, enfin, qui tu sais. J'ai fait une tombe à part. Si tu veux la voir...
- Non. Merci quand même.

Il hoche la tête et sa bouche se tord:

- En revanche, on n'a pas pu identifier l'autre enculé à lunettes. Les corps étaient trop amochés. Ils se sont finis au lance-flammes, par ici.

Tant mieux, que ce salaud pourrisse avec ses tueurs anonymes. Laissant Paulo à ses pensées, je me dirige vers mes nouveaux quartiers; plusieurs remorques au bord de la piste, désormais remise en état. Tout en marchant, je regarde autour de moi cette «ville» pleine d'espoir.

Les poumons remplis de l'air frais et clair, j'allonge le pas.

A Pontault, le temps des Rinaldo est révolu. Le peuple est rancunier. De toute façon, à la nouvelle de la mort de son fils, le père a lâché la rampe.

Pierre Samson est devenu le maire par intérim. Farnèse a finalement accepté de s'en séparer contre un accord de coopération inter-villes. Personne à Pontault n'y a trouvé à redire. Dans ses bagages: le docteur et un bataillon de bonnes volontés. Quelques blindés aussi. Pour faire le bien, il faut parfois l'imposer. Brindy et lui se sont installés dans l'ancienne demeure de... à la médiathèque.

Ils ont monté une école. Ce n'est, pour l'instant, qu'une sorte d'atelier pour enfants et ados, mais la perspective d'un repas régulier fait des merveilles. La vie s'organise.

Bientôt se tiendront de «vraies» élections.

Ici, de nombreux ex-prisonniers des noirs ont décidé de rester. Côte à côte avec d'autres bâtisseurs, ils œuvrent à transformer le camp. Quelque chose à mi-chemin du village médiéval et de

la ville champignon du Far West.

A Meaux, la nouvelle escadrille vole de ses propres ailes. D'ailleurs, la base a encore fourni six hélicos solaires, ainsi qu'autant d'ULM de même technologie. Les cités en ont reçu deux exemplaires. C'est fou ce que l'arrivée de ces machines a pu susciter de vocations!

En entrant dans le hangar, je mesure ce que cette journée a d'exceptionnel. Déjà, par petites grappes, une foule se dirige vers le terrain. Les portes sont ouvertes, les feux du levant baignent l'intérieur, me forçant à plisser les yeux.

- Salut Tom! lance Pat en s'essuyant les mains. Avant que tu demandes: oui, j'ai tout contrôlé trois fois! Il rit, mais je le sens triste de ne pas être du voyage. Paulo a trop besoin de ses services.

Un instant, je contemple la grande forme argentée qui domine le reste de l'escadrille. Le carnet de bord nous a renseignés. Il s'agit d'un Lockheed Électra L12... de 1934! Une légende. Quinze mètres d'envergure pour onze de long. Ses deux moteurs de quatre cent cinquante chevaux le catapultent à trois cent soixante à l'heure...

Cheyenne s'approche, derrière lui vient Erwan dans une tenue de vol impeccable. Nos regards se croisent. Encore cette bouffée brûlante. L'H-M sourit en me tendant un casque bariolé:

- On n'attendait plus qu'toi.

Amusé, je détaille les motifs: deux yeux de tigre sur le devant, surmontés d'un mot: «PATRON». Le tout sur fond de pelage rayé du fauve. Le kid a fait des progrès en dessin, ou bien est-ce...? Un autre frisson me guette en approchant de l'avion. Une tête auréolée d'une crinière noire apparaît en haut de l'échelle:

- Helio commandant, l'escadrille est à tes ordres!

J'ai du mal à me retenir de m'engouffrer dans l'Électra et de claquer la porte derrière nous. Un faux air de reproche fronce son joli nez et elle pointe du pouce vers le reste du groupe:

- Tu ferais mieux de passer ta troupe en revue, Maréchal!

La «troupe» en question se marre. Ils sont tous là, autour des engins. Toni, Haziz, le kid et Erwan, puis Cheyenne. Dans leurs yeux, la fièvre.

En les voyant équipés, devant leurs machines, je sens monter comme une envie de mots historiques. J'ouvre la bouche, mais deux bras m'emprisonnent et des lèvres se posent sur mon cou. Alors, je referme mon clapet et fais signe de mettre en route. L'Histoire n'y perd pas au change!

En riant, ils sautent dans les cockpits. Un dernier regard sur la foule qui se masse maintenant le long de la piste et, précédé de San, je grimpe dans le Lockheed. Nous faufile entre les caisses de matériel, nous regagnons le poste de pilotage. Tout le confort a été démonté afin d'augmenter le volume de charge. Trois motos électriques, des générateurs portatifs, de l'équipement. De quoi fournir à la communauté d'Erwan le nécessaire pour passer de la survie à l'espoir.

- Prête?

Ecouteurs sur les oreilles, San lève le pouce et sourit crânement. Manche à gauche et à droite - en

l'occurrence, c'est un demi-volant - ok pour les ailerons. Coup de palonnier dans les deux sens, dérive ok. L'air fleurit bon l'essence et le métal chaud. Comme si toute ma vie n'avait tendu que vers ce moment. Je bascule les contacteurs des magnétos. Ok.

Enfin, je récapitule une dernière fois pour les autres:

- À tous: je décolle en premier, ensuite Haziz sur le Canard puis Erwan. En dernier, Toni et Cheyenne sur les hélicos.

Quatre «reçu» s'égrènent, dans le bon ordre. Mon doigt se pose sur le lanceur du moteur 1, à gauche. Les yeux verts ne me quittent pas tandis que, dans un sifflement poussif, la grande hélice bipale commence à tourner. Hoquet, nuage bleu, pétarade. Enfin, le grondement du Pratt & Whitney se mue en un ronron de fauve satisfait. La vibration semble se transmettre directement à tous mes os. Lanceur du moteur 2. Ok. La trépidation de la carlingue se stabilise lorsque j'amène les gaz à niveau des deux côtés. Ma douce pointe vers le bord de la piste:

- Regarde!

Une seconde, j'abandonne les instruments pour assister à une scène magique. Tous les habitants de la nouvelle Mortery sont là. Femmes, hommes et gosses agitent leurs bras en l'air comme des forcenés. Paulo, perché sur un 4x4, m'adresse un signe de la main. A côté de lui, Pierre et Brindy ont fait le déplacement depuis Pontault. Je leur réponds par la vitre coulissée du cockpit en poussant les manettes des gaz. L'Electra frémit et commence son roulage.

N'oublie pas le point fixe, contrôle tes jauges.

Tu parles! J'ai dû répéter cette manœuvre au moins cinquante fois avant qu'Erwan ne soit satisfait.

Bloque les freins, bien dans l'axe; voilà.

Un œil sur les compte-tours, je me dis que c'est une grande dame. Belle comme un miracle tombé du ciel. Certes, sa technologie est dépassée - cent quarante ans, une paille! -, mais bien qu'un poil gourmande, elle est fiable. Plus tard, quand Pat et ses gars auront réparé le dirigeable, nous verrons à installer une ligne Nord-Sud. Pourquoi ne pas lancer quelques explorations plus loin? L'idée fait son chemin.

Température et pression d'huile, ok. Une poussée franche sur les leviers et la vibration se mue en un rugissement qui emplit le poste de pilotage. La main de San se pose sur mon bras et serre pour dire «vas-y». Je relâche les freins, larguant ainsi notre vie passée. L'oiseau commence sa longue course. Les tonnes qui pèsent dans son ventre me rappellent un autre décollage, loin dans les limbes du temps. Pourtant, cette fois-ci je souris. Nous allons dans la même direction.

Dès que tu sens la queue se relever; pousse le manche en avant.

Cette consigne avait beaucoup amusé le kid; c'est l'âge qui s'exprime. Légère pression sur le demi-volant et le nez descend sur l'horizon, nous offrant une vue de la fin de piste terriblement proche. Cent cinquante. Nos corps s'alourdissent et je tire vers moi.

Pas trop fort! Ne le cale pas.

Un sourire béat me fend la figure. On y est! Sur le siège du copilote, San fait des signes aux fourmis; à cent mètres d'altitude, j'amorce un grand virage alors que le soleil éclate, baignant tout l'habitable d'un or aveuglant.

La radio crépite:

- Haziz au décollage, c'est parti!

Puis, un à un, les autres suivent et remontent à mon niveau pour un dernier tour de piste. J'ai vu les gens envahir le terrain dès que les deux hélicos se sont enlevés du sol. San se penche et me pose un gros bisou sur la joue:

- Si on y allait, patron? Narbonne, ce n'est pas tout près!

Je ris en nous alignant plein Sud, laissant le soleil sur notre gauche. Docile, la grande machine s'incline.

J'annonce pour tous - et pour le plaisir:

- On monte à mille mètres!

Aujourd'hui, le ciel est parfaitement dégagé. Seules quelques traces de nuages s'enflamment dans le levant, donnant du relief à cette immensité. Six cent cinquante kilomètres. Mon plus long trajet. Erwan a préparé deux escales à l'aller, nous nous y poserons pour vérifier mon vieil oiseau. Les solaires, eux, n'ont pas besoin de ça. Ils bourdonnent autour de nous comme un essaim protecteur. Depuis l'habacle de mon frère, Miki nous fait un signe de la main. Il s'éclate, le gamin!

Un moment plus tard, sentant le regard de San, je relève la tête des instruments. Dans un sourire, elle dit doucement:

— J'ai cru comprendre qu'il y a un pilote automatique sur cette chose?

Aucune turbulence. L'avion est stable. Cap sud-sud-est. J'abaisse un contacteur et déboucle mon harnais.

Épilogue

Mon sourire se fige. Derrière nous, la porte du poste s'est ouverte!

Dans l'embrasure, le canon d'une arme me fixe. Et, au-dessus, la face amaigrie de Nemo dans laquelle brûlent deux yeux fiévreux.

- Costa. Enfin! Si tu savais comme j'ai attendu ce moment... Un mois à pisser du sang et trois semaines à me terroriser comme un rat, mon petit salaud. Heureusement que tes paysans n'étaient pas trop efficaces pendant leurs patrouilles. Tu vas me le payer.

De sa main libre, il repousse le battant vers l'arrière et m'ordonne de me lever. San est livide. Pour la première fois, je vois la haine sur ses traits. Un sentiment contre nature; une haine sans borne. J'échafaude un millier de plans, mais dans cet espace réduit, tous mènent à une fin violente. Tel un automate, je m'extirpe du siège; San m'agrippe au passage. L'autre ricane:

- Comme c'est touchant. Ça nous promet une belle partie de rigolade. Allez, amène-toi, pilote du dimanche!
- Justement, dis-je en allant vers lui, si tu me descends, qui pilotera?

Pour toute réponse, son bras se détend si vite que je n'ai pas le temps d'esquiver. Le canon du Sig me percute au creux de l'estomac. J'entends San crier avant de recevoir une tonne de briques sur la nuque.

J'émerge avec la tête en vrac. Du fond de mon puits, je perçois des sons confus. Pour crever la

surface, je m'ébroue.

Ce qui transperce mon crâne d'une flèche barbelée. Flash! Retour mémoire.

Lorsqu'enfin ma vue parvient à se focaliser, je suis attaché à l'arrière. Coincé entre les marchandises. Devant moi, une longue plaque du double plancher est soulevée et je comprends. L'ordure s'y était dissimulée. Probablement la nuit dernière.

Des menottes me scient les poignets. A genoux, les bras dans le dos, liés à une membrure de la carlingue. Si j'avais nourri un espoir, il est mort. Nemo est face à moi. Torse nu, un bandage crasseux autour du ventre. Du canon de son arme, il me relève le menton:

- Salut, petit con. Pour répondre à ta question: c'est moi qui vais piloter. Ce zinc est à moi, ça t'en bouche un coin?

Mais je n'écoute plus, je ne vois que son corps luisant de sueur tandis qu'il poursuit en s'écartant:

- Puisque tu as si obligeamment enclenché l'auto-pilote, je vais pouvoir terminer ce que j'avais commencé avant que ces salopes de walkyries de merde ne viennent tout foutre en l'air...

Non!

Sur la petite couchette aménagée derrière le poste, San est prostrée, les cheveux collés au visage. Nemo presse le canon du Sig sur mon front et ricane:

- Vas-y, ma belle. Assez lambiné.

Dans les remous du vol, elle peine à se lever et, le regard fixe, fait glisser les fines bretelles. Depuis le poste, la radio retentit du rire de Cheyenne qui nous souhaite un bon vol. La rage aux tripes, je remarque alors les rideaux tirés sur les hublots. Impatient, Nemo me frappe et ma lèvre éclate. Il vocifère:

- Plus vite, salope! J'ai hâte de reprendre ton éducation!

Quand la robe tombe sur le plancher, je deviens fou. Je tire à me rompre les poignets. Coup de botte; dans les côtes, celui-ci. Je suffoque. Il ordonne à San de s'agenouiller. Occupé à se déboutonner de sa main libre, il ne voit pas la lueur qui filtre entre les paupières gonflées de ma lionne.

Elle fait un geste incroyablement vif.

Nemo pousse un hurlement strident. Inhumain. À genoux, ses yeux ronds fixent le manche du poignard qui dépasse de son entrecuisses. Le pistolet tinte sur le métal. Un flot noir gicle, éclaboussant le plancher. San ramasse le Sig et le pointe, à deux mains.

Nemo tressaute sous les impacts, les balles à tête creuse explosent dans son torse et son visage éclate. Elle ne s'arrête de tirer que lorsque la culasse reste ouverte, vide.

Dans la radio, Cheyenne glousse toujours:

— Ben dites donc, c'est vach'ment haut l'septième ciel!

FIN



Created with Writer2ePub
by Luca Calcinai